

Roman

Service Militaire Obligatoire

TOME 1

Les garçons de l'unité 604 : leurs quinze premiers jours



Quentin Wedlin

QUENTIN WEDLIN

Service militaire obligatoire -
Tome 1

Les garçons de l'unité 604 : leurs quinze premiers jours

Copyright © 2025 by Quentin Wedlin

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, scanning, or otherwise without written permission from the publisher. It is illegal to copy this book, post it to a website, or distribute it by any other means without permission.

Avertissement : Ce roman aborde des thèmes matures et contient des scènes explicites, réservées à un public adulte. Il est déconseillé aux lecteurs sensibles et strictement interdit aux mineurs.

Les personnages et situations décrits dans ce roman sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles serait purement fortuite.

First edition

This book was professionally typeset on Reedsy.

Find out more at reedsy.com

Table des matières

I L'incorporation (J0)

Chapitre premier : L'arrivée	3
Chapitre 2 : En rangée serrée	7
Chapitre 3 : Une attente dans le froid	11
Chapitre 4 : Une rencontre inattendue	15
Chapitre 5 : La ceinture de Moreau	18
Chapitre 6 : La visite médicale	26
Chapitre 7 : Contre le mur	31
Chapitre 8 : La tonte	34
Chapitre 9 : La chambrée	37
Chapitre 10 : Frères d'armes	41
Chapitre 11 : La perfection ou la douleur	45
Chapitre 12 : Les tests physiques	53
Chapitre 13 : Le première nuit	56

II Le premier jour (J1)

Chapitre 14 : Quatre heures trente	63
Chapitre 15 : L'inspection	67
Chapitre 16 : La convocation	72
Chapitre 17 : Les corvées	79
Chapitre 18 : La chair à vif	86

III Le deuxième Jour (J2)

Chapitre 19 : Les ronces	91
Chapitre 20 : Les quatre	95
Chapitre 21 : Corps à corps	104
Chapitre 22 : Le Festin	109
Chapitre 23 : Le filet	112
Chapitre 24 : Les miettes	116
Chapitre 25 : L'écorce	120
Chapitre 26 : Le poids	124
Chapitre 27 : La nuit	130

IV Le troisième Jour (J3)

Chapitre 28 : Sous le ciel complice	137
Chapitre 29 : Course d'orientation	145
Chapitre 30 : La chaleur des ombres	149
Chapitre 31 : Fin de la course d'orientation	155
Chapitre 32 : L'effondrement et la Naissance	158
Chapitre 33 : Le match	162
Chapitre 34 : Le Rituel des Ombres	167
Chapitre 35 : Un goût de cendres	169
Chapitre 36 : Le Souffle partagé	172

V Le quatrième Jour (J4)

Chapitre 37 : Un nouveau matin	179
Chapitre 38 : La boue et le sang	183
Chapitre 39 : Les corvées	189
Chapitre 40 : L'Inspection surprise	194
Chapitre 41 : La Couverture de Hugo	200

Chapitre 42 : La piscine	204
Chapitre 43 : Cinq repas, Six perdants	209
Chapitre 44 : La Promesse	212

VI Le cinquième Jour (J5)

Chapitre 45 : L'échange	217
Chapitre 46 : La préparation	221
Chapitre 47 : Hugo	227
Chapitre 48 : Le fouet	232
Chapitre 49 : Le rattrapage	239
Chapitre 50 : Le bois	242
Chapitre 51 : La tache maudite	246
Chapitre 52 : Le diagnostic	248

VII Le sixième jour (J6)

Chapitre 53 : Pieds nus	253
Chapitre 54 : Le poids des paupières	256
Chapitre 55 : Une journée	259
Chapitre 56 : Sous la lune	261

VIII Le septième jour (J7)

Chapitre 57 : La meute	267
Chapitre 58 : Le rituel	271
Chapitre 59 : Le retour	275
Chapitre 60 : Le piège	280
Chapitre 61 : Sur le dos	282
Chapitre 62 : Une semaine	285

IX Le huitième jour (J8)

Chapitre 63 : Le cahier	291
Chapitre 64 : La première manche	297
Chapitre 65 : La deuxième manche	303
Chapitre 66 : La dernière manche	307
Chapitre 67 : À même le sol	310
Chapitre 68 : La victoire des vivants	315

X Le neuvième jour (J9)

Chapitre 69 : La délivrance	321
Chapitre 70 : Sous les semelles	326
Chapitre 71 : Regards croisés	331
Chapitre 72 : Sous la même lune	334

XI Le dixième Jour (J10)

Chapitre 73 : Complices malgré l'enfer	341
Chapitre 74 : Une matinée de plus	346
Chapitre 75 : Entre les rangées de chaussures	351
Chapitre 76 : La Menace en suspens	355
Chapitre 77 : La nuit tombée	357

XII Le onzième jour (J11)

Chapitre 78 : La marche	363
-------------------------	-----

XIII Le douzième jour (J12)

Chapitre 79 : La question	373
Chapitre 80 : La marche continue	377
Chapitre 81 : La dispute	381
Chapitre 82 : La dernière ligne droite	384
Chapitre 83 : Après la marche	387

XIV Le treizième jour (J13)

Chapitre 84 : L'Aube glacée	395
Chapitre 85 : Nager ou couler	397
Chapitre 86 : Les pages qui se remplissent	401
Chapitre 87 : Nettoyer, Saigner, Répéter	404
Chapitre 88 : Un match de plus	407
Chapitre 89 : L'hiver	411

XV Le quatorzième jour (J14)

Chapitre 90 : La neige	417
Chapitre 91 : Le froid	421
Chapitre 92 : La glace	426
Chapitre 93 : La douleur et l'amour	429
Chapitre 94 : La nuit des hommes debout	433

<i>Also by Quentin Wedlin</i>	439
-------------------------------	-----

I

L'incorporation (J0)

Chapitre premier : L'arrivée

J0 - 9h30

Le camion militaire s'immobilisa devant une barrière rouillée. À l'intérieur, douze jeunes garçons de dix-neuf ans, les traits tendus entre appréhension et détermination. Deux ans. Deux ans de service militaire obligatoire les attendaient.

Un soldat en treillis ouvrit la barrière d'un geste sec. Le véhicule avança, les pneus écrasant les graviers d'un chemin bordé par une forêt d'automne, aux arbres déjà dénudés. Après des kilomètres qui parurent interminables, il s'immobilisa dans la cour d'un bâtiment de béton gris, massif et silencieux.

Les recrues échangèrent des regards furtifs. *Qu'est-ce qui nous attend derrière ces murs ?*

Un sergent monta à bord. D'une voix rauque, il ordonna de descendre et de s'aligner dans la cour devant le bâtiment.

L'homme était imposant, son regard semblait transpercer leurs âmes. Un visage buriné par les années, marqué par des épreuves qu'ils ne pouvaient qu'imaginer. Quand il parla, sa voix résonna comme un coup de massue :

« Bienvenue à la caserne, les gars, » dit-il d'un ton sec. « Je suis

le sergent Moreau. Je vais faire de vous des hommes. Des vrais. Pendant les deux prochaines années, je vais vous en faire baver. Deux ans pour vous forger. Vous allez souffrir. C'est comme ça qu'on fait des soldats.»

Un silence. La peur les envahit, glaciale. Ils osaient à peine respirer, les épaules raides, les doigts crispés le long de leurs cuisses.

Moreau ouvrit un dossier marqué «Unité 604». Ses yeux, froids et calculateurs, glissèrent des photos aux visages devant lui. Il mémorisait. Pas par humanité. Pour mieux les dominer. Douze noms. Douze cibles.

- À gauche, Lucas.
- Puis Élias,
- Hugo,
- Alexandre,
- Nathan,
- Enzo,
- Antoine,
- Pierre,
- Théo,
- Charles,
- Jules.
- Et enfin, à droite, Marc.

Il referma la pochette d'un claquement sec, un sourire tordu aux lèvres. Bientôt, il hurlerait ces prénoms.

— Déshabillez-vous. Entièrement.

Les recrues échangèrent des regards gênés, mais personne n'osa broncher. Les vêtements atterrirent dans des caisses en métal. Moreau attrapa un bidon d'essence, en versa le contenu

sur le tas.

— Vos vieilles vies, c'est fini.

Une allumette craqua. Les flammes dévorèrent le tissu, crépitant comme un rire moqueur. L'odeur de l'essence et de la fumée leur piqua les yeux. Nus, horrifiés, ils reculèrent d'un pas. Plus de repères. Juste leurs corps, leurs peurs, et l'autorité écrasante du sergent.

Moreau les inspecta un à un, son regard traquant la moindre imperfection. Les recrues se tenaient immobiles, les mâchoires serrées, les muscles tendus. Leurs yeux, leurs épaules, leurs peaux hérissées : tout trahissait leur peur.

Satisfait, il attrapa un tuyau d'arrosage de type lance à incendie. Sans un mot, il ouvrit le robinet. Un jet d'eau glacée s'abattit sur eux. Certains crièrent, le souffle coupé. Moreau s'arrêta net, son regard se posant sur ceux qui avaient osé gémir.

— Un problème, soldats ?

Les concernés secouèrent la tête, les dents claquantes.

— Non, sergent, répondit l'un d'eux, la voix tremblante.

— Vous serez tous punis. Deux jours sans nourriture. Juste de l'eau.

Les visages se décomposèrent. *Deux jours ? Impensable.* Mais personne n'osa protester.

Moreau sourit, sadique.

Il rouvrit le robinet. L'eau glacée les fouetta à nouveau, ruisselant sur leurs corps, dessinant chaque muscle, chaque courbe. Leurs peaux luisantes, leurs épaules tendues, leurs mamelons durcis par le froid : une étrange beauté dans cette souffrance. Certains serraient les dents, d'autres fermaient les yeux, comme pour s'échapper.

D'un geste sec, Moreau referma le robinet.

— Désinfection.

Il sortit un flacon de sa poche. Le liquide transparent y dansait sous la lumière du soleil matinal, visqueux et froid. Un frisson parcourut les rangs.

— Mains derrière la nuque.

Leurs doigts s'entrelacèrent dans leurs cheveux, exposant leurs corps nus, leurs ventres tendus, leurs aines vulnérables. Le spray siffla, une brume glacée enveloppant leurs peaux. Élias serra les dents quand le jet glissa sur ses pectoraux, descendant vers son nombril avant de s'attarder sur ses hanches. Hugo, à côté de lui, retint un frisson quand le liquide coula le long de ses cuisses, comme une langue humide et impersonnelle.

— Retournez-vous.

Ils pivotèrent, présentant leurs dos, leurs omoplates saillantes, leurs reins cambrés sous le regard du sergent. Moreau passa derrière eux, le spray crépitant. Le liquide coula le long de leurs colonnes vertébrales,

— Inclinez-vous. Écartez les fesses.

Un silence. Puis, un à un, ils se ployèrent, les doigts tremblants écartant leurs fesses. Le liquide s'infiltra plus bas, plus intime, là où la honte brûlait le plus. Certains, comme Pierre, fermèrent les yeux, les joues en feu. D'autres, comme Alexandre ou Lucas, fixèrent devant eux en serrant les dents.

Puis, Moreau hurla :

— Retournez-vous !

Ils se remirent face à lui, humiliés.

Moreau rouvrit le robinet. L'eau glacée s'abattit une dernière fois, rinçant le désinfectant, mais pas la honte. Il observait la scène, un sourire satisfait aux lèvres, savourant chaque frisson, chaque goutte tombant sur le sol en un rythme obsédant.

Chapitre 2 : En rangée serrée

L'eau glacée s'était enfin tarie, mais le froid persistait, s'insinuant dans leurs os, raidissant leurs muscles. Les douze garçons, toujours nus, frissonnaient en silence. Leurs épaules se contractaient, leurs lèvres bleutées, leurs corps ruisselants. Personne n'osait bouger. Personne n'osait rompre le silence.

Élias, avec ses cheveux bruns et ses traits trop fins pour cet enfer, serrait les mâchoires pour étouffer le claquement de ses dents. Son corps de nageur, habitué à fendre l'eau avec grâce, était désormais exposé, vulnérable. Comme les autres, il avait peur. Mais en lui, une angoisse plus sourde le rongait. Dès le trajet en bus vers la caserne, l'un des garçons avait capté son attention malgré lui : un grand brun à la peau mate, bâti comme un rugbyman. Il dégageait une sérénité, une présence mystérieuse. Élias avait détourné les yeux, s'était répété que ce n'était rien. Pourtant, le voilà, dans le même groupe, dernier de la rangée, juste à sa droite. Nu.

Ses muscles saillants, sa respiration calme, tout s'imposait à lui. Élias fixa un point imaginaire devant lui, les doigts crispés, le ventre noué. *Ne regarde pas.* Mais ses yeux, traître, revenaient sans cesse vers cette carrure, cette peau tendue. Une chaleur lui montait aux joues, plus brûlante que le froid. Son cœur battait à tout rompre, ses paumes moites. Ce n'était pas seulement de

la peur. C'était bien pire : un sentiment enfoui si profond qu'il n'osait même pas le nommer.

La voix du sergent Moreau claqua comme un coup de feu :

— Lucas! Entre dans le bâtiment par cette porte. Visite médicale! Les autres, suivez-le, l'un derrière l'autre, et magnez-vous, bande de larves!

Lucas. Ce prénom s'imprima dans l'esprit d'Élias comme une marque au fer rouge.

Les garçons avancèrent, entrèrent dans le bâtiment. Après la porte, un couloir s'étirait, déjà encombré d'une interminable file de recrues. Ces garçons, arrivés par les bus précédents, étaient encadrés par d'autres sergents aussi impitoyables que Moreau. Des silhouettes jeunes, tendues comme des arcs, certaines frissonnantes, d'autres déjà résignées sous les aboiements des gradés. Lucas se plaça en queue de file. Les onze autres le suivirent.

Élias n'eut d'autre choix que de se retrouver derrière lui. À portée de regard, à portée de main. Le dos large, les fesses fermes, les jambes puissantes – chaque relief se dessinait sous la peau, chaque mouvement trahissait une force tranquille. Élias en fut saisi, partagé entre fascination et terreur.

— SERRÉS!

Le rugissement du sergent fendit l'air comme un coup de fouet. Ses mains s'abattirent sur les épaules de deux recrues, les projetant l'une contre l'autre avec une brutalité calculée.

— Je veux sentir vos cœurs battre à l'unisson, bande de larves! Pas un millimètre d'air entre vous!

Les corps se collèrent, peau contre peau, torse contre dos, hanches contre fesses. Élias sentit son estomac se contracter quand on le poussa contre le dos de Lucas. Impossible d'éviter le contact.

La chaleur émanant de Lucas le frappa comme une vague. Chaque muscle, chaque respiration, chaque frôlement lui parcourait l'échine. Une partie de lui aspirait à ce contact, à épouser ces courbes qu'il n'avait fait qu'observer de loin. Mais la honte l'étreignait : ce désir était interdit. Élias était un garçon. Les garçons devaient être attirés par les filles, pas par d'autres garçons.

Pourtant, admirer Lucas n'était pas si différent d'admirer une sculpture, un paysage. Juste une appréciation esthétique, neutre, objective. Rien de plus. Il se répétait ces mots en boucle, comme une prière pour chasser le doute. *Je suis normal. Tout va bien.*

Chaque inspiration de Lucas soulevait ses omoplates contre la poitrine d'Élias, un frottement lent, rythmé, qui lui grattait les nerfs à vif. Il percevait les courbes de ses épaules, la chaleur de sa nuque, la tension de ses muscles à chaque mouvement.

Puis, malgré lui, son sexe effleura la peau ferme des fesses de Lucas.

Une chaleur montait en lui, irradiait là où son bassin frôlait celui de Lucas. *Non. Pas ça. Pas maintenant.* Élias serra les dents, les doigts enfoncés dans ses cuisses. *Contrôle-toi.* Mais son corps refusait d'obéir. Son érection durcissait, trahissait.

Lucas sentit quelque chose d'anormal contre sa peau. Un frôlement plus ferme. Surpris, il jeta un regard en arrière, par-dessus son épaule. Leurs yeux se croisèrent une fraction de seconde – assez pour qu'Élias y lise de la surprise, peut-être de l'incompréhension.

Son sexe, traître, continua de se dresser. *Non. Non. Non.* Il se pressa contre le sillon des fesses de Lucas, comme attiré malgré lui. Élias retint un gémissement, mordit sa lèvre jusqu'au sang. Il tenta de reculer, même d'un millimètre, mais la pression des corps derrière lui l'en empêchait. Il devait rester là, subir

chaque détail : la fermeté des muscles de Lucas sous ses hanches, la chaleur qui émanait de son dos, la façon dont les fesses de Lucas épousaient la courbe de sa verge comme si elles avaient été moulées pour elle.

La honte l'envahit, brûlante. Mais sous la honte, quelque chose de plus sombre, de plus insidieux : l'excitation. Une excitation interdite, qui lui nouait l'estomac et lui faisait trembler les genoux.

Puis, Lucas bougea.

Un frisson parcourut Élias, un spasme qui descendit le long de sa colonne vertébrale. Il le sentit partout.

Lucas se raidit, comme s'il venait de réaliser ce qui se passait contre sa peau. Il tourna la tête, juste assez pour que leurs regards se croisent à nouveau. Les pupilles de Lucas, dilatées. Ses lèvres, légèrement entrouvertes. De la surprise ? De la colère ? Élias ferma les yeux, les poings serrés jusqu'à s'entailler les paumes.

Son érection, dure comme de la pierre, pulsait contre les fesses de Lucas.

Il aurait voulu s'excuser, hurler, disparaître. Mais les mots restaient coincés dans sa gorge, étouffés par la honte... et par ce désir qui lui brûlait les entrailles, qui lui murmurait : *Plus près. Encore.*

Lucas serra les dents, les mâchoires contractées à en craquer. Il ne dit rien.

Élias sentit sa respiration s'accélérer. Il aurait voulu que Lucas se retourne, l'affronte, le frappe – ou l'embrasse. Mais non. Il fallait rester en rang serré, nus, alignés, en attendant la visite médicale.

Chapitre 3 : Une attente dans le froid

Hugo, juste derrière Élias, ne remarquait rien d'autre que le froid qui le transperçait. Le carrelage glacé lui brûlait la plante des pieds, l'air humide alourdissait sa peau, comme une seconde couche de souffrance. Il n'avait même plus la force de serrer les dents. Nu, les épaules secouées de frissons, il gardait les yeux baissés, fixés sur les bottes cirées des gradés qui arpentaient les rangs. Leurs uniformes épais, boutonnés jusqu'au cou, ne laissaient filtrer ni sueur ni frisson. Rien. Eux avaient le droit aux vêtements, aux regards hautains jetés sur leur troupeau de chair grelottante. Lui n'avait que sa peau, marquée par le froid, et cette odeur de peur qui montait des corps entassés. Un sergent frôla son bras en passant ; le tissu rugueux de son pantalon lui arracha presque un juron. L'injustice lui tordait les entrailles : ces hommes étaient payés pour les humilier, pour savourer leur vulnérabilité. Hugo serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes. Autour de lui, seul le vent s'engouffrait dans le couloir, mêlé aux ordres hurlés et à cette honte qui lui collait à la peau, tenace comme la sueur glacée dans son dos. Il aurait tout donné pour un pull, une couverture, pour ne plus sentir les yeux des gradés le détailler comme du bétail.

* * *

Alexandre, quatrième en partant de Lucas, se tenait droit derrière Hugo. Le couloir semblait interminable, rempli de corps nus, alignés en files compactes. Les murs suintants reflétaient une lumière blafarde, et l'air glacé s'infiltrait par les fenêtres mal jointes, fouettant les peaux exposées. Les garçons de Moreau n'étaient qu'une unité parmi d'autres, une vague de chair tremblante dans ce défilé d'humiliations.

Pourtant, Alexandre ne tremblait pas. Le froid lui mordait la peau, mais il l'ignorait. Depuis des années, il s'entraînait à dominer la douleur, à transformer chaque épreuve en force. Chaque matin, avant l'aube, il se jetait sous une douche glacée, les dents serrées, les muscles tendus, jusqu'à ce que son souffle devienne régulier. Ce n'était pas une punition, mais un rituel : s'endurcir, se préparer. Le froid, la faim, la fatigue – il les accueillait comme des alliés, des défis à surmonter. Autour de lui, les recrues frissonnaient, les lèvres bleues. Lui, se tenait droit, le dos raide, comme si ce couloir était un ring et chaque cri des gradés, un adversaire à terrasser.

Pour Alexandre, le service militaire n'était pas une épreuve, mais une opportunité. Enfin, on allait le pousser à ses limites, enfin, il pourrait mesurer sa force contre quelque chose de plus grand que lui. Les cris, la nudité forcée, les corps qui tremblent... et alors ? Il respirait à pleins poumons, comme s'il avait attendu ce moment toute sa vie. La honte ? Une émotion de perdant. La peur ? Une faiblesse à écraser.

Quand un sergent le bouscula en passant, il ne broncha pas. Ses yeux, fixés droit devant, ne clignèrent pas. Il avait appris, au fil des années de musculation et de sports de combat, à convertir chaque coup, chaque privation, en énergie. Ici, il n'y avait pas de place pour la faiblesse. Juste une ligne à tenir, un mur à franchir. Et Alexandre était né pour ça.

* * *

Nathan, derrière Alexandre, serrait les dents, mais pas à cause du froid. Son corps de surfeur, habitué aux regards admiratifs et aux nuits moites, vibrait d'une autre tension. Deux ans. Deux années sans permission, sans échappée, sans une seule étreinte. Lui, Nathan, le roi des soirées, celui qui collectionnait les numéros comme d'autres collectionnent les trophées, se retrouvait enfermé dans cette caserne glaciale, noyé parmi des garçons tout aussi nerveux que lui, sans la moindre chance de frôler une peau féminine avant longtemps. Pour lui, le désir n'était pas un caprice mais un besoin vital, une fièvre qu'il apaisait chaque jour — dans les bras d'une fille, ou seul, peu importait. Ici, comment ferait-il? Sans filles, sans espace, sans intimité. Aurait-il seulement la possibilité de se soulager en paix, de respirer à travers ce rituel qui l'avait toujours tenu debout? Ses paupières se fermèrent un instant : il revoyait les rires étouffés dans les bars, les mains qui glissaient sur son torse, les lèvres effleurant son prénom dans l'ombre. Ici, rien. Juste le froid, les murs gris et les ordres qui claquaient. Et pour Nathan, c'était pire que le froid : c'était l'absence.

* * *

Enzo, derrière Nathan, avait encore les jointures irritées d'avoir frappé les murs la veille. La colère lui brûlait les lèvres. Il avait toujours ri des profs, des surveillants, de tous ces petits chefs qui tentaient de le plier. Mais ici, l'air était différent. Ces sergents ne bluffaient pas. Leurs regards glacés, leurs voix sans faille, leur façon de marcher comme s'ils possédaient le monde... Pour la première fois, il sentait que la rébellion avait un prix. Le froid,

la nudité, les cris qui résonnaient comme des coups de massue – tout était calculé pour écraser. Il serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes. *Ils ne m'auront pas. Pas comme ça.* Pourtant, une pensée désagréable, tenace, lui traversa l'esprit : cette fois, cogner ou insulter ne suffirait pas. Il releva le menton, défiant, mais une ombre d'incertitude assombrit son regard. La caserne n'était pas le lycée. Et ces hommes n'étaient pas des cibles faciles. Il inspira profondément, les muscles tendus. Il plierait peut-être. Mais il ne romprait pas.

La file avançait au ralenti. Un seul infirmier inspectait les recrues. Ils attendaient, collés les uns aux autres, peau contre peau, souffle contre souffle, comme un seul organisme tremblant.

Chapitre 4 : Une rencontre inattendue

Un groupe de douze garçons, le crâne rasé, la peau marquée par le froid, passa devant eux en sens inverse. Leurs regards fuyants, leurs épaules voûtées, trahissaient l'épreuve qu'ils venaient de subir. Hugo reconnut immédiatement l'un d'eux : Malo. Ils n'avaient jamais été amis intimes, mais ils s'étaient souvent croisés au lycée, avaient même partagé la même classe deux ans plus tôt et travaillé ensemble sur un exposé d'histoire. Malo avait toujours été discret, un bon élève, le genre à lever la main avant de parler.

Malo baissa la tête en apercevant Hugo, comme s'il espérait s'effacer. Ses joues, encore roses des coups de tondeuse, s'empourprèrent davantage. Hugo sentit son propre corps se raidir. Lui aussi était nu, exposé, réduit à une enveloppe de chair tremblante. Leurs yeux se croisèrent une fraction de seconde — assez pour que Hugo y lise une honte brute, presque animale. Jamais ils ne s'étaient vus ainsi. Jamais ils n'avaient imaginé se retrouver face à face, dépouillés de tout, dans ce couloir glacé où chaque souffle résonnait comme une défaite.

Hugo détourna le regard, les doigts crispés le long de ses cuisses. Il revit Malo, penché sur un livre à la bibliothèque, stylos alignés, voix calme. Et maintenant ? Il n'y avait plus que cette nudité forcée, cette vulnérabilité partagée, ce silence lourd

qui avait remplacé les discussions sur les dates de la Révolution. Le lycée leur semblait appartenir à une autre vie, un monde où l'on portait des vêtements et où l'on pouvait encore prétendre à une certaine dignité.

Hugo serra les dents. La honte lui brûlait la gorge, mais il n'osait pas bouger, de peur d'attirer l'attention. Autour d'eux, les autres recrues fixaient le sol, comme si regarder l'un de ces garçons revenant de l'enfer de la visite médicale aurait pu les contaminer. Personne ne parlait. Personne n'osait même respirer trop fort. Il n'y avait plus de Malo, plus de Hugo. Juste des corps en attente de leur tour. Et cette question, obsédante : *Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ?*

* * *

Derrière Enzo, Antoine serrait les dents, mais pas par colère. Lui, c'était le genre de gars que tout le monde aimait — toujours souriant, toujours prêt à détendre l'atmosphère avec une blague ou un mot gentil. Même ici, dans cet enfer, il gardait une lueur d'humanité. Il jetait des regards discrets autour de lui, cherchant un moyen d'alléger la tension. *Mais c'est quoi, ce délire...* Il aurait voulu lancer une vanne, comme au lycée, quand il arrivait à faire rire même les profs les plus sévères. Mais ici, les règles étaient différentes. Ici, un sourire pouvait être interprété comme une provocation. Alors il se contentait de respirer calmement. Il n'était ni un rebelle comme Enzo, ni un dur comme Alexandre, ni un séducteur comme Nathan. Juste un gars sympa, coincé dans un cauchemar qui n'avait rien de drôle. Il sentit le corps de Pierre, juste derrière lui, trembler comme une feuille. Sans se retourner, il murmura, si bas que seul Pierre pouvait l'entendre :
— Ça va aller, mec. On va s'en sortir.

Un mensonge, peut-être. Mais parfois, c'était tout ce qu'il restait.

Pierre avait peur. Une peur viscérale, qui lui nouait les entrailles et lui glaçait le sang bien plus sûrement que le vent qui sifflait dans le couloir. Chaque cri des gradés le faisait sursauter, chaque rire gras lui donnait l'impression d'être la cible suivante. Il aurait voulu disparaître, se fondre dans le mur, cesser d'exister ne serait-ce qu'un instant. Ses doigts, engourdis par le froid, s'agrippaient à ses bras comme s'il pouvait se retenir de sombrer. *Ne me regardez pas. Ne me choisissez pas.* La phrase tournait en boucle dans sa tête, obsédante, inutile.

Quand Antoine murmura ces quelques mots « Ça va aller, mec. On va s'en sortir. » une vague de gratitude l'envahit, presque aussi forte que sa terreur. Il osa à peine hocher la tête, de peur d'attirer l'attention. Mais pour la première fois depuis des heures, il sentit quelque chose se desserrer dans sa poitrine. Peut-être que, dans ce monde de brutes, il y avait encore une place pour les gens comme lui. Peut-être. Il ferma les yeux une seconde, inspira profondément, et se colla un peu plus contre le dos d'Antoine, comme si cette simple présence pouvait le protéger.

Chapitre 5 : La ceinture de Moreau

J0 - 11h30

La file n'était ni assez droite ni assez serrée. Moreau y trouva une raison d'agir.

Il s'immobilisa, les mains croisées dans le dos, son ombre découpant les corps nus en une ligne de cibles.

— Un troupeau de moutons, constata-t-il, la voix aussi douce que le tranchant d'un couteau. Talons alignés. Épaules collées. MAINTENANT.

Nathan, les dents claquantes de froid, recula maladroitement.

— Nathan, susurra Moreau, comme s'il chuchotait une confidence. Tu veux danser ?

D'un geste fluide, il détacha sa ceinture. Le cuir siffla avant de s'abattre sur les cuisses de Nathan avec un claquement sec.

— UN.

La marque rouge apparut instantanément. La douleur fut vive et soudaine, et Nathan sursauta mais il étouffa son souffle entre ses dents serrées. La peur lui nouait la gorge. Seuls ses yeux, écarquillés et brillants, trahissaient le choc.

— DEUX.

Le second coup fit plier les genoux de Nathan, ses ongles s'enfonçant dans sa propre chair.

— COMPTE.

La ceinture frappa une troisième fois, plus bas, plus fort.

— Trois ! Nathan hoqueta, les larmes aux yeux, mais se força à rester debout.

— Quatre.

Le dernier coup lui arracha un cri étouffé. Ses cuisses tremblaient désormais, zébrées de traces écarlates.

Deux places plus loin, Alexandre écarta imperceptiblement les jambes, masquant Pierre dont les genoux s'entrechoquaient comme un métronome déréglé.

— Tais-toi, souffla Alexandre, si bas que seul Pierre l'entendit, et respire par le nez.

Les doigts de Pierre, agrippés à ses cuisses, tremblaient comme des feuilles sous le vent. Moreau passa devant eux sans rien remarquer et s'arrêta devant Théo.

* * *

Théo, derrière Pierre, sentait son cœur battre à un rythme sourd.

Il était cultivé, intelligent, sensible. Il avait dévoré les philosophes : Kant et son impératif catégorique, Voltaire et sa rage contre l'arbitraire, Thoreau et sa désobéissance civile, Camus et sa révolte contre l'absurde. Il savait reconnaître une injustice quand il en voyait une. Et le service militaire obligatoire, il le haïssait de toute son âme.

On avait cru en être débarrassés. Les manifestations, les débats, les promesses politiques... Le service avait été aboli. Les garçons de l'époque avaient soupiré de soulagement. Enfin.

Puis les choses avaient changé.

Un gouvernement plus dur était arrivé. « La nation se ramollit », « Il faut redonner du sens à la jeunesse », « Les valeurs se perdent », « Dans les prisons, 95 % des détenus sont des hommes, il faut aider les garçons à respecter l'autorité. » Puis un matin, la loi avait été votée : le service militaire obligatoire était rétabli. Deux ans. Un régime plus strict, plus impitoyable que tout ce qu'avait connu la génération précédente. Les casernes, rouvertes dans l'urgence, sentaient déjà la sueur et la peur. À leur tête, un gouverneur militaire aux pouvoirs absolus, investi du droit de faire plier les garçons de 19 à 21 ans comme bon lui semblait. Aucune limite. Aucun contrôle. Aucun recours. Légal, bien sûr – la loi avait été votée.

Les exemptions ? Quasi inexistantes, sauf pour une infirmité. Pour les autres, aucune échappatoire. Les garçons n'ayant pas accompli leur service ne pouvaient pas quitter le pays, il ne s'agirait pas qu'ils tentent d'y échapper. Il leur était même interdit d'approcher des frontières sans en demander la permission et ils étaient alors surveillés. Piégés : qu'ils le veuillent ou non, ils accompliraient deux ans de service militaire obligatoire.

Dès le lycée, c'était redevenu un sujet qui hantait les conversations entre garçons. On en parlait à voix basse dans les couloirs, entre deux cours, les yeux brillants d'une peur qu'on essayait de cacher sous des blagues forcées ou des défis stupides. — Tu crois qu'ils nous font vraiment courir torse nu en hiver ? — J'ai entendu dire qu'ils te rasent la tête et qu'ils te font marcher pieds nus sur de la neige... Personne ne savait vraiment. Personne n'osait demander. Personne ne voulait savoir. Les rumeurs étaient floues, contradictoires, mais une chose était sûre : tous le redoutaient.

Les filles, elles, semblaient moins concernées. Certaines feignaient l'indifférence, d'autres souriaient en coin quand les garçons se plaignaient, comme si cette épreuve était un moyen de les rendre plus forts. — Vous avez peur ? lançaient-elles parfois, mi-moqueuses, mi-sérieuses. Ça vous muscle... Et les garçons, trop fiers pour avouer leur terreur, riaient jaune ou détournaient les yeux.

Le service militaire obligatoire était plébiscité par les électeurs. Mais ces électeurs avaient tous plus de 21 ans. Les garçons qui subissaient ce calvaire, eux, n'avaient pas le droit de vote. Trop jeunes, paraît-il. Trop jeunes pour choisir, mais assez grands pour être alignés nus, arrosés d'eau glacée, privés de nourriture pendant deux jours pour un cri étouffé sous la douche. Assez grands pour être entassés dans un couloir glacé, attendant une visite médicale. Assez grands pour être humiliés, frappés à coups de ceinture – mais pas assez pour avoir leur mot à dire sur ce qui leur était imposé.

Théo serrait les poings. C'était ça, l'injustice. On leur refusait une voix, mais on exigeait leur corps. On les privait de choix, mais on leur imposait la souffrance. Et le pire ? Personne ne s'en souciait. Parce que ceux qui décidaient de leur sort étaient bien au chaud, bien repus, bien à l'abri de cette machine à broyer. Parce que même les filles, qui n'avaient pas à subir ça, semblaient trouver ça normal. Comme si la peur des garçons était une preuve de faiblesse, comme si cette épreuve était un rite initiatique qu'ils méritaient. Théo n'était pas seulement révolté. Il était écoeuré. Un jour, il changerait ça.

* * *

Charles était derrière Théo. Fils unique d'un magnat de l'acier,

il savait que l'argent était une clé universelle. Son père avait versé une somme astronomique afin que l'infirmier le déclare inapte au service militaire, malgré une santé de fer. Dans très peu de temps, Charles serait dehors, libre, tandis que les autres en baveraient pendant deux ans.

Il était monté dans le camion militaire ce matin par pure formalité. Dehors, à proximité, le chauffeur de son père l'attendait déjà, moteur tournant au ralenti, dans une berline noire. Martine, la gouvernante, aurait préparé son repas. Avant cela, il prendrait une douche chaude, longue, avec ce savon noir à l'huile d'argan que sa mère faisait venir spécialement de Marrakech. Il froterait chaque centimètre de sa peau jusqu'à effacer l'odeur âcre de ce lieu sordide.

Autour de lui, les autres recrues grelotaient, leurs corps nus tremblants sous les néons agressifs. Leurs lèvres bleutées, leurs regards fuyants trahissaient déjà l'épuisement à venir. Charles les observait avec une curiosité amusée, comme on regarde un spectacle dont on connaît déjà la fin.

Il avait été un peu ennuyé de devoir subir l'inconfort d'une douche glacée, d'une désinfection et maintenant de cette file d'attente, nu parmi les autres. Un désagrément mais qui en valait la peine : cela lui permettait de voir ce que les autres auraient à endurer, et cette pensée lui procurait une satisfaction secrète. Voir leur vulnérabilité, leur soumission, lui rappelait à quel point il leur était supérieur.

Eux allaient endurer la faim tenace, le froid mordant, les cris déchirants des sergents, les nuits interminables où le sommeil se dérobe. Deux années de service militaire les attendaient – deux longues années où chaque jour serait une nouvelle épreuve. Lui, dans quelques heures seulement, serait installé sur un transat moelleux, au bord d'une piscine aux eaux cristallines, un verre à

la main. Son après-midi était soigneusement planifié : d'abord la visite chez son joaillier pour choisir une nouvelle montre parmi les pièces les plus rares, puis le barbecue chez les Laurent avec leur piscine à débordement étincelante, leur sélection musicale raffinée, et ces délicieux toasts qui fondaient si agréablement sur la langue. Demain, ce serait parti de tennis avec Clara, sous un soleil généreux.

Charles sentit une satisfaction l'envahir. Lui qui avait crié sous la douche glacée – un simple réflexe, une réaction naturelle – serait le seul à déguster un repas exquis préparé par Martine tandis que les autres subiraient encore la punition collective : deux jours de jeûne qui creuseraient leurs estomacs. Leur souffrance future ne serait qu'un fond sonore à sa propre existence privilégiée. Il imagina déjà leurs visages dans quelques semaines. Pendant ce temps, il serait de retour dans son univers – un monde où le confort était roi, où chaque désir était comblé avant même d'être exprimé. Sa supériorité sur ces autres garçons le rendait heureux.

* * *

Jules, juste derrière Charles, serrait les poings sans même s'en rendre compte. Ses avant-bras, épais comme des câbles, portaient les cicatrices des chantiers, des déménagements, des caisses de briques portées sous le soleil ou la pluie. Il avait quitté l'école à quinze ans, enchaînant les boulots de force : livreur, maçon, déménageur. Ses épaules larges, ses mains calleuses, ses cuisses puissantes – tout en lui parlait d'un corps forgé par le labeur, pas par les pompes en salle de sport. Le froid de la caserne lui picotait la peau, mais il ne tremblait pas. Il n'avait pas peur des épreuves physiques. Ce qui lui glissait entre les

doigts, c'était le temps. Deux ans ici, c'était deux ans de salaire en moins pour subvenir aux besoins de son jeune frère. Il serra les dents. Il avait toujours su se battre. Mais contre ça, contre cette machine militaire, il n'avait ni armes ni échappatoire.

Dans le bus, Charles avait cru reconnaître Jules. Une ombre de souvenir lui traversa l'esprit, fugace. Où l'avait-il déjà vu ? Peu importait en fait. La caserne n'était pas l'endroit pour se perdre en questions. Il détourna les yeux, indifférent.

* * *

Marc, le dernier de la file, sentait son cœur battre un peu plus vite chaque fois que son regard effleurait les corps nus devant lui. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la grâce athlétique de Nathan, la puissance tranquille de Lucas, tout comme il était attiré par Hugo et Enzo, et la façon dont la lumière glissait sur leur peau, révélant chaque muscle, chaque courbe. *Ils sont si beaux*, songea-t-il, une chaleur discrète lui montant aux joues. Mais cette pensée s'accompagnait aussitôt d'un pincement au ventre.

Thomas, son petit ami, n'avait que dix-huit ans. Il ne commencerait son service militaire que l'année suivante, sans doute dans une autre caserne. Impossible à dire. Quand Marc reviendrait dans deux ans, Thomas serait encore au service. En tout, trois ans sans se voir. Sans s'entendre. Sans même un mot griffonné sur un bout de papier. Au service militaire, il n'y avait aucune permission, aucun appel, aucune lettre. Rien. Coupé du monde. Juste le silence, l'attente, et cette caserne qui semblait conçue pour tout effacer. Marc serra les poings. Il avait promis. — Je t'attends. Je t'attendrai toujours. Il revit le dernier soir, les larmes de Thomas, sa voix tremblante :

— Trois ans, c'est une éternité.

Marc avait souri, confiant.

— Pas pour nous.

Oui, les garçons autour de lui étaient beaux, excitants même. Oui, cette file de corps serrés, peau contre peau, évoquait quelque chose d'érotique chez Marc. Oui, la solitude serait longue. Mais il n'était pas du genre à trahir. Pas même en pensée. Pas même quand le froid, la peur ou la fatigue viendraient grignoter sa volonté. Il ferma les yeux, revivant la douceur des lèvres de Thomas, le poids de sa tête contre son épaule, leurs murmures éperdus. Quand il les rouvrit, son regard était clair, presque dur. Il ne céderait pas. Même ici. Même dans cet enfer. La caserne pouvait leur prendre leur dignité, leur chaleur, leur liberté. Elle ne lui prendrait pas ça. Pas son amour. Pas sa fidélité. Pas Thomas.

Marc sursauta quand une épaule glacée, encore ruisselante, se colla contre son dos. Une nouvelle unité – douze corps inconnus, trempés et haletants – venait d'être poussée dans le couloir par un sergent différent, un homme trapu à la voix rauque, aussi impitoyable que Moreau. Leurs peaux luisantes, leurs muscles tendus sous l'eau froide, se pressèrent contre lui, peau contre peau, dans un contact presque intime.

— COLLEZ-VOUS À EUX!

L'ordre claqua, sec et brutal. Les recrues se serrèrent contre Marc, leurs corps frissonnants se moulant au sien.

Chapitre 6 : La visite médicale

La file avançait d'un pas traînant dans le couloir glacial. Après des heures d'attente, Lucas se retrouva enfin en tête.

Depuis tout à l'heure, une pensée l'obsédait : le sexe dur d'Élias pressé contre lui, glissant le long du sillon entre ses fesses. Pas une pénétration, non, mais une pression verticale, une caresse involontaire, un frottement comme une ombre effleurant une faille. Peut-être un accident, un simple réflexe physique, sans intention. Juste des corps entassés, des nerfs à vif, rien de plus. Pourtant, quelque chose en lui refusait cette explication trop simple.

— Suivant.

La voix de l'infirmier, plate et sans âme, résonna dans le couloir. Lucas avança.

L'infirmier était froide, éclairée par des néons cruels. L'infirmier, un homme trapu aux mains épaisses, ne leva même pas les yeux.

— Pèse-toi.

Lucas obéit, les pieds nus sur le plateau glacé. L'aiguille oscilla, s'immobilisa. L'infirmier nota le chiffre sans un mot.

— Contre le mur. Dos droit.

Il se colla au mètre, les bras tendus, tandis que l'infirmier faisait glisser la règle de bois contre son crâne.

— 1m82. Bon.

L'homme griffonna sur sa fiche.

— Lis les lettres, ligne par ligne.

Un tableau optométrique, lettres noires sur fond blanc, s'offrit à lui. Lucas récita les lignes d'une voix rauque, sentant le regard de l'homme peser sur sa peau.

— Remplis ce flacon.

Un récipient transparent, lui fut tendu. Lucas le remplit, les doigts crispés, sous le regard clinique qui ne quittait pas sa fiche.

Puis les mains revinrent. Des doigts épais, presque brutaux, palpèrent ses aisselles, son cou, son ventre, comme pour jauger la fermeté de sa chair. L'infirmier lui souleva les lèvres, inspecta ses dents avec une froideur de vétérinaire évaluant un étalon.

— Ouverture normale. Dents saines.

Pas un mot de plus. Puis il attrapa un mètre-ruban, l'enroula autour de sa poitrine, de ses cuisses, notant chaque mesure avec indifférence.

L'infirmier s'approcha de son entrejambe. Lucas retint son souffle. Le silence de la pièce était lourd, chargé d'une tension qu'il était le seul à ressentir aussi vivement.

— Écarte les jambes.

La voix de l'homme était neutre, mais Lucas y perçut une pointe de quelque chose de plus sombre. Il obéit, les cuisses légèrement ouvertes, le cœur battant à tout rompre. Son sexe était exposé à l'air froid de l'infirmierie.

Les doigts de l'infirmier effleurèrent d'abord l'intérieur de ses cuisses, remontant avec une lenteur calculée. Lucas serra les dents, les muscles de son ventre contractés. Il fixa le plafond, comme si le regard vide des néons pouvait le sauver de cette intrusion.

Puis, l'infirmier posa une main sur la base de son pénis, l'ob-

servant en détail, le soupesant avec une indifférence clinique.

— Tout va bien ici.

Mais ses doigts ne se retirèrent pas. Ils s'attardèrent, glissant le long de sa verge avec une lenteur calculée, comme s'ils jaugeaient bien plus que sa simple santé. La paume rugueuse de l'infirmier enveloppa brièvement sa virilité, pesant son poids, évaluant sa fermeté, tandis que le pouce effleurait la peau tendue avec une précision clinique — mais trop précise, trop insistante.

Lucas sentit un frisson le parcourir, électrique et troublant. Ce n'était pas de la douleur. Ce n'était pas du plaisir. C'était cette réaction instinctive, incontrôlable, du corps d'un garçon de 19 ans dont le sexe, malgré lui, répondait à un contact.

— Tourne-toi, baisse-toi et tiens tes chevilles avec tes mains.

Il obéit. L'infirmier écarta ses jambes d'un geste sec, puis, sans avertissement, ses doigts se refermèrent autour de ses testicules, les palpant avec une pression ferme.

— Pas de hernie. Bon.

Lucas retint un soupir de soulagement, mais ce fut de courte durée. L'homme ne s'arrêta pas là. Un doigt glissa plus bas, vers son périnée, puis entre ses fesses, pressant légèrement.

— Détends-toi.

Détends-toi. Comme si c'était possible. Comme si on pouvait se détendre quand un inconnu explorait chaque centimètre de son intimité.

Un rire étouffé, presque imperceptible, lui échappa.

— Sensible, hein ?

Lucas serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes. Il n'osa pas répondre. Il n'osa même pas bouger.

Puis, sans transition, l'infirmier écarta ses fesses d'un geste brusque, exposant tout. L'air froid le fit frissonner.

— Rien d'anormal.

L'homme mit des gants en latex avec un claquement sec. Ses doigts — ces doigts maudits — glissèrent d'abord le long de la raie de Lucas. Puis, sans avertissement, l'un d'eux s'enfonça en lui. Lucas étouffa un cri. La douleur était vive, déchirante, comme si on lui arrachait quelque chose de l'intérieur. Il mordit sa lèvre. *Ne pas réagir. Ne pas montrer.* Mais son corps, lui, ne mentait pas : ses muscles se contractaient malgré lui, résistant à l'intrusion, tandis qu'une sueur glacée lui couvrait le dos.

— Détends-toi, soldat, murmura l'infirmier d'une voix rauque, presque amusée.

Le doigt s'enfonça plus profond, tournant légèrement, explorant. Lucas sentit ses yeux piquer. Il n'était plus un homme. Il n'était plus rien. Juste un corps ouvert, offert, violé par des mains indifférentes.

— Tu es tendu, constata l'homme, sa voix trop proche, trop intime.

Lucas serra les dents. La brûlure était insupportable, et pire encore était la honte — cette honte qui lui montait à la gorge, qui lui brûlait les joues.

Le doigt se retira, puis revint, plus insistant cette fois, cherchant quelque chose. Lucas sentit ses jambes trembler. Il aurait voulu hurler, se débattre, mais il serra les dents et encaissa.

— Respire, ordonna l'infirmier, sa main libre se posant sur la hanche de Lucas, comme pour l'immobiliser.

Il obéit, inspirant par saccades, tandis que le latex frottait contre lui, en lui, chaque mouvement une nouvelle blessure. Il ferma les yeux.

— Là... c'est ça, murmura l'homme, comme s'il venait de trouver ce qu'il cherchait.

Un deuxième doigt se joignit au premier, étirant, déchirant. Lucas encaissant la douleur. Il n'était plus qu'une chose. Un

trou. Un objet.

Puis, aussi brutalement que c'était commencé, ce fut fini.

— Rien d'anormal, déclara l'infirmier en se redressant, comme s'il venait de parler du temps.

Il retira ses gants avec un nouveau claquement, les jeta à la poubelle, et griffonna quelque chose sur sa fiche.

— Apte.

Non pas qu'il y ait eu le moindre doute sur le sujet. La pièce était de toutes les manières déjà écrite.

Le doigt de l'infirmier pointa vers la porte du fond.

— Par là. Colle ton front contre le mur dans la pièce d'à côté et attends.

La voix de l'infirmier résonna de nouveau, impitoyable :

— Suivant.

Derrière lui, Élias avança, les épaules tremblantes.

Chapitre 7 : Contre le mur

J0 - 13h30

La pièce voisine était glaciale, parsemée de mèches de cheveux au sol.

Lucas avançait et plaquait son front contre le béton froid, les poings serrés le long de son corps. Chaque mouvement lui rappelait la brûlure persistante entre ses jambes. *Ne pas bouger. Ne pas penser.* Mais son cœur cognait trop fort, et la honte lui collait à la peau comme une seconde épiderme.

Peu après, Élias se plaça à côté de lui et colla son front contre le mur.

Leur souffle se mêla dans l'air glacé, irrégulier, trahissant la tension qui les habitait. Leurs épaules se frôlèrent, et Lucas sentit Élias frissonner.

— Je... La voix d'Élias était brisée, à peine audible. Je suis désolé.

Lucas serra les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans ses paumes. *Désolé.* Comme si ces mots pouvaient effacer ce qui s'était passé. Comme si ça changeait quoi que ce soit.

— Tais-toi, gronda Lucas entre ses dents.

— Pour tout à l’heure, murmura Élias. Dans le couloir. Je n’ai pas fait exprès.

Lucas ferma les yeux. Il revit la scène : la pression contre ses fesses, les doigts de l’infirmier, le latex qui frottait, la douleur déchirante. Tout se mélangeait dans sa tête, et soudain, il ne savait plus contre qui il était en colère. Il ne savait même pas s’il était en colère contre Élias.

— On n’en parle plus, lâcha-t-il, la voix rauque.

Hugo arriva quelques instants plus tard, les traits déformés par une rage sourde. Il se colla contre le mur sans un mot, les poings serrés, les jointures blanchies. Ses épaules tremblaient, non de froid, mais d’une colère qu’il n’osait pas laisser exploser. L’infirmier avait murmuré quelque chose, un commentaire qu’il n’avait pas compris et il n’avait pas osé demander.

Alexandre le suivit. Il se plaqua contre le béton, les mâchoires contractées, le regard fixe.

Nathan arriva ensuite, le regard vide. Le séducteur, le roi des soirées, n’était plus qu’une ombre de lui-même. Ses lèvres tremblaient, et ses doigts, habitués à caresser des peaux douces, se cramponnaient maintenant au mur comme à une bouée. Il ne disait rien. Il ne regardait personne. Il respirait juste par saccades, comme si l’air lui brûlait les poumons.

Enzo entra à son tour, le visage fermé, les narines frémissantes. Il ne pleurait pas. Il ne criait pas. Mais ses yeux brillaient d’une fureur noire, et ses doigts creusaient le béton, comme s’il rêvait de les enfoncer dans une gorge.

Antoine arriva, son sourire habituel effacé.

Puis ce fut Pierre, les joues striées de larmes qu’il n’avait pas eu la force d’essuyer. Son corps était secoué de sanglots silencieux, ses épaules agitées de frissons qu’aucune chaleur ne pourrait apaiser.

Théo les rejoignit, sidéré par ce qu'il venait de subir.

Charles franchit le seuil à son tour, le visage marqué par la stupéfaction. « *Apte* ». Le mot avait claqué comme une sentence, prononcé par l'infirmier. Son père avait tout arrangé. Tout était censé être réglé. Une erreur, forcément. Mais cela allait perturber son emploi du temps de l'après-midi.

Jules arriva ensuite, son corps buriné par des années de labeur. Il n'avait jamais connu la facilité, mais rien ne l'avait préparé à ça. Ses mains calleuses se crispèrent contre le mur, comme pour s'ancrer dans une réalité qui lui échappait.

Marc arriva en dernier, les lèvres serrées. L'infirmier avait glissé un commentaire à voix basse, une remarque ambiguë qui avait glacé le sang. Il avait préféré faire semblant de ne pas entendre.

Personne ne parlait. Personne n'osait se regarder.

Ils étaient là, alignés, portant la même honte, la même douleur. Leurs corps, encore marqués par les doigts de l'infirmier, semblaient se souvenir de chaque humiliation, de chaque intrusion. L'air était lourd, chargé de leur souffrance muette, de leur rage étouffée.

Ils savaient. Ils savaient que personne, jamais, ne comprendrait vraiment ce qu'ils venaient de subir. Personne, sauf ceux qui étaient là, contre ce mur.

Chapitre 8 : La tonte

J0 - 14h30

La porte claqua contre le mur. Moreau se tenait là, massif, son sourire tordu éclairant son visage buriné.

— Retournez-vous !

Les douze garçons dont le front était collé au mur, se retournèrent face au sergent.

Personne ne bougea. Seuls les frissons parcourant leurs peaux nues trahissaient leur malaise.

— À genoux !

Ils obéirent, le carrelage glacé mordant leurs genoux. Deux soldats entrèrent, tondeuses à la main, le visage fermé. Pas de fauteuils. Pas de gants. Juste le bourdonnement sourd des lames.

Le premier soldat attrapa Lucas par les cheveux et lui renversa la tête en arrière. La tondeuse gronda, avalant ses boucles en une seconde, laissant tomber les mèches sur ses épaules nues. Il sentit le froid mordre son crâne rasé, les brins lui chatouiller la peau comme des insectes morts.

Derrière lui, Élias s'agenouilla à son tour, les mains serrées sur ses cuisses, les doigts blanchis. — Tiens-toi droit, grogna le

soldat en lui tirant les cheveux.

Hugo fut le suivant. Il serra les dents quand les lames lui rasèrent la nuque, les yeux rivés au sol.

Alexandre garda le regard fixe, les mâchoires contractées, tandis que ses cheveux noirs tombaient en pluie autour de lui.

Nathan, le séducteur, eut un sursaut quand la tondeuse lui effleura l'oreille.

— Bouge pas, ou je te scalpe, ricana le soldat.

Ses boucles blondes, celles que les filles du lycée aimaient caresser, celles qui encadraient son visage comme une couronne de charme, tombèrent sur ses épaules nues. Plus qu'un symbole de sa séduction, c'était une part de lui qu'on arrachait. Une humiliation de plus.

Pierre, se mit à trembler violemment. Une larme coula sur sa joue. Le soldat ricana et lui donna une claque derrière la tête.

— Pleure pas, petit. T'es plus joli comme ça.

Moreau observait la scène, les bras croisés, un sourire carnassier aux lèvres.

Quand ce fut fini, ils étaient méconnaissables. Leurs têtes rasées luisaient sous les néons.

— Debout ! aboya Moreau.

— GARDE À VOUS !

Le rugissement de Moreau explosa dans la pièce exigüe. Ils se raidirent, les épaules en arrière, les mains plaquées contre leurs cuisses, les yeux rivés droit devant eux. Personne n'osa cligner des paupières. Personne n'osa respirer trop fort.

Moreau avança entre les rangs, ses bottes écrasant les mèches de cheveux. Chaque pas était calculé, chaque mouvement une démonstration de pouvoir. Il s'arrêta devant Pierre, dont le corps nu tremblait comme une feuille sous la tempête. D'un geste brutal, il lui agrippa le menton. Les traces de larmes

séchées sur les joues de Pierre étaient évidentes.

— Pleurnichard, siffla Moreau, sa voix rauque et chargée de mépris.

Pierre retint son souffle, les yeux écarquillés, le corps tendu comme un fil prêt à se rompre. Il sentait chaque souffle du sergent lui brûler la peau.

— Je vais faire de toi un homme, murmura Moreau, un sourire sadique étirant ses lèvres minces. Un vrai.

Pierre sentit son cœur battre à tout rompre, chaque pulsation une explosion de terreur pure. Ses genoux tremblaient, prêts à céder sous le poids de sa propre peur, mais il se força à rester debout, les yeux rivés sur ceux de Moreau, noyés dans une terreur primitive.

Moreau recula d'un pas, les observant tous avec une certaine satisfaction.

Charles venait d'être rasé. Ce n'était pas prévu. Il était sidéré. La berline noire de son père devait l'attendre pour le ramener chez lui. Mais que s'était-il passé ?

Moreau ordonna d'un geste sec :

— En rang.

Ils obéirent.

— Dehors.

Ils sortirent en file indienne, silencieux, toujours nus. La porte se referma derrière eux avec un bruit métallique.

Chapitre 9 : La chambrée

J0 - 15h00

La file des garçons, crânes rasés, suivit Moreau dans un couloir aux murs suintants. Ils croisèrent d'autres unités, arrivées après eux, alignées en silence en attendant la visite médicale, ignorant encore l'épreuve qui les attendait.

Moreau les conduisit dans une salle où un intendant leur distribua des chaussures, des slips en coton rêche, des shorts et des t-shirts

— Habillez-vous.

Les doigts maladroits, ils enfilèrent les vêtements.

L'après-midi était déjà bien entamé. Des heures perdues à attendre la visite médicale, alignés comme du bétail sous les regards méprisants des gradés. Leurs estomacs grognaient, vides. Pas de repas à midi, et pire encore : deux jours de jeûne en punition. Deux jours pour avoir crié sous la douche, pour avoir montré leur faiblesse. Deux jours, une éternité.

Moreau et ses conscrits sortirent du bâtiment. Sans se retourner, il lança d'une voix rauque :

— « En formation. Et vous allez me suivre. En courant. »

D'un geste sec, il sauta dans une Jeep militaire aux flancs couverts de boue séchée. Le moteur gronda, crachant un nuage de fumée bleue avant de s'élancer sur le chemin de terre qui serpentait à travers la forêt. Les pneus soulevèrent des gerbes de gravier, projetant des éclats tranchants sur leurs jambes nues.

Le bâtiment principal, où ils avaient subi la visite médicale, abritait l'infirmerie, l'intendance, les services centraux et le bureau du Commandant Kor, qui dirigeait la caserne d'une main de fer. Mais le camp s'étendait bien au-delà : vingt-quatre bâtiments dortoirs, dispersés sur plusieurs kilomètres, des réfectoires avec leurs cuisines attitrées, des terrains d'entraînement militaire, des hangars et même une piscine. Chaque mois, une nouvelle fournée de garçons arrivait, comme une matière première destinée à alimenter la machine. Ceux d'une même arrivée étaient logés dans le même bâtiment. Chaque bâtiment était divisés en douze chambrées. Dans chaque chambrée, une unité de douze garçons sous la responsabilité d'un sergent.

Les déplacements d'un bâtiment à l'autre se faisaient en courant, derrière la Jeep d'un sergent. Chaque trajet était une course.

Le parcours jusqu'aux dortoirs, un dédale de dix à quinze minutes en véhicule à travers la forêt dense, devenait une épreuve sous les ordres de Moreau.

— « Bougez ! » hurla-t-il par la vitre ouverte, son rire sarcastique couvrant le vrombissement du moteur.

La plupart des garçons s'étaient préparés. Les forums regorgeaient de programmes d'entraînement non officiels – pompes, course à pied, gainage. Beaucoup les avaient suivis pour ne pas se faire écraser dès le premier jour. Suivre la Jeep n'était pas une partie de plaisir, mais c'était faisable. Pierre, avait lui-aussi suivi un de ces programmes, mais peignait à suivre.

Charles n'avait pas suivi l'un de ces programme. Inutile, puisqu'il ne ferait pas son service militaire. Charles était toutefois sportif, mais préférait le tennis, l'équitation et le golf. Rien qui ne prépare vraiment à sprinter dix minutes durant sur un chemin de terre. Ses forces le trahirent rapidement. Sa respiration devint saccadée, ses pas lourds. Il serrait les dents, les yeux rivés sur le dos d'Antoine, juste devant lui, comme une bouée dans la tempête.

Enfin, la Jeep freina devant un bâtiment de béton gris, marqué d'un « 6 » à la peinture écaillée. Les garçons s'arrêtèrent, haletants, les mains sur les genoux, la sueur coulant le long de leurs tempes. Charles, le visage écarlate, les lèvres sèches, eut un haut-le-cœur. Il se retint de justesse, avalant sa salive avec un effort qui lui tira des larmes aux yeux.

Le bâtiment 6 se dressait devant eux, massif et hostile, comme un bloc oublié du temps. Les murs, nus et froids, étaient percés de fenêtres étroites, grillagées de barres de fer, laissant filtrer une lumière blafarde qui renforçait l'atmosphère carcérale. La porte métallique grinça sinistrement quand Moreau la poussa d'un geste brusque, révélant l'intérieur du dortoir.

Un couloir s'étendait devant eux. De chaque côté, douze portes en acier, numérotées de 601 à 612, s'alignaient comme des cellules. Chacune de ces chambrées était conçue pour entasser douze garçons dans un espace exigu, où l'intimité n'avait pas sa place. Au fond, une salle de lavabos et douche collective, aux carrelages fissurés. À côté, les latrines.

Des chambres individuelles, réservées aux sergents, s'y trouvaient aussi.

Moreau poussa la porte de la chambrée 604. Les garçons entrèrent un à un. L'espace était une boîte de béton. Quatre lits avec trois couchettes superposées, peints d'un vert militaire

écaillé par les années, occupaient presque toute la surface. Les sommiers, des cadres de fer, soutenaient les trois matelas minces par lit. Au fond, un placard en tôle était scellé au mur. Le sol, un dallage de béton nu, était strié de fissures noires, comme des cicatrices ouvertes.

— C'est votre chez-vous pour les deux prochaines années, ricana Moreau. Nettoyez. Lits au carré, sol impeccable, affaires rangées. Je reviens dans une heure. Si je trouve un seul cheveu, une miette de poussière, ou un pli mal fait, vous allez le regretter.

Il sortit en claquant la porte.

Chapitre 10 : Frères d'armes

J0 - 15h20

Les douze garçons échangèrent des regards furtifs, comme s'ils craignaient que les murs eux-mêmes ne les dénoncent. Pour la première fois depuis leur arrivée, ils étaient *vraiment* seuls. Même dans le bus, les ordres avaient été clairs : *pas un mot*. Maintenant, Moreau était parti, la porte close derrière lui. Mais la peur persistait, collée à leur peau comme une sueur froide. Avaient-ils le droit de parler ?

Un silence lourd s'installa, puis Antoine se racla la gorge. D'une voix volontairement légère, presque trop enjouée, il lança :

— Bon, les gars... Je crois qu'on est frères d'armes, maintenant.

Un temps. Un souffle. Puis, comme une bulle de soulagement, il ajouta :

— Moi, c'est Antoine.

Nathan éclata d'un rire nerveux, se passant une main sur le crâne rasé, comme pour vérifier qu'il était bien là, bien réel.

— Frères d'armes ? T'es sérieux ?

Mais un sourire fendit son visage, et quelque chose, dans l'air,

se détendit — juste assez pour qu'ils osent enfin respirer.

— Moi, c'est Nathan, dit-il en haussant les épaules.

Élias, toujours adossé au mur, les bras croisés, hocha lentement la tête. Il n'avait presque pas parlé depuis la visite médicale. Quand sa voix vint, elle était rauque, presque un murmure :

— Élias.

Ses doigts se crispèrent sur son avant-bras. Il évita soigneusement de croiser le regard de Lucas.

Un à un, les prénoms tombèrent, comme des cailloux jetés dans un puits :

— Théo.

— Lucas.

— Hugo.

— Marc.

— Alexandre.

— Enzo.

— Jules.

— Pierre, murmura ce dernier, la voix tremblante.

Hugo se tourna vers Charles, le seul à ne pas s'être présenté.

— Et toi ?

— C'est sans importance, répondit Charles d'une voix haute, sans même le regarder

— Bonjour *Sans-Importance*, moi c'est Hugo, plaisanta-t-il avec un sourire en coin.

Pierre prit la parole, le visage grave, les doigts agrippés à sa couverture mal pliée.

— Tout à l'heure... à l'infirmerie... Les mots restèrent coincés dans sa gorge. Il n'osait pas continuer, mais tout le monde savait. Tout le monde *savait*.

Alexandre rompit le silence, la voix posée, presque paternelle :

— Oui, Pierre. C'était un examen médical. Douloureux. Je

ne m'y attendais pas non plus. Parfois il faut serrer les dents et encaisser.

Il marqua une pause, puis ajouta, pragmatique :

— Mais pour l'instant, il vaudrait mieux qu'on nettoie. Parce que si Moreau revient et qu'on n'a rien fait...

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase. Les conséquences étaient claires. Antoine hocha la tête, puis se tourna vers les autres, les mains sur les hanches.

— Alors, à nos balais, frères d'armes. Dépêchons-nous, avant que le sergent ne revienne.

* * *

La chambrée s'anima.

Élias et Lucas tentèrent de tendre les draps ensemble, leurs mains tremblantes luttant contre les coins qui glissaient. Leurs doigts se frôlèrent une fois, deux fois. À chaque contact, Élias retirait sa main comme brûlé, tandis que Lucas serrait les mâchoires, les yeux rivés sur le tissu froissé.

Nathan et Enzo, eux, essuyèrent les placards en tôle avec un chiffon, échangeant des regards complices chaque fois qu'ils découvraient une nouvelle tache de rouille.

— T'as vu ça ? murmura Nathan en désignant une trace sombre sur le métal. On dirait du sang.

— Ou de la peinture, rétorqua Enzo, sans conviction.

Jules travaillait en silence, les bras chargés de couvertures qu'il pliait avec une précision mécanique. Ses avant-bras musclés saillaient sous l'effort, chaque mouvement trahissant une habitude du labeur. Charles l'observa un instant, et soudain, une lueur de reconnaissance traversa son esprit.

Jules.

Bien sûr. Il y a un an et demi, à la résidence secondaire, quand il avait fait monter ces caisses de livres depuis le garage. Jules avait dix-sept ans, comme lui, mais ses mains étaient déjà celles d'un homme. Il travaillait pour une entreprise de déménagement, et ce jour-là, Charles s'était amusé à le faire monter et descendre les escaliers, changeant d'avis à chaque étage pendant plus d'une heure. D'abord dans ma chambre. Non, finalement, la bibliothèque. Attends... la salle de détente serait mieux. Charles se souvenait du sourire forcé de Jules, de sa chemise collée dans le dos par la sueur, de ses épaules qui s'affaissaient à chaque nouveau caprice. *Ce n'était pas très sympa*, songea-t-il mais c'était juste un jeu, rien de méchant en soi.

Pendant ce temps, Pierre, les lèvres serrées jusqu'à blanchir, s'acharnait à plier sa couverture en un rectangle parfait. Ses doigts tremblaient, et chaque pli raté le faisait grimacer, comme si c'était une insulte de plus à sa dignité.

— Magne-toi, Sans-Importance ! lança Antoine en fourrant un balai dans les mains de Charles.

Ce dernier s'exécuta sans enthousiasme, traînant plus qu'il ne balayait.

Marc, lui, frottait les barres des lits superposés avec une énergie feinte, les yeux constamment attirés vers la porte, comme s'il redoutait son ouverture à tout moment. Théo, le front perlé de sueur, passait méthodiquement le balai dans les coins, comme s'il pouvait effacer leur présence même de la mémoire des lieux. Hugo et Alexandre, enfin, balayaient le sol avec une brosse aux poils clairsemés.

Chapitre 11 : La perfection ou la douleur

J0 - 16h20

La porte de la chambrée se rouvrit dans un grincement métallique, comme une lame qu'on aiguise. Moreau entra sans un mot, son regard balayant la pièce avec un mépris si glacé qu'il semblait geler l'air autour de lui. Il s'arrêta net devant le lit de Nathan. Un pli du drap n'était pas assez net. Puis il passa un doigt sur l'étagère du placard. Une fine couche de poussière y resta collée.

— Regardez-moi ça. Sa voix était un couteau. De la poussière. Il secouait la tête, dégoûté.

— Tous. Au milieu.

Les garçons se regroupèrent instinctivement, les épaules tendues, les doigts crispés. Personne ne savait ce qui allait suivre. Personne ne voulait le savoir.

— Position disciplinaire.

Un silence. Personne ne bougea. Personne n'osait.

— NUS. MAINS DERRIÈRE LA TÊTE.

Un frisson parcourut le groupe. Puis, un à un, les vêtements

glissèrent au sol. Douze corps nus, alignés, les mains enlacées derrière la nuque, les fesses exposées, vulnérables. Charles, le dernier à obéir, serra les dents en sentant le béton froid sous ses pieds. *Lui. Nu. Comme eux.* L'injustice lui brûlait la gorge plus que la honte.

Moreau sortit une canne de bambou. Il la fit siffler dans l'air. Le son aigu traversa le silence comme une lame.

— Toi.

Il désigna Élias d'un geste sec.

— Dix coups. Tu comptes. Si tu te trompes, on recommence.

Élias avança, offrant ses fesses pâles à la punition. La canne s'abattit avec un *claquement* sec. Une marque rouge apparut instantanément.

— UN, sergent!

Sa voix tremblait. Les autres garçons, immobiles, sentirent leurs propres muscles se contracter. Ils *savaient*.

La canne siffla, s'écrasa. La douleur explosa dans les cuisses d'Élias, irradiant comme un éclair. Il serra les dents, les larmes aux yeux.

— DEUX, sergent!

Hugo ferma les yeux une seconde. Il comptait déjà dans sa tête. Le *claquement* suivant fit sursauter Pierre.

— TROIS dit Élias en étouffant un sanglot, les genoux tremblants.

Enzo ne cligna pas des yeux. Il savait que dans quelques minutes, ce serait *son* tour. Il comptait les coups, préparant son corps à l'inévitable.

La canne frappa plus bas, là où la peau était fine, presque translucide. Élias vacilla, mais se rattrapa in extremis, les jointures blanchies.

— Qua... quatre, sergent!

Nathan serra les poings. Il revit la ceinture du sergent, plus tôt. Il savait que la canne serait pire.

— Cinq

La marque rouge vira au violet, suintant. Les larmes d'Élias coulèrent, silencieuses. Antoine détourna les yeux, mais seulement une seconde. Il ne voulait pas montrer sa peur. Pas encore.

— Six

Élias hoqueta. La peau se déchirait maintenant. Chaque coup était une lame, plus profonde que le précédent. Enzo, les mâchoires contractées, se répétait : *Tu ne crieras pas. Tu ne crieras pas.*

— Sept

Un gémissement lui échappa.

— Huit

La canne s'abattit sur une zone déjà meurtrie. Élias crut que ses jambes allaient céder. Marc, les doigts enfoncés dans ses paumes, pria pour que ce soit bientôt fini. Pour Élias. Pour *lui*.

— Neuf

Le souffle d'Élias devint saccadé, irrégulier. Théo fixait le mur devant lui, les dents si serrées qu'il en avait mal à la mâchoire. Il savait que la douleur effacerait tout le reste. Même la honte.

Le dernier coup fut le plus violent. Élias s'affaissa, les genoux à deux doigts de toucher le sol. Il se rattrapa de justesse, haletant, les joues baignées de larmes et de sueur.

— Dix... sergent.

Un silence.

Puis vint le tour de Lucas. La canne s'abattit sur ses fesses tendues, et il encaissa chaque coup en serrant les dents jusqu'à ce que ses mâchoires en tremblent. Sa voix, quand il comptait, était rauque, tendue, chaque chiffre arraché comme une confession. « *Un, sergent* » « *Deux, sergent.* » Il ne vacilla pas. Il

ne détourna pas les yeux. Il resta droit, les épaules carrées, le regard fixe, comme s'il acceptait la douleur comme une épreuve à surmonter.

Élias, les cuisses encore brûlantes de ses propres coups, osait à peine tourner la tête. Mais il ne pouvait s'empêcher de voler des regards vers Lucas. Malgré les marques rouges qui zébraient sa peau, malgré la sueur qui luisait sur son dos tendu, il y avait quelque chose de fascinant dans sa résistance. La façon dont ses muscles se contractaient à chaque impact, la façon dont il serrait les poings sans jamais crier... Élias sentit une chaleur étrange lui monter aux joues, un mélange d'admiration et de honte. *Comment peut-il rester si fort ?* se demanda-t-il, tout en détestant cette pensée qui le distrayait de sa propre souffrance.

Chacun allait y passer.

Quand ce fut au tour de Nathan, le séducteur, il jura entre ses dents. Enzo serra les poings, les jointures blanchies. Marc, les paupières closes, s'accrochait au souvenir de Thomas – ses rires, ses doigts entrelacés aux siens – pour s'arracher à ce cauchemar, ne serait-ce qu'une seconde. Théo, lui, compta d'une voix blanche, détachée, comme si son esprit avait déjà fui ce corps offert à la violence.

Quand ce fut au tour d'Alexandre, il ne broncha pas. Il se tenait droit, les épaules carrées, le regard vide. Il n'esquiverait rien. Chaque coup serait une épreuve, chaque brûlure une preuve de sa résistance. Il les accueillerait sans un cri, les mâchoires contractées, le corps tendu comme un arc.

Puis vint le tour de Pierre.

Antoine était inquiet. Pierre s'effondra de douleur au cinquième coup, les genoux cédant sous lui, les mains agrippées à ses cuisses brûlantes, le souffle coupé.

— Relève-toi.

La voix de Moreau était glaciale, presque détendue.

— On recommence à un.

Pierre se traîna sur les mains, les doigts tremblants, les larmes lui brûlant les joues. Il se remit en position, les fesses offertes, le corps entier tendu dans l'attente du prochain coup. Il *savait*. Il savait qu'il ne tiendrait pas. Dix coups, c'était déjà l'enfer. Il en avait eu cinq. S'il fallait recommencer, cela ferait quinze. Il savait qu'il ne pourrait pas.

UN.

Le bambou siffla, s'écrasa. Pierre mordit l'intérieur de sa joue jusqu'au sang pour étouffer un cri.

DEUX.

Un nouveau coup, plus bas, plus vicieux. Ses jambes flageolèrent. Il vacilla, mais se maintint debout, les ongles enfoncés dans ses paumes.

TROIS.

La canne frappa avec une précision sadique. Pierre s'effondra à nouveau, le front contre le sol, les épaules secouées de sanglots silencieux.

— Je vois que tu ne tiens pas seul. On va t'aider.

Moreau ordonna à Alexandre et Enzo de saisir Pierre par les bras. Les doigts d'Alexandre se refermèrent autour du biceps tremblant de Pierre, tandis qu'Enzo, les mâchoires serrées, le soulevait presque de force. Pierre ne résista pas. Il n'avait plus la force.

La salle de douche était un bloc de carrelage blanc, glacé. Moreau sortit une ficelle de sa poche, fine mais résistante. Il la passa autour des poignets de Pierre, les noua au tuyau horizontal au-dessus des pommeaux de douche.

— Tendez-lui les bras. Bien droit.

Alexandre et Enzo obéirent, tirant sur les bras de Pierre

jusqu'à ce que son corps soit suspendu, cambré, offert. Ses fesses, déjà striées de marques écarlates, se tendirent sous la lumière crue.

Moreau fit venir tous les garçons dans la salle de douche. La punition, ça ne sert pas qu'à briser celui qui la subit. Ça sert aussi à briser ceux qui regardent. Les garçons avancèrent, les épaules voûtées, les yeux fuyant. Moreau les fit s'approcher, sentir la peur de Pierre, entendre ses respirations saccadées. Antoine était triste pour Pierre.

Moreau recula d'un pas, satisfait.

— On va recommencer à un

Il leva la canne. Pierre ferma les yeux. Il n'y avait plus d'échappatoire. Plus de pitié. Plus rien, sauf le sifflement de l'air avant le premier coup.

Une fois les dix coups infligés, Moreau fit détacher Pierre. Il se pencha vers lui, la voix basse, presque intime.

— Si tu t'étais comporté comme un homme, tu n'aurais eu que dix coups au lieu de dix-huit.

Pierre serra les dents, les doigts agrippés à ses cuisses meurtries.

Enzo et Antoine raccompagnèrent Pierre à la chambrée, suivis par les autres garçons. Chaque pas était une épreuve. Pierre avait mal et arrivait à peine à se tenir debout, mais il devait se tenir droit. C'était ce qui était attendu de lui.

Maintenant, c'était au tour des derniers de recevoir leurs coups de canne.

Une fois toutes les punitions infligées, Moreau leur lança d'un ton sec :

— Une heure. Pour que cette porcherie brille.

Les garçons se rhabillèrent en silence, la peau brûlante sous le tissu rêche. Leurs fesses et leurs cuisses, zébrées de marques

écarlates, leur rappelaient chaque coup à chaque mouvement. Les mains tremblaient – de douleur, de colère, ou de cette honte qui leur collait à la peau.

Personne ne croisa le regard de son voisin.

Seuls les grincements des lits et le frottement des uniformes brisaient le silence.

Les draps furent arrachés, retendus, les coins pliés au millimètre. Hugo et Alexandre passèrent le balai à tour de rôle, vérifiant chaque recoin. Nathan et Enzo essuyèrent les barres des lits superposés jusqu'à ce que le métal brille. Pierre, les joues encore humides, replia sa couverture en un carré parfait, les mains tremblantes.

Charles, les mâchoires serrées, frottait le placard avec une rage sourde. *Lui*. Charles de Montfort. À genoux comme un valet, les fesses zébrées de marques, en train d'astiquer ce métal terni. Chaque frottement était une insulte. À cette heure, il aurait dû être en train d'acheter une montre. La rage lui brûlait les entrailles.

— Les matelas, alignés au centième, grogna Lucas en tirant sur les toiles minces. Un pli, et on est morts.

Jules et Marc nettoyèrent les fenêtres, comme si Moreau allait y chercher la moindre trace de poussière. Théo, silencieux, passa un chiffon humide sur les poignées de porte, chaque surface susceptible d'être touchée. Ils passèrent en revue chaque détail, les doigts effleurant les surfaces, cherchant la moindre imperfection.

La porte s'ouvrit.

Ils se mirent au garde-à-vous devant leurs lits, immobiles, les yeux fixés droit devant eux, les respirations synchronisées.

Moreau entra, son regard balayant la pièce comme une lame. Il passa un doigt sur le rebord d'une étagère. Rien. Il souleva un

matelas. Rien. Il inspecta les coins du sol. Rien.

Un silence.

Puis, un hochement de tête, presque imperceptible.

— Bien.

Chapitre 12 : Les tests physiques

J0 - 18h30

Le bâtiment 6 bourdonnait d'activité, les autres unités s'affairant à organiser leurs chambrées ou déjà dehors, en pleine épreuve physique. Moreau fit sortir ses douze recrues. Ils s'alignèrent sur le terrain qui bordait le dortoir.

— Enlevez vos t-shirts, ordonna-t-il. Tests physiques. On commence par des pompes.

Les paumes claquèrent contre le gravier. La poussière vola. Les bras tremblèrent.

Alexandre, Lucas et Enzo enchaînaient les répétitions avec une précision mécanique, leurs omoplates saillantes roulant sous leur peau comme des engrenages bien huilés. Jules, malgré ses épaules de déménageur, gardait un rythme régulier, son souffle mesuré. À l'opposé, Pierre et Charles avaient du mal.

— Assez. Moreau referma son carnet d'un claquement sec. Abdos. Par deux. Un tient les pieds de l'autre.

Les garçons se regroupèrent, certains choisissant leurs partenaires, d'autres subissant les associations. Lucas se retrouva avec Élias, leurs doigts se frôlant quand il attrapa ses chevilles.

Un frisson parcourut Élias. Les bustes se relevaient.

— Plus vite! Moreau arpentait les rangs, sa botte écrasant parfois une main mal placée.

Théo, comptait avec une précision chirurgicale, comme si chaque nombre pouvait le sauver de l'humiliation. Marc fixait le ciel, les lèvres serrées, songeant à Thomas, à ses doigts qui caressaient ses cheveux, à tout ce qui était *loin* d'ici.

— Jumping jacks! L'ordre claqua.

Les corps se redressèrent, maladroits. Les pieds martelèrent le sol. Les bras s'agitèrent dans un désordre rythmé. Jules gardait une cadence parfaite, ses muscles saillants luisant sous la lumière déclinante. Alexandre, imperturbable, semblait presque s'ennuyer. Pierre trébucha, manquant s'étaler. Charles, lui, maudissait chaque saut, chaque impact qui lui rappelait sa condition : *lui*, Charles de Montfort, réduit à sauter comme un pantin.

Moreau notait tout, son stylo grattant le papier avec une lenteur sadique.

— Pathétique, murmura-t-il en passant devant Pierre, dont les genoux flageolaient. Mais ça va changer.

Il s'arrêta devant la ligne tremblante, son ombre s'étirant sur eux comme une menace.

— Vous êtes faibles. Mous. Indignes. Sa voix était basse, presque amicale. Mais je vais faire de vous des hommes. Un sourire tordu étira ses lèvres. Des hommes avec des muscles. De la force. De la trempe. Et quand j'aurai fini, vous me remercirez.

Un silence. Puis, sans transition :

— Tour de terrain. En courant. Dix fois.

Personne ne protesta. Personne n'osa.

Ils partirent en file indienne, leurs pas soulevant des nuages

de poussière. Alexandre en tête, comme toujours. Pierre en dernier, les poumons en feu. Charles, quelque part au milieu, serrait les poings.

Chapitre 13 : Le première nuit

J0 - 20h30

Le crépuscule avait englouti les dernières lueurs du jour, enveloppant le camp d'une lumière bleutée. Les garçons se tenaient alignés, épuisés, leurs épaules voûtées sous le poids de la journée. Leurs muscles tremblaient encore des efforts fournis, leurs respirations étaient courtes et irrégulières.

Moreau se planta devant eux, les bras croisés. Sa silhouette se découpait dans la pénombre comme une menace silencieuse.

— Quelques informations, puisque vous venez d'arriver.

Il marqua une pause, savourant leur attention forcée, leurs regards tendus.

— Ici, la tenue de nuit, c'est le slip. Un silence. Puis, d'une voix traînante : Vous allez tous passer à la douche. Un slip propre. Garde-à-vous devant vos lits. Il esquissa un sourire lent, presque amusé. Puis extinction des feux.

Un frisson parcourut les rangs. Personne n'osa bouger. Personne n'osa même respirer trop fort.

La douche fut une épreuve.

L'eau glacée s'abattit sur eux comme une averse de lames, leur

couplant le souffle et ravivant la douleur des marques laissées par les coups de canne. Élias serra les dents, les cicatrices sur ses fesses brûlantes sous le jet. Il se savonna mécaniquement, les doigts engourdis par le froid, tandis que Moreau arpentait la salle comme un fauve en cage.

Lucas, à côté de lui, se tenait droit, les mâchoires contractées, le regard fixe. Pas un mot. Pas un geste de trop. Juste la volonté de survivre.

Élias ne pouvait s'empêcher de suivre du regard les gouttes d'eau qui glissaient le long des muscles de Lucas, traçant des chemins sur son torse, ses épaules. Parfait. Même ici, même sous la douleur, son corps dégageait une force qui le fascinait malgré lui.

Pierre, lui, tremblait de tout son être, les lèvres violacées, les doigts crispés sur un savon glacé qui lui échappait sans cesse. Il aurait voulu pleurer, mais il se contenta de serrer les dents, les larmes se mêlant à l'eau qui ruisselait sur son visage.

Charles, lui, se savonna avec une lenteur calculée, chaque mouvement trahissant son mépris. Moreau s'arrêta devant lui, un sourcil levé, un sourire narquois aux lèvres.

— T'as un problème ?

Charles releva lentement la tête, les yeux étincelants de colère contenue.

— Non, sergent.

Moreau ricana, puis passa son chemin, comme s'il venait de remporter une victoire dont Charles ignorait encore les enjeux.

De retour dans la chambrée 604, les garçons se tinrent au garde-à-vous devant leurs lits, vêtus seulement de leur slip, la peau hérissée par le froid. Moreau passa entre les rangées, puis annonça :

— Vous pouvez vous coucher.

Il éteignit la lumière d'un geste sec. Le noir.

Quatre lits. Trois couchettes par lit. Personne n'avait vraiment choisi sa place.

- Couchettes du haut, en partant de la fenêtre : Jules, Charles, Antoine, Élias.
- Couchettes du milieu : Nathan, Enzo, Alexandre, Pierre.
- Couchettes du bas : Hugo, Marc, Théo, Lucas.

Les ressorts des lits grincèrent sous leur poids. Les matelas, aussi fins que du papier, ne faisaient rien pour amortir leurs corps. Élias se recroquevilla, chaque mouvement ravivant la douleur de ses blessures. Lucas fixa le matelas au-dessus de lui, les poings serrés, revivant chaque coup, chaque humiliation. Pierre serra les dents pour étouffer un sanglot, les doigts agrippés à sa couverture rugueuse comme à une bouée.

Puis, dans l'obscurité, la voix de Moreau résonna, glaciale, depuis le couloir :

— Réveil à 4h30. Torse nu. Footing en forêt. Dix kilomètres. La porte claqua.

Dans le noir, on n'entendait que les respirations saccadées et les frottements des couvertures rêches. Antoine rompit le silence le premier, d'une voix à peine audible :

— Les gars... Vous dormez ?

Un raclement de gorge lui répondit. Nathan, depuis la couchette du milieu du lit près de la fenêtre, murmura :

— Dormir ? Avec ces matelas ?

Pierre, la voix tremblante, osa demander :

— Vous pensez qu'on aura le droit de manger demain ?

Un silence pesant s'installa. Puis Alexandre, d'un ton sec :

— T'as déjà oublié ? Deux jours sans bouffe. Punition collec-

tive pour les cris sous la douche.

— Putain... Nathan se retourna, faisant grincer les ressorts. J'ai la dalle. Même un vieux pain dur me ferait plaisir.

— Arrête de gémir, siffla Enzo.

Élias, les doigts crispés sur sa couverture, murmura :

— Vous croyez qu'ils font exprès ? Pour nous briser ?

— Évidemment, gronda Théo. Moreau n'est pas un sergent, c'est un sadique. Il prend son pied à nous voir souffrir.

Antoine soupira :

— On est tous dans la même galère. Le plus important, c'est de tenir. Ensemble.

— Facile à dire, murmura Pierre, les doigts agrippés à sa couverture. Moi, j'ai mal partout. Et demain, avec cette course...

— On va y arriver, murmura Jules depuis la couchette du haut. Un pas après l'autre.

Un silence. Puis Hugo, la voix tremblante :

— Je savais que ce serait dur, mais pas à ce point...

Soudain, un bruit de pas résonna dans le couloir. Tous se figèrent. La poignée de la porte bougea légèrement. Personne n'osa respirer.

Puis plus rien.

Dans l'obscurité, Charles fixait le plafond, les mâchoires serrées. *Une erreur.* Tout ça n'était qu'une monstrueuse erreur. À cette heure-ci, il aurait dû siroter un cocktail près d'une piscine chauffée, entouré de rires légers et de musique douce. Au lieu de ça, il était là, sur ce lit de métal qui lui glaçait les os, le ventre vide, les fesses brûlantes des coups reçus. Un rire amer lui échappa, étouffé aussitôt.

— T'as un problème, Sans-Importance ?

La voix de Nathan avait fusé dans le noir, sèche et moqueuse. Charles se raidit, les doigts crispés sur le bord de son matelas.

— Non, répondit-il, glacial.

Il n'était pas l'un d'eux. Il n'était pas de leur monde, pas plus qu'ils n'étaient du sien. Il ferma les yeux, serrant les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans ses paumes. Demain, son père aurait tout arrangé. Demain, il serait de retour dans son monde, loin de ces garçons sans intérêt, loin de Moreau, loin de cette caserne.

II

Le premier jour (J1)

Chapitre 14 : Quatre heures trente

J1 - 4h30

Un coup de sifflet strident déchira le silence du bâtiment 6. Les néons s'allumèrent brutalement, inondant les chambrées d'une lumière crue. Quatre heures trente. Le bourdonnement des voix et des pas précipités résonnait dans les couloirs : toutes les unités venaient d'être réveillées en même temps.

— Debout, soldaats ! rugit Moreau en poussant la porte de la chambrée 604. Lits au carré, chambre impeccable ! Vous avez cinq minutes. Pas une de plus.

Les garçons se redressèrent en sursaut, les pieds nus sur le béton glacé. Pierre étouffa un gémissement en se frottant les cuisses, encore marquées par les coups de canne de la veille. Élias serra les dents et commença à plier sa couverture, les doigts maladroits. Lucas, déjà debout, tendait son lit avec une précision mécanique.

Dehors, le bourdonnement des autres unités emplissait l'air frais. Des ordres claquaient, des pas martelaient le sol. Moreau revint dans l'embrasure de la porte, son regard balayant la pièce.

— Plus que quinze secondes.

Les garçons s'activèrent en silence, les mains tremblantes. Antoine aida Pierre à lisser les draps, tandis que Nathan et Enzo rangeaient les affaires en vitesse.

Le sifflet final retentit.

— Dehors ! Maintenant !

Les recrues de l'Unité 604 se précipitèrent dans le couloir, rejoignant le flot des autres unités qui convergeaient vers le terrain d'entraînement jouxtant le bâtiment. Des centaines de garçons, torse nu, alignés devant leurs sergents respectifs. Les cris des gradés fusaient, couvrant les gémissements des plus faibles.

Moreau se plaça devant son unité, les bras croisés.

— À partir d'aujourd'hui, et pour les deux prochaines années, le rituel sera le même, annonça Moreau, un sourire tordu aux lèvres. Réveil à 4h30. Jogging de dix kilomètres. Torse nu. Qu'importe la saison. SUIVEZ-MOI !

Il partit d'un pas lourd, écrasant les graviers sous ses rangers. Les garçons se mirent en mouvement derrière lui. La forêt les engloutit après quelques centaines de mètres, les branches basses fouettant leurs épaules, leurs torses nus, laissant des zébrures rouges sur leur peau déjà meurtrie.

Alexandre, en tête, fixait la nuque de Moreau. Lucas, derrière lui, gardait un rythme régulier, les mâchoires serrées. Élias, les yeux rivés sur le dos de Lucas, sentait ses poumons brûler. *Ne pense pas à hier. Ne regarde pas.*

Moreau accéléra brusquement, forçant le groupe à sprinter pour suivre.

— Plus vite ! Vous courez comme des escargots !

Pierre, déjà essoufflé, trébucha sur une racine. Ses genoux heurtèrent le sol.

CRAC. La ceinture de Moreau s'abattit sur ses épaules.

— Relève-toi, soldat ! hurla-t-il. Tu veux un entraînement spécial ?

Pierre se releva en sursaut, les larmes aux yeux, et se remit à courir, haletant.

— Sergent... commença Charles, la voix tremblante, on n'a rien mangé depuis hier...

Moreau fit volte-face et lui donna un coup de poing dans l'épaule.

— Silence ! Il se pencha, son visage à quelques centimètres de celui de Charles. Ici, on obéit. On encaisse. C'est tout. Tu feras vingt pompes à l'arrivée.

Charles recula d'un pas, les dents serrées, et se remit immédiatement en mouvement.

Hugo aida Pierre à retrouver son rythme.

— Tiens bon, mec. Ne lui donne pas de raison de s'en prendre à toi.

Élias sentit ses jambes flageoler. La faim lui creusait l'estomac, lui donnait des vertiges. *Ne t'arrête pas. Ne montre rien.* Il serra les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans ses paumes.

Nathan, à côté de lui, comptait ses pas pour se distraire de la douleur. Moreau fit demi-tour et lui bloqua le passage.

— Alors, sourire d'ange ? Nathan releva la tête, les yeux étincelants.

— Je cours, sergent.

— Pas assez vite à mon goût, ricana Moreau en lui donnant une tape derrière la tête. Dépêche-toi, ou tu vas regretter.

Jules, en queue de peloton, sentit une crampe lui transpercer le flanc. Il ralentit malgré lui.

CRAC. La ceinture s'abattit sur ses épaules.

— Vingt pompes pour toi à l'arrivée !

Jules serra les dents et accéléra, le visage déformé par l'effort.

Quand ils émergèrent enfin de la forêt, les garçons étaient au bord de l'épuisement. Leurs épaules se soulevaient, leurs respirations étaient saccadées. Moreau, lui, ne semblait même pas essoufflé. Il les attendit, les bras croisés.

Il désigna Pierre, Charles, Nathan et Jules :

— Vous quatre, vingt pompes. Maintenant.

Ils s'exécutèrent immédiatement, les bras tremblants sous l'effort. Moreau les observa avec un sourire satisfait.

— Les autres, tractions ! Par deux ! Dix répétitions !

Moreau passa entre les rangs, frappant légèrement les mains qui glissaient.

— Plus haut, Élias ! aboya-t-il. Ou tu rejoins tes camarades pour les pompes !

Élias serra les dents et se hissa jusqu'à ce que son menton dépasse la barre.

— Abdos maintenant ! ordonna Moreau en désignant le sol. Cent !

Les corps s'allongèrent dans la poussière. Théo, les lèvres serrées, comptait à voix haute pour le groupe. Moreau se posta au-dessus d'eux, les observant avec un sourire satisfait.

— Plus vite ! On dirait des pantins désarticulés !

Antoine, les abdominaux en feu, sentit ses forces le trahir. Il ralentit imperceptiblement.

CRAC. Un coup de ceinture sur le torse.

— Dix pompes supplémentaires pour toi, Antoine ! Moreau ricana. À la fin des abdos !

Quand ce fut enfin terminé, Moreau les toisa avec mépris.

— Douche. Glacée. Maintenant.

Les conscrits se dirigèrent vers le bâtiment, les jambes flageolantes, la peau couverte de sueur et de poussière, tandis que les autres unités passaient à côté d'eux, tout aussi épuisées.

Chapitre 15 : L'inspection

J1 - 6h15

Les garçons se précipitèrent vers la salle de douche collective, leurs pas résonnant sur le carrelage glacé. L'eau, toujours aussi froide, s'abattit sur eux comme une punition supplémentaire. Élias serra les dents, les marques des coups de canne le brûlant sous le jet. À côté de lui, Lucas se tenait droit, les poings serrés, les yeux rivés sur le mur. Il ne regardait personne. Il ne voulait pas voir. Pas après ce qu'ils avaient tous subi.

Pierre, lui, tremblait de tout son corps, les lèvres bleues, les doigts crispés sur le savon. Il avait du mal à tenir debout, chaque mouvement lui arrachant une grimace. Alexandre, toujours stoïque, se savonna rapidement, les muscles tendus, comme s'il préparait son corps à une nouvelle épreuve. Charles, lui, se tenait à l'écart, les yeux vitreux. Il ne comprenait toujours pas pourquoi il était encore là.

— Magnez-vous, bande de larves ! hurla Moreau en frappant le mur d'un coup sec. Le bruit claqua comme un coup de feu, résonnant dans l'espace confiné.

Les garçons sursautèrent, leurs doigts engourdis par le froid.

Personne ne parlait. Personne n'osait. Les respirations étaient courtes, saccadées, comme si l'air lui-même était devenu un ennemi. Ils se hâtèrent de se rincer, les dents claquantes, les muscles tendus par l'appréhension. L'eau glacée avait lavé leur sueur, mais pas leur peur.

Moreau arpenta la salle, ses bottes écrasant les flaques, ses yeux perçants scrutant chaque détail.

— Rasez-vous. Tout. Et vite.

Un silence lourd s'installa. Les garçons échangèrent des regards furtifs, les joues en feu. Ils savaient ce que cela signifiait. Pas seulement le visage. Tout.

Les rasoirs, distribués par un soldat impassible, étaient des lames bon marché. Les garçons s'exécutèrent, les mains tremblantes, la peau tirée par le froid. Certains, comme Alexandre, serraient les dents, les mâchoires carrées, déterminés. Moreau les observait, les bras croisés, un sourire sadique aux lèvres. Il aimait ça. Leur gêne. Leur vulnérabilité. Leur soumission.

Quand ils regagnèrent la chambrée, Moreau les attendait déjà, adossé contre la porte, les jambes écartées, l'air de savourer leur malaise.

— Inspection. Mains derrière la tête.

Les garçons se figèrent. Ils s'alignèrent, nus, les pieds écartés, les mains derrière la tête, offrant leurs corps à l'examen. La honte leur brûlait la gorge, mais personne n'osait protester. Personne n'osait même cligner des yeux.

Moreau commença par Élias. Il s'approcha, si près qu'Élias sentit son souffle chaud sur sa peau glacée. Le sergent attrapa son menton, le forçant à lever la tête, et inspecta son visage de près, comme s'il cherchait la moindre imperfection. Puis ses doigts descendirent, effleurant le cou, les clavicules, s'attardant sur les marques rouges laissées par les coups de canne. Élias

retint son souffle, les muscles tendus, le cœur battant à tout rompre.

Moreau enfonça un doigt dans le conduit auditif d'Élias, tournant brutalement, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas la moindre trace de cire. La douleur était vive, soudaine, mais Élias ne broncha pas.

— Propre, grogna Moreau avant de passer à Lucas.

Lucas se tenait droit, les épaules carrées, le regard vide. Mais quand les doigts de Moreau effleurèrent son torse, descendirent vers son ventre, puis plus bas, ses muscles se contractèrent malgré lui. Le sergent sourit, comme s'il avait senti sa tension.

— Écarte les jambes.

Lucas obéit, les mâchoires serrées. Moreau s'accroupit, inspectant ses orteils un à un, les espaçant avec des gestes brusques, comme s'il manipulait un objet, pas un être humain. Puis il se releva, et ses doigts remontèrent, glissant le long de l'intérieur des cuisses.

— Prépuce.

Lucas ferma les yeux, les mâchoires serrées. Il savait ce qui venait. Moreau attrapa son sexe d'une poigne de fer et le décalotta, tirant la peau vers l'arrière avec une brutalité clinique. La douleur était vive, mais ce n'était rien comparé à l'humiliation. Le sergent inspecta le gland, le tournant sous la lumière crue, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas la moindre impureté.

— Propre, murmura-t-il, avant de le lâcher avec un petit rire. Lucas serra les poings.

Élias était au garde-à-vous, le plus discrètement possible, il déviait son regard vers Lucas. Il ne pouvait pas tourner la tête – impossible – mais il pouvait voir Moreau inspecter Lucas. Il aurait donné n'importe quoi pour effacer Moreau de cette

image et pour remplacer ses gestes brutaux par des caresses, pour sentir sous ses doigts la chaleur de ce torse, la tension de ces cuisses... et le sexe de Lucas. Ce n'était plus de l'admiration. C'était une faim. Une faim charnelle, interdite, qui lui serrait la gorge. Il désirait Lucas comme on désire un corps. Un corps qu'on veut sentir contre le sien, que l'on veut faire trembler, que l'on veut posséder en secret.

Et dans ce silence forcé, entre la peur et l'envie, il savait que ce désir était interdit. Mais si même les pensées sont des crimes, où peut-on encore se réfugier ?

Hugo était le suivant. Moreau lui écarta les jambes d'un geste sec et lui souleva le pénis sans ménagement. Le gland, déjà dégagé, fut exposé sous la lumière crue. Hugo sentit ses joues s'embraser tandis que le sergent l'examinait avec une lenteur sadique, le tournant entre ses doigts comme pour en vérifier chaque détail.

— T'as l'air d'un gamin, ricana-t-il. T'es sûr que t'es assez homme pour être ici ?

Hugo ne répondit pas. Il n'osait pas. Il se contenta de serrer les dents, les yeux brûlants de larmes contenues.

Le sergent passa à Antoine, puis à Nathan, puis à Enzo. Chaque fois, c'était la même routine : les doigts qui palpent, qui exposent. Chaque fois, c'était la même honte, la même rage étouffée.

Quand ce fut au tour de Pierre, Moreau s'attarda. Il savait que le garçon était fragile. Il le sentit trembler dès qu'il s'approcha.

— T'es tout rouge, petit, murmura-t-il en lui soulevant le menton. T'as peur ?

Pierre ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Sa voix se serait brisée. Moreau lui écarta les jambes, inspecta ses orteils, remonta le long de ses cuisses, puis attrapa son sexe, le manipulant

avec une indifférence cruelle. Pierre ferma les yeux, une larme coulant malgré lui.

— Pleurnichard, siffla Moreau.

Il examina son pénis puis le lâcha avec un rire méprisant.

— Propre.

Pierre retint un sanglot, les doigts agrippés à ses cuisses, les ongles laissant des marques rouges sur sa peau.

Charles, habitué au luxe, à l'intimité, à la dignité, sentit son estomac se retourner quand Moreau s'approcha de lui. Il avait toujours été soigné, protégé. Jamais on ne l'avait touché comme ça. Jamais on ne l'avait regardé comme ça. Quand les doigts du sergent descendirent, quand ils s'attardèrent sur son entrejambe, quand ils firent glisser le prépuce avec une brutalité délibérée, il ne put retenir un sursaut.

— T'es sensible, à ce que je vois, ricana Moreau. T'es pas habitué à ce qu'on te touche, c'est ça ?

Charles ne répondit pas. Il fixa le mur, les mâchoires contractées, les joues en feu. Moreau le lâcha, passant au suivant sans un regard en arrière.

Quand l'inspection fut terminée, Moreau recula d'un pas, balayant le groupe d'un regard satisfait.

— Habillez-vous. Et magnez-vous.

Les garçons s'exécutèrent en silence, les doigts tremblants, la peau brûlante là où Moreau les avait touchés. Personne ne parlait. Personne n'osait se regarder. Ils savaient. Ils savaient que ce n'était que le début. Ils se rhabillèrent, portant leur honte comme une seconde peau.

Chapitre 16 : La convocation

J1 - 6h45

Les premières lueurs de l'aube commençaient à percer l'obscurité, teintant le ciel d'un gris pâle. Moreau fit sortir les recrues du bâtiment 6 d'un pas sec, les conduisant vers le terrain d'entraînement qui jouxtait leur dortoir. La terre battue était encore humide de rosée. L'air glacé d'octobre leur mordait les joues, leur rappelant sans pitié qu'ils n'étaient plus chez eux.

— Écoutez-moi bien, bande de larves, gronda Moreau en se plantant devant eux, les mains derrière le dos. Aujourd'hui, vous allez apprendre les bases. Marcher au pas, tourner à droite, tourner à gauche. Des choses si simples. Mais vu votre tête, je me demande si vous en êtes capables.

Il se mit en position, martelant le sol de ses rangers.

— Un, deux. Un, deux. Vous suivez le rythme. Et quand je crie « Droite! », vous tournez à droite. « Gauche! », vous tournez à gauche. Compris?

Les garçons s'alignèrent maladroitement. *Un, deux. Un, deux.* Leurs pas se désynchronisaient, leurs épaules se heurtaient. Pierre trébucha, manquant de faire tomber Nathan. Moreau

s'arrêta net, le visage écarlate de colère.

— Vous marchez comme des ivrognes ! hurla-t-il. Recommencez !

Les exercices reprirent, interminables. Les talons claquaient sur la terre dure, les muscles brûlaient, les estomacs vides grognaient. Charles, en queue de peloton, serrait les dents, les yeux rivés sur l'horizon. *Bientôt, ce sera fini..*

Une heure plus tard, une Jeep militaire surgit dans un nuage de poussière, venant de la route principale. L'aide de camp du commandant en descendit, son uniforme impeccable.

— Sergent, dit-il en saluant Moreau, le commandant est prêt pour vous voir. Et pour voir le soldat de la chambrée 604 dont il vous a parlé.

Un silence de plomb tomba sur le groupe. Charles sentit son cœur s'emballer. *Enfin*. Son père avait tout arrangé. Il revit mentalement la berline noire qui l'attendait, le chauffeur patient, les rires autour de la piscine, le soleil caressant sa peau, le verre de limonade glacée à la main, les serviettes douces étalées sur les transats...

Moreau se tourna vers Charles, un sourire mielleux aux lèvres :

— Avec moi.

Puis, s'adressant à l'aide de camp :

— Pouvez-vous leur faire continuer ces exercices en mon absence ?

— Oui, Sergent Moreau, répondit l'homme avec un salut régulier.

Charles se raidit, un sourire triomphant aux lèvres.

— Tu cours, soldat. Et tu me suis.

La Jeep démarra dans un vrombissement sourd. Charles hésita une seconde, les yeux rivés sur la place vide à côté de

Moreau. *Pourquoi ne pas monter avec lui dans la voiture ? Il y avait une place libre. Mais non. Moreau voulait une dernière humiliation. Peu importe. Dans quelques minutes, ce cauchemar serait terminé.*

Il se mit à courir derrière la Jeep, les poumons en feu, les jambes lourdes. *Bientôt, ce sera fini. Bientôt, je serai chez moi, loin de ces gens, loin de cette caserne puante.* Le gravier crissait sous ses pas, chaque inspiration lui brûlait la gorge.

* * *

Quinze minutes plus tard, essoufflé, les joues en feu et les côtés douloureux, Charles gravissait les marches du bâtiment principal. Le bureau du commandant Kor était imposant : bureau en acajou massif, murs couverts de décorations militaires, odeur de cire et de vieux papier. Kor était assis derrière son bureau, les mains jointes, le visage impassible comme taillé dans la pierre.

Charles se mit au garde-à-vous devant le bureau, les doigts tremblants d'impatience. *Enfin. Dans quelques secondes, ce sera terminé. Je vais sortir d'ici, monter dans la voiture de mon père, et tout ça ne sera plus qu'un mauvais rêve.*

Kor ouvrit un dossier posé devant lui et commença à lire, d'une voix lente et précise, sans lever les yeux :

— Mon attention a été attirée sur un incident particulièrement grave.

Charles sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. *Un incident ? De quoi parlait-il ?*

— Il y a eu une tentative de corruption d'un infirmier militaire par un riche industriel, Monsieur de Montfort.

Le sourire de Charles se figea. *Non. Ce n'était pas possible.* Son père avait tout prévu. Tout était censé être réglé. Il devait être

en train de siroter un verre au bord de la piscine, pas...

— L'infirmier a alerté le gouverneur militaire, continua Kor, les yeux toujours rivés sur le dossier. Nous avons retrouvé un versement... pharaonique de la part de votre père. Une somme destinée à vous faire exempté du service militaire.

Charles sentit le sol se dérober sous ses pieds. *Non. Non, non, non.* Ce n'était pas possible.

— En conséquence, dit Kor en levant enfin les yeux, son regard perçant transperçant Charles comme une lame, le gouverneur militaire a pris des sanctions.

Charles retint son souffle, les doigts agrippés à ses cuisses, les jointures blanchies.

— D'abord, une sanction contre votre père : saisie de la somme versée, plus une amende conséquente.

Charles serra les poings. Son père s'en moquerait. Une amende? Une saisie? Rien que son père ne puisse absorber sans sourciller. Ce n'était qu'une question d'argent. Son père en avait assez pour noyer ce problème dans un océan de billets.

— Ensuite, une sanction contre vous.

Le commandant Kor marqua une pause, savourant chaque mot, chaque seconde de cette chute vertigineuse. Il referma le dossier avec un claquement sec.

— Vous ferez quatre ans de service militaire. Au lieu de deux. Le monde de Charles bascula.

Quatre ans. Quatre ans de cette caserne puante, de cette faim qui lui rongait les entrailles, de ces humiliations quotidiennes, de ces coups qui zébraient sa peau, de ce froid qui lui glaçait les os jusqu'à la moelle. Quatre ans loin de tout ce qu'il aimait, de tout ce qu'il connaissait. Quatre ans à être traité comme un moins que rien, comme un animal, comme ces garçons qu'il méprisait tant.

Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Les mots, les explications, les échappatoires s'étaient envolés. Il chercha désespérément quelque chose à dire, une façon de se sortir de ce cauchemar, mais il n'y avait rien. Rien que le vide, et cette sentence qui résonnait dans sa tête comme un glas funèbre.

Kor se pencha en avant, les doigts entrelacés, un sourire de prédateur aux lèvres.

— Sergent Moreau... Il tourna la tête vers Moreau, debout près de la porte, un sourire sadique déjà aux lèvres. Je compte sur vous pour vous occuper personnellement de ce jeune garçon. Pour lui apprendre ce que signifie vraiment la discipline militaire.

Moreau se lécha les lèvres, comme s'il goûtait déjà la souffrance à venir, comme un gourmet savourant un mets rare.

— Avec plaisir, commandant.

Charles sentit ses entrailles se glacer. « *Occupez-vous de lui.* » Ces mots n'étaient pas une menace. C'était une promesse. Une promesse de quatre longues années d'enfer, de souffrance, d'humiliation. Une promesse que Moreau allait tenir avec délectation.

— Sergent Moreau, vous pouvez disposer.

Moreau salua, un sourire sadique aux lèvres, les yeux brillants de cruauté pure.

— Bien, commandant.

Charles resta figé, les yeux écarquillés, le souffle court, comme si on venait de lui arracher le cœur. Quatre ans. Il revit les coups de canne qui lui avaient déchiré la peau, les douches glacées qui lui avaient coupé le souffle, les nuits sans sommeil où il grelotterait sur son lit de camp, les cris des sergents, les regards méprisants de ses camarades. *Quatre ans.* Quatre ans de cette vie qui n'en était pas une. Quatre ans à endurer ce qu'il

avait toujours considéré comme indigne de lui. Les larmes lui montaient aux yeux, brûlantes, inhumaines. Il les retint, serrant les paupières jusqu'à ce qu'elles lui fassent mal, jusqu'à ce que des étoiles dansent devant ses yeux.

— On retourne avec les autres. Et cette fois, tu cours devant la Jeep.

Charles baissa la tête et suivit Moreau hors du bureau, chaque pas lui semblant plus lourd que le précédent, comme s'il marchait vers son propre enterrement.

* * *

De retour sur le terrain d'entraînement, les garçons de l'unité 604 étaient toujours en train de s'entraîner sous les ordres de l'aide de camp. Leurs regards se posèrent sur Charles quand il revint, les yeux rouges.

Moreau se planta devant le groupe, les mains sur les hanches, un sourire sadique aux lèvres.

— Bien. On reprend les exercices. Un, deux. Un, deux.

Les garçons se remirent en rang. Charles prit sa place, les yeux rivés sur le sol, les poings serrés jusqu'au sang. Une larme traître glissa sur sa joue, brûlant sa peau sale comme un acide. Il l'essuya d'un geste rageur, mais trop tard.

Sous le ciel de plomb, devant ces garçons qu'il méprisait, Charles de Montfort pleurait. Pas de larmes de douleur - non, celles-ci étaient bien pires. Des larmes de rage, de honte, de désespoir absolu.

Il serra les dents jusqu'à ce que sa mâchoire lui fasse mal. Quatre ans. Quatre années à endurer ce qui était indigne de lui. Il aurait préféré mourir plutôt que de subir cette honte, plutôt que de voir leurs regards posés sur lui.

Mais il n'avait pas le choix.

Alors il se mit au garde-à-vous, les yeux brûlants, et il commença à marcher. *Un, deux. Un, deux.* Chaque pas était une sentence, chaque mouvement une humiliation de plus dans cet enfer qui durerait quatre interminables années.

Chapitre 17 : Les corvées

J1 - 10h45

La matinée s'étirait comme une torture, chaque minute alourdie par la faim, chaque mouvement raidi les courbatures. Les exercices militaires étaient terminés, mais personne n'osait espérer un répit. Leurs estomacs vides se contractaient en crampes sourdes, leur rappelant sans cesse la punition collective : deux jours sans nourriture, pour quelques cris arrachés sous le jet d'eau glacée. Deux jours à sentir leur propre corps se consumer, à avaler leur salive, à compter les heures comme on compte les coups.

Moreau les rassembla d'un claquement de doigts sec.

— Corvées, annonça-t-il, la voix rauque et gourmande. Vous allez commencer par cirer les chaussures des gradés. Ensuite, deux heures de corvées individuelles.

Il les conduisit dans une salle où s'alignaient des rangées de chaussures militaires. Les garçons s'assirent par terre, face à ces objets. Moreau les observa un instant, un sourire aux lèvres.

— Je serai de retour dans une demi-heure. Il vaudrait mieux pour vous que ce soit parfait.

Les garçons se regardèrent, puis se mirent au travail en silence. Le cirage, l'odeur de la cire, le geste répétitif, tout cela leur rappelait qu'ils n'étaient plus que des ombres, des moins que rien.

Quelques minutes plus tard, Antoine, frottant une semelle, lança :

— Vous savez ce qu'on dit d'un steak trop cuit ?

— Qu'il est dur comme de la semelle ? demanda Nathan.

— Oui, avec la dalle que j'ai, si quelqu'un m'apporte une sauce au poivre, je bouffe la chaussure, dit Antoine en riant.

Les garçons esquissèrent un sourire, sauf Charles. Il était toujours perdu dans ses pensées, le visage fermé, les yeux rivés sur ses mains.

Nathan se tourna vers lui :

— Sans-Importance, t'as l'air d'avoir vu un fantôme. Tout va bien ?

Charles releva la tête, les yeux brillants d'une colère contenue.

— Laisse tomber.

Antoine se rapprocha, le front barré d'un pli soucieux.

— Écoute... T'es blanc comme un linge. T'as un problème ?

La voix de Charles se brisa.

— Ça va ? Non. Rien ne va.

Élias, mal à l'aise, demanda :

— T'as appris un truc ?

Les doigts de Charles se crispèrent sur la chaussure qu'il cirait.

— J'ai appris que je ne partirai pas. Que je vais devoir rester... bien plus longtemps que vous.

Pierre croisa les bras, méfiant.

— Plus longtemps ? Le service militaire, c'est deux ans pour tout le monde. T'as fait une connerie ?

Charles serra les poings, les jointures blanchies.

— Non. Enfin... si. Mais pas comme vous le pensez.

Hugo ricana, mais son rire sonna creux.

— T'as un plan pour t'en aller ? Parce que si c'est le cas, faut être réaliste.

Charles baissa les yeux. Une larme perla au coin de sa paupière.

— Quatre ans.

Un silence pesant s'installa. Antoine leva les sourcils, incrédule.

— Quatre ans ? T'es sérieux ?

Charles hocha la tête, la voix brisée.

— Oui. Quatre ans.

Théo le fixa, les yeux mi-clos.

— T'as dit « je pensais sortir. » T'es différent ?

Charles releva brusquement la tête, les yeux brûlants de colère et de honte.

— Oui. Je suis différent.

Nathan éclata d'un rire nerveux.

— Ah, on y est. Le mystère s'épaissit. Alors, c'est quoi ton vrai nom, Sans-Importance ?

Charles inspira profondément, les épaules raides.

— Charles. Je m'appelle Charles de Montfort.

Un silence. Enzo croisa les bras, moins dur qu'à l'habitude.

— T'es un fils à papa. T'as essayé de te faire exempter, tu t'es fait piqué, et ils t'ont collé deux ans de plus. C'est ça ?

Charles le fusilla du regard.

— Je ne suis pas à ma place ici. Je ne tiendrai pas quatre ans, ni même deux. C'est impossible.

Pierre soupira, les traits tirés.

— Moi non plus, je ne pense pas pouvoir tenir deux ans.

Antoine posa une main sur l'épaule de Pierre, puis se tourna

vers les autres.

— Écoutez, les gars, j'ai pas plus envie d'être ici que vous. Mais on n'a pas le choix. On va tenir, tous ensemble, d'accord?

Les garçons hochèrent la tête, un semblant d'espoir dans les yeux.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée. Moreau fit irruption, les faisant sursauter.

— Garde-à-vous!

Il inspecta les chaussures d'un regard expert, puis hocha la tête, presque déçu.

— C'est acceptable. Maintenant, les corvées individuelles.

Il sortit une liste de sa poche, son doigt épais glissant le long des noms comme une menace. Nettoyer les sols du réfectoire. Récurer les douches. Chaque nom appelé avait sa tâche. Puis, il s'arrêta sur Charles.

— Toi.

Charles releva la tête, les yeux brûlants, le corps tendu comme un arc.

— Les latrines.

Un temps. Un sourire cruel.

— Pas seulement celles du bâtiment 6. Celles des bâtiments dortoirs 1 à 6.

Charles sentit son sang se glacer. Six bâtiments. Six blocs de béton puants, six rangées de chiottes encrassées, six fosses à curer. Il ouvrit la bouche pour protester, mais Moreau ne lui en laissa pas le temps.

Il se pencha, sur le visage de Charles comme une caresse empoisonnée.

— Les bâtiments sont éloignés. Il va falloir courir vite.

Charles serra les dents jusqu'à en avoir mal aux mâchoires. Il revit la berline noire de son père, le cuir souple des sièges,

l'odeur de cèdre et de luxe, les domestiques en livrée qui s'inclinaient devant lui. Il revit les repas servis sur de la porcelaine fine, les verres en cristal qui tintaient comme une promesse d'éternité. Et maintenant ? Maintenant, il allait être à genoux, les mains dans l'eau croupie, sous les regards moqueurs de ces brutes en uniforme.

La colère lui monta aux yeux, brûlante, acide. Ce n'était pas juste. Ce n'était pas lui. Il n'était pas fait pour ça. Il était Charles de Montfort. Mais quand il ouvrit la bouche, Moreau se colla contre lui, son souffle chaud et nauséabond lui glissant à l'oreille :

— Quatre ans, soldat. Quatre longues années. Tu crois que c'est fini ? On ne fait que commencer.

Charles se tut. Il n'avait plus le choix.

Moreau jeta une brosse à chiottes aux pieds de Charles, suivie d'un seau ébréché et d'une bouteille de produit dégraissant à l'odeur âcre.

— À l'œuvre, soldat. Et si je trouve une seule trace, tes fesses et tes jambes sentiront le bambou.

Charles se baissa, ramassa les outils, les doigts engourdis. Le plastique du seau lui sembla soudain lourd, presque insurmontable. Il se dirigea vers le premier bâtiment, le cœur battant à tout rompre. Quand il eut terminé le premier bâtiment, il se releva, chancelant, et courut vers le suivant, le seau cognant contre ses jambes. Il courut, le souffle court, les poumons en feu, comme si Moreau était déjà sur ses talons, comme si chaque seconde de retard était une nouvelle humiliation. Un à un, il nettoya les latrines des bâtiments, les genoux écorchés, les mains à vif. À chaque latrine, il sentait un peu plus son ancienne vie s'effriter. Il n'était plus Charles de Montfort. Il n'était plus personne. Juste un soldat. Quand il eut fini le sixième bâtiment,

il revint vers le premier. Moreau l'y attendait, les bras croisés, un sourire carnassier aux lèvres.

— Alors, soldat ? T'as fini ?

Charles se redressa, les jambes tremblantes, et se mit au garde-à-vous, les yeux rivés droit devant lui.

— Oui, sergent.

Moreau s'avança, le pas lourd, le regard acéré comme une lame. Il inspecta chaque recoin des latrines avec une minutie perverse, cherchant désespérément la moindre imperfection, la plus infime trace qui lui permettrait de justifier dix coups de canne. Il passa ses doigts rugueux sur les carrelages, huma l'air avec dédain, scruta les moindres recoins comme un fauve traquant sa proie. Mais il ne trouva rien. Rien que l'odeur du détergent, rien que la propreté méticuleuse d'un garçon poussé à bout. Moreau était presque déçu.

— Je vais vérifier le deuxième bâtiment, lâcha-t-il d'une voix rauque, chargée de menace.

Sans attendre, il monta dans la Jeep, le moteur rugissant. Charles, les poumons en feu, les jambes tremblantes, se lança à sa suite, courant derrière le véhicule qui soulevait des nuages de poussière. La sueur lui coulait dans les yeux, le produit dégraissant lui brûlait les mains, déjà fissurées et à vif. Il trébucha, se rattrapa, continua. Il n'avait pas le choix.

Les latrines du deuxième bâtiment étaient, elles aussi, impeccables. Moreau descendit, inspecta chaque centimètre avec une lenteur sadique, les narines frémissantes, les lèvres retroussées en une grimace de déception. Rien. Toujours rien.

Il remonta dans la Jeep, passa au troisième bâtiment. Puis au quatrième. À chaque fois, Charles courait derrière lui, haletant, épuisé, les genoux flageolants, le cœur battant à tout rompre.

Puis vint le bâtiment 5.

Moreau s'arrêta net. Un silence pesant s'installa. Puis, lentement, il se pencha, effleura du doigt une tache pâle près de la cuvette du fond. Une trace d'urine, mal essuyée dans l'urgence. Charles avait été trop pressé. Trop espéré.

Les yeux de Moreau s'illuminèrent, une lueur cruelle y dansant comme une flamme diabolique. Il se redressa, se tourna vers Charles, et cette fois, son sourire était un couteau planté dans le ventre.

— Tu vois ça, soldat ? murmura-t-il en pointant vers la tache, la voix suave et venimeuse.

— POSITION DISCIPLINAIRE.

Charles sentit son sang se glacer. Il savait ce que cela signifiait. Il savait ce qui allait suivre. Mais il obéit, les jambes tremblantes, les paumes moites. Il se déshabilla, se plaça face au mur, les pieds écartés, les mains derrière la tête, les fesses offertes, prêt à recevoir la punition. Il ferma les yeux, serrant les dents si fort qu'il en eut mal à la mâchoire.

Derrière lui, Moreau sortit sa canne de bambou. Le sifflement de l'air, avant même le premier coup, résonna comme une sentence. Charles retint son souffle, les muscles tendus, attendant l'impact inévitable.

— DIX COUPS, annonça Moreau, la voix vibrante de plaisir. Tu comptes.

Et la canne s'abattit sur des fesses et des jambes déjà fragilisées par la punition de la veille.

À chaque coup, Charles comptait d'une voix rauque, les larmes lui brûlant les yeux. Après le dixième coup, Moreau avança ses lèvres près de l'oreille de Charles et murmura :

— Quatre ans, de Montfort. Quatre longues années.

Chapitre 18 : La chair à vif

J1 - 14h30

Moreau rassembla son unité d'un claquement de doigts.

— Écoutez-moi bien, mes petits agneaux, gronda-t-il. Marche forcée avec sacs. Cinq heures. Torse nu. Maintenant.

Il sortit un seau rempli de pierres et en glissa une dans chaque sac. Quand il arriva à Charles, il choisit la plus grosse, un sourire aux lèvres. — Spécialement pour toi, soldat de Montfort, ricana-t-il en la laissant tomber dans le sac avec un *clang* sourd. Pour te rappeler ta place.

Charles serra les dents, mais ne protesta pas. Il savait que chaque mot serait une nouvelle humiliation. Il enfila le sac, sentant le poids lui écraser les épaules, les sangles s'enfonçant dans sa peau, laissant des traces rouges. La pierre lui labourait le dos à chaque mouvement, comme si elle voulait lui arracher la peau.

La colonne se mit en route, Moreau en tête. Le sentier traversait la forêt, un chemin de terre jonché de racines et de pierres, où chaque pas était une épreuve. Pierre, déjà affaibli, trébuchait toutes les dix minutes, ses genoux flageolants, ses

lèvres bleues. Alexandre, lui, marchait d'un pas régulier, le regard fixe, comme s'il défiait la fatigue elle-même.

Charles, lui, sentait ses genoux se dérober. La pierre lui sciait les épaules, lui arrachait la peau à chaque mouvement. Il revoyait les latrines, les coups de canne, la honte. Quatre ans. Quatre ans de ça. Quatre ans à porter ce poids. Il pleurait.

Lucas marchait devant lui, le sac semblant ne pas l'affecter, mais Élias remarqua la façon dont ses doigts se crispaient parfois sur les sangles, trahissant l'effort. Élias, juste derrière, fixait la nuque de Lucas, les gouttes de sueur qui y glissaient, les muscles de ses épaules roulant sous la peau. *Il est fort. Il tiendra.* Cette pensée le réconforta, bizarrement.

Moreau accéléra le pas.

— Double allure !

Les garçons se mirent à accélérer, les sacs cognant contre leurs reins, leurs respirations devenant des râles. Charles sentit ses jambes se dérober. Il tomba une fois. Se releva. Tomba encore. À chaque chute, il se relevait plus lentement, les muscles tremblants, le souffle court.

Quand ils revinrent enfin au bâtiment dortoir, la nuit était en train de tombée. Leurs corps, couverts de sueur, de poussière et de sang séché, brillaient sous les néons blafards. Moreau les attendait, les bras croisés, un rictus aux lèvres.

— Douche.

Sous l'eau glacée, Charles sentit ses muscles se changer en pierre. Chaque goutte était une aiguille. Il ferma les yeux, laissant le jet emporter ses larmes et sa dignité. Quelque part, très loin, un garçon nommé Charles de Montfort existait encore - celui qui portait des costumes sur mesure et méprisait les mains calleuses. Mais ici, sous cette douche collective, il n'y avait plus que des os sous une peau à vif. Il n'était plus un nom. Juste de la

chair qui tremblait.

Après la douche et l'inspection, Moreau les autorisa à se coucher.

Les garçons s'allongèrent sur leurs lits, les corps endoloris, les estomacs toujours vides. Personne ne parla. Personne n'osa même gémir. Seuls les grincements des ressorts et les respirations saccadées brisaient le silence.

Moreau éteignit la lumière d'un geste sec.

— Dormez bien, mes petits soldats. Demain sera pire.

Dans l'obscurité épaisse de la chambrée, Élias perçut le souffle de Lucas, lent et régulier, comme une mélodie interdite. Ses doigts se crispèrent sur le tissu rêche de la couverture, ses jointures blanchissant sous la pression. Les images défilaient derrière ses paupières closes : les muscles de Lucas se contractant sous l'effort, la sueur perlant sur sa nuque, la puissance tranquille de ses mouvements. Tout chez lui le fascinait – son sourire rare mais éclatant, la façon dont ses épaules roulaient quand il marchait, cette force brute qui semblait défier la caserne elle-même.

Son cœur se serra. *Amoureux*. Le mot lui brûla l'esprit comme une trahison. Il se répéta ces mots comme une prière : « *Ce n'est pas de l'amour.* » Mais son corps, lui, se souvenait de la chaleur de Lucas quand ils s'étaient frôlés en rangeant les sacs, de cette seconde où leurs peaux avaient adhéré l'une à l'autre, collantes de sueur. Une seconde qui lui brûlait maintenant la mémoire.

Il enfouit son visage dans l'oreiller, les dents serrées. *Ce n'est pas de l'amour. Ce ne peut pas en être.* Juste de l'admiration. Juste de la gratitude. Il s'endormit enfin, le cœur battant un rythme qu'il refusait de nommer, tandis que dans l'obscurité, le souffle de Lucas semblait répondre au sien, mesure après mesure.

III

Le deuxième Jour (J2)

Chapitre 19 : Les ronces

J2 - 4h30

Le réveil déchira le silence d'un coup de sifflet strident, suivi du martèlement des bottes de Moreau dans le couloir. 4h30. Toujours 4h30.

— Debout, bande de loques !

Les néons s'allumèrent d'un seul coup, projetant une lumière crue sur les visages creusés, les yeux cernés. Les garçons se levèrent en sursaut, les pieds nus sur le béton glacé, les muscles raides. Personne ne parla. Personne n'osa même gémir. Ils savaient ce qui les attendait.

Ils rangèrent la chambrée, firent les lits, enfilèrent shorts et baskets et commencèrent leur jogging peu après 4h35. Torse nu, comme la veille. La peau exposée au vent froid d'octobre, qui sifflait entre les bâtiments comme une lame.

— Aujourd'hui, on change d'itinéraire. Il marqua une pause, savourant leur appréhension. Un petit cadeau pour vous.

Moreau, en treillis épais, courait avec eux pour leur montrer le chemin. Le sentier était différent. Étroit, bordé d'orties et de ronces qui fouettaient leurs jambes nues à chaque pas,

s'accrochant à leur torse exposé, laissant des traînées rouges, des démangeaisons insupportables. Dix kilomètres. Toujours dix kilomètres. Mais cette fois, chaque foulée était une torture supplémentaire. Les épines s'agrippaient à leur peau, déchirant les muscles déjà endoloris, traçant des sillons brûlants sur leurs pectoraux, leurs abdominaux, leurs cuisses.

Lucas, en tête, courait comme si de rien n'était, son corps glissant entre les buissons avec une grâce presque insultante. Les épines semblaient éviter sa peau, comme si la nature elle-même le respectait.

Nathan trébucha, son torse nu effleurant un buisson d'orties. Il étouffa un juron, les dents serrées. Pierre, les joues striées de larmes silencieuses, vacillait à chaque pas, son torse marqué de longues traces rouges qui saignaient par endroits. À un moment, ses genoux flageolèrent et il manqua s'effondrer, mais Alexandre le rattrapa d'un geste vif, lui murmurant « *Tiens bon* » entre ses dents serrées.

— Vous traînez, mes agneaux? hurla Moreau, accélérant brusquement.

Charles, en queue de peloton, sentit les ronces lui lacérer les mollets déjà marqués par les coups de canne de la veille. Il serra les dents, les larmes aux yeux, mais continua.

Élias, juste derrière Lucas. *Ne pas regarder Lucas. Ne pas penser à lui.* Mais ses yeux revenaient sans cesse vers sa nuque, vers ses épaules qui roulaient sous l'effort, vers cette force tranquille qui semblait le rendre invulnérable.

À 5h30, ils étaient de retour. Moreau les aligna devant les barres de traction, les bancs de développé couché, les rangées d'haltères. Ceux qui avaient traîné devaient payer leur faiblesse en faisant des pompes.

Puis ce furent les tractions. Lucas s'éleva sans effort, son

torse se soulevant avec grâce, ses biceps gonflés par l'effort. Élias, accroché à la barre, les doigts en sang, sentit son propre corps vaciller. Il se forçait à regarder ailleurs, mais ses yeux revenaient toujours vers Lucas, vers cette puissance tranquille qui le fascinait malgré la honte.

— Développé couché! Cent répétitions!

Alexandre souleva la barre comme si elle n'était qu'une plume, ses pectoraux saillants, ses veines gonflées. Charles, lui, luttait, ses bras flageolants à peine capables de pousser le poids. Moreau ricana en passant devant lui.

La séance continua avec les abdominaux. Ces activités aggravaient la faim des garçons, qui était maintenant insoutenable.

La musculation terminée, les garçons se dirigèrent vers la douche, glacée bien sûr.

Après la douche et le rasage, ce fut le moment de l'inspection. Moreau les aligna, nus, les mains derrière la tête. Il passa entre les rangs, son regard se posant sur chaque blessure, chaque trace de faiblesse.

— Joli travail, les orties, ricana-t-il en effleurant du doigt une estafilade sur l'épaule d'Élias. Ça pique, hein?

Élias ne répondit pas. Il fixa un point devant lui, les joues en feu, sentant le regard de Moreau glisser sur son torse marqué, ses côtes zébrées de traces rouges. Le doigt de Moreau effleura la blessure d'Élias, qui retint son souffle. Il sentit le regard de Lucas peser sur lui, comme une caresse interdite. Quand il osa lever les yeux, il croisa ceux de Lucas.

— Habillez-vous. Et magnez-vous, annonça Moreau avec un sourire qui promettait le pire. Aujourd'hui, vous allez apprendre ce que signifie vraiment la discipline. Vous ne serez plus douze, mais cent quarante-quatre. Cent quarante-quatre paires de pieds pour marteler le sol.

Les garçons échangèrent des regards inquiets.

Chapitre 20 : Les quatre

J2 - 6h45

Les 144 soldats des chambrées 601 à 612, alignés en rang serré sur l'esplanade, fixaient droit devant eux, les épaules raides, les doigts crispés le long des coutures de leurs shorts. Le vent frais soulevait des tourbillons de poussière qui collaient à leur peau moite.

Il y avait douze sergents pour encadrer les 12 unités, et c'était le sergent Risho de l'unité 603 qui ferait marcher au pas les douze unités réunies ce matin.

Vasseur était le sergent de l'unité 601. Il croisa les yeux de Moreau. Aussitôt, il détourna le regard et baissa la tête.

Risho avança d'un pas lourd devant les rangs. Sa voix, rauque et gutturale, résonna comme un coup de massue :

— En rang par douze ! Garde-à-vous !

Les talons claquèrent. Les épaules se raidirent. Les garçons sentaient la sueur couler dans leur dos, malgré le froid. Risho les parcourut d'un regard méprisant, s'attardant sur chaque visage, chaque paire d'épaules. Il n'avait rien de plus aimable que Moreau. Juste une cruauté plus sournoise, plus calculée.

D'un geste sec, Moreau, le sergent de l'unité 604, fit signe à Marc et Hugo de sortir des rangs. Dubois, le sergent de l'unité 606, désigna Malo, tandis que Norlot attrapa par le col un garçon de la chambrée 607, un brun aux traits fins : Timéo. Quand Moreau attrapa Marc par le bras, celui-ci sentit ses doigts s'enfoncer dans sa chair comme des pinces. Un frisson lui parcourut l'échine - le même qu'il avait ressenti deux jours plus tôt, quand les gants de l'infirmier l'avaient touché pour la première fois. Les yeux des quatre garçons se croisèrent, chargés d'une question muette, les sourcils froncés. Personne ne comprenait. Personne n'osa demander.

— Vous quatre, avec nous, gronda Moreau.

Hugo et Malo se saluèrent d'un hochement de tête discret, les yeux brillants d'une inquiétude muette. Marc sentit son cœur s'emballer. Timéo, lui, pâlit. Sans un mot, les trois sergents se dirigèrent vers une Jeep militaire à 4 places, le moteur vrombissant comme une menace. Moreau, assis à l'avant, se retourna :

— Vous nous suivez. En courant.

La Jeep démarra dans un nuage de poussière. Les quatre garçons se lancèrent à sa poursuite, les poumons en feu, les baskets martelant le sol. Les autres soldats, restés sur l'esplanade, les regardèrent s'éloigner. Sur l'esplanade, les rangs serrés des autres soldats semblaient une muraille indifférente. Personne ne tourna la tête quand Marc passa en courant.

Dix minutes plus tard, le bâtiment principal se dressait devant eux, massif et hostile. Les murs de béton semblaient absorber la lumière. Les garçons ralentirent, haletants, quand la Jeep freina brutalement. Moreau descendit le premier, suivi de Dubois et Norlot. Ils conduisirent les garçons à l'intérieur, au bout du long couloir qui menait à l'infirmerie.

Avant-hier à leur arrivée, ils étaient là, en rang, collés les uns contre les autres. Ils ne gardaient pas un très bon souvenir de leur visite médicale, c'était le moins que l'on puisse dire. Leurs corps se raidirent, leurs estomacs se nouèrent. L'odeur de désinfectant et de sueur leur revint en mémoire, aussi vive que la douleur des examens qu'ils avaient subis.

Moreau, Dubois et Norlot entrèrent sans un regard en arrière, laissant les quatre garçons plantés devant la porte, le souffle court, les mains moites.

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent ? murmura Hugo, les dents serrées.

Marc secouait la tête, les mâchoires contractées.

— Rien de bon.

À travers la porte entrouverte, ils entendirent la voix de l'infirmier, plate et sans âme :

— ...la contre-visite que vous avez demandée.

Le sang de Marc se glaça. Il revit les doigts gantés de latex, la douleur déchirante, la honte qui lui avait brûlé les joues. Il serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— Avant-hier, lors de la visite médicale d'accueil des soldats, j'ai remarqué une anomalie pour quatre d'entre eux, expliqua l'infirmier, sa voix résonnant comme une sentence. Lors du toucher rectal, j'ai noté que leur sphincter était de faible tonus. J'avais également un doute sur les plis radiaires de la marge anale. Cela peut indiquer des rapports anaux et donc une homosexualité chez ces garçons. Il m'a paru nécessaire de mener des examens complémentaires pour en avoir le cœur net. Un silence.

Puis, la voix de Moreau, rauque et satisfait :

— Oui. Il faut en avoir le cœur net.

La porte s'ouvrit en grand. L'infirmier les dévisagea, un

sourire mielleux aux lèvres.

— Entrez tous les quatre.

L'infirmerie était toujours aussi froide, éclairée par des néons qui bourdonnaient comme des insectes mourants. L'air sentait l'antiseptique et la peur. Les murs nus reflétaient leur propre pâleur, leurs yeux cernés, leurs lèvres gercées. Sur le bureau, quatre dossiers étaient ouverts, leurs noms griffonnés en haut de chaque page.

Les garçons obéirent, les doigts tremblants. Leurs vêtements tombèrent un à un, formant des tas informes sur le carrelage glacé. Ils se retrouvèrent nus, vulnérables, sous les regards des trois sergents et de l'infirmier. La honte leur montait à la gorge, aussi brûlante que la peur.

— Contre le mur. Jambes écartées. Mains sur la nuque.

Leurs cœurs battaient à tout rompre. Marc ferma les yeux une seconde, revivant le premier examen, la douleur, l'humiliation. Il sentit les larmes lui piquer les paupières, mais les retint, serrant les dents jusqu'à en avoir mal.

L'infirmier remarqua les marques rouges qui zébraient les fesses et les jambes de Marc et Hugo. D'un geste, il effleura du bout des doigts l'une des lacérations de Marc, puis lança un regard approbateur à Moreau. Les corps de Malo et Timéo, pâles et sans défaut, ne portaient aucune trace de châtiment. *Pas encore.*

L'infirmier enfila des gants en latex avec un claquement sec. Il s'approcha de Marc en premier, posant une main sur son épaule. Marc sursauta, la peau hérissée.

— Détends-toi, soldat. Ce ne sera pas long.

Mais Marc savait. Il savait que ce serait long. Qu'il allait souffrir. L'infirmier écarta ses fesses d'un geste brutal, comme il l'avait déjà fait deux jours plus tôt. La même honte, la même

douleur. L'air glacé mordit sa peau exposée, lui arrachant un frisson qui lui parcourut le dos. Puis, sans un mot, le doigt ganté de latex s'enfonça en lui, suivi de la pression froide et impersonnelle de l'appareil. Marc étouffa un gémissement, les doigts agrippés à sa nuque, les genoux tremblants. La douleur était toujours la même : vive, déchirante, comme si on lui arrachait quelque chose de vital. Il mordit sa lèvre jusqu'au sang, les larmes lui montant aux yeux. Encore.

— Le manomètre confirme un tonus faible, murmura l'infirmier, sa voix trop proche, presque complice. Très faible.

Marc sentit ses jambes se dérober sous lui. En un éclair, il revit Thomas ce dernier matin, adossé contre le mur de sa maison, leurs mains enlacées comme pour retenir un temps déjà compté. Leurs doigts étaient restés soudés jusqu'à ce que Marc, le cœur lourd, se force à lâcher prise, à marcher vers ce lieu de rendez-vous imprimé en lettres froides sur la convocation reçue des semaines plus tôt. Il se souvenait de chaque pas : les escaliers descendus un à un, la place vide, et puis le camion militaire surgissant au coin de la rue, prêt à l'emporter pour deux ans. *Je t'attends. Toujours.* Mais Thomas n'était pas là. Personne n'était là. Il était seul, offert, violé, réduit à un corps qu'on inspectait, qu'on jugeait, qu'on marquait. Un objet. Rien de plus.

L'infirmier se retira, le laissant haletant, les joues mouillées de larmes silencieuses. Puis, sans un regard, il passa à Hugo.

Hugo serra les poings, les muscles de son dos tendus comme des câbles. Il ne pleurerait pas. Il ne donnerait pas cette satisfaction. Mais quand le doigt s'enfonça puis l'appareil, il ne put retenir un gémissement sourd. La douleur irradiait dans tout son corps, se mêlant à une colère noire, sourde. Il fixa un point devant lui, les mâchoires si serrées qu'il en avait mal. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa nuque jusqu'à laisser des marques

en croissant de lune.

— Intéressant, murmura l'infirmier. Très intéressant.

Malo était le suivant. Il sentit les doigts de l'infirmier s'attarder, tourner en lui avec une lenteur calculée, comme s'il prenait un plaisir pervers à le voir se raidir. Puis vint l'appareil qui s'enfonça sans avertissement. Une douleur aiguë lui traversa le bas-ventre, irradiant dans ses cuisses. Il serra les dents jusqu'à en avoir mal aux mâchoires, les yeux brûlants de larmes qu'il refusait de laisser couler. *Ne leur donne rien. Pas un cri. Pas un regard.* Ses doigts s'enfoncèrent dans sa nuque, ses ongles creusant des croissants rouges dans sa peau.

— Tu es tendu, soldat. Très tendu, murmura l'infirmier, sa voix trop proche, trop satisfait.

Malo ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Il se contenta de respirer par le nez, les lèvres retroussées en une grimace silencieuse, priant pour que cette épreuve prenne fin. Juste tenir. Juste survivre.

Quand ce fut au tour de Timéo, il ne put retenir ses larmes. Des sanglots silencieux secouaient ses épaules, mais il ne bougea pas. Il savait ce qui l'attendait s'il résistait : les cris, les coups de ceinture, les humiliations publiques. Alors il resta immobile, les larmes traçant des sillons salés sur ses joues, les doigts agrippés à sa nuque comme si c'était la seule chose qui le retenait de s'effondrer. *Pourquoi moi ?* La question tournait en boucle dans sa tête.

L'infirmier se redressa. Il nota quelque chose dans les dossiers, puis leva les yeux, un sourire triomphant aux lèvres.

— Mes soupçons étaient fondés. Il se tourna vers les sergents, le ton clinique, presque amusé : Forte présomption d'homosexualité pour ces quatre soldats. Je ne peux pas en être certain, mais les signes sont là.

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Les garçons, toujours nus, toujours exposés, échangèrent des regards paniqués. *Homosexualité*. Le mot résonna comme une condamnation. Marc sentit son estomac se nouer. *Ils ne peuvent pas savoir. Ils ne peuvent pas.*

Moreau s'avança vers lui, les yeux brillants d'une cruauté glacée.

— Tu préfères les garçons, soldat ?

Marc sentit son cœur s'emballer, chaque battement résonnant dans ses tempes comme un tambour de guerre. Les images défilèrent, brutales et douces à la fois : Thomas. Leurs doigts entrelacés dans l'obscurité, leurs corps nus enlacés, leurs bouches avides l'une contre l'autre, leurs rires étouffés sous les draps, leurs nuits où le monde n'existait plus, où il n'y avait que la chaleur de leurs peaux, le goût de leurs baisers, l'écho de leurs soupirs. En quoi était-ce un crime ? Il hésita une seconde, les doigts tremblants. Il prit une inspiration tremblante.

— Non, sergent, mentit-il, la voix étranglée, le regard fuyant.

Moreau le dévisagea longuement, comme s'il cherchait à percer son âme. Puis il se tourna vers l'infirmier, avant de regarder Marc, de nouveau, un sourire narquois aux lèvres.

Hugo, à côté de lui, sentit une sueur froide lui glisser dans le dos. Quand Moreau se planta devant lui, il avala sa salive, les joues en feu.

— Et toi ?

Hugo serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes jusqu'à saigner.

— Non, sergent.

Dubois s'approcha de Malo, le regard perçant comme une lame.

— Et toi ?

Malo releva le menton, les yeux étincelants malgré la peur qui lui glaçait les veines.

— Non, sergent.

Norlot, enfin, se planta devant Timéo. Le garçon baissa la tête, les épaules secouées de sanglots.

— Et toi, Timéo ?

Les doigts de Timéo se crispèrent sur ses cuisses nues. Il hésita, les lèvres tremblantes. Il baissa les yeux. Puis, dans un souffle brisé, il murmura :

— Oui.

Un silence de mort s'abattit sur la pièce. Norlot se tourna vers les deux autres sergents, le visage dur comme la pierre.

— Cette déviance doit être sévèrement réprimée. Moreau et Dubois hochèrent la tête, un rictus aux lèvres.

— Il va falloir prévenir le commandant Kor, déclara Norlot. Trois mois de régiment disciplinaire. À Haybrouck.

Timéo éclata en sanglots, les mains tremblantes, le corps secoué par des hoquets désespérés. Le service militaire était déjà dur, mais le régiment disciplinaire ? Trois mois ?

Hugo serra les dents, une rage impuissante lui brûlant la poitrine. *C'est injuste*. Marc sentit une larme couler le long de sa joue, qu'il essuya rapidement du revers de la main. Malo était sidéré.

Moreau se tourna vers Malo, Marc et Hugo, le regard lourd de menace.

— Vous, vous avez le bénéfice du doute. Mais Dubois et moi, on vous a à l'œil.

Dehors, le vent hurlait entre les bâtiments, comme un écho à leur désespoir. Les quatre garçons se rhabillèrent en silence, les gestes mécaniques, le cœur lourd. Timéo, les yeux rouges et gonflés, suivit Norlot sans un mot. Le soir même, un camion

militaire l'emporterait vers le camp disciplinaire de Haybrouck, sous les regards impuissants de ses camarades.

Moreau et Dubois ramenèrent Malo, Marc et Hugo au terrain militaire en contrebas des dortoirs. Ils coururent derrière la Jeep pour retourner.

Pendant la course, Marc observait Malo et Hugo qui couraient devant lui. *Et s'ils avaient menti, comme lui ?* L'infirmier ne s'était pas trompé pour lui. Ni pour Timéo. Alors pourquoi en serait-il autrement pour eux ? Il revoyait leurs visages se fermer comme des portes blindées quand la question leur avait été posée. Leurs « *Non, sergent* » avaient jailli trop vite, trop sec, comme des réflexes de survie plutôt que des vérités. Exactement comme son propre mensonge.

À leur arrivée au terrain militaire, les autres garçons s'alignaient, marchant au pas, tournant à droite, à gauche, sous les ordres secs du sergent Risho.

Chapitre 21 : Corps à corps

J2 - 11h00

Après plus de quatre heures d'exercices militaires, les douze unités se reformèrent autour de leurs sergents respectifs. L'unité 604 se rassembla devant Moreau, les visages creusés par deux jours de jeûne forcé, les yeux rivés sur ses bottes cirées, attendant les ordres.

— Il y a 48 heures, vous avez écopé d'une privation de nourriture de 2 jours, rappela Moreau d'une voix traînante. La punition est levée. Vous avez le droit de manger.

Un frisson de soulagement parcourut le groupe. Certains fermèrent les yeux, imaginant déjà le pain, la soupe tiède, n'importe quoi pour combler le vide qui leur dévorait les entrailles.

— Mais, continua Moreau, savourant chaque syllabe, avant chaque repas, vous serez divisés en six paires. Vous vous battrez pour déterminer qui aura le droit de manger. Le gagnant mangera. Le perdant jeûnera.

Un silence de plomb s'abattit. Six d'entre eux ne mangeraient pas. Après deux jours sans nourriture, c'était une condamna-

tion.

— Règles : torse nu, sans chaussures, pas de coup bas.

Il annonça les binômes d'une voix traînante, comme s'il dégustait leur désespoir :

- Charles contre Alexandre
- Jules contre Marc
- Hugo contre Théo
- Enzo contre Pierre
- Antoine contre Lucas
- Élias contre Nathan

Quand Moreau annonça les binômes, un frisson parcourut les rangs. Charles sentit ses genoux flageoler en entendant son nom associé à celui d'Alexandre. À côté de lui, Marc serra les poings jusqu'à ce que ses ongles percent ses paumes - Jules était un mur de muscles.

Les garçons enlèvent leurs chaussures et leurs t-shirts. Leurs torsos nus apparaissent sous le soleil pâle d'octobre, leurs corps luisent d'une fine pellicule de sueur. La faim les a creusés, mais elle a aussi aiguisé leurs corps, les rendant plus anguleux, plus tendus. Les regards glissent sur les peaux halées, les épaules larges, les ventres plats striés de cicatrices. Il y a quelque chose d'obscène dans cette exposition forcée, quelque chose qui électrise l'air.

Moreau lève le bras.

— Commencez.

Charles vs. Alexandre

Charles se retrouve face à la carrure imposante d'Alexandre. *Je n'ai aucune chance.* Mais Charles a faim et il est prêt à tout pour manger. Quand Alexandre avance, Charles se jette en

avant, désespéré. Leurs corps entrent en collision. Alexandre attrape Charles par les épaules, le soulève comme une plume. Leurs peaux se collent, humides de sueur. Charles sent les muscles d'Alexandre rouler sous ses doigts, durs comme de la pierre. Trop fort. Alexandre le retourne, le plaque au sol. Charles se débat, sent le poids d'Alexandre sur lui, ses cuisses puissantes enserrant ses hanches. *Je ne mangerai pas.* La pensée le transperce alors qu'Alexandre le maintient au sol, son torse écrasant le sien.

Jules vs. Marc

Jules, massif et buriné, encercle Marc comme un prédateur. Marc esquive, rapide, mais Jules l'attrape par la taille, le soulève. Leurs ventres se collent, leurs respirations s'accroissent. Jules plaque Marc contre lui, une main sur sa nuque, l'autre sur ses hanches. Trop costaud. Marc se débat, ses doigts griffent les avant-bras de Jules, mais celui-ci le retourne brutalement. Marc atterrit à quatre pattes, Jules derrière lui, une main sur sa nuque. *Je ne peux pas gagner.* Il sent chaque muscle de Jules contre son dos, sa chaleur, son odeur de sueur et de poussière.

Hugo vs. Théo

Leurs poings s'entrechoquent, leurs corps se percutent. Hugo attrape Théo par les hanches, le soulève. Théo s'accroche, ses jambes s'enroulent autour de la taille de Hugo. Leurs peaux glissent, leurs souffles se mêlent. Hugo le retourne, le plaque au sol. Théo, haletant, sent le poids de Hugo sur ses hanches, ses cuisses qui l'enferment. *Presque une étreinte.* Hugo le domine sans effort.

Enzo vs. Pierre

Enzo n'a pas pitié. Il attrape Pierre par les bras, le jette au sol. Pierre atterrit sur le dos, le torse offert. Enzo se jette sur lui, le maintient au sol, à califourchon. *À ma merci.* Pierre se

débat faiblement, ses doigts agrippent les épaules d'Enzo, mais celui-ci le domine, son torse écrasant le sien.

Antoine vs. Lucas

Antoine sait que le combat sera difficile. Lucas est fort. Lucas se lance. Antoine l'esquive, le retourne, le plaque au sol. Lucas se retrouve sur le dos, Antoine à califourchon sur lui. Il sent le poids d'Antoine sur lui, essaie de le déséquilibrer mais Antoine s'accroche. Il le domine, l'immobilise. Contre toute attente, c'est Antoine qui gagne le combat.

Élias vs. Nathan.

Ils tournent l'un autour de l'autre, leurs corps presque frôlant. Nathan attaque, Élias esquive. Nathan attrape Élias par la taille, le plaque contre lui. Leurs torses se collent, leurs peaux glissent. Élias sent les muscles de Nathan contre les siens. La faim donne une énergie à Élias qui retourne Nathan le plaque au sol et l'y maintient.

Moreau siffle la fin des combats. Alexandre, Jules, Hugo, Enzo, Antoine et Élias se relèvent, victorieux, haletants. Les six autres restent au sol, vaincus.

— Les gagnants peuvent manger. Les autres, debout.

Charles, Marc, Pierre, Théo, Antoine et Nathan se relèvent péniblement, les épaules voûtées. Encore un repas sans nourriture. Moreau se retourna vers eux, les yeux brillants d'une cruauté méthodique. Sa voix, rauque et glacée, fendit l'air comme une lame :

— En formation !

Il marqua une pause, savourant leur attention forcée, leurs regards tendus, leurs corps déjà brisés par les combats.

— Les gagnants iront manger. Les perdants regarderont les gagnants manger.

Un frisson parcourut les rangs. Regarder les autres se repaître

alors que nos estomacs hurlent. Charles sentit une nausée lui tordre les entrailles. *C'est sadique.*

Moreau continua, sa voix traînante comme un couteau sur de la pierre :

— C'est comme ça qu'on forge des hommes. Au combat, perdre n'est pas une option. Vous devez payer pour votre échec. Ne pas manger, et regarder les autres dévorer ce qui vous était destiné.

Il se pencha légèrement, comme pour mieux savourer leur désarroi.

— Ça doit faire mal. Parce que la prochaine fois, vous vous battrez comme des démons pour ne plus être du côté des perdants. Rhabillez-vous !

Il se redressa et sauta dans la Jeep. Direction la cantine à cinq minutes de course. Le moteur gronda, crachant un nuage de fumée bleue.

— Alors ? Vous attendez quoi ? COUREZ !

La Jeep bondit en avant dans un crissement de pneus. Les garçons se lancèrent à sa poursuite, les pieds martelant le sol dur.

Les six vainqueurs – Alexandre, Jules, Hugo, Enzo, Antoine et Élias – couraient en tête, le visage fermé, les muscles tendus. Ils allaient manger. Derrière eux, les six perdants – Charles, Marc, Pierre, Théo, Lucas et Nathan, Ils allaient assister au festin des autres.

Courir. Toujours courir. Plus vite. Toujours plus vite. Parce que Moreau n'attendait personne. Parce que Moreau voulait qu'ils souffrent. Parce que Moreau était la loi, et la loi, ici, était sans pitié.

Alors qu'ils arrivaient au réfectoire, ils sentaient l'odeur du pain ranci et de la soupe tiède,

Chapitre 22 : Le Festin

J2 - 11h30

La cantine était une vaste salle aux murs de béton nu, éclairée par des néons blafards qui projetaient une lumière crue sur les tables alignées. Des chaises étaient disposées d'un côté des tables seulement.

Les six vainqueurs – Alexandre, Jules, Hugo, Enzo, Antoine et Élias – s'assirent, leurs corps encore tremblants d'adrénaline. De l'autre côté, les six perdants – Charles, Marc, Pierre, Théo, Lucas et Nathan – se tinrent debout, alignés comme des condamnés, les mains derrière le dos, les yeux rivés sur les assiettes qu'on posait devant les gagnants.

Alexandre s'assit sans un mot. Il enfourna rapidement la première bouchée de ragoût sans même en percevoir le goût fade. Les portions étaient généreuses. Il sentit le regard de Charles brûler devant lui. Charles fixait l'assiette d'Alexandre, les doigts agrippés au bord de la table. Il mange. Il mange, et moi, je n'aurai rien. La faim lui tordait les entrailles, mais pire encore était cette sensation d'être réduit à un spectateur, un moins-que-rien. Moreau a gagné. Il sentit les larmes lui monter

aux yeux, mais les ravala, les mâchoires serrées. Je ne pleurerai pas. Pas devant eux.

Jules dévorait son assiette avec une voracité presque animale. Il avait faim. Vraiment faim. Mais à chaque bouchée, il revoyait le visage de Marc, ses yeux cernés, ses épaules voûtées. Je n'ai pas le choix se dit-il. Marc observait Jules dévorer son repas, chaque bouchée lui arrachant un peu plus de dignité. J'aurais dû me battre plus fort. Mais il savait qu'il aurait eu du mal à gagner contre Jules.

Hugo mangeait mécaniquement, les yeux fixés sur son assiette. Il n'avait pas envie de croiser le regard de Théo. Je l'ai dominé. Il avala une gorgée d'eau, les doigts tremblants. Ce n'est qu'un repas. Juste un repas. Théo serrait les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes. Hugo mangeait sans le regarder, mais Théo sentait sa présence comme une brûlure. Il m'a dominé.

Enzo engloutissait sa nourriture avec une rage silencieuse, les mâchoires contractées. Il avait gagné. Bien sûr qu'il avait gagné. Pierre lui, tremblait, les épaules secouées de frissons. Il fixait les mains d'Enzo, puissantes, couvertes de cicatrices, qui portaient la nourriture à sa bouche. Il m'a écrasé. Il revoyait le poids d'Enzo sur lui, la façon dont il l'avait maintenu au sol, impuissant. Je suis faible. La pensée lui brûlait l'esprit, aussi douloureuse que la faim.

Antoine mangeait les yeux rivés sur son assiette. Il avait gagné honorablement. Il pouvait enfin manger après deux jours de privation. Il était désolé pour Lucas et pour les cinq autres garçons de l'autre côté de la table. Moreau est vraiment cruel pensait-il.

Élias mangeait. Nathan était en face de lui, les yeux rivés sur sa nourriture. Mais ce n'est pas Nathan qu'Élias regardait.

C'était Lucas, debout, en face d'Antoine. Il ne mangeait pas. Il avait perdu. Comment était-ce possible ? Dans le même temps, cette fragilité soudaine était touchante. Même vaincu Lucas était magnifique.

Le silence était lourd. Le cliquetis des fourchettes contre les assiettes résonnait comme des coups de feu. Les gagnants mangeaient, les perdants regardaient, et entre eux s'étendait un gouffre de souffrance.

Moreau, adossé contre le mur, les observait avec un sourire satisfait. C'est comme ça qu'on forge des hommes. Il savourait chaque bouchée avalée par les vainqueurs, chaque regard affamé des perdants. La faim est une bonne maîtresse. Elle apprend la rage. Elle apprend la victoire.

Quand le dernier morceau de pain fut englouti, il se redressa, claquant des mains.

— Debout ! Sa voix résonna comme un coup de fouet.

Chapitre 23 : Le filet

J2 - 12h00

L'après-midi tombait comme une sentence. Le soleil, pâle et sans chaleur, filtrait à travers les branches dénudées de la forêt, striant le sol de raies froides. Moreau se planta devant son unité, les mains sur les hanches, un rictus carnassier aux lèvres.

— Parcours du combattant.

Un silence. Puis, comme un seul homme, les garçons baissèrent les yeux vers leurs chaussures, les doigts crispés. Quinze kilomètres. Après les combats du matin, après la faim, après l'humiliation.

Moreau ajouta :

— Ceux qui mettront plus de cinq heures, passeront la nuit dehors.

Un frisson parcourut les rangs. Les têtes se baissèrent d'un même mouvement, les doigts se crispant sur les ourlets des shorts.

— Torse nu. Maintenant.

Moreau donna le signal. La colonne se mit en route, un pas après l'autre, sur le sentier qui s'enfonçait dans la forêt.

Les premiers obstacles apparurent rapidement : des troncs à enjamber, des fils barbelés sous lesquels ramper, des murs de bois à escalader. Les garçons avançaient en silence, haletants, leurs respirations saccadées se mêlant au craquement des branches sous leurs pas.

Élias marchait derrière Lucas. Il le suivait des yeux, obsédé par son torse luisant de sueur et par ses épaules puissantes. À chaque obstacle, leurs corps se frôlaient — une main contre un bras, une hanche contre une autre — et Élias retenait son souffle, électrisé. Son cœur cognait.

Lorsqu'ils arrivèrent à la rivière, Moreau ordonna de traverser à gué, l'eau glacée leur arrivant aux cuisses. Élias trébucha, et Lucas, sans réfléchir, tendit la main pour le rattraper. Leurs doigts se frôlèrent. Un instant. Trop court. Trop long. Lucas le regarda. Élias sentit ses joues s'embraser.

— Magnez-vous, bande de larves ! Hurla Moreau.

Marc observait Hugo du coin de l'œil. Et s'il était comme moi ? Il avait cette question en tête depuis le passage à l'infirmerie ce matin, depuis ce moment où leurs regards s'étaient croisés, chargés d'une compréhension trouble. Hugo, devant lui, haletait, les muscles de ses bras saillants, tendus. *Il a menti, lui aussi. J'en suis sûr.*

Le parcours se faisait de plus en plus dur. Les jambes flageolaient, les poumons brûlaient. Moreau, ricanant, les poussant à bout.

— Plus vite ! Vous croyez que la guerre vous attendra, les petits ?

Charles, précédé de Pierre et suivi d'Alexandre, trébuchait à chaque obstacle. Il se relevait, les genoux ensanglantés, les mains écorchées.

Puis, ils arrivèrent devant le filet.

Entre deux poteaux de bois verni par la pluie, un filet de corde était tendu à trois mètres du sol. Il oscillait sous le poids des corps, se balançait comme une bête vivante. En dessous, la boue. Noire. Épaisse. Elle attendait.

La règle était simple : traverser sans tomber.

Lucas y parvint le premier, avec grâce. Puis Élias, les doigts tremblants mais déterminés. Ensuite, ce fut le tour de Pierre. Il avança, un pas après l'autre, les doigts crispés sur la corde. Le filet trembla, mais il tint bon. *Un. Deux. Trois.* Il atteignit l'autre côté, les joues rouges, le souffle court. Il se retourna et croisa le regard de Charles.

Charles fixa la corde. Froide. Humide. *Glissante.* Il posa un pied dessus. Le filet s'affaissa, oscilla. *Un pas. Juste un pas.* Ses doigts cherchèrent une prise. Rien. Juste la corde qui dansait sous lui, traître. *Ne regarde pas en bas. Ne regarde pas.*

Son pied glissa. Le filet bascula. Son corps tomba en arrière—
Un bras l'attrapa.

Une poigne d'acier autour de sa taille, une chaleur brutale contre son dos. Des doigts qui s'enfoncèrent dans sa chair, une respiration rauque contre sa nuque.

Alexandre.

Pas un mot. Juste cette pression, cette force qui le tira en arrière, qui le maintint en équilibre.

Alexandre ne le lâcha pas. Il le porta presque, une main sur la corde, l'autre autour de sa taille, jusqu'à ce que Charles retrouve son équilibre de l'autre côté. Puis, sans un mot, Alexandre continua son chemin, au pas de course, sans même se retourner.

Charles sentit ses genoux flageoler, non pas à cause de l'effort, mais de quelque chose de bien plus insidieux : la honte et la colère qui lui montaient à la gorge comme une vague acide. *Alexandre l'avait touché.* Pas un sergent. Pas un égal. Un moins-

que-rien, un soldat de base, un parmi ces larves qu'il méprisait tant. Et pourtant, c'étaient ses mains qui l'avaient sauvé. Pas par ordre. Pas par obligation. Juste... parce que.

Un frisson le parcouru. Ce n'était pas la peur de la boue, la faim ou des punitions de Moreau qui le glaçait maintenant, mais l'effroi d'une vérité qu'il ne pouvait plus nier : dans cet enfer, les règles qu'il connaissait n'avaient plus cours. Ici, ce n'était pas l'argent ou le nom qui comptaient. C'était la force d'un bras tendu, un geste qui n'avait pas besoin de mots pour dire ce que Charles refusait encore d'admettre : il n'était plus le plus fort. Et peut-être ne l'avait-il jamais été. Il serra les dents jusqu'à en avoir mal aux mâchoires. La colère montait en lui,

Il fallait maintenant ramper sous des barbelés. Des centaines de mètres.

Quand ils atteignirent enfin le point d'arrivée, après deux heures et cinquante-cinq minutes d'enfer, Moreau les attendait, les bras croisés.

— Deux heures cinquante-cinq, dit-il d'une voix rauque. Vous avez cinq minutes de marge. Vous pourrez dormir dans votre chambrée, cette nuit.

Chapitre 24 : Les miettes

J2 - 15h00

Moreau annonça à ses recrues qu'il était temps de faire une petite pause corvées. Il sortit sa liste, la parcourut d'un air satisfait, puis commença à affecter les tâches d'une voix traînante, comme s'il distribuait des condamnations.

Charles fut affecté au nettoyage du réfectoire. Pour une fois, ce n'étaient pas les latrines. *« Elles ont été nettoyées hier, elles doivent encore être propres »*, avait ricané Moreau, comme s'il lui faisait un cadeau.

* * *

Le réfectoire était désert, silencieux, éclairé par des néons, le carrelage glacé. Charles, à quatre pattes, frottait le sol avec sa brosse, les doigts gercés, les jointures à vif. Depuis deux jours, son estomac n'était qu'un trou noir, une douleur qui lui montait jusqu'à la gorge, acide et tenace.

C'est alors qu'il les vit.

Des restes.

Pas seulement des miettes. Des petits morceaux de pain dur, éparés, certains gros comme des ongles, d'autres réduits en poussière. Des traces de bouillie séchée en croûtes jaunâtres, collées près des pieds des tables. Son estomac se contracta, violent.

Il jeta un coup d'œil vers la porte : personne. Les voix des sergents résonnaient au loin, étouffées par les murs de béton.

Ses doigts tremblèrent. Il posa la brosse, lentement, comme s'il craignait d'attirer l'attention. Puis, d'un geste rapide, il arracha un morceau de pain dur. Il l'engouffra dans sa bouche. Ses doigts, maintenant agiles et fébrile, ratissèrent le sol à la recherche de nouvelles miettes - une plus fine, presque poudreuse, puis une autre, visqueuse, collée entre les dalles. Il les avala sans respirer, les yeux injectés de larmes.

Ses ongles s'enfoncèrent sous la croûte de bouillie séchée, arrachant des lambeaux jaunâtres qui se brisaient en éclats durs. Il gratta, avide, les doigts tremblants, puis porta les morceaux à sa bouche sans même les regarder. Avala. La honte lui montait aux joues comme une fièvre, mais la faim était une bête plus forte, plus cruelle. Il se pencha si bas que son souffle effleura le carrelage, récupérant chaque parcelle de nourriture avariée, chaque trace oubliée.

Soudain, un bruit de bottes résonna dans le couloir. Lourd. Régulier. Comme un compte à rebours avant sa disgrâce.

Charles se figea, le sang glacé. Il se redressa d'un coup, essuya sa bouche du revers de la main, les joues en feu. Il attrapa la brosse et se remit à frotter le sol avec frénésie, les yeux rivés sur la porte. Les pas s'éloignèrent.

Il expira lentement, les mains tremblantes. Il continua de nettoyer. Quand il eut terminé, il se releva péniblement, les genoux en sang, les doigts couverts de traces jaunâtres. Le sol

était impeccable.

Il fondit en sanglots.

* * *

Jules grattait le béton de la cour avec une brosse, rythme sourd et régulier. Jules connaissait ce geste. Il avait frotté des sols toute sa vie – chantiers, usines, trottoirs sous la pluie. La corvée ne lui faisait pas peur. Ce qui lui déchirait les entrailles, c'était l'absence.

Noé.

Deux ans de moins que lui. Depuis que leur mère avait claqué la porte en lâchant son « *Je me refais une vie* » comme on jette un mégot, c'était lui. Lui qui signait les factures, lui qui faisait les courses en comptant chaque sous, lui qui avait dû jouer au père, au grand frère, à l'éducateur. Lui qui avait serré les dents quand Noé rentrait de l'école avec des yeux brillants de larmes retenues, lui qui avait appris à cuisiner des pâtes sans les brûler, lui qui avait expliqué, une nuit, ce que voulait dire « *responsable* ».

Il avait économisé. Chaque pièce. Chaque billet taché de sueur et de cambouis, chaque heure volée à son sommeil pour des heures sup' qui lui sciaient les os. « *Avec ça, tu tiendras deux ans. Juste deux ans. Tu auras qu'à travailler un peu, petit. Juste un peu. Assez pour le loyer, assez pour manger. Pas assez pour te tuer à la tâche comme moi.* »

Mais maintenant, Jules était ici.

Et Noé était seul.

Pas juste seul. Livré à lui-même. À ses dix-sept ans, à ses choix, à ses erreurs possibles.

Jules murmurait :

— *T'as intérêt à bien te tenir, petit.*

Un caillou roula sous la brosse. Jules s'immobilisa. Un putain de caillou. Et lui, à genoux, à nettoyer une cour de caserne pendant que son frère signait peut-être un contrat merdique, pendant qu'il se faisait peut-être embarquer dans une combine, pendant qu'il grandissait sans lui.

Il serra le manche jusqu'à ce que ses jointures blanchissent.

— *Fais les bons choix, Noé. Putain, fais les bons choix.*

Il attaqua le sol avec une rage sourde, comme si la force pouvait traverser les murs, les kilomètres, le temps. Deux ans. Il les ferait. Il les crèverait s'il le fallait. Pour Noé. Même si chaque jour ici était un jour de volé.

Jules n'avait jamais lâché Noé.

Jamais.

Mais cette fois, il ne pouvait rien. Juste attendre. Juste espérer. Juste se répéter, comme une prière ou une malédiction :

— *Deux ans. Juste deux ans.*

Et prier pour que Noé tienne. Pour qu'il attende. Pour qu'il reste lui.

Chapitre 25 : L'écorce

J2 - 17h00

Le ciel s'était couvert, lourd de nuages noirs annonçant l'orage. Moreau mena ses soldats vers le terrain d'entraînement, où un tronc d'arbre gisait sur le sol boueux : quatre mètres de long, soixante centimètres de diamètre, près de trois cents kilos. Du chêne massif, brut.

Moreau passa une main sur l'écorce rugueuse, presque amoureux, avant de se tourner vers eux, un sourire tordu aux lèvres.

— Aujourd'hui, vous allez apprendre ce que c'est que de porter un fardeau. Un vrai.

Il marqua une pause, savourant leur appréhension.

— Torse nu. Maintenant.

Les garçons échangèrent des regards horrifiés, mais personne n'osa protester. Un à un, ils enlèvent leurs t-shirts, exposant leurs épaules. Marc, Pierre, Théo, Lucas et Nathan n'avaient pas mangé depuis plus de deux jours. Charles, lui, n'avait avalé que des miettes ramassées à même le sol du réfectoire. Leurs estomacs creusés par la faim se contractaient douloureusement,

leurs muscles tremblaient sous l'effort de simplement se tenir debout.

Nathan murmura à Enzo, les dents serrées

— Trois cents kilos à douze... vingt-cinq kilos chacun. C'est jouable. En théorie.

Enzo répondit avec un ricanement nerveux :

— En théorie, ouais. Sauf qu'on a les bras en compote après le parcours du combattant. Et ce putain de tronc va nous écorcher vifs.

Pierre écarquillait les yeux en regardant le tronc. A la voix tremblante il dit :

— On va jamais y arriver... Pas avec la fatigue...

Alexandre le coupa

— Si on y arrive pas, on recommence. Alors on y arrive.

Moreau s'approcha du tronc,

— Vous allez le soulever tous ensemble. Et vous allez le porter jusqu'à l'autre bout du terrain. Sans le lâcher.

Il se tourna vers eux, le regard brillant de cruauté, et ajouta

— Et si le tronc tombe au sol, vous le ramenez au point de départ et vous recommencez.

Les garçons s'alignèrent de chaque côté du tronc, les paumes déjà moites, les épaules tendues. Lucas et Alexandre se placèrent en tête, suivis d'Élias et Hugo. Nathan, Enzo, Marc et Théo prirent le milieu, tandis que Pierre, Antoine et Charles se collèrent à l'arrière, les doigts tremblants.

Lucas annonça :

— On soulève à trois. Un... deux...

À « trois », ils soulevèrent d'un coup. Le tronc se décolla du sol avec un grognement sourd, et le poids s'abattit sur leurs épaules comme une massue. Les garçons vacillèrent, les genoux flageolants, les mâchoires serrées à en craquer. L'écorce

rugueuse leur déchira instantanément la peau, laissant des traînées rouges sur leurs clavicules, leurs épaules.

Hugo, haletant, les muscles tendus à craquer, dit :

— Avancez ! Un pas... un seul pas...

Ils firent un premier pas. Puis un autre. Leurs respirations devenaient des râles. Le tronc oscillait dangereusement, écrasant leurs épaules, leur arrachant des lambeaux de peau à chaque mouvement. Marc trébucha, ses jambes flageolantes sous l'effet de la faim, et Nathan dut le rattraper pour éviter qu'il ne s'effondre.

Pierre était au bord des larmes :

— Ça brûle... ça brûle trop... Et j'ai plus de force...

Antoine répondit :

— Tiens bon, Pierre. Juste... tiens bon. On va y arriver.

Théo, les veines du cou saillantes, cira :

— Un pas de plus ! Encore un !

Ils avancèrent, centimètre par centimètre, sous le poids qui leur sciait les épaules, sous la douleur qui leur montait aux yeux comme des larmes de rage.

Moreau les observait à distance, les bras croisés, un sourire satisfait aux lèvres.

Ils atteignirent enfin l'autre bout du terrain, les jambes tremblantes, les épaules à vif. Leurs respirations étaient saccadées, leurs peaux luisantes de sueur et de sang. Ils posèrent le tronc.

Moreau arriva, les regarda et dit :

— Bien. Maintenant, vous le ramenez de l'autre côté du terrain.

Un silence de mort s'abattit sur le groupe. Personne ne bougea. Personne n'osa regarder les autres.

Et ils se remirent en position, les mains ensanglantées, les épaules écorchées, le cœur lourd d'une résignation qui pesait

plus que le tronc lui-même.

Chapitre 26 : Le poids

J2 - 19h00

Le crépuscule enveloppait la caserne d'une lumière grise. Les nuages noirs s'étaient maintenant accumulés au-dessus des têtes, l'orage n'allait pas tarder.

Moreau se planta devant les recrues, sa liste à la main, un rictus aux lèvres.

— Paires de combattants pour le repas du soir.

Les noms tombèrent, un à un, comme des coups de massue.

- Pierre contre Antoine
- Elias contre Lucas
- Charles contre Jules
- Alexandre contre Théo
- Marc contre Hugo
- Enzo contre Nathan

Puis moreau hurla

— Commencez le combat.

Théo serra les dents. Alexandre était une montagne. Je n'ai

aucune chance. pensa-t-il. Mais il se battrait. jusqu'au bout. Il avait faim. Alexandre commença par lui donner un coup de point dans ventre lui arrachant un souffle strangulé. Il se plia en deux, le monde vacillant. Puis le second explosa sur sa joue, une douleur blanche qui le projeta au sol. Alexandre s'abattit sur lui, l'écrasant de tout son poids, ses avant-bras immobilisés sous des genoux de pierre. Théo haleta, cloué au sol, le goût du sang dans la bouche. Il n'y avait plus de combat. Juste la défaite, écrasante, définitive

* * *

Pierre se tenait devant Antoine, les épaules voûtées, les poings serrés comme s'il pouvait encore se défendre. Il n'avait aucune chance. Antoine le savait. Pierre était le plus frêle du groupe, celui dont les côtes saillaient sous la peau pâle, celui qui tremblait encore après les coups de canne, celui dont les yeux brillaient de larmes non versées. Presque trois jours sans manger, il doit être épuisé. Antoine revit son propre repas du midi qui le libérait de cette privation forcée, le goût du pain dans sa bouche, la soupe qui descendait dans son estomac. Ce soir, Antoine avait faim mais forcément moins faim que Pierre qui n'avait pas mangé depuis son arrivée.

Je pourrais le laisser gagner. La pensée le traversa comme une décharge, aussi violente qu'interdite. Ses doigts se crispèrent. Personne ne saura.

Pierre croisa son regard. Ses yeux étaient cernés, ses lèvres gercées, mais il y avait quelque chose dans son expression - pas de la résignation, non. De la fierté. Comme s'il refusait déjà cette charité avant même qu'elle ne lui soit offerte.

— Tu n'as pas à faire ça, murmura Pierre, devinant ses pensées.

Antoine sentit son cœur se serrer. Il a compris. Bien sûr qu'il avait compris. Pierre était comme ça : trop intelligent pour son propre bien, trop lucide pour cet endroit.

— Ce n'est pas de la pitié, répondit Antoine à voix basse, les dents serrées. C'est de l'humanité. De la solidarité. De la décence, putain. Tu dois reprendre des forces.

Pierre hésita, les doigts agrippés à ses propres avant-bras comme pour se retenir de céder. Puis il hocha lentement la tête, les yeux brillants.

Antoine prit une inspiration profonde. Je le fais.

Il avança vers Pierre, feignant une attaque maladroite. Au dernier moment, il trébucha volontairement, laissant Pierre le déséquilibrer d'une poussée. Assez pour que ça ait l'air réel. Il s'écroula au sol, les paumes sur les cailloux, et y resta, comptant les secondes dans sa tête. Une. Deux. Trois. Assez longtemps pour que Moreau, s'il regardait, ne voie qu'un combat perdu.

* * *

Pendant ce temps, Élias se rua vers Lucas — ou du moins, il essaya. D'un geste fluide, Lucas le bloqua, le fit pivoter, et le cloua au sol sous son poids. Le torse d'Élias se souleva sous l'impact, écrasé contre celui de Lucas, peau contre peau, souffle contre souffle. Il aurait voulu enrouler ses bras autour de lui, l'attirer plus près, sentir ses lèvres sur les siennes. Ce combat n'était plus une lutte, mais une étreinte violente, un contact qu'il ne voulait plus rompre. Et si ce moment durait toujours ? Si leurs corps restaient ainsi enlacés, leurs respirations mêlées, leurs cœurs battant à l'unisson ?

Il se débattit à peine, les doigts crispés sur les épaules de Lucas, les joues brûlantes. Je ne veux pas gagner. Pas contre lui. Jamais.

Lucas le domina sans effort, leurs visages si proches qu'Élias distinguait chaque cil, chaque ombre dans ses iris. Lucas était beau. Trop beau. Élias plongeait dans son regard, le cœur battant à se rompre.

Il était amoureux.

Fou amoureux.

Et c'était interdit.

Mais à cet instant, sous ce corps qui le maintenait au sol, rien d'autre n'avait d'importance.

Lucas remarqua le regard d'Élias.

* * *

De son côté Charles sentit son estomac se nouer. Devant lui, Jules se tenait droit, musclé, les épaules larges sous une peau bronzée par des années de travail. Moreau veut m'affamer, songea Charles, les poings serrés.

Deux jours plus tôt, Jules avait remarqué Charles de Montfort dans le camion militaire qui les amenait à la caserne. Il se souvenait de ce garçon qui, l'été d'avant l'avait tourmenté pendant des heures lorsqu'il était déménageur. « Monte ces caisses au troisième. Non, attends, descends-les. Finalement, remonte-les dans ma chambre. » La chaleur étouffante de la maison, l'air conditionné que Charles avait volontairement coupée pour que Jules soit en sueur. Jules avait été le jouet de Charles. Il n'avait pas eu le choix. Un coup de fil à l'agence, et il perdait son travail. Alors il avait obéi, les dents serrées, les épaules ployant sous le poids des cartons.

Le combat était sur le point de commencer.

Charles avait peur. Il n'était plus Charles de Montfort. Juste un soldat affamé, à la merci d'un garçon qu'il avait jadis maltraité.

Maintenant, Jules et Charles allaient se battre pour savoir qui mangerait ce soir.

Lorsque le combat commença le corps robuste de Jules attrapa Charles. Ses bras puissants firent chuter violemment Charles au sol. Jules était maintenant sur lui, le dominant entièrement. Charles, sous ce garçon puissant ne pouvait rien.

Charles se demandait si Jules allait se venger. Rien ne l'en empêchait. Jules pouvait le frapper et le frapper encore. Moreau n'arrêterait certainement pas le combat, au contraire. Charles savait que Jules pourrait le frapper jusqu'à son dernier souffle. Un soldat perdu lors d'un combat, cela arrivait régulièrement. D'ailleurs, il y avait des pertes au service militaire. C'était admis, difficile, en effet d'imposer un entraînement de cette intensité sans accepter de devoir perdre quelques soldats.

La question n'était plus celle du repas du soir. Bien qu'affamé, Charles ne ressentait plus la faim. Il ressentait une peur bien plus grave. Jules était sur lui, le dominait entièrement et pouvait lui assener des coups, des coups et encore des coups. Charles regarda Jules dans les yeux. Devait-il le supplier ?

Jules voyait Charles parfaitement maîtrisé sous lui. Il savait que Charles avait peur. Jules pouvait lui faire mal, très mal. A quoi bon ? Pour quelques heures d'inconfort il y a près d'un an et demi lorsqu'ils avaient tous les deux dix-sept ans ? Jules en avait vu d'autres. Il occupait plusieurs emplois physiques depuis des années. Déménageur le matin et travail dans les champs l'après-midi ou le contraire ? Parfois sur un chantier la nuit. Il fallait bien qu'il subvienne à ses besoins et aux besoins de son jeune frère. Voilà ce qui était important.

Jules se releva et alla calmement dans le groupe des vainqueurs. Il mangerait ce soir.

Charles était désorienté par cette expérience. Il se releva

titubant et alla se ranger du coté des perdants, le regard hagard.

* * *

Les vainqueurs : Jules, Alexandre, Marc, Pierre, Lucas, Enzo

Les garçons remirent leur t-shirts et chaussures et Moreau les conduisit à la cantine. Les gagnant mangèrent assis et les perdants devant eux debout les regardaient.

Élias ne pouvait détacher son regard de Lucas. Chaque bouchée qu'il avalait, chaque mouvement de sa mâchoire, chaque goutte de sueur qui glissait le long de son cou, le fascinait.

Et puis, comme s'il avait senti le poids de ce regard, Lucas releva lentement la tête. Leurs yeux se croisèrent. Un instant. Deux. Puis Lucas sourit.

Élias retint son souffle. Que voulait dire, ce sourire?

Une moquerie? «J'ai gagné, et toi, tu restes affamé.»

Une compassion? «Désolé, mais c'est comme ça.»

Ou bien... quelque chose de plus troublant? «Je sais ce que tu ressens. Et toi, sais-tu ce que je ressens?»

Son cœur se mit à battre plus vite.

Chapitre 27 : La nuit

J2 - 20h15

Après le repas, les garçons furent reconduits dans le bâtiment 6. Comme les soirs précédents, ils subirent la douche glacée, se tinrent au garde-à-vous devant leurs lits en slip sous le regard de Moreau. Quand enfin le sergent éteignit les feux, la chambrée 604 fut plongée dans une obscurité presque totale, seulement troublée par les éclairs qui zébraient le ciel.

Dehors, l'orage grondait comme une bête enragée, le vent sifflait entre les barreaux des fenêtres, et la pluie s'abattait en rafales furieuses, martelant les vitres comme des milliers de doigts impatients. Les recrues avaient frôlé la nuit dehors, à la merci des éléments, mais leur performance au parcours du combattant leur avait valu ce répit : quatre murs, un toit, un lit. La couverture rêche leur semblait presque douce, presque réconfortante, une chaleur enveloppante, un luxe.

Les lits superposés, trois couchettes par niveau, s'alignaient comme des cages de métal impersonnelles. Douze corps, douze ombres, douze souffles inégaux se mêlaient dans la nuit.

En haut du premier lit, près de la fenêtre, Jules dormait

d'un sommeil agité, son souffle rauque couvert par le bruit de la pluie.

En dessous, Nathan fixait le matelas du dessus, les doigts agrippés au tissu rêche de sa couverture. La faim lui tordait les entrailles, mais c'était un autre manque, plus brûlant, qui le consumait. Il avait essayé de résister, de se raccrocher aux souvenirs des filles, aux nuits d'avant la caserne, aux corps doux et aux rires étouffés sous les draps. Mais trois jours, c'était plus que ce qu'il ne pouvait supporter.

Ses doigts avaient glissé sous la couverture, effleurant d'abord son ventre, puis descendant plus bas, là où sa peau était tendue. Il avait senti son sexe dur, gonflé, presque douloureux tant le besoin était fort. Il avait serré les dents, les yeux mi-clos, imaginant des mains féminines, des lèvres, des corps qui n'étaient pas ceux des garçons autour de lui.

Il avait saisi son sexe à pleine main, le mouvement d'abord lent, presque hésitant, comme s'il avait peur d'être surpris. Puis, incapable de se retenir plus longtemps, il avait accéléré, les doigts serrés autour de lui, le pouce glissant sur le gland sensible, chaque frottement envoyant une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Il avait mordillé sa lèvre inférieure pour étouffer les gémissements qui montaient dans sa gorge, le corps tendu comme un arc, les hanches soulevées imperceptiblement du matelas.

Quand l'orgasme était venu, c'était comme une explosion silencieuse, son ventre se contractant, son sexe pulsant dans sa main, le sperme chaud et épais jaillissant sur son torse, collant à sa peau. Il avait retenu son souffle, les doigts tremblants, le cœur battant à tout rompre, tandis que les dernières secousses le parcouraient. Maintenant, il fixait le matelas, les joues en feu, le sperme séchant sur sa peau, espérant désespérément qu'Enzo,

juste à côté, n'avait rien entendu.

Enzo, sur le matelas du milieu du deuxième lit, était le seul assez proche pour avoir peut-être perçu quelque chose. Un frottement étouffé, un souffle trop court. Mais dans le noir, avec le vent qui hurlait dehors, impossible d'en être sûr. Enzo ne bougea pas. Il garda les yeux fermés, les mâchoires serrées. Même s'il avait entendu, il ne dirait rien. Ici, on ne dénonçait pas. On faisait semblant de ne pas savoir.

Charles, en haut du deuxième lit, au-dessus d'Enzo, se retournait sans cesse, les draps collés à sa peau par la sueur froide. Trois jours sans manger. Trois jours d'humiliation. Il repensait à sa vie d'avant, cette existence qui lui semblait désormais appartenir à un autre. Et puis, il y avait Jules. Ce combat. Ce moment où il s'était retrouvé immobilisé sous lui, à sa merci. Jules avait toutes les raisons de le frapper, de lui rendre la monnaie de sa pièce, de lui faire payer. Mais Jules ne l'avait pas fait. Il n'avait pas levé la main. Pas un coup de poing. Rien. Charles serrait les dents en y repensant. Lui, à sa place, il aurait frappé. Il aurait cogné jusqu'à ce que l'autre ne puisse plus se relever. Il aurait écrasé, dominé, brisé. Alors pourquoi Jules n'avait-il rien fait ?

Sur le matelas du bas du deuxième lit, Marc fixait l'obscurité, l'esprit hanté par Thomas. Son petit ami. Son amour. Son seul refuge dans ce monde qui n'avait plus aucun sens. Puis son cœur se serra en pensant à Timéo. *Le régiment disciplinaire*. Rien que ces mots lui glaçaient le sang. *Ici, c'est le luxe à côté*, songea-t-il avec amertume. Et pourtant, même cette caserne était déjà l'enfer. Son regard dévia vers **Hugo, endormi sur le matelas du bas du premier lit**, à quelques pas de lui. Est-ce qu'il est comme moi ? La question lui brûla l'esprit tandis qu'il revivait la scène à l'infirmerie, ce matin-là – ce trouble dans

les yeux de Hugo, cette gêne qu'il n'avait pas su décrypter. Une gêne qui, peut-être, ressemblait trop à la sienne.

Sur le troisième lit, Antoine ronflait légèrement en haut, **Alexandre** était immobile au milieu, et **Théo**, en bas, respirait avec la régularité d'une machine.

Élias, en haut du quatrième lit, repensait au combat avec Lucas, à sa peau chaude et humide. Il revivait le poids de son torse écrasé contre le sien, la pression de ses cuisses enserrant les siennes, cette chaleur virile qui l'avait traversé comme une décharge. Il sentait encore son odeur, le contact des muscles tendus. Il serra les cuisses, comme pour retenir cette sensation, avant de se forcer à détourner les pensées qui le consumaient.

Lucas, en bas du quatrième lit, pensait au combat avec Élias et au regard qu'ils avaient échangé.

Pierre, au milieu du quatrième lit, tremblait sous sa couverture, les genoux repliés contre sa poitrine. Il revivait le geste d'Antoine. Personne ne lui avait jamais offert une telle chose. Il serra les dents pour étouffer un sanglot. Un jour, je te rendrai ça, promit-il silencieusement à Antoine, endormi sur le matelas du haut du troisième lit.

Douze garçons. La nuit étouffait leurs souffles, leurs mensonges, leurs désirs inavoués. Douze corps tendus, douze cœurs battant dans l'obscurité, douze âmes prisonnières.

Dehors, la tempête grondait, indifférente.

IV

Le troisième Jour (J3)

Chapitre 28 : Sous le ciel complice

J3 - 4h30

Comme les deux matins précédents, la sonnerie stridente déchira la nuit à 4h30.

4h35. Torse nu sous l'averse, les garçons s'élancèrent dans la boue. Leurs pieds glissaient sur la terre détrempée, leurs muscles luisaient sous la pluie cinglante. Pierre manqua de s'étaler à trois reprises, ses doigts cherchant désespérément un appui dans le vide. Trois jours. Trois jours de ce régime, et leurs corps commençaient déjà à plier. Charles, qui n'avait rien mangé depuis quatre jours à part quelques miettes, chutait et se relevait avec une lenteur d'ivrogne, ses genoux flageolants, ses joues creusées par la faim.

5h30. Les exercices après la course. Mais aujourd'hui, c'est sous la pluie. Pompes dans la boue, les paumes s'enfonçant dans la terre détrempée. Tractions sur des barres mouillées, les doigts glissant à chaque mouvement. Abdos, le dos écrasé dans la gadoue, les côtes saillantes sous la peau tendue. Les exercices s'enchaînaient.

6h00. La douche glacée, comme toujours. L'eau leur glaça les

os, leurs mâchoires se contractèrent jusqu'à en craquer, leurs doigts devinrent engourdis. Puis le rasage. Puis l'inspection.

Moreau inspecta chaque recrue avec la même méthode implacable. Quand il arriva à Théo, il marqua une pause – pas beaucoup plus longue que d'habitude, mais assez pour que le silence devienne une menace.

— Trace de boue derrière l'oreille.

Sa voix claqua comme un fouet.

— *Position disciplinaire.*

Théo obéit, les bras en croix, les fesses et les jambes offertes aux rafales. La canne en bambou s'abattit dix fois, chaque coup sifflant dans l'air humide. La douleur irradiait dans tout son corps, mais c'était l'humiliation qui le brûlait le plus. *Deux ans. Et pour quoi ? Pour devenir des hommes ?* Il ricanait intérieurement.

Moreau le poussa vers les douches.

— Recommence. Et cette fois, fais-le bien.

L'eau glacée lui coula sur le corps, ravivant les marques des coups. Théo frotta la tache de boue à peine visible, cette saleté insignifiante qui lui avait valu la canne. Ses doigts tremblaient. Pas à cause du froid. Pas à cause de la faim. Pas à cause des coups. Non. À cause de cette certitude, glacée comme l'eau qui lui cinglait le visage : *Demain, ce serait la même chose. Et après-demain. Et encore. Deux ans. Deux ans de ça.*

Quand il rejoignit les autres, Moreau annonça les paires pour les combats pour le petit-déjeuner. Un frisson parcourut le groupe.

— Même pour le petit-déjeuner, il faut se battre ? Murmura Nathan entre ses dents.

Nathan terrassa Pierre d'un crochet sec. Théo, les jambes en feu après la punition, serra les dents. Sa rage contre l'injustice de ce système lui donna une force qu'il ne soupçonnait pas, et

il domina Marc sans effort.

Charles, les joues creuses, fut une nouvelle fois opposé à un colosse. C'était désormais systématique : Moreau le plaçait face à un adversaire deux fois plus large, deux fois plus lourd, comme si sa défaite était déjà écrite. Ses jambes flageolèrent dès les premières secondes, sa vision se brouilla. *Combien de temps encore ?* Il n'avait rien avalé depuis quatre jours à part des miettes. La faim lui creusait les entrailles, lui donnait des vertiges. Il trébucha, et le coup de poing de son adversaire le projeta au sol avant même qu'il ait pu esquiver.

Quelques instants plus tard, les vainqueurs dévoraient leur ration dans le réfectoire. Debout, les doigts agités de tremblements incontrôlables, Charles les observait. La salive qui lui emplissait la bouche avait un goût métallique, âcre comme la défaite. Moreau n'avait même pas besoin de tricher : il suffisait de l'opposer à un colosse pour que le combat soit joué d'avance. Et sans nourriture, Charles était chaque jour un peu plus faible. *Combien de temps avant que je ne puisse plus me relever ?*

Il n'était pas encore 7h00 lorsque les recrues quittèrent le réfectoire, conduites par Moreau vers le terrain d'entraînement. La pluie, glaciale et incessante, avait transformé le sol en une boue visqueuse, trahissante. Les rafales fouettaient leurs visages, comme si le ciel lui-même s'était ligué contre eux.

Alignés en rang serré, ils subissaient la pluie sans broncher. En quelques minutes, leurs T-shirts se collèrent à leur peau. L'eau glacée ruisselait le long de leurs épaules, s'insinuait dans les plaies des coups de canne. Leurs dents claquaient, leurs doigts se crispaient le long de leurs cuisses, mais personne n'osait trembler.

Leurs regards, emplis d'une terreur résignée, se braquaient sur Moreau, attendant qu'il décrète leur premier martyr du

jour.

Initialement, Moreau avait prévu de commencer par une inspection surprise de la chambrée. Mais la tempête était une aubaine trop rare pour la gaspiller. La pluie, glaciale et drue, s'abattait en rafales furieuses. Le vent, mordant comme une lame, s'engouffrait entre leurs corps, glaçant leurs muscles déjà meurtris. Moreau savait : ici, sous ce déluge, la nature se chargeait à sa place de les faire souffrir. Pourquoi se priver d'un tel allié ?

Il avança vers eux, un sourire tordu aux lèvres, savourant déjà leur désarroi.

— Torse nu !

Ils obéirent. Leurs t-shirts atterrirent dans la boue, révélant leurs torse nus, leurs épaules marquées par les écorchures du transport du tronc de la veille, leurs peaux luisantes sous la pluie.

Théo avait les yeux injectés d'une rage noire. *Pourquoi leur infliger ça ? Quel était leur crime ? À part être des garçons et avoir dix-neuf ans.*

— Garde-à-vous !

Les épaules se raidirent, les torsos se bombèrent, les corps se figèrent sous la pluie battante. Moreau, dans son treillis épais, son imperméable et son chapeau de sergent qui le protégeait du déluge, arpentait les rangs. Il scrutait chaque soldat vêtu d'un simple short, sous la pluie. Il traquait le moindre frisson, la moindre contraction, la moindre trahison de leur chair. Rien. Leurs corps se contrôlaient encore. Leurs mâchoires, serrées à en craquer, trahissaient seulement l'effort surhumain qu'il leur fallait pour ne pas céder.

Les minutes s'écoulèrent, une à une, interminables.

Cinq minutes. Leur peau commença à picoter, comme si

des milliers d'aiguilles glacées s'y enfonçaient. Alexandre, lui, savourait cette épreuve. Il avait froid, mais lutter contre le froid lui procurait une sorte de plaisir. *Plus ça fait mal, plus je suis fort.*

Dix minutes. Leurs dents claquaient maintenant en rythme, leurs mâchoires douloureuses de tant serrer. Hugo sentit ses doigts s'engourdir, puis se détendre malgré lui — un frisson le parcourut, et il maudit son corps de le trahir.

Quinze minutes. Moreau arpentait les rangs, savourant chaque frisson étouffé, chaque goutte glacée qui glissait le long de leurs épaules nues. Il s'attarda devant Pierre, dont les lèvres bleutées frémissaient, et devant Charles, dont les doigts, crispés le long des cuisses, semblaient prêts à se briser. *Ils tiennent encore.* Une pointe de surprise le traversa. Il s'était attendu à ce que ces deux-là, surtout, craquent les premiers. Sa ceinture, enroulée autour de sa main, attendait ce moment.

Son regard glissa vers Théo. Depuis le premier jour, il avait repéré cette lueur dans ses yeux : une colère noire, pure, qui brûlait comme une braise sous la cendre. *Parfait.* La rage était un carburant bien plus efficace que la peur. Il fallait l'attiser, la nourrir, en faire une arme. *Lui, il ne pliera pas.*

Il fit un nouveau tour, lent, calculé, comme un prédateur qui cerne sa proie. La pluie redoublait, martelant leurs corps, mais aucun ne bougeait. *Excellent.* Ils résistaient. Ils serraient les dents jusqu'à en saigner. Ils refusaient de lui offrir la satisfaction de les voir faiblir. *Pour l'instant.*

Vingt minutes. Hugo ne supportait plus le froid de la pluie sur son corps. Il serrait les dents, les mâchoires contractées à en avoir mal, mais son corps, malgré lui, commença à trembler. Pas par peur. Pas par colère. Simplement parce que le froid devenait insupportable. Ses doigts engourdis perdirent leur prise sur ses cuisses. Un frisson violent le parcourut, incontrôlable, secouant

ses épaules d'un spasme.

Moreau le vit.

Le sergent s'arrêta net devant lui, un sourire en coin. Il n'avait pas besoin de crier, de menacer. Il savait. Il attendait ça.

— Hugo. Sa voix était calme, presque amusée.

Hugo n'eut pas le temps de se reprendre. Un deuxième frisson le parcourut, plus fort, trahissant sa lutte silencieuse contre le froid qui lui glaçait la moelle. Ses cuisses frémirent.

La ceinture se détacha.

— Quatre coups. Pour t'apprendre à tenir droit.

Le premier coup claqua sur sa cuisse gauche. Une douleur nette, brûlante, mais supportable. *Moins pire que la canne*, songea-t-il en serrant les poings. La canne, c'était une lame qui déchirait. Ça, c'était juste une morsure, une piqûre de plus.

Le deuxième coup s'abattit sur sa cuisse droite. Il encaissa, les lèvres serrées. *Presque rien*.

Le troisième frappa plus bas, là où la peau était tendue sur les muscles. Hugo sentit la chaleur de la marque s'étendre, mais il ne broncha pas. Il fixa un point devant lui, les yeux mi-clos contre la pluie.

Le quatrième coup, plus sec, lui arracha un souffle court. Quatre traces rouges, parallèles, zébraient maintenant ses cuisses. Ça faisait mal, oui. Mais c'était une douleur superficielle, presque banale, après tout ce qu'ils avaient déjà enduré.

Moreau le regarda un instant, comme s'il espérait une réaction. Hugo ne lui en offrit aucune. Il resta droit, immobile, les doigts crispés le long de ses cuisses, le visage fermé. Il reprit son garde-à-vous malgré le froid et continua à se tenir droit.

Théo, un peu plus loin, serra les poings jusqu'à ce que ses ongles lui entaillent les paumes. *Hugo n'avait même pas crié. Pas un gémissement. Juste encaissé, comme si ces coups n'étaient qu'une*

formalité. Une partie de lui admirait ça. Une autre se demandait combien de temps *lui-même* tiendrait.

Un coup de tonnerre déchira le ciel. Puis la grêle s'abattit, violente, tranchante. D'abord, ce ne furent que quelques grains, durs et secs, rebondissant sur leurs épaules nues avec des clics métalliques. Puis le ciel se déchira. Les grêlons tombèrent en rafales, gros comme des noix, puis comme des balles de golf, martelant leurs clavicules saillantes, leurs côtes comptées une à une sous la violence du ciel. Chaque impact était une morsure : la glace explosait contre leurs torse, laissant des marques rouges en forme d'étoiles.

Leur souffle devint saccadé, non plus à cause du froid, mais de la douleur pure. Pierre serra les dents jusqu'à en saigner, ses doigts s'enfonçant dans ses paumes comme pour se retenir de porter les mains à son visage. Élias ferma les yeux, ses larmes se mêlant à l'eau glacée qui ruisselait sur ses joues. Lucas, les mâchoires contractées, sentit chaque grêlon lui labourer les muscles du ventre, comme si on lui jetait des pierres avec une précision chirurgicale. Charles, déjà affaibli par la faim, vacilla : un grêlon lui frappa l'oreille, et le monde bascula un instant, son estomac se retournant sous la nausée.

La boue sous leurs pieds se transforma en une bouillie glissante. Leurs shorts, trempés, se plaquaient contre leurs cuisses, chaque grêlon qui glissait le long de leur peau laissant une traînée de feu. Certains, comme Hugo, essayèrent de se recroqueviller imperceptiblement, mais Moreau hurla :

— DROITS!

Et ils se raidirent à nouveau, offrant leurs corps presque nus aux projectiles du ciel. Le pire, ce n'était pas la douleur. C'était de savoir que Moreau observait, que chaque grimace était une défaite, chaque frisson une preuve de faiblesse. Alors

ils serraient les poings, ils comptaient les impacts comme on compte les coups de canne, ils transformaient leur chair en bouclier silencieux. Mais la grêle, elle, ne comptait pas. Elle frappait sans pitié, indifférente à leur courage, creusant des sillons dans leurs épaules, écrasant les bleuis des combats à mains nues pour pouvoir manger, rouvrant les plaies à peine refermées.

Quand enfin la grêle cessa, leurs corps restaient ceux de jeunes dieux meurtris : leurs peaux, malgré les marques roses et les gonflements légers, gardaient cet éclat de jeunesse que rien ne pouvait tout à fait ternir. Leurs muscles, tendus par le froid, tremblaient comme ceux de biches aux abois, et leurs visages — ces visages aux traits purs, aux pommettes hautes, aux lèvres encore pleines — semblaient presque plus beaux sous la lumière crue, comme si la souffrance avait poli leur beauté d'un éclat fiévreux. Leurs yeux, seulement, brillaient d'une lueur nouvelle, une flamme sombre allumée trop tôt. *Une rage. Une promesse.*

Chapitre 29 : Course d'orientation

J3 - 7h45

La pluie continuait de tomber et les éclairs déchiraient le ciel en zébrures violacées. Moreau se tenait devant les recrues, toujours torse. Ses yeux balayaient les visages blêmes, les corps encore tremblants après la grêle.

— Un orage, c'est le meilleur moment pour une course d'orientation. Sa voix rauque portait par-dessus le grondement lointain du tonnerre. Le vent, la pluie, la peur de la foudre... Autant d'éléments auxquels vous devrez résister. Il marqua une pause, un sourire tordu aux lèvres. Bien sûr, il y a un risque. Mais être soldat, c'est vivre avec le risque. La guerre n'attend pas que la météo vous convienne.

Il déplia une carte topographique, la tenant bien haute pour que tous puissent voir.

— Course d'orientation. Destination : l'ancien hangar, à l'est de la forêt. Deux heures pour y arriver. Une heure trente pour revenir. Son doigt épais frappa la carte. Ceux qui mettront plus de trois heures trente à revenir seront punis. Un départ toutes les cinq minutes. Comme ça, vous ne pourrez pas vous

entraider.

Un frisson parcourut les rangs. Les recrues échangèrent des regards furtifs, les doigts crispés le long de leurs cuisses.

— Équipement : une boussole et une carte.

Moreau les distribua d'un geste sec.

— Ni eau, ni nourriture. Cinq minutes pour étudier le parcours. Ensuite, vous partez.

Élias serra les dents. La boussole tournait comme une folle, inutile sous les éclairs. *Moreau le savait. C'était le but.* Il étudia la carte, les doigts engourdis par le froid, les muscles de ses épaules encore endoloris par les impacts des grêlons. *Trois heures trente et il était déjà perdu.*

Charles partit le premier, s'enfonçant dans la forêt sombre d'un pas incertain. Cinq minutes plus tard, ce fut le tour de Jules, puis d'Antoine, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'Élias entende son nom.

— À toi, Élias. Montre-moi ce que tu vaux.

Élias s'élança, les baskets s'enfonçant dans la boue du sentier. La forêt semblait vivante, les branches se tordant sous les rafales comme des doigts avides. Chaque éclair déchirait le ciel, révélant des troncs noirs et luisants, des racines qui sortaient du sol comme des veines gonflées. Il suivit le ruisseau — ou ce qu'il en restait — mais l'eau, gonflée par la pluie, avait tout emporté. Même les cailloux avaient disparu. Il n'y avait plus que la boue, et cette certitude : Moreau les avait envoyés ici pour qu'ils échouent.

Un éclair déchira le ciel, si proche qu'Élias en sentit l'électricité lui picoter la peau. Le tonnerre explosa une seconde plus tard, un coup de massue qui lui vibra dans les os. Il trébucha, les genoux heurtant la boue avec un *clap* sordide. Ses paumes s'enfoncèrent dans la terre détrempeée, froide et visqueuse

comme des entrailles. *Respire. Relève-toi.* Mais ses muscles, déjà à vif, refusaient de répondre. La forêt ricanait autour de lui, chaque branche tordue, chaque racine traîtresse lui rappelant qu'il était une proie.

Il se releva enfin, haletant, et repartit en courant, presque aveuglé par la pluie. Un craquement sinistre retentit au-dessus de lui. Un pin, frappé par la foudre, vacilla avant de s'écraser à quelques mètres, soulevant une gerbe de terre et de branches brisées. Élias recula d'un bond, le cœur battant à tout rompre. « *Le hangar... Où est-il?* »

Il courut encore, les poumons en feu, jusqu'à ce qu'une paroi rocheuse se dresse devant lui. Une faille, à peine assez large pour s'y faufiler, comme une bouche entrouverte. L'obscurité à l'intérieur semblait vivante, respirant l'humidité et la terreur.

Il s'y engouffra, s'adossant à la pierre froide, les genoux tremblants. « *Je ne vais jamais y arriver à temps.* » Trois heures trente pour aller au hangar et revenir, et il était déjà perdu. Moreau allait le faire payer. Peut-être le battre. Peut-être pire. Il ferma les yeux. La peur lui brûlait la gorge.

À 8h45, Moreau lança un ordre sec :

— À toi, Lucas.

Le dernier des douze à partir. La pluie lui fouettait le visage. Aucune trace des autres. Le sentier n'était plus qu'un borbier, les arbres se refermaient comme les barreaux d'une cage, et les éclairs zébraient. « *Concentre-toi.* » Mais devant lui, plus rien. Juste la boue, le vent, et l'orage qui grognait comme une bête affamée.

Un coup de tonnerre explosa, si violent que Lucas en sentit l'onde de choc lui traverser les os. Lucas courait, ses baskets s'enfonçant dans le sol.

Un chêne, fendu par la foudre, bloquait le chemin, ses

branches noircies fumant encore. Pas le temps de tergiverser. Il contourna l'obstacle d'un bond, les doigts engourdis agrippant la carte trempée, illisible à cause de la pluie. Il n'était plus sur de la direction.

Lucas vit une faille dans la roche, une grotte, où il pourrait lire la carte à l'abri. Il s'y engouffra, étala la carte sur une saillie. Le baskets : deux kilomètres. Une rivière en crue. *Et le temps qui s'épuise.*

Et là, il le vit.

Élias, adossé contre la paroi, les genoux remontés, tremblant de froid et d'épuisement.

Leurs regards se croisèrent.

Un silence.

Dehors, l'orage déchaînait sa fureur, comme pour les enfermer dans ce refuge improvisé.

Chapitre 30 : La chaleur des ombres

La grotte était un ventre de pierre où l'écho lointain de l'orage résonnait comme un souffle rauque. Les éclairs zébraient l'entrée, projetant par intermittence une lueur bleutée sur les parois suintantes, révélant les stries de la roche, les mousses noires, et les deux silhouettes qui s'y étaient réfugiées.

Élias était adossé contre la paroi, les genoux remontés contre sa poitrine, les bras enroulés autour de ses jambes comme pour se retenir de se briser. Ses dents claquaient malgré lui, ses doigts engourdis par le froid s'enfonçaient dans ses cuisses, laissant des traces pâles sur sa peau déjà marquée par les coups, la grêle, la course éperdue. Il avait échoué. Il n'arriverait pas à temps. Moreau le saurait. Il paierait. Il serait puni.

Puis il sentit une présence.

Lucas s'était approché sans un mot, son corps massif bloquant partiellement l'entrée, comme un rempart contre le vent glacé qui s'engouffrait dans l'antre. Il ne dit rien. Il n'avait pas besoin de parler. Ses yeux, à peine visibles dans l'obscurité, brillaient d'une lueur que Élias ne lui connaissait pas — quelque chose entre la détermination et une douceur inattendue.

— Tu gèles, murmura Lucas, sa voix rauque couverte par le grondement du tonnerre.

Élias voulut protester, dire qu'il allait bien, qu'il pouvait tenir.

Mais les mots moururent dans sa gorge. Il avait trop froid pour mentir.

Lucas s'agenouilla devant lui. Leurs genoux se frôlèrent, et Élias retint son souffle. La chaleur de Lucas irradiait comme un brasier, traversant l'air glacé qui les séparait. Sans attendre, Lucas enroula ses bras autour d'Élias, l'attirant contre lui. Leurs torses se collèrent, peau contre peau, et Élias sentit chaque muscle de Lucas se contracter pour le serrer plus fort. La chaleur était immédiate, presque brûlante, comme si le corps de Lucas était un fourneau allumé dans la nuit.

— On va se réchauffer, dit Lucas, la bouche contre son oreille.

Élias hocha la tête, incapable de parler. Il se laissa envelopper, les mains tremblantes glissant le long des bras de Lucas, sentant sous ses doigts les veines saillantes, les cicatrices des combats, la peau rugueuse et pourtant si douce. Il enfouit son visage contre son cou, inspirant son odeur. Lucas sentait la force, la vie. Élias ferma les yeux.

Au début, ce ne fut que de la chaleur. Leurs respirations s'accordèrent, leurs cœurs battirent à l'unisson, comme deux bêtes traquées cherchant un refuge l'une contre l'autre. Les doigts de Lucas remontèrent le long du dos d'Élias, traçant des sillons brûlants sur sa peau glacée. Élias frissonna, mais cette fois, ce n'était plus à cause du froid.

Lucas dégagea légèrement Élias de son étreinte, juste assez pour pouvoir le regarder. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. La lueur d'un éclair illumina leurs traits — les lèvres entrouvertes d'Élias, les yeux sombres de Lucas, dilatés, fixes. Une question muette passa entre eux.

Élias sentit son cœur battre plus vite. Il n'avait plus froid. Plus vraiment. Il avait autre chose, une chaleur qui montait en lui, une audace qu'il n'avait jamais osée. Il leva une main, hésita une

seconde, puis effleura la joue de Lucas.

Lucas ne bougea pas, mais Élias sentit son souffle s'accélérer. Alors, lentement, Élias se pencha en avant.

Ses lèvres frôlèrent celles de Lucas, d'abord timidement, comme une question. Puis, quand Lucas ne recula pas, il insista, pressant sa bouche contre la sienne, doux, presque craintif. Lucas resta immobile, comme s'il n'osait pas croire à ce qui était en train d'arriver. Puis, avec un grognement sourd, il répondit au baiser, ses mains se refermant sur les hanches d'Élias, l'attirant plus près.

Ce ne fut pas un baiser doux. Ce fut un choc, une morsure, une faim longtemps contenue qui explosait enfin. Élias s'abandonna, les doigts agrippés aux épaules de Lucas, les ongles s'enfonçant dans sa chair. Leurs langues se cherchèrent, s'enlacèrent, et Élias sentit le goût de Lucas. Il gémit contre sa bouche, le corps tendu, chaque nerf en feu.

Lucas rompit le baiser, le souffle coupé.

— Élias...

Élias ne le laissa pas finir. Il glissa ses mains sur le torse trempé de Lucas, ressentant ses muscles, ses cicatrices. Il posa les paumes sur sa peau, sentant la chaleur, la force, la vie. Puis il se pencha à nouveau, embrassant sa clavicule, descendant vers ses pectoraux, effleurant ses mamelons du bout de la langue. Lucas haleta, les doigts crispés sur son crane.

— Tu es sûr ? murmura Lucas, la voix rauque.

Élias releva la tête, croisa son regard.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de quoi que ce soit.

Leurs torse nus se collèrent, peau contre peau, et Élias sentit le sexe de Lucas, dur, pressé contre le sien. Il roula ses hanches, créant une friction qui leur arracha à tous les deux un gémissement.

— On n’a pas le droit, murmura Lucas, les mains sur ses hanches, comme s’il voulait le repousser et le serrer plus fort en même temps.

— Je m’en fous, répondit Élias. Je te veux.

Lucas ne protesta pas.

Élias fit glisser le short de Lucas, révélant son corps dans toute sa puissance, son sexe dressé, épais, veiné, comme sculpté dans le même marbre que le reste. Il s’agenouilla devant lui, les mains sur ses cuisses, et Lucas retint son souffle. Puis Élias effleura le sexe de Lucas, le caressant lentement, sentant Lucas frémir sous ses doigts, entendant ses respirations devenir plus courtes, plus saccadées.

— Élias... gémit Lucas, la tête renversée en arrière.

Élias sourit. Puis, les yeux brillants, il inclina la tête et posa ses lèvres sur ce qui battait entre les cuisses de Lucas – chaud, dur, vivant. Un frisson parcourut le corps de Lucas, comme un éclair, et ses mains se perdirent sur d’Élias.

Élias ferma les yeux, laissa sa bouche envelopper Lucas comme une promesse, lentement, profondément. Il sentit le corps de Lucas se raidir, puis fondre, comme la cire sous une flamme. Chaque souffle de Lucas était un aveu, chaque tremblement une réponse à tout ce qu’ils n’avaient jamais dit.

Il glissa plus bas, la langue traçant des cercles là où la peau était la plus sensible, savourant le goût de sel et de sueur, le poids de ce désir longtemps retenu. Lucas gémit, un son brisé et doux, et ses doigts se crispèrent – non pas pour diriger, mais pour se raccrocher à cet instant, à cette tendresse qui les submergeait.

Il n’y avait plus de temps, plus de règles, plus de Moreau. Il n’y avait qu’eux. Et ce silence – rompu seulement par leurs souffles mêlés – plus éloquent que tous les mots.

Puis Lucas l’attira contre lui, comme s’il voulait fusionner

leurs peaux, effacer l'espace qui les séparait encore. Leurs bouches se rencontrèrent dans un baiser affamé, désespéré, tandis que les mains de Lucas parcouraient le corps d'Élias, comme pour en mémoriser chaque courbe, chaque frisson. Sans un mot, il fit glisser le dernier rempart de tissu qui les séparait, et soudain, ils furent nus, peau contre peau, cœur contre cœur.

Élias sentit le sexe de Lucas pressé contre le sien, dur et brûlant, et un gémissement lui échappa, mi-supplication, mi-émerveillement.

— J'ai besoin de toi, murmura-t-il contre ses lèvres, la voix tremblante d'un désir qu'il ne pouvait plus contenir. Maintenant.

Lucas ne répondit pas. Ses yeux disaient tout : une faim, une urgence, une promesse. Il souleva Élias comme s'il était léger comme une plume, et Élias enroula ses jambes autour de lui, s'accrochant à ses épaules, le dos contre la pierre froide de la grotte. Lucas le maintint là, une main soutenant ses fesses, l'autre trouvant son chemin entre leurs corps, cherchant, frôlant, jusqu'à ce qu'Élias halète, les ongles enfoncés dans sa peau.

— S'il te plaît... Sa voix était brisée, suppliante, et Lucas ne résista plus.

Il le pénétra d'un mouvement lent, profond, comme s'il voulait s'imprimer en lui pour toujours. Élias cria, la tête renversée, submergé par cette sensation – la brûlure, l'étirement, puis cette plénitude qui remplissait tout, chassait tout, sauf lui, sauf eux.

— Putain..., gronda Lucas, la voix rauque, les mâchoires serrées, comme s'il luttait pour ne pas sombrer trop vite. Tu es...

Élias ne pouvait plus parler. Il ne pouvait que sentir – Lucas en lui, autour de lui, le comblant d'une manière qu'il n'avait jamais

osé imaginer. Il bougea les hanches, juste un peu, et Lucas gémit, les doigts crispés sur ses hanches, comme s'il craignait de le perdre.

Puis ils trouvèrent leur rythme – lent d'abord, comme une danse, puis plus vite, plus fort, comme si le monde allait s'arrêter. Chaque poussée de Lucas envoyait des étincelles le long de la colonne d'Élias, chaque friction les rapprochait du bord, de ce précipice où tout n'était plus que feu et lumière.

— Plus fort, murmura Élias, les lèvres contre son cou, le souffle court. Je veux tout. Tout de toi.

Et Lucas obéit, le prenant avec une intensité qui effaçait tout le reste – la grotte, l'orage, le temps. Il n'y avait plus que leurs corps, leurs souffles, leurs cœurs battant à l'unisson.

Élias sentit l'orgasme monter, irrésistible, comme une vague prête à tout emporter. Il se raidit, les doigts enfoncés dans les épaules de Lucas, et jouit en un cri, le corps secoué de spasmes, le plaisir le traversant comme un éclair.

Lucas le suivit presque aussitôt, s'enfonçant en lui une dernière fois, un râle sourd s'échappant de sa gorge tandis qu'il se déversait, chaud et profond, comme s'il voulait marquer Élias de l'intérieur.

Ils restèrent ainsi, haletants, leurs fronts collés, leurs corps encore unis, tremblants. Lucas déposa Élias au sol avec douceur, le maintenant contre lui, une main sur sa tête, l'autre sur sa hanche, comme s'il ne voulait plus jamais le lâcher.

— Putain, murmura-t-il, la voix brisée, le souffle encore court. Élias...

Élias ne répondit pas. Il se blottit simplement contre lui, écoutant le rythme de leurs cœurs qui battaient à l'unisson. Ils savaient qu'ils venaient de franchir une ligne. Qu'ils ne seraient plus jamais les mêmes.

Chapitre 31 : Fin de la course d'orientation

J3 - 9h50

La pluie tombait toujours. Jules émergea le premier de la forêt, sa silhouette massive se découpant dans la lumière grise. Il s'arrêta devant le hangars, les mains appuyées sur ses genoux, le souffle raclant sa gorge. Il se mis au garde-à-vous devant Moreau qui l'attendait, adossé à un pilier rouillé.

Le sergent leva à peine les yeux de sa montre avant de noter l'heure d'un geste sec.

— Une heure cinquante-cinq. Retour à la caserne.

Jules hocha la tête, cracha un filet de salive, et repartit en courant, ses pas lourds écrasant les flaques.

Dix minutes plus tard, Alexandre et Antoine surgirent, leurs visages couverts de boue. Moreau les toisa avec un regard froid.

— Deux heures pour toi, Antoine. T'es à la limite. Une heure cinquante pour toi, Alexandre. Retour à la caserne.

Ils disparurent dans la forêt, sans un mot.

À 10h15, Hugo apparut, son corps athlétique se mouvant avec fluidité entre les arbres. Moreau aboya :

— Deux heures. C'est juste. Retour à la caserne.

Hugo accéléra, ses baskets soulevant des gerbes de boue.

Un à un, les autres arrivèrent, Moreau notant leurs temps avec une précision implacable en fonction de leur heure de départ. Tous, sauf quatre : Élias. Lucas. Pierre. Charles.

La pluie avait cessé, mais l'air restait lourd, chargé d'humidité. Deux silhouettes émergèrent enfin des bois, haletantes, couvertes de boue. Élias et Lucas avançaient côte à côte, leurs respirations synchronisées. Moreau les dévisagea, son regard passant de l'un à l'autre.

— Deux heures quarante-cinq pour toi, Élias. Deux heures vingt-cinq pour toi, Lucas.

Puis ajouta :

— Où sont Pierre et Charles ?

— On ne sait pas, sergent, répondit Élias, les mâchoires serrées.

Moreau recula d'un pas, l'air de ruminer quelque chose.

— Retournez à la caserne. Vous n'êtes pas en avance, si vous ne voulez pas être punis, vous feriez mieux de courir vite.

Élias et Lucas hochèrent la tête et partirent sans un mot.

Quelques minutes plus tard, deux nouvelles silhouettes émergeaient des bois, traînantes, couvertes de boue. Pierre soutenait Charles, un bras passé autour de ses épaules. Ils s'étaient croisés dans la forêt : Charles, épuisé et affaibli, avait glissé sur une racine et gisait au sol, incapable de se relever seul. Pierre l'avait aidé à se relever et l'avait soutenu jusqu'au hangar.

Moreau les attendit, les bras croisés, le visage impassible.

— Charles, tu es parti en premier et tu arrives en dernier. Trois heures trente. Tu es un minable, un moins que rien. Tu as déjà perdu. Pierre, trois heures quinze. Sauf si tu arrives à la caserne en un quart d'heures, toi aussi tu as perdu.

Pierre et Charles se mirent au garde-à-vous, malgré la douleur.

— On est là, sergent, murmura Pierre.

— Retournez à la caserne, gronda Moreau, sans une once de pitié.

Ils s'éloignèrent, le poids de l'échec pesant sur leurs épaules, tandis que Moreau repris sa Jeep pour rentrer à la caserne.

Chapitre 32 : L'effondrement et la Naissance

J3 - 11h30

La pluie s'était arrêtée mais le ciel restait sombre, comme une menace suspendue. Moreau se dressait devant le bâtiment, statue de pierre, les bras croisés. Son ombre s'étalait sur le béton, longue et noire, telle une malédiction silencieuse.

Les garçons revenaient un à un, boueux. Alexandre, Jules, Antoine, Hugo – seuls ces quatre-là avaient respecté l'heure. Théo avait une minute de retard. Enzo, deux. Puis les autres. Enfin, deux silhouettes émergèrent ensemble des bois : Pierre et Charles, arrivant côte à côte à 14h00, le souffle court, les jambes lourdes comme du plomb.

Douze silhouettes se mirent en rang. Silence. Pas un mot. Pas un mouvement. Seulement le bruit des bottes de Moreau fendant l'air.

— Tous en retard. Sa voix grattait, sèche, sans une once d'humanité. Sauf quatre. Un sourire cruel fendit son visage. Inutile de faire des combats pour savoir qui mangera et qui regardera. Quatre mangeront. Les huit autres... vous les regarderez, puis

après le déjeuner, vous aurez une punition. Et les quatre autres vous regarderont

Les quatre élus – Alexandre, Jules, Antoine, Hugo – se dirigèrent vers le réfectoire, suivis des huit autres, les poings serrés. Un rituel. Un rituel qu'ils commençaient à connaître par cœur.

Après le « déjeuner », Moreau amena les douze garçons sur le terrain d'entraînement. Il désigna huit sacs alignés, lourds, menaçants.

— Vingt kilos. Sur vos épaules. Un tour de terrain pour chaque minute de retard.

Théo et Enzo, avec seulement une et deux minutes de retard, finirent rapidement. Ils rejoignirent Alexandre, Jules, Antoine et Hugo sur le bord du terrain, les yeux rivés sur leurs camarades encore en train de souffrir.

Un à un, les autres terminèrent. Épuisés. Ruisselants. Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que deux : Pierre et Charles.

Pierre avait les dents serrées, les jambes tremblantes mais droites. Charles, lui, vacillait dès les premiers pas. Le sac l'écrasait, l'enfonçait, le courbait vers le sol. Ses genoux flageolaient. Sa respiration était un râle, un souffle brisé qui s'échappait entre ses dents.

— Si tu tombes, je rajoute des tours ! La voix de Moreau explosa comme un coup de feu.

Pierre et Charles avaient franchi la ligne d'arrivée ensemble, mais Pierre était parti vingt minutes après lui ce matin-là. Vingt minutes de retard en moins. Vingt tours de moins.

Pierre acheva son dernier tour, les épaules brûlantes, et rejoignit les autres sur le bord du terrain, haletant. Charles était toujours en train de marcher, son sac sur le dos, le visage tordu par l'effort, les traits tirés par une fatigue qui semblait le

dévorant de l'intérieur.

Tous les regards étaient braqués sur lui.

Charles sentait ces regards lui transpercer la peau, lui rappeler qu'il était le plus faible, le plus lent, le moins digne d'être là. Chaque pas était une agonie. Il trébucha, se rattrapa de justesse, les dents enfoncées dans sa lèvre inférieure jusqu'au sang.

— Allez, Charles ! La voix d'Élias, étouffée, lui parvint comme à travers un brouillard. Mais Charles n'entendait plus rien. Il n'y avait plus que le poids du sac qui lui écrasait les épaules, la douleur dans ses jambes qui semblaient sur le point de se briser, et cette question, obsédante, qui tournait en boucle dans sa tête :

Pourquoi ?

L'armée avait besoin de soldats ? Très bien. Son père aurait pu acheter un régiment entier – des hommes aguerris, des machines de guerre, prêts à tout. Cent soldats expérimentés contre un seul garçon. Cent contre un. La logique était implacable. L'échange, évident.

Alors pourquoi ?

Ses sanglots éclatèrent, violents, incontrôlables. Les larmes lui brûlaient les joues, coulaient sur son visage sale, se mêlant à la sueur et à la boue. Devant eux. Devant ces garçons qu'il avait méprisés la veille, qu'il avait considérés comme des moins-que-rien, des larves. Et maintenant, c'était lui le spectacle. Lui, Charles de Montfort, réduit à ça.

Alors pourquoi ?

Pourquoi ne pas le laisser retourner là où il était à sa place – dans les salons feutrés, les costumes sur mesure, les verres de cristal qui tintent comme des promesses d'éternité ?

Pourquoi s'acharner, à le réduire à cette chose tremblante, à ce corps qui n'obéissait plus, à cette ombre qui n'était même

plus digne du nom de Charles de Montfort ?

Enfin, le dernier tour. Charles s'effondra, le sac glissant de ses épaules comme un cadavre qu'on abandonne. Il resta là, pantelant, en larmes, le corps secoué de sanglots qui semblaient venir du plus profond de lui-même.

Ils avaient tous vu.

Charles de Montfort était mort ici, sur ce terrain boueux, sous les yeux de ces garçons qu'il avait jadis regardés de haut.

Mais le soldat Charles survivrait-il ?

Ses doigts s'enfoncèrent dans la boue, comme s'il cherchait désespérément quelque chose à quoi se raccrocher. Ses poumons brûlaient, son cœur battait à un rythme irrégulier, ses membres refusaient de répondre. L'épuisement le submergeait, une vague noire qui menaçait de l'emporter.

Mourir ici ? C'était une possibilité. Une issue, presque une délivrance.

Ou alors... se relever.

Respirer. Même si l'air lui déchirait la gorge.

Se traîner. Même si ses jambes tremblaient comme des brins de paille.

Survivre. Même si Charles de Montfort était déjà mort.

Parce que c'était ça, maintenant, la seule question qui comptait : le soldat Charles avait-il encore en lui la force de se battre ? Ou allait-il, lui aussi, disparaître dans cette boue, comme Charles de Montfort l'avait fait avant lui ? Survivrait-il ? C'était maintenant cela, la question obsédante.

Chapitre 33 : Le match

J3 - 16h45

Moreau conduit ses recrues vers le terrain de rugby. Depuis plusieurs jours, Moreau et Dubois préparaient un match de rugby entre leurs unités. L'orage de la veille avait achevé de transformer le terrain en un borbier parfait : une étendue de boue gluante, striée de flaques d'eau stagnante, où chaque pas serait une épreuve et chaque chute une humiliation. Ce n'était pas prévu mais c'était une très bonne nouvelle, exactement ce qu'il fallait pour forger des soldats.

Les deux unités se faisaient face, torse nu. La pluie avait repris mais elle était fine. Moreau et Dubois, les sergents, se tenaient au centre, les bras croisés, un sourire aux lèvres.

— Aujourd'hui, vous allez jouer au rugby, annonça Moreau, sa voix rauque portant par-dessus le silence tendu. Un match de double durée : deux heures quarante. Pas de quart-temps. Pas de règles. Pas d'arbitre. Juste un ballon, deux équipes, et un seul but : écraser l'adversaire.

Dubois ricana, jetant un regard en coin vers ses recrues.

— Et pour motiver les troupes, les perdants auront droit à

une petite séance de pompes... dans la boue. Jusqu'à ce que je sois satisfait.

Moreau désigna le capitaine de l'unité 604 :

— Alexandre, tu mènes l'unité 604.

Dubois désigna le capitaine de son unité :

— Malo, tu mènes l'unité 606.

Alexandre hocha la tête, les yeux brillants d'une détermination froide. Malo, lui, fixa Moreau avec une lueur de défi dans le regard. Il n'avait pas oublié la scène à l'infirmerie, deux jours plus tôt. Il savait qu'ils l'observaient. Il croisa le regard de Hugo, qui se tenait dans les rangs de l'unité 604. Ils se connaissaient du lycée, et ils s'étaient retrouvés ensemble dans cette pièce glaciale, sous les doigts de l'infirmier, sous les regards des sergents. Malo se demandait si Hugo avait menti. Il y avait également cet autre garçon dans l'unité de Hugo, lui aussi avait répondu non rapidement à la question du sergent.

Les équipes se formèrent. Alexandre plaça Lucas et Jules en première ligne, leurs épaules massives formant un rempart. Élias, malgré sa fatigue, se retrouva en deuxième ligne, aux côtés d'Antoine. Pierre, les jambes encore tremblantes après la course d'orientation, fut relégué à l'aile, là où il serait le moins exposé. Charles, lui, se tenait en retrait, les poings serrés. Il n'avait jamais joué au rugby de sa vie. Marc, lui, se tenait près de Hugo, les yeux rivés sur Malo.

— On gagne, murmura Alexandre, les yeux rivés sur l'unité 606. On ne leur laisse rien.

Le ballon fut lancé. Dès le premier engagement, la mêlée explosa dans un fracas de corps et de boue. Lucas et Jules se jetèrent en avant, leurs épaules entrant en collision avec celles des adversaires. Les os craquèrent, les muscles se tendirent à l'extrême. Élias sentit son cœur s'emballer. Ce n'était pas un

sport. C'était une guerre.

L'unité 606 chargea comme un seul homme, leurs corps s'écrasant contre ceux de l'unité 604. Le ballon glissa entre les jambes des joueurs, ignoré au profit des coups et des plaquages. Moreau et Dubois riaient, savourant le spectacle.

— C'est ça! hurla Moreau. Montrez-moi ce que vous valez!

Charles, sur l'aile, vit le ballon lui être passé. Il hésita une seconde, les doigts tremblants. Puis, poussé par une rage sourde, il se lança en avant, serrant le ballon contre sa poitrine. Un joueur de l'unité 606, Arthur, se jeta sur lui, le plaquant au sol avec une violence qui lui coupa le souffle. Il atterrit dans la boue, le visage écrasé contre la terre froide. Le ballon lui échappa. Il entendit les rires moqueurs de l'unité 606, sentit les regards de ses coéquipiers peser sur lui. Il se releva, les lèvres serrées, une détermination nouvelle brûlant dans ses yeux.

— Relève-toi, Charles! La voix d'Alexandre, rauque mais encourageante, lui parvint comme un écho lointain.

Charles se releva, les poings serrés. Il n'était plus Charles de Montfort. Il était le Soldat Charles. Et il allait se battre.

Le match continua, brutal, sans merci. Les plaquages étaient des charges, les passes des projectiles, les mêlées des batailles rangées. Le terrain se transforma en un champ de boue où les corps glissaient, se relevaient, se jetaient à nouveau dans la mêlée. Pierre, malgré sa faiblesse, courut comme jamais, esquivant les tacles, passant le ballon à Élias qui, d'un geste précis, le lança à Lucas. Ce dernier percuta la ligne adverse, écrasant tout sur son passage.

Élias sentit une main l'agripper par le short, le tirant en arrière. Il se retourna, prêt à se défendre, et se retrouva face à un adversaire de l'unité 606, un grand brun aux yeux durs. Ils roulèrent au sol, se battant pour le ballon, leurs corps enlacés

dans la boue. Élias sentit la force de l'autre, mais aussi sa propre détermination. Il ne lâcherait pas. Pas cette fois.

— Allez, Élias ! Hurla Lucas, tendant la main.

Élias lui passa le ballon d'un geste vif. Lucas se dégagea, filant vers l'en-but. Deux joueurs de l'unité 606 se jetèrent sur lui, mais Jules arriva en renfort, les écrasant sous son poids. Lucas marqua l'essai sous les acclamations de l'unité 604.

Le match bascula. L'unité 604, galvanisée, se battit comme une seule entité. Même Charles, malgré ses hésitations, se jeta dans la mêlée, plaquant un adversaire avec une force qu'il ne se connaissait pas.

Hugo et Malo se croisèrent à plusieurs reprises, leurs regards se frôlant comme une question silencieuse. Marc, lui, les observait tous les deux, sans savoir si, comme lui, ils avaient menti au sergent.

Quand le match se termina, l'unité 604 avait marqué trente essais. L'unité 606, vingt-huit.

— C'est fini ! aboya Moreau, levant la main.

Les garçons s'effondrèrent sur le terrain, épuisés, couverts de boue et de bleus. Moreau et Dubois s'avancèrent, un sourire satisfait aux lèvres.

— Bien joué, 604, gronda Moreau. Vous avez gagné.

Dubois se tourna vers son unité, le regard noir.

— Vous, en revanche...

Les garçons de l'unité 606 se mirent en rang, les épaules voûtées. Dubois leur ordonna de s'allonger dans la boue, les bras tendus, prêts à faire des pompes jusqu'à ce que leurs muscles brûlent.

Alexandre aida Charles à se relever. Leurs regards se croisèrent, chargés d'une compréhension silencieuse. Charles hocha la tête, un sourire fatigué aux lèvres.

— « Merci », murmura-t-il.

Alexandre lui donna une tape sur l'épaule.

— « On est une équipe. »

Lucas, lui, s'approcha d'Élias, qui était resté à terre, haletant. Il lui tendit la main. Élias la prit, sentant la force de Lucas le tirer vers le haut. Leurs yeux se croisèrent, et pour un instant, tout le reste disparut. Il n'y avait plus que la fatigue, la douleur, et cette certitude : ils avaient gagné. Ensemble.

Chapitre 34 : Le Rituel des Ombres

J3 - 18h45

Moreau annonça les paires pour des combats du soir, plaçant Charles contre Enzo, un bagarreur né. Charles perdrait donc ce soir encore. Il serait donc, ce soir encore, privé de nourriture.

Moreau le faisait exprès. Mais pour combien de temps encore? Impossible de survivre sans nourriture, avec ces exercices qui les broyaient comme du bétail. Peut-être était-il déjà condamné. Peut-être mourrait-il ici, une perte de plus dans les statistiques de la caserne. Étaient-ce ses derniers jours? La question lui transperça l'esprit, aussi froide qu'une lame.

Après les combats, le rituel habituel se déroula : les six vainqueurs mangeaient sous les yeux des six autres, affamés. Retour au bâtiment dortoirs, douche glacée, garde-à-vous en slip, attente de l'autorisation de se coucher.

Un détail frappant : la douche glacée était devenue moins insupportable. Toujours douloureuse, mais plus comme une torture absolue. Leurs corps commençaient à s'adapter. Ils s'endurcissaient.

Moreau éteignit les lumières d'un geste sec, et la pénombre

engloutit la chambrée 604.

Chapitre 35 : Un goût de cendres

J3 - Après l'extinction des feux

La chambrée était silencieuse, seulement troublée par le grincement des lits et les respirations lourdes des recrues. Charles, allongé sur le côté, fixait le mur de béton fissuré. À quelques centimètres de lui sur le lit d'en face, au même niveau. Jules était étendu sur le dos, les bras croisés derrière la tête, les muscles de ses avant-bras encore marqués par les éraflures du parcours du combattant du matin.

Charles se souvenait du combat de la veille avec Jules, de son poids sur lui, de sa force, de cette seconde où tout aurait pu basculer. Il se tourna légèrement vers lui, la voix basse, presque étouffée :

— On s'était déjà croisés... avant d'arriver ici, non ?

Jules ne bougea pas, mais ses doigts se crispèrent imperceptiblement sur son biceps. Il savait. Bien sûr qu'il savait.

— Ouais. L'été d'avant.

Bien sûr qu'il se souvenait : la chaleur étouffante de la maison de Montfort, l'air conditionné coupé, les caisses lourdes, la sueur qui lui collait la chemise au dos.

— Ton père avait engagé mon agence d'intérim pour déménager des caisses.

Charles sentit une chaleur lui monter aux joues. Il détourna les yeux, les doigts agrippés à sa couverture en laine grattante.

— Je... Sa voix se brisa. Il se racla la gorge, forçant un ton plus ferme. Je peux te demander quelque chose ?

Jules ne le regarda pas. Il fixait le plafond, comme si la réponse était écrite là-haut, entre les fissures du béton.

— Vas-y

Charles inspira profondément. La question lui brûlait les lèvres depuis la veille.

— Hier. Quand j'étais au sol. Quand tu m'avais plaqué. Il marqua une pause, les jointures blanchies. Tu aurais pu continuer. Tu aurais pu me frapper. Me briser. Personne ne t'aurait arrêté.

Un silence. Jules ne cligna même pas des yeux.

— J'aurais pu.

Charles entendait sa propre respiration, saccadée. Il osa enfin lever les yeux. Jules le regardait.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

Jules se redressa légèrement sur un coude, le torse nu éclairé par la pénombre..

— Qu'est-ce que ça aurait apporté ?

Charles sentit ses yeux piquer.

Une longue minute passa.

— Moi aussi, je peux te poser une question ? Demanda Jules.

— Oui, bien sûr, répondit Charles.

— Ce jour-là... Jules se redressa légèrement. Pourquoi m'as-tu fait monter et descendre ces caisses pendant des heures ?

Il savait. Bien sûr qu'il savait.

Charles sentit son estomac se tordre, comme si on lui en-

fonçait un poing dans les entrailles. Les images défilèrent, brutales : l'escalier de marbre de la maison de ses parents. L'air conditionné coupé. Jules, alors dix-sept ans, les veines de ses avant-bras saillantes, les caisses lui sciant les épaules. Lui, Charles, assis sur la rampe. Juste pour le plaisir. Juste parce qu'il en avait le pouvoir.

Ses doigts s'enfoncèrent dans le tissu rêche de la couverture, comme s'il pouvait s'y agripper pour ne pas couler. Sa respiration devint saccadée, bruyante dans le silence de la chambrée. Il ouvrit la bouche. Aucune salive. Juste un goût de cendres.

Puis, d'une voix brisée, à peine un souffle :

— Pour... m'amuser.

Le mot resta suspendu. Jules ne broncha pas.

Charles sentit ses yeux le brûler. Une larme perla, brûlante, et dévala sur sa joue. Puis une autre. Il ne les essuya pas. Il les laissa couler, salées, amères, s'infiltrer dans le drap.

Un coup.

Il aurait préféré un coup hier, pendant le combat.

Un coup violent. Un coup douloureux. Un coup pour effacer cet été.

Un coup pour effacer l'escalier de marbre. Pour effacer les caisses trop lourdes.

Un coup pour effacer son rire, assis sur la rampe, à le regarder suer, à le regarder plier, à le regarder *souffrir*.

Un coup pour solder la dette.

Un coup pour que ce soit *juste*.

Un coup pour que ce soit fini.

Chapitre 36 : Le Souffle partagé

J3 - Après l'extinction des feux

La lune filtrait à travers les barreaux des fenêtres, dessinant des ombres mouvantes sur le plafond fissuré. Élias fixait ces motifs changeants, les doigts légèrement crispés sur le drap rêche, comme s'il pouvait y trouver une réponse à ce qui lui déchirait la poitrine.

Ce qu'on a fait.

Les mots lui traversaient l'esprit, aussi légers que des plumes, aussi lourds que des pierres. Il revoyait la grotte : l'odeur de terre humide, la lueur bleutée des éclairs sur la peau de Lucas, la façon dont ses mains l'avaient saisi - non pas avec brutalité, mais avec une force douce qui l'avait fait trembler. Il revoyait ses yeux noirs, intenses, posés sur lui comme s'il était la seule chose qui comptait au monde.

Un frisson lui parcourut l'échine.

Je devrais avoir honte.

La pensée lui traversa l'esprit, aussi fugace qu'un souffle, mais tenace. Bien sûr, il savait. Il savait que c'était mal. Il savait que si quelqu'un l'apprenait... Mais ces pensées se noyaient sous

le souvenir de la chaleur de Lucas contre lui, de ses doigts enfoncés dans ses hanches, de sa voix rauque murmurant son nom comme une prière.

Élias...

Avant aujourd'hui, son corps n'avait été qu'une page blanche, un parchemin intact que personne n'avait jamais osé écrire. Aucune main ne s'était attardée sur ses courbes, aucun souffle n'avait jamais frôlé sa peau comme une prière. Même la douleur - cette brûlure quand Lucas l'avait pénétré - s'était muée en une révélation, comme si chaque mouvement avait gravé en lui des mots qu'il ignorait jusqu'alors, comme si son propre corps lui parlait enfin dans une langue qu'il comprenait.

Il se retourna sur le côté, les genoux légèrement repliés. Dans l'obscurité, les images lui revinrent : ce garçon aux épaules larges et au regard mystérieux dans le camion militaire les conduisant à la caserne, ce même garçon devant lui dans la file pour la visite médicale. Il revit la façon dont il s'était retrouvé collé contre lui, la façon dont son corps avait réagi.

Élias ferma les yeux. Il savait que c'était mal, que c'était interdit. Mais tout ce qu'il ressentait, c'était une gratitude étrange, mêlée à une peur diffuse - non pas de ce qu'ils avaient fait, mais de ne plus jamais le revivre.

Et maintenant ?

La question lui traversa l'esprit, aussi douce qu'un coup de couteau. Demain, ils devraient se lever, obéir, faire semblant. Demain, Lucas le regardera peut-être comme les autres, comme s'il ne savait pas, comme si rien ne s'était passé.

Mais ce soir, dans le secret de la nuit, Élias savait une chose : il ne pourrait plus jamais faire semblant de ne pas le désirer. Même si c'était mal. Même si c'était un péché. Même si ça le condamnait.

* * *

Lucas était allongé sur le dos, les bras croisés derrière la tête, les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Il écoutait les respirations inégales des autres, le grincement des lits, le vent qui sifflait entre les barreaux des fenêtres. Mais ce qu'il entendait surtout, c'était le rythme de son propre cœur, un peu trop rapide, un peu trop fort.

Élias.

Le nom lui traversa l'esprit comme une décharge. Il revoyait la grotte : la façon dont Élias s'était offert à lui, tremblant mais sans hésitation, comme s'il n'avait attendu que ce moment. Comme s'il avait toujours su que ce serait lui.

Lucas serra les dents. Il avait remarqué Élias dès le premier jour, dans cette file d'attente pour la visite médicale. Il avait senti cette raideur contre son corps. Il avait compris. Et il avait décidé de ne rien voir, parce que c'était plus simple. Mais dans la grotte, il n'avait plus pu faire semblant.

Il avait connu d'autres corps avant. Ceux de filles qui cherchaient un rôle à lui faire jouer, une histoire à raconter. Avec elles, il performait. Il endossait le personnage qu'on attendait de lui. Mais avec Élias, tout était différent. Aucune scène à jouer. Aucun public. Juste cette étrange impression d'exister enfin, sans masques, comme si chaque contact, chaque regard, chaque silence entre eux était plus vrai que tout ce qu'il avait connu avant.

Lucas expira lentement. Ce n'était pas la peur de Moreau qui le troublait. Ce n'était pas la peur des conséquences. Non, ce qui le déstabilisait, c'était la façon dont Élias l'avait regardé. Comme s'il était son salut. Comme s'il était tout.

Et Lucas ne savait pas quoi faire de ça.

Il n'avait jamais eu peur de rien. Ni des coups, ni de la faim, ni des humiliations. Mais ça... ça, c'était différent. Parce que pour la première fois, il avait envie de protéger quelqu'un. Pas de le dominer. Pas de le posséder. Juste de le garder.

Un bruit sourd retentit dans la chambrée. Lucas sursauta, les muscles tendus. Un lit grinça. Un ronflement s'interrompit.

Rien.

Juste le vent.

Il entendit alors un froissement de drap, là-haut. Élias bougeait.

Lucas retint son souffle.

* * *

Élias se pencha légèrement par-dessus le bord du lit. Dans l'obscurité, Lucas distingua à peine le contour de son visage - ses pommettes hautes, l'ombre de ses cils. Leurs regards se croisèrent.

Un instant.

Deux.

Aucun mot ne fut échangé.

Mais dans le silence, quelque chose passa entre eux.

Une question muette.

Et maintenant ?

Élias se rallongea, le cœur battant.

Lucas fit de même, les poings légèrement serrés.

Pour la première fois, il avait envie de donner quelque chose, au lieu de tout prendre.

Quand il ferma les yeux, il revit Élias.

Et il sourit.

V

Le quatrième Jour (J4)

Chapitre 37 : Un nouveau matin

J4 - 4h30

C'était le quatrième matin où les jeunes recrues se réveillaient dans cette chambrée.

Comme chaque jour depuis leur arrivée, le sifflet déchira le silence à 4h30 précises. Les néons s'allumèrent d'un coup, projetant leur lumière crue sur les visages endormis. Cinq minutes. Cinq minutes pour se lever, faire le lit au carré, nettoyer la pièce, enfiler short et baskets, et se tenir au garde-à-vous devant Moreau. À 4h35, il fallait être dehors. Personne n'avait jamais osé dépasser cette limite. Personne ne voulait imaginer ce qu'il advenait de ceux qui le faisaient.

Nathan, sur le matelas du milieu du premier lit, se redressa d'un bond si brusque que sa couverture glissa au sol, côté droit. Il se précipita vers le placard métallique, attrapa son short et ses baskets, les doigts déjà engourdis par l'urgence. Pas le temps de réfléchir. Pas le temps de se tromper.

Jules, au-dessus de lui, sauta par terre, ses pieds nus heurtant le béton avec un claquement sec. Torse nu, en slip comme les autres, il enfila son short d'un mouvement vif, les muscles de ses

cuisses saillants sous l'effort. Il tira les draps, les coins pliés au millimètre, la couverture tendue comme une peau de tambour.

Hugo, dont la couverture avait glissé pendant la nuit, se leva d'un bond, les yeux à peine ouverts. Il ramassa la couverture à sa droite qu'il prit, par erreur, pour la sienne, et refit son lit en un temps record.

Nathan, après avoir attrapé son short et ses baskets dans le placard métallique et les avoir enfilés, se retourna vers le lit et ramassa la couverture à terre. D'un geste mécanique, il refit son lit sans même remarquer qu'il ne s'agissait pas de la sienne. Pendant ce temps, Jules, après avoir passé un coup de balai autour du premier lit, tendit l'outil à Charles comme un relais silencieux. Les garçons s'affairaient dans une frénésie muette, chaque seconde comptant. Cinq minutes, c'était si court qu'ils en oubliaient jusqu'à leur propre nom.

Un coup de sifflet retentit. Vingt secondes. Les garçons se précipitèrent vers la porte, les semelles de leurs baskets glissant sur le sol du couloir. Dehors, les autres unités se rassemblaient déjà, alignées devant leurs sergents. Personne ne parlait. Personne ne respirait trop fort.

Moreau les attendait, adossé contre le mur en treillis épais. L'orage avait fait place à une chute des températures et les premières gelées étaient là. Une fine pellicule blanche recouvrait la caserne. Les garçons étaient devant lui, au garde-à-vous, torses nu, en shorts, exposé à ces températures négatives. Les yeux de Moreau balayèrent les rangs, s'attardant sur chaque torse marqué par le froid. Il donna le signal.

— Course!

Les premières gelées de l'automne avaient durci le sol, transformant chaque foulée en une épreuve plus douloureuse que les jours précédents. Leurs peaux, déjà marquées par les coups et

les privations, se couvraient de chair de poule sous le vent glacé qui s'engouffrait entre les arbres. Leurs souffles formaient des nuages blancs, éphémères et tremblants, comme si leur propre respiration se figeait dans l'air.

Moreau courait avec eux, en treillis épais. Leurs corps, désormais habitués aux douches glacées et aux matins rigoureux, semblaient pourtant surpris par cette morsure nouvelle, plus intense, plus cruelle. Leurs muscles se raidissaient sous l'effort, leurs peaux brûlaient sous le froid, comme si l'automne avait décidé de leur rappeler sa menace.

Certains trébuchaient, leurs genoux flageolants sous le poids de la fatigue et du gel. D'autres serraient les poings jusqu'à ce que leurs ongles s'enfoncent dans leurs paumes, comme pour se raccrocher à une douleur plus familière. Personne ne ralentissait. Personne ne se plaignait. Ils savaient que Moreau les observait, prêt à punir la moindre faiblesse.

Au bout d'une heure, le bâtiment réapparut enfin, massif et hostile. Les recrues ralentirent, les doigts engourdis par le froid. Ils avaient tenu. Encore une fois. Mais ils savaient que demain, ce serait la même chose.

Moreau ordonna des séries de pompes, abdominaux, tractions, squats, jumping jacks. Après la course et ces exercices, le froid avait presque disparu.

— Douche ! ordonna Moreau

Les garçons se précipitèrent à l'intérieur du bâtiment, leurs pas martelant le sol glacé. Sans un mot, ils retirèrent leurs shorts et sous-vêtements, les jetant dans le tonneau métallique à l'entrée, puis se dirigèrent, nus, vers la salle de douche.

Sous les jets glacés, personne ne broncha.

Élias et Lucas, sous deux pommeaux voisins, échangèrent un regard chargé de complicité. Leurs yeux se croisèrent une

fraction de seconde. Puis ils détournèrent la tête, de peur qu'un autre ne remarque leur échange.

Après la douche, le rasage fut mécanique. Personne ne parla. Personne ne se regarda.

De retour dans la chambrée, ils se mirent au garde-à-vous, nus, pour l'inspection de Moreau. Le sergent passa entre les rangs, son regard perçant scrutant chaque détail, chaque imperfection. Mais ce matin-là, aucun incident d'hygiène ne fut relevé. Aucune trace de boue, aucun rasage mal effectué. La canne de bambou resta accrochée.

— Habillez-vous.

Les garçons enfilèrent un slip, un short et un t-shirt propre, puis leurs baskets. Ils allèrent sur le terrain d'entraînement où Moreau annonça les combats du petit-déjeuner. Ils retirèrent t-shirts et baskets, combattirent. Une fois les combats finis, ils remirent t-shirts et baskets. Les six vainqueurs s'assirent pour dévorer leur ration sous les regards des perdants, debout, immobiles, les mains crispées. Le rituel du matin était terminé.

Comme chaque jour, c'était le moment où ils découvraient la première épreuve qui leur serait imposée. Les épreuves combattirent jusqu'au rituel du soir : douche, inspection, extinction des feux. Toujours la même routine. Toujours la même souffrance. Toujours la même attente.

Chapitre 38 : La boue et le sang

J4 - 6h30

Le bâtiment 6, long et austère, abritait les 144 recrues arrivées cinq jours plus tôt. Répartis en douze unités numérotées de 601 à 612, chaque groupe de douze garçons était sous la coupe d'un sergent. Moreau régnait sur l'unité 604.

Le commandant Kor avait une philosophie simple : chaque sergent était maître de son unité. Il n'intervenait jamais, sauf une fois, lorsqu'un sergent trop laxiste n'endurcissait pas assez ses soldats. Depuis, chacun organisait ses journées comme il l'entendait. Certains mutualisaient des activités, comme pour les exercices militaires de l'avant-veille ou le match de rugby de la veille.

Ce matin, onze unités s'étaient réunies pour des exercices militaires communs. Pas la 607. Norlot avait décidé de leur imposer une marche forcée de trois jours sans sommeil. Moreau imposerait des privations de sommeil à l'unité 604 mais plus tard. Cela viendra. Tout viendrait.

Moreau, avait planifié sa journée avec précision.

D'abord, des exercices militaires avec les 10 autres unités

présentes : marche au pas, demi-tours, alignements. Elles seraient conduites par le sergent Dubois de l'unité 606.

Moreau récupérerai ses soldats avant le déjeuner puis viendrait l'heure des combats, ceux qui décideraient qui mangerait et qui regarderait les autres dévorer leur repas.

L'après-midi serait consacré à une séance de musculation intense, initialement prévue la veille. Moreau avait annulé cette activité intérieure pour profiter de l'orage et forcer les conscrits à endurer le froid et la pluie. Suivraient les corvées et l'inspection de la chambrée, reportées elles aussi car il s'agissait d'activités intérieures.

Moreau conduisit ses douze soldats sur le terrain d'entraînement et confia le commandement à Dubois. Sous ses ordres, les garçons enchaînèrent les mouvements, les pieds écrasant le sol encore humide de la pluie de la veille. Les ordres claquaient, les rangées se reformaient, les corps s'alignaient. Personne ne broncha. La discipline, avant tout.

Dubois les fit tourner en rond, d'abord au pas, puis en courant, puis en rampant. Les genoux s'écorchaient sur les cailloux, les épaules tremblaient sous l'effort, les souffles devenaient courts. « À droite ! » « À gauche ! ». Les commandes s'enchaînaient, mécaniques, implacables. Les garçons obéissaient, leurs visages fermés, leurs regards vides. Ils savaient que chaque erreur serait notée. Chaque faiblesse, punie.

Quand Dubois les rendit à Moreau à 11h00, leurs t-shirts collaient à leur peau, leurs baskets étaient couvertes de boue. Leurs muscles brûlaient, mais ils se tinrent droits, au garde-à-vous, attendant la suite.

Moreau sourit. « Maintenant, on va voir qui a faim. »

Ses yeux passèrent d'un visage à l'autre, s'attardant sur les épaules tendues, les poings déjà serrés. Charles, très affaiblit

après cinq jours de jeûne perdrait contre n'importe qui, inutile de le mettre contre un garçon fort et Moreau voulait voir comment Alexandre, Jules, Enzo et Lucas combattraient entre eux. À midi, Alexandre affronterait Jules, Enzo se mesurerait à Lucas. Et ce soir, il inverserait les duels : Alexandre contre Enzo, Jules contre Lucas. Quatre combats intéressants pensait Moreau.

Moreau annonça les paires :

- Alexandre contre Jules.
- Enzo contre Lucas.
- Théo contre Nathan.
- Marc contre Charles.
- Pierre contre Hugo.
- Antoine contre Élias.

L'orage de la veille avait creusé des flaques d'eau boueuse, grandes et profondes. Leur surface luisante reflétait un ciel gris et lourd. Moreau avait décidé que les combats se feraient dans ces flaques, un peu de sel. Il ajouta :

— Vous combattrez dans la boue

Et compléta

— En plus de retirer vos baskets et T-shirts, vous retirez également votre short et votre slip. Pas question de les abîmer avec de la boue.

Les garçons obéirent immédiatement. Leurs corps, zébrés de marques, de bleues et de cicatrices, se tinrent immobiles sous le regard de Moreau. Personne ne protesta. Personne ne frissonna, malgré le vent glacé qui leur mordait la peau.

— Dans la boue. Et que ça saigne.

Les six paires s'avancèrent vers les flaques, leurs corps nus

et musclés luisant. Un voile de givre craquelait à la surface de la boue. La boue glacée leur monta aux chevilles, visqueuse, collant à leurs peaux déjà marquées par les épreuves. Leurs corps nus et leurs muscles tendus par l'effort, brillaient sous la lumière grise. Aucun regard ne se fuyait : ici, il n'y avait que la lutte, la force brute, la volonté de manger.

Nathan se jeta en avant, ses épaules larges percutant Théo avec une force brutale. Leurs torses se cognèrent, leurs peaux glissant l'une contre l'autre sous la boue. Nathan enroula ses bras autour de Théo, le souleva presque, puis le fit basculer dans la boue. Théo atterrit sur le dos, le corps tendu, les fesses exposées. Nathan le maintint au sol d'une main ferme sur sa nuque, l'autre écrasant son épaule. « Gagnant : Nathan. »

Marc, plus rapide, évita le premier assaut de Charles et le frappa à l'épaule. Charles, affaibli, vacilla et s'effondra dans la boue. Marc se pencha sur lui, une main sur son épaule nue, le maintenant au sol sans effort. « Gagnant : Marc. »

Hugo attrapa Pierre par la taille et le souleva avec une force impressionnante. Leurs ventres se collèrent dans un choc violent, leurs peaux glissant sous la boue. Hugo le plaqua au sol, une cuisse entre les jambes de Pierre, le dominant sans pitié. « Gagnant : Hugo. »

Antoine et Élias s'affrontèrent avec intensité. Antoine parvint à coincer Élias contre le bord de la flaque, leurs torses se cognant violemment l'un contre l'autre. Élias tenta de se débattre, mais Antoine le maintint au sol, ses doigts enfoncés dans ses épaules. « Gagnant : Antoine. »

Enzo et Lucas s'agrippèrent, leurs corps se percutant avec une force sauvage. Enzo, d'une brutalité incroyable, finit par écraser Lucas sous lui. « Gagnant : Enzo. »

Les autres combats étaient déjà terminés. Les vainqueurs,

haletants, se tenaient en retrait, leurs corps couverts de boue, leurs souffles encore courts. Seul Alexandre et Jules restaient face à face, leurs muscles tendus, leurs regards rivés l'un à l'autre. La boue collait à leurs peaux, soulignant chaque relief, chaque cicatrice.

Alexandre avança, ses épaules larges roulant sous sa peau luisante. Jules ne recula pas. Leurs poings se levèrent en même temps, leurs corps se percutèrent avec un claquement sourd. Alexandre attrapa Jules par les épaules, ses doigts s'enfonçant dans la chair ferme, et le projeta en arrière. Jules riposta immédiatement, son poing s'écrasant sur les côtes d'Alexandre. Alexandre grogna, mais ne recula pas. Il attrapa Jules par la taille et le souleva, leurs ventres se collant dans un choc violent. Jules se débattit, ses jambes se refermant autour de la taille d'Alexandre, ses doigts s'enfonçant dans ses épaules.

Ils roulèrent dans la boue, leurs corps se percutant, glissant, se relevant avec une rage sourde. Alexandre frappa Jules à l'épaule, le faisant vaciller. Jules riposta avec un coup de genou dans les côtes d'Alexandre, qui recula d'un pas, les dents serrées. Leurs souffles étaient rauques, leurs peaux luisantes de sueur et de boue.

Alexandre chargea à nouveau, attrapant Jules par le cou et le plaquant contre le sol boueux. Jules se débattit, ses mains agrippant les avant-bras d'Alexandre, ses jambes se tordant pour se libérer. Alexandre serra plus fort. Jules tenta une dernière fois de se libérer, mais Alexandre le domina, sa force implacable. « Gagnant : Alexandre. »

Moreau ricana, satisfait. « Enfin. » Alexandre se releva, son corps couvert de boue, ses muscles tendus comme des câbles, le souffle encore brûlant. Jules resta un instant à terre, les paumes enfoncées dans la boue, avant de se redresser à son

tour. Leurs regards se croisèrent — et dans celui d’Alexandre, une lueur presque reconnaissante : Merci, semblait-il dire, pour ce combat.

Moreau aligna les garçons, nus et couverts de boue. « Nettoyage. » Il ouvrit le tuyau d’arrosage.

L’eau glacée les frappa de plein fouet. Personne ne broncha. Personne ne recula. Ils restèrent immobiles, les dents serrées, tandis que la boue dévalait le long de leurs corps, découvrant les marques rouges des coups, les ecchymoses, les griffures.

« Rhabillez-vous. »

Moreau les conduits au violemment où six garçons mangèrent.

Chapitre 39 : Les corvées

J4 - 12h00

L'après-midi s'ouvrit sur deux heures de musculation. Les haltères, lourds et froids, mordaient les paumes déjà écorchées. Les bras tremblaient sous le poids, les épaules brûlaient, les muscles se tendaient jusqu'à la déchirure. Les dorsaux se dessinaient sous la peau, striés de sueur et de poussière, les cuisses flageolaient après les squats interminables, les abdominaux se contractaient. Chaque mouvement était une torture, chaque répétition une preuve de soumission. Leurs corps, réduits à l'état de machines, obéissaient encore, même quand leurs esprits vacillaient.

Puis vint l'heure des corvées.

La caserne exigeait son tribut : vêtements à laver, sols à recurer, latrines à désinfecter. Les tonneaux regorgeaient de T-shirts, de shorts et de slips anonymes, jetés en vrac avant les douches. Tout devait être lavé, essoré, plié, redistribué. Personne ne possédait rien. Tout appartenait à la caserne.

Charles, lui, n'était plus qu'une ombre. Cinq jours sans nourriture. Ses os saillaient sous une peau trop pâle, ses gestes

étaient lents, ses yeux vitreux. Il tiendrait encore une journée, peut-être deux, mais pas davantage. Les exercices, les combats, le froid achèveraient ce que la faim avait commencé. Pour Moreau, perdre un soldat à l'entraînement ou au combat, c'était dans l'ordre des choses. Mais Charles n'était pas là pour mourir. Il était là pour souffrir.

Charles lui avait été confié pour quatre ans — pas deux, comme les autres, mais quatre. Quatre années entières de souffrance à étirer, à affûter, à perfectionner. Quarante-huit mois de douleurs, de privations, de punitions, d'humiliation. Il ne fallait pas en gaspiller quarante-sept. Il avait encore tellement à souffrir. Et Moreau n'avait pas l'intention de lésiner.

Charles devrait faire deux ans de service militaire de plus que les autres. Quand les autres seraient libérés et que Charles les verrait franchir les portes de la caserne en hurlant de joie et de soulagement, lui, n'en serait qu'à mi-chemin. Les autres retrouveraient la douceur la vie civile pendant que lui serait encore soumis à la dureté de la vie militaire. Et Moreau sera là pour que la vie militaire soit dure, il veillerait à faire de lui un homme, un vrai, forgé dans la douleur et poli par la souffrance. Il le sculpterait. Chaque coup de canne, chaque privation serait une leçon, une étape le rendant plus fort, le rendant plus à même d'encaisser les punitions suivantes, un escalier où chaque marche est plus dure que la précédente. Et il encaisserait encore plus... Moreau veillerait à ce qu'il en bave.

Le corps de Charles n'appartenait plus à Charles. Son âme non plus. Elles avaient été remises à Moreau, offertes. Le sergent en était désormais le seul propriétaire. Il pouvait en disposer à sa guise. Aucune loi ne le limitait. Aucune morale ne le retenait. Aucune pitié ne l'effleurait.

Quatre ans. Quarante-huit mois. Pas un de moins.

Charles serait affecté au nettoyage près de la cuisine, un endroit où les réserves seraient mal surveillées, où la tentation serait trop forte. La faim le pousserait à voler. Il reprendrait des forces. Assez pour survivre. Et dans quelques jours, lorsqu'il serait requinqué, Moreau le prendrait en flagrant délit et la punition sera terrible.

Moreau annonça les corvées d'un ton sec,

— Alexandre : lessive. Tous les vêtements.

— Jules : latrines. Brosse et savon noir.

— Lucas : sols des couloirs. À la serpillière, jusqu'à ce que ça brille.

— Enzo : poubelles. Vidage et désinfection.

— Nathan : vitres. Sans une seule trace.

— Hugo : douches. Récupération complète.

— Marc : balayage de la cour. Grain par grain.

— Antoine : arrachage des mauvaises herbes. Tu as intérêt à ne pas en manquer une,

— Théo : corvée d'eau. Cinquante seaux pour les réserves.

— Élias : astiquage des cuivres. Jusqu'à ce que tu t'y reflètes.

— Pierre : nettoyage des bottes. Une par une.

— Charles : le local attenant à la cuisine, jusqu'à ce que ça brille.

Moreau croisa les bras, balayant du regard les visages fermés, les mâchoires serrées.

— Vous avez deux heures, et pas une seconde de plus.

Les garçons se mirent à l'ouvrage immédiatement.

Alexandre plongeait les slips dans l'eau glacée, les essorant méthodiquement, les doigts rougis par le froid. Pendant ce temps, Jules, à genoux devant les toilettes, brossait énergiquement les parois avec une détermination silencieuse. Non loin, Lucas, les genoux posés sur le sol humide, frottait les dalles avec

une serpillière, chaque passage laissant derrière lui une trace de propreté. L'air était lourd, chargé de l'odeur des produits d'entretien, mais personne ne s'arrêtait. Ils savaient ce qui les attendait s'ils ralentissaient.

Plus loin, Charles, frottait le sol du local avec une énergie fiévreuse, les yeux constamment attirés vers l'ouverture menant à la cuisine. Là, sur la grande table en inox, s'étaient étalés des plateaux de pain et bols de bouillis, Assez pour nourrir une compagnie entière (ou plutôt la moitié !). Le cuisinier était sorti, mais il pouvait revenir d'un instant à l'autre.

Cinq jours sans manger sauf quelques miettes. Cinq jours à sentir la nourriture des autres, à voir leurs assiettes pleines, à avaler sa salive. Ses mains tremblaient. Son estomac lui brûlait les côtes, comme si ses entrailles se dévorait elles-mêmes.

Il jeta un coup d'œil vers la porte. Personne.

Son cœur battait si fort qu'il avait peur qu'on l'entende. Il se traînait vers la table, les doigts crispés, la bouche déjà pleine de salive. Un morceau de pain. Juste un. Il en arracha un bout, le fourra dans sa bouche, mâcha frénétiquement, les larmes aux yeux. Le pain était dur était moelleux, c'était le paradis. Il en prit un autre. Puis un troisième. Il engloutissait sans respirer, comme un animal affamé, les miettes collant à ses lèvres.

Il s'arrêta net. Un bruit.

Le cuisinier ?

Non. Rien. Juste le vent.

Il trempa ses mains en creux dans la bouillie et l'apporta à sa bouche. Elle était délicieuse, même Martine, la cuisinière et gouvernante de son père, ne cuisinait pas aussi bien. Il mangeait. Enfin. Il mangeait, et le monde cessait de tourner, ne serait-ce qu'un instant.

Puis il se força à ralentir. Respire. Il fallut qu'il se retienne

pour ne pas tout engloutir. Il recula d'un pas, essuya ses lèvres du revers de la main, et retourna à sa serpillière. Comme si de rien n'était. Mais dans son ventre, pour la première fois depuis des jours, il y avait de la chaleur.

Au bout de deux heures, Moreau fit son inspection, les mains croisées dans le dos, le regard balayant chaque détail avec une froideur calculée. Il était satisfait.

Chapitre 40 : L'Inspection surprise

J4 - 14h00

Moreau ordonna aux recrues de retourner à leur chambrée.

Il referma la porte d'un coup sec, le métal résonnant dans l'air confiné.

— Inspection surprise, gronda Moreau, les mains croisées dans le dos. En position devant vos lits.

Les garçons obéirent, les talons claquants sur le béton.

Les lits étaient faits au carré, les draps tendus comme des peaux de tambour, les couvertures pliées en angles nets. Le sol reflétait la lumière crue des néons. Les placards étaient impeccablement rangés.

Puis Moreau s'accroupit.

Ses doigts épais glissèrent sur le flanc des placards, revinrent couverts d'une fine couche de poussière grise. Il se redressa lentement, un sourire tordu aux lèvres.

— Trois grains de poussière, siffla-t-il. Trois.

Un frisson parcourut la rangée.

Moreau continua, méthodique, impitoyable. Son regard s'arrêta sur la couverture de Hugo.

Une tache. Jaunâtre. Minuscule. À peine visible. Il saisit le tissu entre ses doigts, le froissa légèrement, puis le porta à son nez. Un rictus lui étira les lèvres.

— Soldat Hugo, dit-il d'une voix traînante. As-tu quelque chose à me dire ?

Hugo ne savait pas ce qu'il aurait à dire. Il ne comprenait pas.

— Non, sergent, dit-il d'une voix tremblante.

Moreau plia la couverture avec soin, comme s'il manipulait une pièce à conviction. Puis il se tourna vers un des soldats en faction.

— Porte ça à l'infirmerie. Il lui tendit le tissu roulé. Analyse immédiate. Je veux savoir ce que c'est que cette tache jaunâtre.

Le soldat hocha la tête et disparut dans le couloir, la couverture serrée contre lui.

Puis Moreau regarda les douze recrues :

- De la poussière derrière le placard, c'est inadmissible.

POSITION DISCIPLINAIRE

Les vêtements tombèrent.

Douze corps nus, alignés, les bras en croix, les fesses et les jambes offertes. Leurs peaux, se couvrirent de chair de poule. Moreau sortit sa canne de bambou, la fit siffler dans l'air.

— Alexandre. Dix coups. Tu comptes.

Le premier coup claqua.

Alexandre serra les dents, les jointures blanchies. UN. La marque rouge apparut instantanément. DEUX. Ses muscles se contractèrent, mais il resta droit, le regard fixe. DIX. Sa peau était zébrée de stries écarlates, mais il tenait toujours, le souffle court.

Puis ce fut le tour de Lucas.

Élias, à l'autre extrémité de la rangée, fixait un point devant lui. Il entendait chaque coup, chaque gémissement étouffé. CINQ.

La voix de Lucas tremblait à peine. HUIT. Élias revit la grotte, la chaleur de son corps, ses mains sur sa peau. DIX. Lucas resta debout, les lèvres serrées, mais Élias sentait sa souffrance comme une brûlure.

Pierre fut le suivant.

Dès le premier coup, ses genoux tremblèrent. Il revit la dernière fois, quand Moreau l'avait attaché pour finir sa punition. QUATRE. Un sanglot lui échappa. HUIT. Il vacilla, les larmes coulant sur ses joues. *Je ne peux pas fléchir maintenant, sinon j'ai reçu huit coups pour rien.* NEUF. Moreau visa l'arrière de ses cuisses, là où la peau était fine. Pierre hurla, mais se rattrapa, les doigts agrippés à ses mollets. DIX. Il resta debout, haletant, le corps secoué de frissons.

Marc, Théo, Enzo, Antoine, Hugo, Jules, Nathan,...

La canne s'abattit, encore et encore. Jules, malgré sa carrure, serra les dents jusqu'à saigner. Nathan, le séducteur brisé, compta d'une voix blanche, comme s'il n'était plus là.

Alors que Moreau était en train d'infliger le dixième coup à Nathan, le soldat revint avec la couverture. Il s'approcha de Moreau et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le sergent écarquilla les yeux, puis un sourire sadique lui étira les lèvres. Il regarda Hugo puis se dirigea vers Charles qui n'avait pas encore reçu la canne, afin de lui infliger sa punition.

Malgré la nourriture volée quelques heures plus tôt, il restait affaibli. QUATRE. Il chancela. NEUF. Il crut s'effondrer, mais une rage sourde le maintint debout. DIX. Moreau sourit.

Enfin, Élias.

A l'autre bout de la rangée des corps nus en position disciplinaire, Lucas fixait toujours devant lui, les marques rouges des dix coups qu'il venait de recevoir brûlant encore sur ses cuisses et des fesses. Il ne pouvait pas voir la punition infligée à Élias

mais il pouvait l'entendre.

Le sifflement de la canne déchira l'air comme une lame. Puis le claquement – sourd, humide – contre la peau d'Élias et Élias prononçant « UN » d'une voix qui exprimait la douleur.

Lucas ferma les yeux.

Un nouveau sifflement, un nouveau claquement puis « DEUX »

Lucas serra les dents jusqu'à ce que ses mâchoires craquent.

Il venait de recevoir dix coups. Il connaissait cette douleur : la brûlure initiale, la vague de chaleur qui irradiait, les muscles qui se contractaient malgré lui. Mais entendre Élias la subir était pire.

TROIS.

La voix d'Élias trembla en comptant. Lucas imagina ses doigts s'enfonçant dans ses cuisses, ses épaules qui se raidissaient, son souffle qui se bloquait.

QUATRE.

Un gémissement. Lucas entendit le bambou siffler de nouveau, plus violent. Il revit le corps d'Élias dans la grotte, du bout des doigts.

CINQ.

Un craquement – les genoux d'Élias qui pliaient, juste un instant. Lucas retint son souffle. Tiens bon. Il compta en silence, synchronisé, comme si compter pouvait le sauver.

SIX

Lucas aurait préféré recevoir les coups qu'entendre Élias. C'était moins douloureux.

SEPT

Un souffle rauque, presque un sanglot. Lucas sentit ses yeux piquer. Non. Ses poings se serrèrent jusqu'à ce que ses ongles percent sa paume.

HUIT

Je ne peux même pas le regarder.

C'était ça, le pire. Entendre sans voir. Savoir sans pouvoir.

NEUF

Lucas n'en pouvait plus.

DIX

Le dernier coup claqua, sourd, définitif.

Puis le silence.

Il entendit Élias respirer – haletant, brisé. Comme s'il venait de remonter des profondeurs.

Il rouvrit les yeux, les paupières en feu, et fixa devant lui, toujours les mains derrière la tête assumant la position disciplinaire.

— Retournez-vous, aboya Moreau. Garde-à-vous.

Il s'approcha de Hugo, un sourire carnassier aux lèvres.

— Tu es bien sûr de rien avoir à m'avouer, soldat?

Deux longues secondes s'écoulèrent et il reprit

— On m'informe qu'il y a une tache contenant des traces de sperme sur ta couverture, annonça-t-il, assez fort pour que toute la chambrée l'entende. Tu te branles la nuit, soldat?

Hugo, surpris, cligna des yeux. Il n'avait rien fait. Pas depuis son arrivée, du moins. La promiscuité, le stress, la fatigue... Il n'en avait même pas eu l'envie.

— Non, sergent, répondit-il, la voix ferme malgré l'inquiétude qui lui serrait la gorge.

Moreau éclata d'un rire gras.

— Tu mens, soldat. Il se tourna vers les deux soldats en faction. Une infraction de cette nature ne se punit pas à la canne. Il sourit, les dents jaunies. Elle se punit au fouet.

Hugo sentit ses genoux flageoler.

— Dix coups de fouet pour masturbation, continua Moreau,

savourant chaque mot. Et cinq de plus pour mensonge. Il fit un geste vers les soldats. Emmenez-le au cachot.

Les soldats attrapèrent Hugo par les bras, le tirant vers la porte. Ses yeux remplis de panique, de honte, de désespoir. Puis il disparut, traîné hors de la chambrée.

— Vous, vous avez une heure pour que cette chambre soit parfaite.

Dit Moreau aux recrues. Puis il quitta la chambrée en claquant la porte.

Chapitre 41 : La Couverture de Hugo

J4 - 15h00

Une fois Moreau parti, Pierre dit d'une voix désespérée :

— On a cinq minutes le matin ! Cinq petites minutes pour s'habiller, faire nos lits au carré, nettoyer cette chambrée de bout en bout, et après ça, plus le droit d'y remettre les pieds de la journée !. Sa voix tremblait, non pas de peur, mais d'une colère sourde. C'est impossible de tenir la chambre au standard de Moreau. Ce n'est pas de la paresse, ce n'est pas de la mauvaise volonté... Il serra les poings, les jointures blanchies. C'est impossible en cinq minutes.

— On n'a pas cinq minutes, répondit Alexandre en posant une main sur l'épaule de Pierre, son regard balayant la chambrée. On a une heure. Parce qu'on est douze. Et cette chambrée n'est pas au standard de Moreau parce qu'on est désorganisés, on se précipite comme des dératés au lieu de s'organiser comme une unité.

Il marqua une pause, s'assurant d'avoir l'attention de tous.

— Écoutez-moi bien. Demain matin, dès le réveil : Les mecs du milieu (il désigna les lits centraux d'un geste sec), vous allez

aux placards en premier et vous enfiler vos shorts et vos baskets. Ceux du haut et du bas (son doigt glissa vers les autres lits), vous faites vos lits au carré pendant ce temps. Dès que c'est nickel, vous filez aux placards pour relayer les gars du milieu. On alterne comme ça, sans temps mort. Un seul passe le balai, comme ça, pas de perte de temps à se le refiler. Les autres, chacun prend une zone. On divise le travail et on se présente à l'appel à 4h35 prêts à commencer notre footing.

Enzo répondit

— Pourquoi serait-ce toi qui nous dit ce qu'on doit faire ?

Un silence pesant s'installa après la remarque d'Enzo. Personne ne releva l'ironie de sa phrase.

Théo croisa les bras, son regard se posant sur Enzo avec une autorité calme.

— Alexandre ne te commande pas, Enzo. Il propose une stratégie. Si t'as un autre plan, on est tous oreilles. Soit on se serre les coudes, soit on se retrouve en position disciplinaire à compter les coups de canne de Moreau. Moi, je préfère la première option. Alors si t'as une meilleure idée, balance.

Les autres garçons acquiescèrent.

Un silence tendu s'installa. Enzo sentit le poids des regards sur lui. Il savait qu'ils avaient raison, mais avouer qu'il avait tort lui brûlait la gorge. Il grogna, les bras croisés, avant de lâcher d'un ton bourru :

— Faisons comme ça.

Alexandre hocha la tête, satisfait.

— Alors c'est réglé, répartissons-nous les zones de la chambre.

Les garçons échangèrent des hochements de tête, un sentiment de solidarité naissante flottant dans l'air. Même Charles, habituellement silencieux, murmura un « D'accord » à peine

audible.

Ils mirent à profit leur nouvelle organisation pour nettoyer la chambre. Il fallait au minimum retirer la poussière légèrement accumulée sur le flanc le placard qui avait déclenché l'ire de Moreau.

Nathan s'approcha de son lit. Il regarda la couverture. Quelque chose ne collait pas. Il la toucha : plus douce, plus neuve que la sienne. Identique en apparence, mais pas tout à fait.

Il regarda la couverture que Moreau avait jeté sur le lit de Hugo. Celle qui contenait la tache de sperme. Il la souleva, la plia entre ses doigts. Il savait faire la différence. C'était la sienne.

Mais elle était jetée sur le lit de Hugo.

Nathan comprit en une seconde. Les couvertures avaient été permutées.

Hugo allait être punis à sa place.

Pour sa couverture.

Pour son sperme.

Il serra les dents, un mélange de honte et de soulagement lui tordant les entrailles. Hugo n'avait rien fait. Hugo allait déclenché le fouet à sa place. Sauf s'il se dénonçait.

* * *

La chambrée était maintenant parfaitement propre et rangée. Les garçons étaient satisfaits. Ils s'appuyaient contre les murs pour ne pas s'asseoir sur les lits et faire un pli qui pourrait leur être reproché.

Antoine s'étira, les bras en l'air, avant de laisser échapper un soupir théâtral.

— « Bon, les gars, on vient de prouver une chose : si on nous

avait filé des balais avant de nous raser le crâne, on aurait pu ouvrir un service de ménage cinq étoiles.»

Quelques rires étouffés parcoururent la chambrée et Lucas, adossé contre le mur, croisa les bras avec un sourire rare.

Soudainement, la porte s'ouvra d'un coup et Moreau fit irruption en criant

— GARDE À VOUS

Il passa la chambrée au peigne fin et cette fois n'eut rien à reprocher.

Chapitre 42 : La piscine

J4 - 16h30

Pour la première fois depuis leur arrivée, ils furent amenés à la piscine de la caserne. Un bâtiment isolé, à près de trois kilomètres du bâtiment 6, perdu entre les forêts et les hangars de stockage. Le moyen de transport dans la caserne était toujours le même : le sergent au volant d'une Jeep militaire, les recrues courant derrière.

La piscine était surprenamment belle : un bassin olympique de cinquante mètres, six couloirs de nage. En revanche, elle n'était pas chauffée, et une odeur de chlore leur brûla les narines.

Des soldats étaient en train de faire du sport dans la piscine. Il s'agissait de garçons plus âgés : l'unité 508, commandée par le sergent Surton. Ces soldats nageaient de manière puissante et coordonnée.

Moreau donna l'ordre à ses recrues de se mettre au garde-à-vous pour attendre que la piscine soit libre. Élias observait le bassin avec une lueur dans le regard – non pas de peur, mais presque de nostalgie.

Moreau s'approcha de Surton et ils se saluèrent. Ils engagèrent

une discussion devant les garçons de l'unité 604, sans chercher à la dissimuler.

— Les exercices de mon unité touchent à leur fin, ils vont sortir de l'eau dans quelques minutes, dit Surton.

— Prends ton temps, répondit Moreau. Puis il ajouta : Ton unité, elle est là depuis combien de temps ?

— Vingt-trois mois. Ils seront libérés dans quelques semaines. Et toi, ton unité vient d'arriver ?

— Oui, c'est leur quatrième jour de service militaire. L'unité 604, précisa Moreau. Et toi, tu es content du résultat avec ton unité ?

Les garçons de l'unité 508 sortirent de l'eau, s'alignèrent le long de la piscine et se mirent au garde-à-vous, leurs corps ruisselants. Douze bêtes de muscle s'alignèrent, épaules carrées, respirations synchronisées malgré l'effort. Leurs corps portaient les marques de deux ans d'entraînement impitoyable : cicatrices, muscles saillants, regards vides de toute émotion.

— Oui, je suis content, répondit Surton. On m'a donné des garçons, j'en ai fait des hommes. Tu vois le troisième en partant de la gauche ? Quand il est arrivé, il était frêle, craintif et pleurnichard. Il en a bavé, je lui ai fait avaler ses dents, mais regarde-le maintenant. Regarde le résultat.

— Tu crois qu'ils te remercieront un jour ? demanda Moreau en riant sans joie.

— Ils devraient, mais beaucoup d'entre eux ne se souviendront que des coups, des punitions, de la dureté de ces deux ans. Beaucoup auront oublié comment ils étaient en arrivant. Mais peu importe, on n'est pas là pour être remerciés. On est là pour fabriquer des hommes virils. Et c'est tout ce qui compte.

— Tu recommences avec une nouvelle unité après eux ? demanda Moreau.

— Oui, ils arrivent début novembre.

Surton ordonna à ses hommes de retirer leurs maillots et de les donner aux garçons qui attendaient au garde-à-vous. Sans un mot, ils enlevèrent leurs maillots – des maillots noirs, raides et délavés par des années de chlore et de sueur – et les jetèrent aux pieds des recrues de la 604. Tous les vêtements appartenaient à la caserne. Pas aux soldats.

Certains sourirent en coin, comme s'ils se moquaient de ces gamins qui avaient encore deux ans de ce calvaire devant eux, alors qu'eux, dans quelques semaines, ils seraient libres.

— Enfilez ça, aboya Moreau.

Les garçons obéirent, glissant les maillots trempés sur leurs peaux. Le tissu rêche collait à leurs hanches, trop serré pour certains.

Moreau ordonna d'entrer dans l'eau, et un à un, ils plongèrent dans l'eau glaciale, qui les enveloppa comme une lame de couteau, leur coupant le souffle.

— Deux heures, annonça Moreau, sa voix portant au-dessus du clapotis. Nagez. Sans vous arrêter.

Il s'assit sur un tabouret en métal, sortit un chronomètre et commença à noter leurs performances. Personne ne savait ce qu'il attendait. Personne ne demanda.

Le corps d'Élias fendit l'eau avec grâce. Chaque mouvement était précis, chaque respiration calculée. L'eau glissait sur sa peau comme si elle l'épargnait, comme si elle reconnaissait en lui un des siens. Lucas, deux couloirs plus loin, l'observa du coin de l'œil. *Il est comme un poisson*, songea-t-il. *Comme si l'eau et lui ne faisaient qu'un. Qu'il est beau.*

Charles était le pire. Même s'il avait repris quelques forces avec son repas de l'après-midi, il demeurait affaibli. Ses lèvres bleues et ses bras lourds comme du plomb le trahissaient.

Chaque brasse était une agonie, chaque inspiration un combat. Nathan, lui, nageait comme un damné. Ses mouvements étaient saccadés, désordonnés, comme s'il luttait contre l'eau plutôt que de s'y abandonner. Il passa son temps à ressasser l'histoire de la couverture.

Au bout de deux heures, Moreau souffla dans son sifflet. Tous s'arrêtèrent, haletants, les épaules brûlantes, les muscles tendus à craquer. Ils s'accrochèrent au bord du bassin, la poitrine soulevée par des souffles saccadés, l'eau dévalant leurs visages.

— Rendez les maillots, ordonna Moreau. Les garçons d'une autre unité – la 609 – attendaient déjà, alignés, les yeux rivés sur leurs pieds. Un à un, ceux de la 604 leur tendirent les maillots trempés, sans un mot.

— En formation! aboya Moreau. On va à la cantine. En courant.

La Jeep démarra dans un nuage de poussière, et les recrues se mirent en route.

Pendant la course derrière la Jeep, Nathan continuait à penser à la couverture. Il avait pris sa décision : laisser Hugo recevoir le fouet. Pas par cruauté pure, mais parce que tout, dans cette situation sordide, jouait en sa faveur. D'abord, il y avait l'erreur d'Hugo. Ce matin-là, dans la précipitation des cinq minutes, c'était bien lui qui avait mélangé les couvertures. Une négligence, rien de plus. Mais une négligence qui, par un concours de circonstances tordu, avait sauvé Nathan. *Si Hugo n'avait pas pris la mauvaise couverture, ce serait moi sous le fouet*, se dit-il. La pensée lui glaçait le sang, mais il la chassait aussitôt. Hugo avait merdé. Point. Ensuite, il y avait l'absurdité même de la punition. Se masturber ? Dans ce cloaque où on les privait de tout – de femmes, de dignité, de chaleur humaine – pendant deux ans ? Qui ne l'aurait pas fait ? Qui ne l'avait pas fait ? Qui

ne le ferait pas? Moreau le savait. Dubois le savait. Tous les sergents le savaient. Mais ils jouaient à ce jeu pervers, ce théâtre de la vertu, où un acte naturel devenait un crime. *Une injustice en chasse une autre*, se répétait Nathan. Si Hugo prenait sa place sous le fouet, c'était la caserne qui paierait pour ses propres règles débiles. La logique était implacable. Tordue, mais implacable. Et puis, il y avait la douleur. Il se souvenait de la morsure de la canne sur ses cuisses, une douleur cuisante mais supportable. Le fouet, en revanche... Non, il ne pouvait pas prendre ce risque. Pas pour Hugo. Pas pour personne.

Il fallait donc ré-échanger les couvertures. Mais pas comme ça. Pas sans précaution. La tache était toujours là. Le sperme séché, invisible à l'œil nu, mais détectable sous une inspection minutieuse. Et Moreau faisait des inspections surprises. Il fallait laver la couverture. Mais comment? Où? Quand? Le plan n'était pas encore finalisé. Mais il le fallait. Vite. Très vite. Avant qu'Hugo ne revienne.

Nathan serra les dents, les ongles enfoncés dans ses paumes. Il n'avait pas le choix. Il devait trouver une solution à tout prix.

Chapitre 43 : Cinq repas, Six perdants

J4 - 19h00

Le soleil couchant baignait le sol d'un rouge sang, comme si la terre anticipait déjà les blessures à venir. Les garçons de la chambrée 604 étaient alignés devant le réfectoire, torse nu et pieds nus sur la terre froide. Hugo était au cachot. Ils n'étaient plus que onze — un nombre impair.

Moreau leur ordonna de se mettre en position de planche, le corps tendu sur la pointe des pieds, les coudes tremblants. *« Le premier qui flanchera sera éliminé. Les dix autres seront appariés pour le combat du soir. »* Charles vacilla le premier. Après deux minutes à peine, ses bras cédèrent, et son ventre heurta le sol dans un souffle étouffé. Il ne mangerait pas ce soir.

Moreau annonça les combats :

- Alexandre contre Enzo.
- Lucas contre Jules.
- Élias contre Antoine.
- Pierre contre Nathan.
- Marc contre Théo.

Les combats commencèrent.

Élias et Antoine s'affrontèrent avec une force brute, mais Antoine eut le dessus — un coup sec au menton, et Élias s'effondra en arrière. Au même moment, Théo dominait Marc avec une froideur méthodique. Un crochet au foie, puis un direct qui envoya Marc à genoux. « *Gagnant : Théo.* »

Pierre savait qu'il n'avait aucune chance. Il ne savait pas bien se battre. Mais Nathan était ailleurs. Son esprit errait, obsédé par la couverture, le fouet, Hugo. Il ne voyait même pas Pierre. Quand ce dernier avança d'un pas hésitant, Nathan ne réagit pas. Pierre frappa — un coup timide, maladroit, sur l'épaule. Nathan sursauta, comme arrachée à un cauchemar, et riposta sans réfléchir. Pierre esquiva par chance et en profita : un coup au ventre. Nathan plia les genoux, le souffle coupé net. Pierre avait gagné. Il regarda ses mains, incrédule, comme s'il venait de commettre un meurtre.

Lucas sentit la puissance brute de Jules, mais il avait un atout : la précision. Chaque coup était calculé, chaque esquive réfléchie. Jules, lui, frappait comme un marteau — fort, mais sans technique. Lucas attendit. Quand Jules levait le poing pour un direct, il glissa sur le côté et abattit son coude sur sa tempe. Un craquement sourd. Jules chancela, les yeux devenus vitreux. Lucas enchaîna : un crochet au menton. Jules s'écroula. « *Gagnant : Lucas.* »

Alexandre se tenait droit, les mâchoires serrées, les muscles de ses épaules roulant sous sa peau tendue. Il ne tremblait pas. Il ne sourcillait pas. En face de lui, Enzo sourit. Pas un sourire. Un défi. Enzo était un bagarreux-né. Toujours. Pour une fille, pour un mot, pour un regard. Au lycée, il frappait d'abord, il parlait après. Et il n'avait pas oublié qu'Alexandre avait osé lui dire comment s'organiser, ce qui lui avait déplu. Ce combat, il

l'attendait.

Alexandre était plus grand, plus fort. Mais Enzo, lui, était un animal de combat. Il esquiva le premier coup d'Alexandre, recula d'un pas, puis frappa — un crochet qui fendit l'air comme une lame. Alexandre esquiva de justesse, mais Enzo enchaîna : un uppercut vicieux, remontant des côtes. Son poing s'écrasa sous le menton d'Alexandre. Un silence. Puis Alexandre vacilla, les yeux écarquillés, comme s'il venait de voir la mort en face. Et il tomba.

Enzo resta debout, haletant, les jointures en sang, un filet de salive écumant au coin des lèvres. — « *Gagnant : Enzo.* »

Alexandre se releva, les lèvres fendues. Il ne dit rien. Il n'avait pas besoin de parler. Enzo venait de gagner. Mais Alexandre n'avait pas perdu. Pas vraiment. Il avait juste appris.

Moreau les observait, un sourire en lame de couteau aux lèvres.

Cinq garçons mangèrent ce soir-là.

Chapitre 44 : La Promesse

J4 - Coucher

Après la douche glacée et l'inspection au garde-à-vous, les douze garçons, épuisés furent autorisés à se coucher et Moreau éteignit les lumières d'un geste sec.

Marc s'allongea sur le dos, les muscles endoloris par les coups, les combats, les efforts physiques. Le tissu rêche de la couverture lui irritait la peau, mais c'était une douleur familière, presque réconfortante. Pour la première fois depuis 4h30 ce matin, il pouvait enfin se détendre. Il inspira profondément, les doigts légèrement crispés. Autour de lui, les respirations des autres recrues se faisaient plus lentes, plus profondes.

Son corps se relâcha enfin. La fatigue l'envahit comme une vague, lourde et douce à la fois. Il ferma les yeux, écoutant le silence de la nuit, le grincement des lits, le vent qui sifflait entre les barreaux. Peu à peu, les contours de la chambrée s'estompèrent, les bruits se firent lointains, et Marc se laissa emporter, comme si son esprit glissait hors de ce monde de béton et de discipline, vers un endroit où il n'y avait ni froid ni douleur, ni Moreau ni caserne.

La lumière dorée des réverbères filtrait à travers les rideaux, dessinant des lignes de feu sur le lit défait. Marc était là, dans sa chambre, dans son monde d'avant. L'air sentait le linge frais et le bois des meubles. Thomas était étendu sur lui, nu, la peau encore chaude et humide de leur dernière étreinte. Ses doigts traçaient des cercles sur le torse de Marc, lents, insistants, comme pour mémoriser chaque courbe, chaque souffle.

— Demain, tu pars, murmura Thomas, la voix rauque.

Marc l'embrassa, fort, désespérément, comme s'il pouvait arrêter le temps. « Et si tu changes ? » murmura Thomas contre sa bouche, les doigts serrés sur ses épaules. « Là-bas... avec tous ces gars... » Marc le fit basculer sur le dos avec une force possessive, se plaquant contre lui, sentant chaque courbe de son corps sous le sien, chaud, palpitant, offert. « Jamais », grogna-t-il en embrassant son cou, sa clavicule, descendant vers son épaule où il déposa un baiser encore plus doux, comme pour marquer sa peau. « Personne ne te remplacera. Personne ne t'effacera de moi. »

Thomas enroula ses jambes autour de la taille de Marc, l'attirant plus près encore, ses mains glissant le long de son dos, ses doigts s'accrochant à ses omoplates comme s'il pouvait le retenir là, pour toujours. « Moi aussi », haleta-t-il, la voix rauque, entrecoupée de soupirs. « Mais deux ans, Marc... Deux ans sans toi... » Ses hanches se soulevèrent contre celles de Marc, cherchant, exigeant, comme si ce contact pouvait combler l'abîme qui les attendait. « Et dans un an, ce sera mon tour. Quand tu reviendras, j'y serai encore. Trois ans en tout, Marc. Trois ans à compter chaque heure, chaque seconde, jusqu'à ce qu'on se retrouve. »

Sa voix se brisa, mais ses mains ne lâchèrent pas prise. Il attira Marc vers lui, leurs bouches se rencontrant à nouveau

dans un baiser désespéré, leurs langues s'entremêlant comme pour s'imprimer mutuellement dans leur mémoire.

Marc sentit le corps de Thomas se tendre sous le sien, ses hanches se soulever à nouveau, cherchant une friction, une dernière étreinte avant l'absence. Il glissa une main entre eux, caressant son torse, descendant vers son ventre où il sentit les muscles se contracter sous ses doigts. Thomas gémit, la tête renversée en arrière, les doigts agrippés aux draps. « Je t'aime », murmura-t-il, et Marc répondit en capturant sa bouche, en s'enfonçant contre lui, comme s'il pouvait fusionner leurs deux corps en un seul, indissociable.

Leurs souffles se mêlèrent, leurs peaux satinées collées, leurs cœurs battant à l'unisson. Marc sentit Thomas trembler sous lui, non plus de peur, mais d'amour. « Je t'attends », murmura Marc une dernière fois, les lèvres contre son oreille, « et quand je reviendrai, ce sera pour toujours. »

VI

Le cinquième Jour (J5)

Chapitre 45 : L'échange

J5 - 4h30

À 4h30, le sifflet sonna et les néons s'illuminèrent, annonçant le début de leur cinquième jour au service militaire des onze garçons qui se trouvaient dans la chambrée. Hugo, lui, avait passé la nuit au cachot.

Nathan n'avait pas fermé l'œil. Allongé sur le dos, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, il avait retourné le problème dans sa tête, encore et encore, comme un prisonnier tourne en rond dans sa cellule. La couverture de Hugo était sur son lit. Et sur le lit de Hugo, reposait la sienne – celle avec la micro-tache de sperme, celle qui avait condamné Hugo. Une tache invisible, mais présente. Comme une bombe à retardement.

Il avait passé des heures à imaginer le retour de Hugo. *Et s'il voit que la couverture sur son lit n'est pas la sienne?* Hugo comprendrait tout.

Nathan serra les poings sous sa couverture, les ongles s'enfonçant dans ses paumes. Il ne voyait que deux options.

Option 1 : Échanger les couvertures pendant la nuit. Se lever discrètement, dans le silence de la chambrée endormie,

défaire le lit de Hugo, permuter les couvertures, tout refaire au carré. *Mais non*. Parce que si quelqu'un le voyait – ne serait-ce qu'un seul – il n'aurait aucune excuse. Aucune raison valable de toucher au lit de Hugo à 3h du matin. Et tout le monde comprendrait. Tout de suite. Tout.

Option 2 : Attendre le réveil. Faire tomber sa couverture, comme par accident. Défaire, échanger, refaire. Risqué, mais plausible. Plus visible qu'en pleine nuit, mais là, au moins, il avait une excuse : « *Le lit n'était pas parfait. Moreau nous aurait punis.* » Une raison valable.

Nathan serra les poings sous sa couverture. Il n'avait pas le choix. L'Option 2. Même si chaque fibre de son être hurlait contre ce risque.

Alors que le sifflet sonnait encore, Nathan se leva d'un bond, les ressorts de son lit grinçant comme un cri d'alarme. Il fit exprès de faire tomber la couverture de Hugo – celle qui était sur *son* lit – par terre. Puis, comme prévu, il se dirigea vers les placards pour enfiler son short et ses baskets.

Quand il revint, il s'agenouilla près du lit de Hugo, recouvert de *sa* couverture – celle avec la tache. Là. Juste là. Invisible, mais présente. Ses doigts tremblèrent en l'attrapant, comme s'il touchait une preuve de son crime. Il la jeta par terre, puis prit la *vraie* couverture de Hugo et la posa sur le matelas, les mains moites. Il fit le lit au carré.

Enfin, il ramassa sa couverture – celle avec la tache – et la plaça sur son propre lit, et fit son lit au carré.

— Magne-toi, Nathan ! La voix de Jules, rauque et irritée, fendit l'air comme un coup de feu.

Nathan sursauta, les doigts crispés sur le tissu. Il hocha la tête, sans se retourner, et termina de faire son lit, les épaules raides, le souffle court. *Permutation réussie.*

Quelques minutes plus tard, alors que les recrues s'alignaient, Marc s'approcha de Nathan, les sourcils légèrement froncés.

— Pourquoi tu as refait le lit de Hugo ? Sa voix était calme, presque neutre, mais Nathan y perçut une pointe de curiosité. Je l'avais déjà fait hier soir, avant la contre-inspection. Il était nickel. Au carré.

Nathan sentit son estomac se nouer. *Marc avait remarqué.* Pas avec méfiance, non – juste avec cette logique implacable qui le caractérisait. Il déglutit, les doigts serrés le long de ses cuisses, et força un ton naturel :

— Un faux pli. Le lit a du bouger pendant la nuit. Il évita soigneusement le regard de Marc. Avec Moreau, mieux vaut ne pas prendre de risque.

Marc le dévisagea un instant, comme s'il pesait la réponse. Puis il haussa les épaules, un sourire en coin apparaissant sur ses lèvres.

— T'as raison. Il donna une tape amicale sur l'épaule de Nathan. Merci d'avoir préservé nos cuisses et nos fesses.

Nathan sentit une boule se former dans sa gorge. Marc ne se doutait de rien. Il croyait simplement à un geste de solidarité. Un détail de plus qui lui rappelait à quel point il était égoïste. À quel point il avait trahi Hugo.

— Ouais... Il força un sourire, les doigts toujours crispés. Pas de souci.

Marc hocha la tête, satisfait, et rejoignit les autres.

Il restait encore un problème à régler ; il fallait que Nathan nettoie la couverture sur son lit, car elle avait une tache de sperme. Il n'y avait plus l'urgence du retour de Hugo mais ce nettoyage devait être fait avant la prochaine inspection de Moreau.

À 4h35 précises, les douze recrues se tenaient au garde-à-vous

devant Moreau, comme un seul homme.

Le jogging torse-nu dans les gelées matinales commença, suivi de la musculation, la douche glacée, le rasage, l'inspection matinale, puis le combat pré-petit-déjeuner — cette lutte pour le droit de manger. Charles perdit le combat contre Nathan.

À 6h30, les corvées commencèrent : deux heures de travail. Charles fut affecté près de la cantine. Il s'y glissa comme une ombre, les yeux brillants. Là des restes du petit déjeuner : bouillie grise et pain dur . Le cuisinier était absent. Personne. Juste le silence. Charles mangea. Les doigts tremblants.

Chapitre 46 : La préparation

J5 - 10h30

Il existait une courtoisie entre sergents, une règle non écrite mais scrupuleusement respectée : quand l'un d'eux devait infliger une punition exemplaire, il invitait ses pairs à y assister avec leurs hommes. Une courtoisie professionnelle, bien sûr. Le sergent invité pouvait accepter ou décliner, selon son emploi du temps. Ce matin-là, toutes les unités du bâtiment 6 étaient présentes. Toutes, sauf l'unité 607. Le sergent Norlot avait imposé à ses recrues trois jours de marche forcée sans sommeil. Ils n'étaient pas encore revenus et n'étaient donc pas disponibles pour le spectacle.

Parce que c'en était un. Un spectacle calculé, aux fonctions précises :

- Humilier le soldat puni.
- Rappeler aux autres ce qui les attendait s'ils enfreignaient les règles. La dissuasion, froide et efficace.
- Théâtraliser. La lenteur, les préparatifs, le public – tout cela faisait partie du châtement. La peur anticipée valait parfois

la douleur elle-même.

À 10h30, la cour du bâtiment principal était déjà couverte des onze unités vivant dans le bâtiment 6, alignées en rang serré, les épaules raides. Les recrues ne savaient pas trop pourquoi elles étaient là. Sauf celles de l'unité 604. Elles, elles avaient compris. Elles savaient pourquoi elles étaient rassemblées devant ce portique, ces chaînes pendantes, cette barre horizontale comme une potence.

Hugo n'était pas encore là.

Les recrues de l'unité 604, au premier rang, fixaient le dispositif avec une fascination morbide. Élias serra les poings, revivant les coups de canne. Ce qu'allait subir Hugo serait pire. Bien pire.

Un silence de plomb. Personne ne parlait. Personne n'osait même cligner des yeux. Seuls les pas des sergents crissaient sur le gravier, leurs ombres s'étirant comme des présages.

Moreau fit les cent pas devant le portique, ses bottes écrasant le gravier avec une lenteur calculée. Il ajusta les chaînes, les fit grincer, comme pour s'assurer que chaque recrue entendrait le son métallique. Puis il s'arrêta, les mains croisées dans le dos, et balaya l'assemblée d'un regard. Il sourit.

La porte du bâtiment principal grinça.

Un silence de mort s'abattit sur les rangs. Cent trente recrues, alignées en trois lignes serrées, retinrent leur souffle.

Hugo apparut.

Il avançait pieds nus sur le gravier, encadré par deux soldats, vêtu seulement d'un short. Ses doigts tremblaient.

Cent-trente paires d'yeux. Cent-trente garçons de son âge. Cent-trente témoins.

Les soldats le poussèrent vers le portique.

Moreau s'avança, ses bottes écrasant les cailloux, son ombre découpant Hugo comme une cible. Il s'arrêta à un mètre de lui, les mains croisées dans le dos, un sourire en lame de couteau aux lèvres.

— Ce garçon, annonça-t-il, la voix portant comme un coup de massue, s'est rendu coupable de masturbation.

Un frisson parcourut les rangs. Masturbation. Le mot résonna comme une condamnation. Hugo sentit ses joues s'embraser. Ce n'était même pas vrai. Mais peu importait.

Moreau continua, savourant chaque syllabe :

— Il recevra dix coups de fouet.

Un silence. Puis :

— De plus, il a menti.

Un nouveau silence. Plus lourd.

— Cinq coups supplémentaires.

Moreau se tourna vers Hugo, les yeux brillants d'une cruauté glacée.

— Retire ton short.

Hugo hésita. Son short. C'était tout ce qui lui restait. Une dernière barrière entre lui et l'humiliation totale. Il serra les dents, les doigts tremblants. Cent-trente regards.

D'un geste sec, il fit glisser son short. Nu. Complètement nu, devant eux tous.

Personne ne broncha.

Moreau fit un geste sec vers les deux soldats.

— Attachez-le.

Les soldats avancèrent, sortirent des bracelets de cuir épais – deux centimètres de large, avec un anneau métallique. Ils saisirent les poignets de Hugo, les enserrèrent dans le cuir, puis accrochèrent les anneaux à la barre du portique avec des chaînettes. Hugo se retrouva suspendu, les bras écartés, les pieds

à peine touchant le sol.

La chaîne grinça. Hugo retint un gémissement, les doigts agrippés aux anneaux de métal comme s'il pouvait encore s'y raccrocher. Il ne pouvait plus bouger. Juste attendre. Juste sentir le vent glacé lui mordre la peau.

Moreau tourna lentement la tête vers les rangs, un flacon à la main. Pas un mot. Juste un regard qui balaya les recrues, s'attardant sur chacune, comme s'il cherchait une faiblesse à exploiter. Ou une âme à briser.

Ses yeux s'arrêtèrent sur Marc.

Moreau avança d'un pas, le flacon à la main. Une crème blanche, épaisse, à l'odeur de menthol et d'antiseptique. Une odeur qui rappelait l'infirmerie. Les doigts de l'infirmier. La honte.

Il tendit le flacon vers Marc sans un mot.

Marc ne bougea pas. Son estomac se noua. Pourquoi lui?

— Applique ça sur son corps.

Marc hésita. Ses doigts tremblèrent au-dessus du bouchon. Hugo ne bougeait pas. Juste ses côtes qui se soulevaient, trop vite, et ses doigts qui s'enfonçaient dans ses paumes.

Marc ouvrit le flacon. L'odeur lui piqua les narines. Il s'approcha. Hugo ferma les yeux.

— Désolé mec, je n'ai vraiment pas le choix, murmura Marc, si bas que seul Hugo put l'entendre.

Hugo ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Il se contenta de hocher la tête, une fois, les lèvres serrées. Comme s'il comprenait. Comme s'il savait que Marc n'avait pas le choix.

Marc trempa ses doigts dans la crème. Glacée. Il commença par les épaules. Hugo sursauta, un frisson lui parcourant l'échine. Marc étala le produit en cercles lents, sentant sous ses paumes les omoplates saillantes, les muscles tendus comme

des câbles. Il descendit vers le dos, les reins, les fesses. Hugo serra les dents, un gémissement étouffé lui échappant.

La crème commença à agir presque immédiatement. D'abord, une sensation de froid, comme si on avait étalé de la glace sur sa peau. Puis une brûlure, sourde, qui s'infiltra dans ses muscles, ses nerfs, comme des milliers d'aiguilles. Hugo serra les dents. Il ne pleurerait pas. Pas devant eux. Pas devant *lui*. Pas devant Moreau, qui observait chaque frisson, chaque contraction de ses épaules.

Élias détourna les yeux. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de regarder.

Nathan serra les poings. La couverture. Le sperme. C'était lui. C'était sa faute. Et Hugo allait payer pour ça. Hugo, qui n'avait rien fait. Hugo, qui allait souffrir à cause de lui. Il sentit une bile amère lui monter dans la gorge, partagé entre la honte et le soulagement de ne pas être celui qui était suspendu au portique.

Marc passa aux cuisses, aux mollets. Puis, enfin, au torse. Les abdominaux de Hugo étaient bien dessinés, tendus par la peur. Marc effleura sa peau, sentant sous ses doigts les côtes saillantes, le cœur battant à tout rompre. Hugo ferma les yeux. Une larme perla au coin de sa paupière, glissa le long de sa joue.

Marc recula, les mains tremblantes, le flacon vide. Moreau le lui arracha sans un regard, comme s'il n'était plus qu'un outil.

— Bien.

Puis il se tourna vers l'assemblée, la voix claquant comme un fouet :

— La crème va attendrir sa peau.

Un silence.

— Pour que chaque coup soit le plus douloureux possible.

Moreau se pencha vers l'oreille de Hugo :

— Tu sens ça, soldat ? murmura-t-il, assez fort pour que les

premiers rangs entendent. C'est l'odeur de la discipline. Tu vas t'en souvenir.

Hugo ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Mais Moreau n'attendait pas de réponse. Il se redressa, satisfait, et retourna à sa place, comme un metteur en scène qui admire son œuvre.

Quinze minutes.

Les quinze minutes qui suivirent furent les plus longues de leur vie. Hugo, suspendu, sentait la crème sécher sur sa peau, la rendant hypersensible. Chaque souffle de vent lui arrachait un frisson. Les recrues, immobiles, retenaient leur respiration. Certaines priaient. D'autres maudissaient en silence. Toutes savaient une chose : dans quelques instants, les cris de Hugo seraient leur bande-son. Et qu'elles le veuillent ou non, elles écouteront. Parce que c'était ça, la caserne. Apprendre à regarder la souffrance en face. Apprendre à ne pas détourner les yeux.

Marc fixa ses mains. Elles tremblaient encore. Il ne les reconnaîtrait plus.

Chapitre 47 : Hugo

J5 - 10h40

Malo fixait Hugo. Nu. Exposé. Attaché. Son corps luisait sous la crème blanche. Une préparation méticuleuse à la douleur.

Ils étaient arrivés le même matin mais dans des camions militaires différents, à quelques heures d'intervalle. Hugo avait été affecté à l'unité 604 sous les ordres du sergent Moreau alors que lui avait été affecté à l'unité 606, sous les ordres du sergent Dubois.

Malo connaissait Hugo. Ils avaient été la même classe au lycée pendant un an. Ils avaient même fait un exposé d'histoire ensemble. Un après-midi pluvieux, il était allé chez lui pour travailler l'exposé. Malo se souvenait d'avoir levé les yeux vers lui à un moment, et d'avoir pensé, sans vraiment oser se l'avouer : Il est mignon, avec ses yeux bleus.

Rien de plus. Juste une observation, légère, éphémère. À l'époque, Malo avait des amis, des copains de classe, des complices de sortie. Mais pas de vie amoureuse. Pas vraiment. Il ne se posait pas de questions. Pas encore.

Il avait néanmoins toujours remarqué les garçons. Pas de

façon obsessionnelle, non. Juste un regard qui s'attardait parfois sur les torsos nus quand les garçons jouaient au foot. Rien de sexuel. Juste une fascination discrète, presque innocente.

L'été qui avait suivi, les choses avaient évolué. Ses parents l'avaient inscrit dans un camping près de la mer. Le soleil tapait dur sur les tentes, l'odeur de crème solaire se mêlait à celle du sel, et les rires résonnaient entre les pins. Et puis il y avait eu Clément. Un garçon de son âge, aux cheveux châtain clairs décolorés par le soleil, toujours souriant, toujours en mouvement. Les yeux marrons, le bronzage d'un surfeur, un grain de beauté sur la joue droite. D'abord, ils avaient été amis. Ils jouaient aux cartes sous la tente commune, se défiaient en apnée près des rochers, partageaient des glaces qui fondaient trop vite sous la chaleur. Puis étaient venues les baignades, les vagues qui les projetaient l'un contre l'autre, leurs rires étouffés quand l'eau leur piquait les yeux. Un jour, Clément avait posé sa tête sur l'épaule de Malo, juste comme ça, parce qu'il était fatigué. Malo avait senti son cœur battre un peu plus vite, sans comprendre pourquoi.

Et puis, il y avait eu le baiser. Pas un vrai baiser. Juste leurs lèvres qui s'étaient frôlées, timides, maladroitement, sous le ciel rose du coucher de soleil. Clément avait ri, un peu gêné, et Malo avait ri avec lui, le visage en feu. Ils n'étaient pas allés plus loin. Juste ça. Une étreinte rapide, presque platonique, mais qui avait tout changé.

Il n'était pas comme les autres.

Pas malade. Pas anormal. Juste... différent.

De retour, il avait parlé à sa mère. Pas avec des mots grandiloquents. Pas avec une déclaration solennelle. Juste, les doigts serrés autour de son mug de chocolat chaud :

— Maman... cet été... j'ai embrassé un garçon.

Elle avait levé les yeux de son livre, l'avait regardé un long moment, puis avait souri.

— Et alors, mon chéri ?

Rien de plus. Juste ça. Juste ces quatre mots, légers comme une caresse, qui avaient fait s'effondrer des années de doute.

Le lendemain, son père avait abordé le sujet avec lui, le regard franc.

— Écoute, fiston... tes préférences, c'est tes préférences. Moi, je t'aime. Point. Puis, pour dédramatiser, il avait ajouté en sourire en coin :

— Les nanas, c'est compliqué, mon fils. T'as de la chance.

Malo avait ri, soulagé, même s'il avait senti, sous la blague maladroite, une ombre de tristesse. Plus tard, il avait surpris un regard entre ses parents, rapide, chargé. Ils n'avaient jamais rien dit. Jamais avoué qu'ils espéraient des petits-enfants, une vie « normale », un schéma qu'ils connaissaient. Ils s'en seraient défendus avec véhémence : « On t'aime comme tu es. » Et c'était vrai. Mais Malo avait vu, dans leurs yeux, cette petite lueur de deuil. Pas pour lui. Pour l'idée qu'ils s'étaient faite de son avenir.

L'automne avait apporté Matéo.

Un nouveau, un joueur de handball dans son équipe, les épaules larges, et un sourire qui faisait battre le cœur de Malo un peu plus vite. Ils s'étaient rapprochés discrètement – parce que Matéo n'avait rien dit à ses parents, parce que personne, dans le club, ne devait savoir. Ils riaient avec les autres quand les blagues homophobes fusaient dans les vestiaires. Personne ne se doutait de rien.

Puis un après-midi, alors que les parents de Malo étaient absents et que la maison était silencieuse, tout avait basculé.

Un regard. Une main qui glissait sur un torse. Une respiration qui s'accélérait. Et puis plus de retour en arrière : leurs corps enlacés, leurs souffles mêlés, leurs peaux qui apprenaient à se connaître, tremblantes et avides. Ce n'était plus une étreinte platonique. Ce n'était plus un baiser volé. C'était du désir, brûlant et honnête.

Ça avait duré des mois.

Des mois de mensonges, de regards furtifs, de doigts qui se frôlaient. Des mois à se demander si quelqu'un les observait, si quelqu'un savait. Des mois à se dire que ça ne pouvait pas durer.

Et puis Matéo était parti.

Pas par choix. Pas par lassitude. Juste parce que la peur avait finir par l'emporter. « Mes parents... ils ne comprendraient pas. » Malo avait serré les dents. Il avait compris.

Après ça, il avait eu des aventures. Une nuit, parfois deux. Des rencontres sans lendemain. Rien de sérieux. Juste des moments volés, des souffles partagés, des corps qui se cherchaient avant de se perdre.

Puis le lycée s'était terminé.

Puis il avait eu dix-neuf ans.

Puis la lettre était arrivée.

« Convocation pour le service militaire obligatoire. »

Un lieu. Une date. Une heure.

Le camion militaire l'avait ramassé à l'heure dite, sans un mot, sans un regard. Il avait été conduit dans cette caserne, mis en rang, mis à nu, douché, désinfecté, inspecté par un infirmier, rasé. Et c'est là qu'il croisa le regard de Hugo qui attendait son tour pour être inspecté par l'infirmier.

Hugo était dans l'unité 604, lui dans l'unité 606, une chambrée

plus loin. Chaque unité avait son propre programme, mais il faisaient parfois des exercices militaires ou un match de rugby ensemble. Malo regardait Hugo lors de ces exercices. Ses yeux bleus étaient toujours aussi beaux.

Quelques jours plus tôt, Malo avait été convoqué à une contre-visite médicale car l'infirmier avait constaté des « anomalies », lors de ta visite d'entrée. Trois autres garçons étaient alignés contre le mur de l'infirmerie, nus, tremblants, les yeux baissés. Hugo en faisait partie.

Malo se souvient de la question du sergent posée à Hugo :

— « Et toi, soldat ? Tu préfères les garçons ? »

Hugo avait répondu non.

La question lui avait été adressée à lui.

Une seconde. Deux. Assez longtemps pour que Malo sentent son propre cœur s'emballer, pour qu'il revoie Clément, sous le ciel rose, leurs lèvres qui s'effleuraient ; pour qu'il entende Matéo murmurer « Personne ne doit savoir » dans l'obscurité de sa chambre. Puis Hugo avait menti.

— « Non, sergent. »

L'un des garçons avait craqué. Il, avait avoué d'une voix brisée. « Oui, sergent. » Deux mots. Assez pour sceller son sort : régiment disciplinaire. Trois mois dans l'enfer de Haybrouck, où les punitions étaient pires que tout ce qu'ils connaissaient ici. Malo avait vu le regard de ce garçon se vider, comme si on venait de lui arracher l'âme. Personne n'avait osé le toucher, le reconforter. Personne n'avait même respiré trop fort.

Et maintenant, Malo était là.

Debout, au deuxième rang, les doigts enfoncés dans ses cuisses jusqu'à la douleur.

Devant lui, Hugo. Nu. Tremblant. Il allait exercices le fouet.

Chapitre 48 : Le fouet

J5 - 10h50

Le fouet de Moreau n'était pas un fouet de cuir épais, conçu pour déchirer la chair et marquer à vie. Non. Le sien était une œuvre d'art sadique, calculée pour maximiser la souffrance *sans laisser de traces*. La poignée, en bois de frêne poli par des décennies d'usage, épousait sa main comme un prolongement de sa volonté. Mais c'était la lanière qui faisait toute la différence : un tressage serré de cuir de veau, souple et léger, tanné dans un mélange d'huiles et de sels pour le rendre à la fois résistant et incroyablement précis. À son extrémité, des lanières fines comme des fils chirurgicaux, affûtées pour frapper chaque nerf sans entamer la peau.

Et la douleur ?

Elle était fulgurante.

À l'impact, les lanières s'éparpillaient sur la peau, fouettant chaque terminaison nerveuse, chaque muscle, chaque tendon. Pas de sang. Pas de cicatrice. Juste une brûlure blanche, une douleur pure qui irradiait dans les os, comme un fer rouge appliqué sur la chair. La peau rougissait, gonflait, devenait

brûlante au toucher.

Moreau adorait ça.

Il adorait voir leurs yeux s'écarquiller, leurs corps se tordre, leurs bouches hurler des mots brisés. Faire souffrir ces garçons lui procurait un plaisir intense. Et aujourd'hui, Hugo allait lui offrir un spectacle parfait.

L'infirmier apparut, stéthoscope autour du cou. Il se planta devant Hugo, lui souleva le menton d'un doigt méprisant, et colla son instrument contre sa poitrine.

— Cœur régulier. Respiration stable, déclara-t-il, fort, théâtral. Apte à recevoir la punition.

Une mascarade. Tout était joué d'avance. L'infirmier avait déjà examiné Hugo deux jours plus tôt. Il savait. Mais il jouait son rôle, comme Moreau jouait le sien.

Le sergent sortit un morceau de bois de sa poche – vingt centimètres de frêne poli, usé par des centaines de bouches avant celle de Hugo.

— Ouvre.

Hugo obéit, les lèvres tremblantes.

— Mords.

Ce n'était pas de la clémence. C'était une théâtralisation supplémentaire – un moyen de montrer que Hugo était réduit à un animal qu'on prépare pour l'abattage.

Hugo ferma les yeux. Il entendit son cœur battre, sourd et irrégulier, comme un tambour avant l'exécution. Il sentit la sueur froide lui couler dans le dos, visqueuse, comme si son corps savait déjà ce qui allait venir.

Moreau recula. Il fit siffler le fouet dans l'air, le laissant claquer au sol une première fois. Un avertissement.

— Tu crois que ça fait mal, soldat? murmura-t-il en se penchant vers Hugo, son souffle chaud contre son oreille.

Attends le dixième coup. Attends que ta peau soit si sensible que l'air te brûle. Alors tu sauras ce que c'est, la vraie discipline.

Le premier coup claqua.

Une douleur blanche, aveuglante, explosa dans le dos de Hugo comme un éclair. Il hurla, un cri rauque, inhumain, qui lui déchira la gorge. Le bâton tomba de sa bouche. Ses doigts se crispèrent sur les chaînes, ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes jusqu'au sang.

Les recrues retinrent leur souffle. Elles voyaient tout : les muscles de Hugo se contracter, ses côtes se soulever par saccades, ses larmes couler – non pas de faiblesse, mais de douleur pure.

Nathan serra les dents, une nausée lui tordant l'estomac. *C'est ma faute. C'est MOI qui ai menti.*

Charles fixa Hugo, les mâchoires serrées jusqu'à en avoir mal. *Combien de temps avant que ce soit mon tour ?*

Marc trembla, les larmes lui brûlant les yeux. *Je l'ai touché. J'ai étalé cette crème sur lui. Comme si je l'avais marqué.*

Théo serra les poings, une rage noire lui montant à la gorge. *Et nous, on regarde. On regarde et on ne dit RIEN.*

Moreau sourit. Il aimait ça – ces cent paires d'yeux, ces cent-trente garçons qui savaient qu'ils auraient pu être à la place de Hugo.

— Un.

Il laissa la douleur s'installer. Hugo haletait, ses côtes se soulevant par saccades, son corps entier tremblant comme une feuille sous la tempête. Moreau fit danser le fouet dans l'air, le laissant siffler, claquer, promettant sans frapper.

Le deuxième coup – plus bas, juste au-dessus des fesses. Hugo hurla, désespéré, ses jambes flageolant. Les chaînes le retinrent, l'obligèrent à rester debout.

— Deux.

L'infirmier s'approcha, professionnel, froid. Il posa deux doigts sur le poignet de Hugo, compta les pulsations, puis haussa les épaules.

— On peut continuer, sergent. Il est parfaitement conscient. Moreau acquiesça, les lèvres étirées en un rictus.

— Alors continuons.

Le troisième coup fut horizontal, en plein milieu du dos. Hugo crut que sa colonne allait se briser. La douleur irradiait dans ses épaules, descendit le long de ses bras, explosa dans ses doigts. Il hurla, la tête renversée en arrière, les veines de son cou saillantes.

— Trois.

Moreau aimait attendre. Une minute. Deux. Faisant tourbillonner le fouet, le laissant siffler comme une menace.

Hugo pendait, haletant, chaque seconde une torture, chaque sifflement une promesse de souffrance. Il priait pour que le coup arrive, juste pour que ça s'arrête.

CLAC.

— Quatre.

Enzo observait la scène, les lèvres pincées. Il se disait que Hugo n'avait pas été malin. Il s'était fait prendre. Combien d'autres, dans cette chambrée, avaient cédé à l'appel du corps ? Lui-même y avait pensé. Deux ans sans rien, à 19 ans... C'était une aberration. Forcément, tôt ou tard, ils finiraient tous par exploser. D'ailleurs Enzo avait entendu Nathan se masturber pendant la tempête. Les respirations saccadées, les mouvements étouffés sous les couvertures, les soupirs trop longs. Mais Nathan, lui, avait veillé à ne laisser aucune trace.

Le cinquième coup s'enroula autour de son torse et frappa les pectoraux. Un hurlement aigu s'échappa de la gorge de Hugo.

— Cinq.

L'infirmier revint, théâtral.

— Toujours conscient, sergent.

Moreau hocha la tête, satisfait.

— Bien. Continuons.

Il se pencha vers Hugo, jusqu'à ce que son souffle frôle son oreille.

— Plus on avance, plus les coups seront douloureux.

Hugo essaya de reculer, mais les chaînes le retinrent, immuables.

Le sixième coup s'enroula autour de son torse, mordant les abdominaux. Hugo hurla, se tordant, suppliant entre deux sanglots.

— Six.

Chaque gémissement était une musique pour Moreau. Chaque larme, une victoire.

Les recrues entendaient leur propre respiration, saccadée, trop forte. Elles savaient qu'elles devaient regarder.

Théo fixait la scène, les doigts crispés sur ses bras.

Pourquoi personne ne dit RIEN ?

Il scanna les visages autour de lui, cherchant une étincelle de révolte. Mais il ne vit que des regards fuyants, des mâchoires serrées.

Personne.

Juste le vide.

Le septième coup claqua.

— Sept.

Hugo n'avait plus la force de hurler. Juste des hoquets silencieux, un corps brisé suspendu aux chaînes.

Le huitième coup fut le plus violent.

Un hurlement animal déchira l'air.

— Huit!

Hugo supplia :

— Pardon... Pitié... Arrêtez... Je vous en prie...

Moreau sourit.

Il prit son temps pour le neuvième coup.

Un hurlement qui n'avait plus rien d'humain sorti de la bouche de Hugo.

Le dixième coup tomba.

L'infirmier revint, indifférent.

— Toujours conscient de ce qu'il subi, sergent.

Moreau hocha la tête.

— Bien.

Hugo pendait, brisé. Son corps n'était plus qu'un amas de douleur et de sueur.

Les coups s'enchaînaient maintenant sans répit, comme une horloge infernale.

— Onze. Douze. Treize.

Hugo ne sentait plus ses jambes. Il ne voyait plus que des taches noires, des éclairs de douleur.

— Quatorze.

Le dernier coup avant la fin.

Moreau fit danser le fouet, savourant ce moment où Hugo savait que le pire était proche – et ne pouvait rien faire.

CLAC.

— Quinze.

Le fouet s'abattit une dernière fois, plus violent que les autres.

Hugo s'effondra dans les chaînes, son corps tremblant, son esprit brisé.

Il n'avait plus la force de hurler.

Juste un gémissement pathétique, qui se perdit dans le silence.

Moreau recula, satisfait.

— Tu t'en souviendras, soldat.
Et Hugo savait qu'il avait raison.
Il n'oublierait jamais.

Chapitre 49 : Le rattrapage

J5 - 11h20

Hugo avait disparu, traîné vers le cachot par les deux soldats, son corps marqué par le fouet encore tremblant sous les chaînes. Les unités se dispersèrent, chacune retournant à son programme.

Pour l'unité 604, la matinée se poursuivit par l'exercice de la planche. Onze corps alignés en appui sur les avant-bras, les pieds en équilibre sur la pointe des orteils. Les muscles tremblaient, les épaules brûlaient. *Le premier qui lâche sera éliminé*, avait rappelé Moreau d'une voix rauque. *Les autres s'affronteront deux par deux pour le repas.*

Personne ne parlait. Personne n'osait même respirer trop fort. L'image de Hugo, suspendu, hurlant sous les coups, leur brûlait la rétine. Pierre fut le premier à céder, ses bras flageolants s'effondrèrent.

Les combats furent expédiés, mécaniques. Les vainqueurs mangèrent sans appétit, les yeux vides, les doigts serrés autour des couverts. Élias et Lucas, assis côte à côte, gagnants tous les deux, sentaient leurs épaules se frôler. Depuis la grotte, ils n'avaient pas échangé un mot. Pas un regard de trop. Juste des

effleurements furtifs, des silences chargés.

Que se seraient-ils dit, s'ils avaient osé ? Élias fixait son assiette, revivant la chaleur de Lucas contre lui, le goût de sa peau, la façon dont leurs souffles s'étaient mêlés. Mais ici, sous les néons crus et les regards des autres, tout cela semblait irréel. *Et après ?* se demandait-il. *Comment continuer, dans cet enfer où chaque geste est surveillé, chaque désir un crime ?*

Lucas, lui, gardait les yeux rivés sur sa nourriture, les mâchoires serrées. Il revoyait Élias dans la grotte, ses doigts tremblants, ses lèvres avides. Il aurait voulu lui dire quelque chose. N'importe quoi. Mais les mots restaient coincés dans sa gorge. *Et si quelqu'un comprenait ?*

Après le repas, Moreau annonça d'une voix rauque :

— La course d'orientation d'il y a deux jours a été une catastrophe. Vous n'avez pas respecté les temps sauf quatre. On recommence. Aujourd'hui.

Un frisson parcourut les rangs. Comme c'était la deuxième fois, il abaissa la limite d'une demi-heure : trois heures au lieu de trois heures trente. Et cette fois, chaque minute de retard vaudrait *deux* tours de terrain avec un sac, pas un.

— Vous avez intérêt à faire mieux.

Entre 12h30 et 13h25, les garçons partirent, échelonnés de cinq minutes en cinq minutes. Lucas s'élança en premier, son corps puissant disparaissant entre les arbres. Quand ce fut son tour, Élias sentit l'air frais lui fouetter le visage. La forêt, sans l'orage, était presque paisible. Les branches ne se tordaient plus comme des griffes, le sol n'était plus un boursier traître. *Presque trop facile*, songea-t-il en accélérant le pas.

Puis il le vit. Le chêne, fendu en deux par la foudre, barrait le chemin.

Élias ralentit, le cœur battant. *La grotte.*

Juste là, sur la droite, sombre et silencieuse comme un secret. *Et si Lucas m'y attendait ?* Un frisson lui parcourut le dos. Il hésita, les doigts crispés. *Il faut que j'aille voir.*

Il s'engagea dans l'ombre de la grotte, le souffle court. Mais rien. Juste le vide, l'odeur de terre humide, le souvenir de leurs corps enlacés. Il revint sur ses pas, le regard fuyant, comme si la grotte elle-même pouvait le trahir. *Il n'est pas là.* La déception lui serra la gorge, aussi douloureuse que la peur d'être surpris. *Il n'est pas là.*

Il repartit en courant, les pensées en désordre. Élias ne pouvait s'empêcher de revivre chaque détail de la grotte, chaque caresse, chaque souffle. *Et maintenant ?* se demandait-il. *Est-ce que ça s'arrête là ? Est-ce qu'on fait semblant de ne rien ressentir ?*

Un à un, les garçons arrivèrent au hangar, haletants mais dans les temps. Même Charles, requinqué par les repas volés, était dans les temps. Il ne fallait pas traîner car il fallait maintenant revenir à la caserne.

Ils coururent. Et cette fois, aucun ne dépassa les trois heures.

Quand Élias franchit la ligne d'arrivée il pensait à Lucas. *Il n'était pas dans la grotte.* Ce qu'ils avaient partagé avait-il été qu'un rêve ? Effacé par la réalité brutale de la caserne ? *Est-ce que ça s'arrête là ?*

Il était 16h20. Les onze garçons se tenaient au garde-à-vous devant Moreau, les épaules raides, regardant droit devant eux. Ils attendaient. Toujours. L'épreuve suivante. La souffrance. Personne ne parlait. Personne ne bougeait. Juste le silence. La journée n'était pas terminée.

Chapitre 50 : Le bois

J5 - 16h30

Moreau conduisit les onze recrues en lisière de forêt, là où s'élevait un tas de bois brut, haut comme un homme. Les bûches, empilées en désordre, semblaient les attendre, silencieuses et menaçantes. Il leur distribua des haches, le métal froid et lourd dans leurs paumes déjà marquées par les callosités des jours précédents.

— Fendez. Chargez. Quand ce sera fini, vous pourrez manger. Et dormir. Peut-être.

Personne ne demanda à quoi servirait ce bois. Il n'y avait ni chauffage ni eau chaude dans la caserne. Personne ne posait jamais de questions. Les questions valaient des punitions. Et les punitions, ici, n'étaient jamais des menaces en l'air.

Jules attrapa sa hache avec une aisance qui trahissait l'habitude. Il avait déjà fendu du bois, l'un des nombreux emplois physiques qu'il avait enchaînés pour nourrir Noé. *Deux ans. Juste deux ans.* La pensée lui traversa l'esprit, aussi brève qu'un éclair. Il leva la hache, visa le centre de la bûche, et frappa. Le bois se fendit net, comme s'il n'avait attendu que lui.

Charles, lui, hésita. Il souleva la hache, maladroit, et l'abattit trop près du bord. La lame s'enfonça à moitié, bloquée. Il tira, les doigts glissant sur le manche humide de sueur. Rien. La bûche resta intacte, moqueuse. Il recommença, les mâchoires serrées. *Je n'ai jamais rien fait de mes mains.* La honte lui montait aux joues, aussi brûlante que l'effort. Il jeta un coup d'œil à Jules, dont les mouvements étaient fluides, presque dansants. *Lui, il sait.* Charles serra les dents et frappa encore, plus fort. La hache ricocheta, manquant de peu son pied nu.

— « Attention, Charles », ricana Enzo depuis la bûche voisine, sans lever les yeux de sa tâche. « Si tu te coupes un orteil, Moreau va te faire ramper jusqu'à l'infirmerie. »

Charles ne répondit pas. Il n'avait pas la force de répliquer. Il se contenta de hocher la tête et de recommencer, les bras tremblants.

À 18h45, la nuit commençait à tomber, teintant la forêt de bleutés sinistres. La moitié du tas était encore intacte. Leurs épaules brûlaient, leurs paumes saignaient. Personne ne parlait. Juste le *thoc* sourd des haches dans le bois, le craquement des bûches, le souffle rauque des garçons.

— On continue, annonça Moreau, adossé à un arbre, les bras croisés. À la lune, s'il le faut.

Un silence. Personne ne protesta. Personne n'osa même soupirer.

Pierre, les yeux cernés, fixait ses mains couvertes d'ampoules crevées. *Combien de temps encore ?* Il revit Antoine, qui l'avait laissé gagner le combat pour le laisser manger. *Un geste d'humanité.* Il serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes. *Un jour, je te rendrai ça.*

À côté de lui, Alexandre fendait les bûches avec une précision

mécanique, comme s'il scindait ses propres doutes en deux. Il jeta un regard vers Charles, dont les épaules s'affaissaient à chaque coup. *Il ne tiendra pas.* La pensée lui traversa l'esprit. Puis posa sa hache et à s'approcher.

— Tiens. Il attrapa une bûche, la plaça sur le billot devant Charles, et abattit sa hache d'un geste sec. Le bois se fendit en deux. — Comme ça. Frappes au centre. Pas sur le bord.

— Merci, murmura-t-il, si bas que seul Alexandre l'entendit.

Alexandre ne répondit pas. Il retourna à sa bûche, mais quelque chose, dans sa poitrine, s'était légèrement desserré.

À 21h30, le tas était enfin fendu. Il restait à charger les bûches dans la remorque, une par une. Leurs bras tremblaient, leurs genoux flageolaient. La lune, pâle et indifférente, éclairait à peine leurs silhouettes courbées.

— Pourquoi on fait ça ? Murmura Théo, les dents serrées, en soulevant une bûche. À quoi ça sert, ce bois ?

Personne ne répondit. Personne ne savait. Peut-être à rien. Peut-être juste à les briser un peu plus.

À 22h30, la remorque était pleine. Moreau les toisa, un sourire en coin.

— Bien. Maintenant, combats pour le dîner.

Les combats furent expédiés, mécaniques. Cinq bols de bouillie froide et du pain dur attendaient les gagnants. Les autres regardèrent, les estomacs vides, les poings serrés.

À 23h30, sous la douche glacée, Élias ferma les yeux. Il revit la grotte, la chaleur de Lucas, ses mains sur sa peau. *Est-ce que ça s'arrête là ?* Il rouvrit les yeux et vit Lucas, de l'autre côté de la salle, qui le fixait. Un frisson le parcourut. Lucas ne détourna

pas le regard. *Non. Ça ne s'arrête pas là.*

Moreau les fit aligner, en slip, au garde-à-vous. Dix minutes. Quinze. Leurs genoux tremblaient, leurs paupières pesaient comme du plomb. Personne ne bougeait. Personne n'osait.

Enfin, Moreau éteignit la lumière d'un geste sec.

Dans l'obscurité, le matelas du bas du premier lit était vide.

Hugo était toujours au cachot.

Pour combien de temps ? Personne ne le savait.

Chapitre 51 : La tache maudite

J5 - Après le coucher

Nathan retint son souffle. Les respirations autour de lui s'étaient enfin ralenties, lourdes, régulières. De 4h30 à 23h45. Plus de dix-neuf heures d'épreuves avaient épuisé tout le monde. Les corps gisaient inertes, comme morts. Personne ne bougeait. Personne ne devait bouger.

Il attendit encore. Une minute. Deux. Le silence était si épais qu'il entendait les battements de son propre cœur.

D'un mouvement lent, presque imperceptible, il glissa un pied hors du lit. Il sentit le béton glacé sous ses pieds. Pas un bruit. Pas un gémissement. Il attrapa une gourde puis la posa sur son lit et se recoucha. Il la porta à ses lèvres, feignant une gorgée, puis la reposa sur le matelas. Si quelqu'un l'observait dans l'obscurité, il ne verrait qu'un garçon assoiffé.

Mais personne ne l'observait. Personne ne le surveillait.

Il attendit. Trente longues minutes. Les ombres dansaient sur les murs, déformées par la faible lueur de la lune qui filtrait à travers les barreaux. Chaque craquement de la charpente, chaque soupir étouffé lui glaçait le sang.

Enfin, il agrippa la gourde. Ses doigts tremblaient. Il la renversa lentement, laissant l'eau s'écouler sur la minuscule tache de sperme qui avait fait condamner Hugo. Le liquide s'infiltra, silencieux. Puis il se mit à frotter. Doucement d'abord, puis avec plus de force, les doigts enfoncés dans le tissu, comme s'il voulait arracher la souillure elle-même. Les minutes s'étirèrent, interminables. La peur lui tordait l'estomac.

Il s'arrêta net. Le cœur battant à tout rompre, il écouta. Rien. Toujours rien.

Il attendit encore. Trente autres minutes, le corps raide, les oreilles tendues vers le moindre bruissement.

Enfin, il se releva, les muscles endoloris. D'un geste précis, il remplaça la gourde à sa place initiale. Un dernier regard vers les formes endormies autour de lui. Personne ne s'était réveillé.

Il se recoucha

Chapitre 52 : Le diagnostic

J5 - Pendant la nuit

Théo entra dans la salle. Les murs étaient nus. Un bureau, deux chaises, une lampe qui éclairait à peine les murs couverts de noms barrés. Assis derrière le bureau, deux hommes : l'un avec une blouse blanche feuilletait un dossier. À côté de lui, un autre homme, écrivait dans un carnet, le visage creusé par la fatigue.

L'homme à la blouse blanche leva les yeux :

— Assieds-toi, soldat.

— Qui êtes-vous ? Demanda Théo.

— Je suis le Docteur Rieux, dit l'homme à la blouse blanche et lui c'est Tarrou. On t'attendait. Assieds-toi.

Théo s'assit, mal à l'aise.

— Pourquoi m'attendiez-vous ?

Tarrou ferma son carnet.

— Parce que tu sais.

— Je sais quoi ?

— Que Moreau est un bourreau. Que Hugo souffre.

Rieux poussa un dossier vers lui.

— Et que toi, tu regardes.

Théo ouvrit le dossier. Une seule phrase, répétée en boucle :
« *Théo a vu. Théo a entendu. Théo n'a rien fait.* »

— Je ne pouvais pas faire autre chose ! Protesta Théo.

— Si, dit Rieux. Tu pouvais crier. Tu pouvais détourner les yeux. Tu peux te souvenir. Mais tu as choisi de ne rien faire.

— Et vous, vous faites quoi ? Lança Théo, en colère.

Rieux sourit, amer.

— Moi, je soigne. Tarrou, il témoigne. Nous, on a choisi notre camp. Il tapota le dossier. Toi, tu as choisi le sien.

— Le sien ? Théo se leva. Je ne suis pas comme Moreau !

— En es-tu sûr ?

Un silence. Théo serra les poings.

— Comme Moreau ?

— Oui, répondit Tarrou. Moreau, au moins, il assume. Toi, tu laisses faire. Et ça, c'est être complice.

Rieux prit un stylo et le posa devant Théo.

— Écris. Une phrase. « J'ai eu peur, » « Je n'ai rien fait. » Peu importe. Mais assume.

Théo regarda le stylo, puis les deux hommes.

— Et après ? Ça changera quoi ?

— Rien, dit Rieux. Sauf que tu auras cessé de mentir.

Théo prit le stylo. Sa main trembla, il écrivit : « *Théo a eu peur, il a laissé faire.* »

Tarrou hoche la tête.

— Maintenant, tu sais.

Sur le mur, un miroir fissuré reflétait son visage. Mais ce n'était pas le sien. Les traits étaient les mêmes, mais les yeux étaient vides, et les lèvres murmuraient en silence : « Tu sais. »

Théo se réveilla en sursaut, le cœur battant.

Le plafond, strié de fissures, semblait respirer au rythme des ronflements étouffés, et quelque part, un ressort de lit gémit

comme une plainte.

VII

Le sixième jour (J6)

Chapitre 53 : Pieds nus

J6 - 4h30

C'était le sixième réveil dans cette chambrée, sixième matin où la peur se mêlait à l'épuisement. Les cinq minutes du matin étaient devenues une horloge interne, un compte à rebours gravé dans leurs os. *Quatre minutes. Trois.* Les doigts d'Enzo tremblèrent en nouant ses lacets. *Pourquoi j'ai traîné?* La question lui brûla l'esprit comme une gifle.

Il revit le lycée, les couloirs bruyants, les professeurs qui le suivaient des yeux, leurs remarques sarcastiques quand il arrivait en retard, les heures de colle qu'il accumulait sans jamais les faire. « *Monsieur Enzo, encore en retard?* » Le prof d'histoire-géo, un petit homme chauve aux lunettes épaisses, lui avait un jour tendu un mot d'absence. Enzo l'avait déchiré sous ses yeux, un sourire narquois aux lèvres. « *Qu'est-ce que vous allez faire, hein? Me coller? Allez, faites-moi rire.* » Le prof avait rougi, les doigts serrés sur son stylo, incapable de répliquer. Enzo avait ri, entouré de ses potes. Ici, il n'y avait pas de potes. Pas de profs impuissants. Juste Moreau.

Le coup de sifflet retentit.

Les autres se précipitèrent dehors, torsos nus, baskets aux pieds. Enzo, lui, était encore en train d'ajuster son lit au carré, les doigts maladroits. *Putain*. Il se rua vers la porte, mais il savait déjà. Il était trop tard.

Moreau les attendait, immobile, les bras croisés. Ses yeux balayèrent la ligne des recrues, s'arrêtèrent sur Enzo. Un sourire tordu.

— Tu es en retard à l'appel du matin.

Enzo sentit son estomac se nouer. *Merde. Merde. Merde.*

— Désolé, sergent.

Moreau avança. Chaque pas semblait écraser le gravier avec une lenteur calculée. Il s'arrêta si près qu'Enzo sentit son souffle chaud.

— Désolé? Tu crois que la guerre attendra que tu sois prêt, soldat?

Enzo serra les dents. *Non. Bien sûr que non.*

— Non, sergent.

Moreau recula d'un pas, croisa les bras.

— Tes chaussures. Enlève-les.

Un silence. Enzo hésita, les doigts crispés sur ses lacets. *Tout le monde regarde*. Il défit les nœuds, retira ses baskets. Le sol glacé lui mordit les pieds nus. La honte lui montait aux joues, aussi brûlante que le béton sous ses plantes.

— Attache-les ensemble. Avec les lacets.

Il obéit, les mains tremblantes.

— Mets-les autour du cou.

Enzo obéit, les baskets pendantes contre sa poitrine comme un collier de honte.

— Comme ça, soldat. Tu feras ton jogging pieds nus. Et si tu les perds, tu les chercheras à quatre pattes.

Enzo se mit au garde-à-vous, les orteils recroquevillés sur

le gravier. Il croisa le regard d'Alexandre, à deux rangs de lui. Pas de pitié. Juste un hochement de tête, presque imperceptible. *Tiens bon.* Puis celui de Jules, qui lui lança un regard noir. *T'as merdé, mec.* Enzo détourna les yeux.

Moreau claqua des mains.

— En formation ! Course !

Les garçons s'élancèrent. Enzo, en queue de peloton, sentit chaque caillou lui déchirer la peau. La boue froide s'infiltra entre ses orteils, la douleur lui remonta le long des jambes comme une morsure. *Les baskets battaient contre sa poitrine, un rappel à chaque foulée : Tu as merdé. Et maintenant, tu paies.*

Il serra les dents. Ralentir ne ferait qu'aggraver les choses.

À la fin de la course, ses pieds saignaient. Mais quand Moreau lui ordonna de remettre ses baskets, Enzo les enfila en trois secondes. *Plus jamais en retard.*

La matinée se déroula comme d'habitude : exercices de musculation, douche glacée, l'inspection des soldats, puis les combats pour le petit-déjeuner. Enfin, le petit-déjeuner : des bols de bouillie et du pain dur pour les gagnants, et les regards affamés des perdants.

Enzo mangea en silence, les pieds encore endoloris.

Chapitre 54 : Le poids des paupières

J6 - 6h30

Les onze conscrits s'attelaient à faire briller les chaussures, tous assis par terre en cercle, à se concentrer.

Pierre était exténué. Dix-neuf heures de travail la veille, et à peine quatre heures de sommeil. Il se sentait comme un zombie, les membres lourds, l'esprit embrumé.

— Les gars, un peu plus de quatre heures de sommeil après dix-neuf heures de travail, je ne suis pas au mieux de ma forme. J'espère que ça ne va pas être notre nouvelle routine. Je suis crevé. Sa voix n'était qu'un murmure tremblant.

— J'espère aussi que ce n'est pas notre nouvelle routine, dit Élias.

— Si c'est le cas, je ne tiendrai pas, c'est sûr. Impossible, murmura Pierre, les doigts crispés sur sa couverture.

— Si c'est le cas, tu t'adapteras. On s'adaptera tous, répondit Antoine.

— Oui, le plus dur, c'est toujours le début, ajouta Jules, sans lever les yeux.

Pierre le regarda, puis baissa les yeux vers les mains de Jules,

posées sur ses genoux. Des mains marquées par des années de labeur.

— Vous avez déjà travaillé dix-neuf heures d'affilée, avec une nuit de moins de cinq heures, vous ? demanda Pierre.

Jules ne répondit pas tout de suite. Il fixait ses mains, comme s'il y lisait une histoire qu'il refusait de raconter. Puis, d'une voix sourde :

— Ouais.

Un silence lourd s'installa. Pierre attendit, les doigts toujours crispés sur sa couverture.

— Comment... Il déglutit. Comment tu as tenu ?

Jules serra les poings, puis les rouvrit lentement.

— J'avais pas le choix. Je devais gagner de l'argent. Pour mon petit frère. Pour qu'il tienne le coup quand je serais ici.

Pierre sentit une boule se former dans sa gorge. *Trois boulots. Pour son frère.*

— C'était quand ? murmura-t-il.

Jules inspira profondément, les yeux toujours baissés.

— Il y a un an et demi. Trois boulots. Entre quinze et dix-neuf heures par jour. Quatre heures de sommeil. Quand j'avais de la chance.

Il marqua une pause.

— Le premier, c'était la nuit. Sur un chantier ferroviaire. De minuit à six heures du matin. Je déplaçais des gravats. Des tonnes de gravats.

Sa voix devint plus sourde.

— Le deuxième, c'était dans les champs. De sept heures à midi. Sous un soleil de plomb. Et l'après-midi, je faisais des déménagements. Des meubles lourds, des cartons qui déchiraient les mains.

Charles blêmit, les doigts crispés sur ses genoux. Il regarda le

sol

— Les premiers jours, je tremblais tellement que je pouvais à peine tenir ma fourche. Je m'endormais debout. Je rêvais les yeux ouverts. Jules serra les dents. Je vomissais de fatigue. Je saignais des mains. Mais je n'avais pas le choix. Alors... Il haussa les épaules. Alors, on s'y fait. Le corps s'habitue.

Pierre regarda ses propres mains, fines et pâles. *Est-ce que je pourrais faire ça ?*

— Écoute, Pierre... Jules marqua une pause. Le début, c'est toujours ce qu'il y a de plus dur. Mais si ça doit être notre nouvelle routine, tu t'accrocheras. Et tu tiendras.

Pierre hocha la tête, les yeux brillants.

— Je suis passé par là. Et regarde – je suis là.

Un silence. Puis, Antoine murmura :

— Respect, Jules.

Chapitre 55 : Une journée

J6 - 7h30

Lorsque Moreau revint à 7h30, il inspecta les chaussures d'un regard expert. Satisfait, il assigna les corvées individuelles.

Les garçons sortirent de la salle où ils nettoyaient les chaussures. Enzo, à côté de Nathan, lui lança un regard en coin, un sourire narquois aux lèvres.

— Alors, ta couverture avait soif la nuit dernière ?

Le sang de Nathan se glaça. Il sentit ses doigts devenir moites, comme si une sueur froide lui montait soudain aux paumes. *Il a vu. Il a tout vu.* Comment ? Il n'avait rien laissé traîner, rien dit. *À moins qu'Enzo ait deviné. Ou pire : qu'il ait compris depuis le début.* Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes, mais il garda un visage impassible.

— *Non. Rien.*

Sa voix était trop sèche, trop rapide. Et surtout cela ne voulait rien dire. Enzo haussa un sourcil, un sourire en coin, puis détourna les yeux sans insister.

Charles était, à nouveau, assigné à une corvée près de la cuisine, La porte était entrouverte, et l'odeur du pain chaud

et de la bouillie lui parvint. Il fit attention que le cuisinier ne soit pas là. Il se faufila et engloutit rapidement un morceau de pain et une louche de bouillie, les yeux rivés sur le couloir. Mais quelque chose le tracassait. Pourquoi personne n'était là pour l'en empêcher ? Quelque chose clochait. Un pressentiment lui glaça l'échine, mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir : un bruit de pas résonna au loin. Il se remit aussitôt au travail, le cœur battant.

Une fois les corvées terminées, Moreau inspecta le travail et estima que Marc avait mal accompli sa tâche. Dix coups de canne, c'était le tarif. Marc serra les dents à chaque coup.

La journée continua avec un double match de rugby contre les garçons de l'unité 607. Hasard ou organisation, les garçons de l'unité 604 étaient onze, puisque Hugo était toujours au cachot, et il y avait également onze joueurs dans l'unité 607, car l'une de leurs recrues, Timéo, se trouvait au régiment disciplinaire de Haybrouck.

Bien que fatigués par trois jours de marche forcée, les recrues de l'unité 607 gagnèrent le match. À 12h30, les onze garçons de Moreau étaient en train de faire des pompes sur le terrain. Ici, on ne perd pas sans conséquences.

Après le combat et le déjeuner, l'après-midi fut consacré à des exercices de musculation et une formation de combat corps-à-corps. À 19h00, les combats pour le dîner commencèrent. Le dîner, puis la douche, puis l'inspection. Et vers 20h30, Moreau éteignit les lumières.

La veille, avec son coucher tardif à près de minuit, n'avait donc été qu'une exception – et non une nouvelle habitude. Un soulagement parcourut le groupe. Mais peut-être se rassuraient-ils un peu trop vite.

Chapitre 56 : Sous la lune

J6 - 20h45

La chambrée était plongée dans un silence épais, seulement rompu par le grincement sourd des lits. Charles, allongé sur le côté, fixait l'obscurité comme s'il pouvait y lire ses propres fautes. Les images défilaient, brutales, inéluctables : Jules, courbé sous le poids des caisses, les veines de son cou saillantes, ses mains écorchées agrippant le carton. Et Charles de Montfort, assis sur la rampe de l'escalier, riant « Finalement ces livres seraient mieux au deuxième étage. »

Il se redressa. Jules était étendu sur la couchette du haut, immobile, les bras croisés derrière la tête. La lune, filtrant à travers les barreaux de la fenêtre, découpait des ombres nettes sur son torse – des cicatrices pâles, des marques de combat, des histoires qu'il n'avait jamais voulues raconter. Mais ses yeux étaient grands ouverts, fixés sur le plafond. Il ne dormait pas encore.

Charles inspira profondément, l'air lui brûlant la gorge. Quand il parla enfin, sa voix n'était qu'un filet brisé, presque englouti par le silence.

— Jules...

Jules ne bougea pas. Pas un muscle. Seule sa respiration changea, imperceptiblement.

— « L'été... » La gorge de Charles se serra, comme étranglée par la honte. « L'été où tu as déménagé les caisses de livres... » Les mots lui arrachaient la langue, lourds de tout ce qu'il n'avait jamais dit. « C'était l'année où tu avais trois emplois, n'est-ce pas? »

Un silence. Un de ces silences qui pèsent plus lourd que les mots.

— « Oui. » La voix de Jules était plate, sans amertume. « C'était cette année-là. »

Charles ferma les yeux. Il savait depuis le matin, depuis que Jules avait parlé de ses trois boulots, de ses nuits blanches. Un an et demi. Ça ne pouvait être que ça.

Ses doigts s'enfoncèrent dans le matelas, les jointures blanchies à force de serrer. « Je... » Sa voix se brisa net. Il se racla la gorge, comme pour chasser la boule qui lui obstruait la trachée.

— « Je te demande pardon. »

Les mots restèrent suspendus entre eux, lourds comme des pierres, fragiles comme du verre. Ils résonnèrent dans le noir, échos d'une culpabilité trop longtemps tue.

Charles sentit une larme traître rouler le long de sa joue. Il ne l'essuya pas. Il la laissa couler, silencieuse, comme une aveu. Puis une deuxième larme.

Jules ne répondit pas.

* * *

Nathan fixait le matelas du dessus, les yeux écarquillés dans l'obscurité. *Enzo m'a vu nettoyer la couverture.* Ses doigts s'en-

foncèrent dans le tissu rugueux de son oreiller. *D'accord, mais est-ce que ça veut dire qu'il a compris le reste ?*

Non. Personne n'avait vu l'échange de couverture. Donc, techniquement, il n'y avait pas de problème. *Enzo a vu une couverture lavée en cachette. Rien de plus.*

Il se retourna vers le mur, les mâchoires contractées. *Mais Enzo n'était pas dupe. Forcément, Enzo se posait des questions. Pourquoi laver une couverture en plein milieu de la nuit ?*

Et puis, il y avait eu ce sourire. *« Ta couverture avait soif... »* Nathan revit la scène. Ce regard en biais qui semblait percer ses mensonges. *Il a tout compris. Mais comment ? Comment aurait-il deviné pour Hugo ? À moins qu'il ait remarqué autre chose. Un détail. Un geste. Une erreur.*

Un souffle irrégulier lui parvint de la couchette voisine. Enzo ne dormait pas. Nathan retint son souffle. *Est-ce qu'il m'observe, là, maintenant ? Est-ce qu'il attend que je craque ? Que j'avoue ?*

Il ferma les yeux, mais les questions continuaient de tournoyer. *Et s'il a tout reconstitué ? Et s'il attend juste le bon moment ?*

Ses doigts se crispèrent sur le drap.

* * *

Marc, allongé sur sa couchette du bas, fixait l'espace vide en face de lui. *La place de Hugo. Toujours vide. Toujours au cachot. Pour combien de temps encore ?* Pauvre Hugo. Indépendamment de cette histoire de masturbation, il se demanda s'il avait menti au sergent sur ses préférences, comme lui l'avait fait. *Est-ce que ça changeait vraiment quelque chose ?* Non.

Un frisson lui parcourut le dos. *Et puis, il y avait Timéo. Le pauvre Timéo. Exilé à Haybrouck. Marc revit son regard la dernière fois, avant qu'on ne l'emmène : la peur. Est-ce qu'il tient*

le coup là-bas? Ou est-ce que le régiment disciplinaire l'avait déjà englouti?

Ses doigts se crispèrent sur le drap. Et puis, une image lui vint. *Thomas*. Son sourire. Marc se détendit et s'endormi.

VIII

Le septième jour (J7)

Chapitre 57 : La meute

J7 - 0h25

À minuit vingt-cinq, les néons du bâtiment 6 s'allumèrent d'un coup, crachant une lumière blafarde, presque malfaisante, sur les murs suintants.

Les portes s'ouvrirent.

Les sergents envahirent les douze chambrées du bâtiment. Leurs mains, épaisses et brutales, arrachèrent les couvertures, tirèrent les recrues de leurs lits par les bras, les épaules, parfois les jambes. Pieds nus. En slip. Pas le temps de cligner des yeux. Pas le temps de saisir un t-shirt. Juste le temps de se lever, de sentir le béton glacé mordre la plante des pieds, de respirer l'air vicié, chargé de peur.

— DEBOUT, BANDE DE LARVES!

Les voix des sergents résonnaient couvrant les gémissements étouffés, les jurons ravalés. Personne ne parlait. Personne n'osait. Juste le bruit des corps traînés hors des lits, des pieds nus qui glissaient sur le sol humide, des respirations saccadées. Dehors.

Le terrain d'entraînement était éclairé par des projecteurs qui

découpaient les silhouettes en ombres nettes. 142 garçons. 12 unités. Alignés, en slips, les yeux mi-clos, les épaules voûtées sous le poids de la fatigue et de l'appréhension. Certains frissonnaient, d'autres serraient les poings. Personne ne parlait.

Les sergents, massifs dans leurs treillis épais, arpentaient les rangs comme des fauves en cage.

— POMPES. MAINTENANT.

Les bras tremblants s'enfoncèrent dans la terre, les paumes écrasées contre le sol froid. Les sergents, seaux à la main, arrosaient les dos courbés d'une eau glacée, tandis que d'autres, armés de tuyaux d'arrosage, fouettaient les rangs d'un jet violent. L'eau ruisselait le long des épaules, des reins, s'insinuant sous les slips trempés, moulant chaque fesse, chaque muscle, chaque courbe. Les corps, exposés et frissonnants, se cambraient malgré eux sous la violence des jets, offrant leurs silhouettes tremblantes aux regards avides. Ils n'étaient plus que des chairs offertes, des formes vulnérables sous les yeux de tous.

— PLUS BAS !

Un garçon s'affaissa, le visage dans la boue crée par l'eau des seaux. Un sergent écrasa sa botte sur ses reins, le forçant à se relever dans un râle.

— ON VOIT TES GENOUX, TU CROIS QU'ON EST LÀ POUR RIGOLER ?

Les abdos suivirent. Les ventres se soulevaient, retombaient, les mains s'enfonçant dans la boue, glissant, cherchant désespérément une prise. Les muscles brûlaient, les côtes semblaient sur le point de se briser sous l'effort.

— RECOMMENCE ! TU CROIS QU'ON A FINI ?

Un garçon, les lèvres bleues, s'effondra en toussant. Un coup de pied dans les côtes. Deux sergents le relevèrent à coups de bottes, le projetant en avant comme un pantin désarticulé.

— VOUS ÊTES DES HOMMES OU DES LARVES ?

Les squats commencèrent. « UN ! » Les cuisses tremblaient, les genoux craquaient. « DEUX ! » Un gémissement s'éleva, étouffé dans un sanglot. « SILENCE ! » Une gifle. Le gémissement s'éteignit.

Charles, les dents serrées à en saigner, fixait un point devant lui, les mâchoires contractées jusqu'à la douleur. Alexandre, lui, souffrait comme les autres mais quelque chose en lui, une flamme noire et tenace, s'en délectait. Chaque pompe, chaque abdo, chaque squat était une épreuve, oui, mais aussi une preuve de sa force, une confirmation qu'il pouvait tenir, endurer, dominer la souffrance. La douleur lui mordait les muscles, mais il la transformait en énergie, en rage froide. Il se surpassait, non pas malgré la souffrance, mais grâce à elle.

À deux rangs de lui, Jules ne bronchait pas. Son visage était de pierre, ses muscles roulaient sous sa peau comme des câbles tendus à l'extrême. Il avait déjà connu pire. Nathan, les bras en feu, pensait à Enzo. *Que sait-il vraiment ?* Enzo était là, lui aussi, les muscles tendus jusqu'à la déchirure, le regard vide, comme s'il avait déjà fui ce corps, cette humiliation.

142 garçons. 142 souffles saccadés, et l'écho des ordres hurlés qui résonnait comme un rappel : ici, la faiblesse n'avait pas sa place.

Moreau, les bras croisés, souriait. Un sourire qui n'avait rien d'humain. Un rictus de prédateur, satisfait de voir sa meute se débattre et se soumettre.

À 1h30, les sergents hurlèrent, leurs voix couvrant les halètements, les pleurs étouffés :

— FIN DE L'EXERCICE NOCTURNE. EN FORMATION. GARDE À VOUS !

Les 142 corps se mirent au garde-à-vous, alignés comme des

soldats de plomb. Les sergents arpentèrent la ligne, vérifiant chaque détail : épaules en arrière, torse en avant, regard fixe. Ceux qui n'étaient pas assez droits reçurent des coups de ceinture sur les cuisses, les marques rouges s'ajoutant aux autres, comme des stigmates de plus.

À 1h50, les unités furent autorisées à se diriger, deux par deux, vers la salle de douche. L'eau glacée s'abattit sur eux, Personne ne parla. Personne n'osa se regarder.

Puis, ils purent retourner se coucher.

La lumière s'éteignit d'un claquement sec. Dans l'obscurité soudaine, seul le grincement des lits et les respirations haletantes brisaient le silence. Puis, la voix de Moreau fendit les ténèbres, lente, presque amusée :

— Dormez bien, les filles. Réveil à 4h30 pour le footing.

Chapitre 58 : Le rituel

J7 - 4h30

La nuit fut courte. À 4h30, le rituel du matin commençait : les cinq minutes pour faire les lits et mettre la chambre en état, puis garde-à-vous devant Moreau à l'extérieur, en baskets et en shorts, sous le vent du matin. Puis, enfin, l'ordre de Moreau, un mot :

— Course.

Ils s'élancèrent, torse nu,

Après trois kilomètres de course, Charles, en queue de peloton, trébucha. Une racine. Une pierre. Peu importait. Ses genoux heurtèrent le sol avec un bruit sourd, et une douleur fulgurante lui traversa le pied droit. Il étouffa un juron, les dents serrées. Le sang perla, rouge vif sur la terre blanche.

Moreau s'arrêta net, se retourna. Son regard tomba sur Charles, toujours à terre, une grimace de douleur déformant ses traits.

— Debout, soldat.

Charles tenta de se relever, mais son pied refusait de porter son poids. Une douleur aiguë lui remonta le long de la jambe,

comme un éclair.

— Je... je ne peux pas, sergent, avoua-t-il, la voix brisée.

Moreau sourit. Un sourire qui n'avait rien d'humain. Un rictus.

— Alors tu ramperas pour les sept prochains kilomètres.

Les mots s'abattirent sur Charles comme un coup de massue. Théo, à quelques mètres, hésita une seconde. Puis il ralentit, se retourna, et tendit la main vers Charles.

— Prends mon épaule.

Charles hésita. Il agrippa l'épaule de Théo, sentit la chaleur de son corps. Théo ne dit rien. Il se contenta de le soutenir, comme on soutient un frère.

Charles repensa à Alexandre qui l'avait sauvé de la chute pendant le parcours du combattant. Il repensa à Pierre qui l'avait secouru puis aidé lors de la course d'orientation. Il repensa à la chaleur bienveillante de ces garçons qui l'aidaient, comme ça, juste parce que.

Charles revit Jules, quelques jours plus tôt, lors du combat. Jules, ce garçon qu'il avait forcé à monter et descendre des caisses pendant des heures, juste pour le plaisir. Alors que Jules travaillaient nuit et jour pour venir en aide à son petit frère. Jules, qui aurait pu le frapper, qui aurait pu lui rendre chaque coup, chaque humiliation. Mais Jules ne l'avait pas fait. Il l'avait juste dominé, puis lâché.

Et maintenant, Théo. Théo, qui ne lui devait rien. Théo, qui l'aidait sans rien attendre en retour.

Charles de Montfort pensait que ces garçons n'étaient pas de son monde. Et que lui n'était pas du leur.

Il avait raison, pensa le soldat Charles. Il n'était pas de leur monde. Parce que Charles de Montfort n'était pas à leur hauteur.

De retour au bâtiment, la routine matinale continua : mus-

culation, douche, rasage, inspection, puis à 6h30, les garçons furent conduit à la piscine pour deux heures de natation rapide.

L'eau était un couteau. Glaciale, tranchante, elle s'engouffra entre leurs côtes comme une lame, leur coupant le souffle. Les garçons plongèrent un à un. Moreau les observait depuis le bord, assis sur un tabouret métallique.

Élias, un excellent nageur, nageait comme s'il fuyait.

Chaque brasse était une échappée, chaque inspiration un souffle volé. Il revivait la grotte. La chaleur de Lucas contre lui. Le goût de sa peau. La façon dont leurs corps s'étaient enlacés, comme s'ils n'avaient jamais dû se séparer. Ici, sous les regards des autres, il ne pouvait rien montrer. Rien dire. Juste voler des instants. Un effleurement de doigts en rangeant les lits. Une épaule frôlée pendant les exercices. Un souffle partagé sous la douche glacée, quand Moreau avait le dos tourné.

Mais c'était tout.

Et ce n'était pas assez.

Lucas, deux couloirs plus loin, le regardait.

Élias sentit son cœur s'emballer. Il n'osa pas croiser son regard. Pas ici. Pas maintenant. Mais il savait. Il savait que Lucas pensait à la même chose. À ce moment volé. À cette chaleur partagée. À ce secret qui les liait, aussi fragile qu'un fil d'araignée.

Charles, lui, lavait mal au pied, mais il tenait. Chaque mouvement lui arrachait une grimace. Il nageait maladroitement, ses bras tremblants,.

A 8h30, les garçons furent conduits sur le terrain de rugby où l'unité 601 les attendait, alignée de l'autre côté du terrain, douze silhouettes. Ils avaient un joueur de plus qu'eux. Hugo était toujours au cachot. Le sergent de l'unité 601 était le sergent Vasseur. Il y avait une tension palpable entre Vasseur et Moreau.

— Deux heures quarante. Sans pause. Dit Moreau.

Il n'avait même pas besoin de crier. Sa voix, rauque et glacée, portait assez pour que chacun sente le poids de l'ordre.

Ils se jetèrent dans la mêlée.

Les corps s'écrasèrent, les épaules percutèrent les côtes, les genoux s'enfoncèrent. Nathan sentit un goût de sang dans sa bouche après un coup de coude. Il cracha, essuya ses lèvres du revers de la main, et plongea à nouveau. Il n'y avait pas de place pour la douleur. Pas ici.

Élias évita un plaquage de justesse, glissa sur le côté, et passa le ballon à Lucas. Leurs doigts se frôlèrent. Une seconde. Trop courte. Trop longue. Lucas le regarda. Juste une seconde. Assez pour qu'Élias sente son cœur battre plus vite. Assez pour qu'il oublie, l'espace d'un instant, où il était.

Charles trébucha. Un adversaire de l'unité 601 en profita pour le plaquer au sol.

Mais à la fin, l'unité 604 gagna le match.

Pendant que l'unité 601 faisait les pompes punitives pour avoir perdu, les garçons de l'unité 604 faisaient le combat qui déciderait qui déjeunerait. Puis ils se dirigèrent vers le réfectoire ou cinq garçons eurent le privilège de déjeuner.

Chapitre 59 : Le retour

J7 - 12h00

Le repas était terminé. Les garçons sortirent devant le réfectoire, se mirent au garde-à-vous, les épaules raides, les regards fixes. Ils attendaient les ordres de Moreau : savoir ce qu'ils devraient faire cet après-midi.

C'est alors que Hugo apparut, flanqué de deux soldats. Son visage était méconnaissable. Ses mouvements étaient lents, raides. Ses mains tremblaient légèrement, et ses yeux évitaient ceux des autres.

Les onze garçons restèrent immobiles, les doigts crispés le long de leurs cuisses, les cœurs battants. Ils auraient voulu courir vers lui, l'enlacer, lui dire qu'ils étaient là. Mais devant Moreau, pas question. Alors ce furent leurs yeux qui parlèrent : « Mec, on est là ». « Tu n'es plus seul » « Tu nous a manqué ».

Mais Hugo ne regardait personne. Son regard était perdu, lointain, comme s'il était encore là-bas, dans le cachot, sous les coups du fouet.

Nathan resta immobile, les doigts enfoncés dans ses cuisses, le regard fuyant. Personne ne savait. Personne sauf lui. Et peut-

être Enzo? Mais que savait Enzo, au juste? Nathan sentait la honte lui brûler les entrailles, mais il ne laissa rien paraître. Il se contenta de respirer profondément, les yeux baissés, en attendant que ce cauchemar prenne fin.

Moreau ricana, sa voix traînante et mauvaise.

— Ah, notre héros est de retour. En forme, à ce que je vois.

Hugo se plaça au garde-à-vous à côté d'Alexandre, les épaules tendues, les mâchoires serrées. Alexandre jette un regard furtif à Hugo, une seconde, juste une, avant de reporter son attention sur Moreau.

— Assez perdu de temps, gronda Moreau. Corvées. Maintenant. Une heure de cirage de pommes pour tous, puis une heure de corvées individuelles.

* * *

La pièce sentait le cuir, la cire et la transpiration. Les garçons étaient alignés devant les rangées de chaussures, chacun avec un chiffon et un pot de cirage. Hugo s'assit lentement parmi eux, les mains tremblantes, les yeux fixés sur ses doigts meurtris, marqués par les chaînes et les coups.

Personne ne parlait. Seuls les frottements des chiffons sur le cuir résonnaient, lents, réguliers, comme un battement de cœur collectif.

Moreau annonça qu'il reviendrait dans une heure, puis claqua la porte. Les garçons attendent que les bruits de pas s'éloignent, puis, sans un mot, Antoine se leva et s'approcha de Hugo. Il lui mit son bras autour de l'épaule et lui dit

— On est là, mec

Hugo ferma les yeux, une seconde, comme s'il venait juste de réaliser qu'il était vraiment de retour.

Alexandre les enveloppa tous les deux dans ses bras, serrant fort, comme s'il pouvait ainsi effacer les cicatrices.

— Mec, t'as besoin de quelque chose? murmura Lucas, si bas que seul Hugo put l'entendre.

Hugo secoua la tête, une fois. Non. Mais merci.

Théo se rapprocha, discret, et posa une main sur l'épaule de Hugo.

— T'as tenu, murmura-t-il. C'est déjà beaucoup.

Jules se joignit à eux, posant une main sur le dos de Hugo, large, réconfortante. Élias s'agenouilla devant eux, les yeux brillants, et posa ses mains sur les genoux de Hugo.

— On est là, murmura-t-il.

Charles posa délicatement la main sur Hugo, son frère d'arme. Marc dit à Hugo

— Je suis désolé pour la crème...

— Tu n'avais pas le choix, Marc.

Un à un, les autres garçons les rejoignirent, formant un cercle autour de Hugo, les mains sur ses épaules, ses bras, son dos. Même Nathan, les doigts tremblants, posa une main sur l'épaule de Hugo, une seconde, juste une, avant de la retirer, les yeux emplis de honte et de regrets.

Hugo ferma les yeux. Une larme coula. Puis une autre.

— Le fouet, chuchote-t-il, la voix brisée. C'est... Il secoua la tête, incapable de continuer.

Pierre serra son épaule.

Hugo pleura, silencieusement, entouré de ses camarades, leurs mains sur lui, leurs souffles mêlés au sien.

Il se sentit chez lui.

Puis, après plusieurs minutes où le temps sembla suspendu, les mains se remirent en mouvement. Les chiffons frottèrent à nouveau le cuir, les pots de cirage s'ouvrirent et se refermèrent,

les semelles brillaient sous les gestes méthodiques. Moreau reviendrait bientôt, et les chaussures devaient être impeccables.

En frottant une chaussure, Enzo lève les yeux, l'air ultra-détendu, comme s'il parlait de la météo :

— Oh les gars, faut qu'on parle! On arrête de faire les chochottes. On va pas tenir deux ans sans se faire une branlette de temps en temps, c'est la vie, quoi! Mais au lieu de le faire sous la couverture en cachette, de risquer de laisser des traces dégueu et de risquer de se faire piquer par Moreau, vous balancez la couverture au pied du lit et vous vous éclatez. Ça ne gênera personne. On se voit tous à poil sous la douche, Moreau nous inspecte la bite tous les matins, on nous met à poil tout le temps, c'est pas comme si on ne s'était jamais vu nus, alors lâchez-vous un peu...

Un fou rire étouffé explose dans le groupe, comme une soupe. Antoine hoche la tête, un sourire en coin :

— T'as raison, Enzo.

Enzo ricana et ajouta :

— Et puis, bon, j'en ai vu certains se faire plaisir la nuit, voire même laver leur couverture après. Je suis discret, je mate pas en mode stalker, hein. OK, je balance une vanne le lendemain, mais c'est pour déconner. Tu m'en veux pas, Nathan?

Nathan devient rouge tomate.

Quelques minutes plus tard, Hugo lâche, l'air sincère :

— Moi, je me suis pas branlé, j'étais trop stressé. La tache, c'était pas moi. Sans doute le gars d'avant, celui qui avait ma couverture avant qu'on débarque.

Alexandre réfléchit, sceptique :

— Bizarre, pourtant les couvertures étaient propres quand on nous les a filées...

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit brutalement.

Moreau fit irruption dans la pièce. Les garçons venaient tout juste d'achever, dans l'urgence, le cirage des dernières paires de chaussures, le cuir brillant encore sous la lumière crue. Le surveillant passa en revue leur travail, un hochement de tête approbateur aux lèvres.

— Correct, lâcha-t-il simplement.

Puis, sans transition, il attribua les corvées pour la journée. Charles fut, encore une fois, désigné pour frotter les sols d'un lieu attelant la cuisine.

Chapitre 60 : Le piège

J7 - 13h30

Charles avait trouvé étrange d'être affecté si souvent près de la cuisine. Après les latrines, les corvées humiliantes, cette tâche lui semblait presque trop facile. Trop *généreuse*. En plus il pouvait profiter d'un repas par jour, c'était peu, mais c'était mieux que rien. La bouillie était épaisse, le pain dur, mais comestible. Et aujourd'hui encore, la cuisine était vide. Personne. Juste les plats qui refroidissaient, les odeurs de nourriture qui lui tordaient les entrailles.

Il avala. Goulûment. Sans réfléchir. Une louche de bouillie, puis deux. Des morceaux de pain arrachés à pleines mains, engloutis sans mâcher, comme s'il craignait qu'on ne les lui vole. La faim était une bête enragée, et lui, il n'était plus qu'un animal. Il n'entendit même pas la porte grincer.

— Alors comme ça, on vole dans les cuisines ?

La voix de Moreau claqua comme un coup de feu.

Charles sursauta, les doigts encore crispés sur un morceau de pain. Il se retourna lentement, la bouche pleine, les joues gonflées comme celles d'un hamster pris la main dans le sac.

Moreau se tenait là, les bras croisés, un sourire en lame de couteau aux lèvres. *Il savait. Depuis le début.*

— Le vol est une infraction grave, soldat. Moreau avança d'un pas, chaque mouvement calculé pour écraser un peu plus. Ce sera le fouet. Dix coups.

Charles sentit son estomac se retourner. *Dix coups.* Il revit Hugo, suspendu aux chaînes, son corps zébré de marques rouges, ses cris déchirants. *Dix coups.* La même douleur. La même honte. La même impuissance. Mais cette fois, ce serait lui. *Lui.*

— Après ta corvée, je te ferai escorter au cachot.

Les mots s'enfoncèrent en lui comme des clous. *Le cachot.* L'obscurité. Les chaînes. Les cris étouffés. Il revit les yeux vides de Hugo à son retour, son silence brisé, ses mains tremblantes. *C'est ce qui m'attend.* La nausée lui monta à la gorge, aussi âcre que la peur.

Il voulut parler. S'excuser. Supplier. Mais les mots restèrent coincés, étouffés par la honte. *Je n'ai même pas le droit de mendier.* Moreau ne voulait pas d'excuses. Il voulait de la souffrance. De la soumission. Un spectacle.

Charles baissa les yeux, les doigts agrippés à la louche comme à une bouée. *J'ai cru m'en sortir.* Une erreur. Une illusion. Ici, il n'y avait pas d'échappatoire. Juste des pièges. Et lui, il était tombé dedans sans même s'en rendre compte.

Il posa la louche, les mains tremblantes.

Moreau, lui, jubilait intérieurement. Il adorait cette expression de terreur pure sur le visage de Charles. Ce mélange de panique et de résignation.

Chapitre 61 : Sur le dos

J7 - 14h30

Après avoir inspecté le travail des conscrits avec un regard méprisant, Moreau annonça d'une voix rauque une séance de musculation spéciale avec les unités 603 et 606.

Les trois groupes se réunirent sur un terrain proche du bâtiment 6, où les attendaient déjà le sergent Risho et le sergent Dubois. Malo, de l'unité 606, était là. Il salua Hugo d'un hochement de tête discret, presque imperceptible. Hugo lui retourna un hochement de tête.

Curieusement, Charles n'était pas là. Les autres garçons de l'unité 604 se demandaient pourquoi, mais pas question de demander à Moreau. Ici, on ne pose pas de questions, c'est comme ça.

Les garçons durent retirer leurs t-shirts et les jeter dans un tonneau métallique, exposant leurs torse nus marqués par les ecchymoses et, pour Hugo, par les coups de fouets. Leurs peaux luisantes reflétaient la lumière.

Moreau aboya :

— Trois tours de terrain en rampant sur le ventre. Ensuite,

trois tours sur le dos. Maintenant!

Les recrues obéirent, leurs corps écrasant l'herbe humide, leurs côtes frottant contre le sol dur.

À la fin des tours, les trois sergents alignèrent les recrues dos au mur de béton du bâtiment 6, les jambes tendues à 45 degrés. Moreau et deux autres sergents se placèrent face à elles, armés de balles dures.

La première balle s'écrasa sur le ventre d'Élias avec un bruit mat, comme un fruit trop mûr qui éclate. Il serra les dents, les doigts enfoncés dans ses paumes jusqu'à y laisser des croissants de lune. La deuxième balle frappa Malo en plein plexus, lui coupant le souffle. Il vacilla, mais se rattrapa, les lèvres retroussées en une grimace silencieuse. Puis ce fut au tour de Lucas. La balle lui explosa sur la poitrine, et pour la première fois, ses yeux – d'habitude si froids – trahirent une lueur de douleur. Alexandre, lui, encaissa chaque impact avec une raideur militaire, comme si la douleur n'était qu'une épreuve de plus à dominer.

L'exercice se poursuivit, interminable. Chaque balle qui s'écrasait sur un torse, un ventre ou une poitrine résonnait comme un coup de massue. Les gémissements étaient étouffés, les dents serrées jusqu'à en saigner.

Élias comptait les impacts en silence

Puis Dubois hurla :

— Tapis humain. Position.

Les trente cinq garçons s'allongèrent sur le dos, alignés comme des planches, les bras croisés sur la poitrine et les jambes tendues à l'extrême. Leurs côtes saillaient sous la peau, leurs abdos tremblaient déjà d'anticipation. Le premier de la chaîne reçut l'ordre de se lever et de marcher sur les abdos des autres avec ses baskets, avant d'aller se positionner en fin de chaîne.

Puis ce fut le tour du suivant, et ainsi de suite. Les baskets écrasaient les ventres tendus. Chaque pas était un coup de massue. Les recrues serraient les dents, les yeux injectés de larmes retenues.

Quand ce fut le tour d'Élias, il avança et marcha sur les abdos de Lucas. Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde. *Je t'aime*, sembla dire le regard d'Élias. Lucas ne broncha pas, mais ses doigts se crispèrent imperceptiblement sur ses cuisses, comme s'il retenait une réponse.

Puis ce furent les jumping jacks, puis des séances dos-à-dos où il fallait tenir sans quoi les ceintures lacéraient les cuisses. Pierre, déjà épuisé, trébucha et reçut un coup de ceinture sur les jambes. Il étouffa un cri, les larmes lui brûlant les yeux. Hugo, lui, serrait les dents à chaque impact, revivant les coups de fouet du cachot. Malo le regardait avec une expression indéchiffrable.

Au bout de presque deux heures de ce calvaire, les garçons étaient épuisés. Leurs peaux luisaient de sueur, leurs muscles tremblaient comme des feuilles sous le vent. Moreau les toisa avec un sourire satisfait, puis annonça la fin de la séance.

Les garçons reprirent un t-shirt dans le tonneau. Pas forcément le leur, mais tous les vêtements appartiennent à la caserne pas aux conscrits.

Moreau annonça à ses recrutes que l'après-midi n'était pas terminée. Ils devaient maintenant continuer leur formation de combat corps-à-corps.

Cela les conduisit jusqu'à l'heure du combat qui déciderait de ceux qui auraient droit à un repas. Les garçons purent mettre en pratique les techniques apprises plus tôt. Puis, ce fut le moment du dîner, suivi de la douche glacée, avant de se ranger au garde-à-vous, attendant enfin l'autorisation de se coucher.

Chapitre 62 : Une semaine

J7 - Après l'extinction des feux

La chambrée était plongée dans l'obscurité, seulement troublée par le grincement des lits et les respirations lourdes. Antoine, allongé sur sa couchette, se redressa lentement sur un coude. Sa voix, rauque mais ferme, brisa le silence.

— Les gars... vous savez quoi?

Les têtes se tournèrent vers lui. Dans la pénombre, on distinguait les silhouettes de Jules, Élias, Nathan, Théo, et les autres, leurs yeux brillants dans le noir.

— On a fini notre première semaine de service militaire.

Un silence. Puis, un rire nerveux s'échappa. C'était Jules.

— Une putain de semaine.

Antoine sourit, même si personne ne pouvait le voir.

— C'était dur. Mais on a survécu.

Il marqua une pause, laissant ces mots s'installer.

— Dans une semaine, ce sera deux. Puis trois. Puis cent-quatre.

Un frisson parcourut la chambrée. Cent-quatre semaines. Deux ans. Un chiffre qui semblait aussi lointain qu'une autre

planète.

Théo, toujours précis, intervint :

— 104 semaines et 3 jours. L'année prochaine est bissextile.

Un silence. Puis, la voix de Pierre, tremblante :

— Merde. Un jour de plus en vue.

Antoine sourit et continua :

— Mais ça finira par passer.

Un murmure d'assentiment parcourut la chambrée. Antoine se tourna légèrement vers le lit vide de Charles, les sourcils froncés.

— On est tous ensemble dans cette galère. On va tous s'en sortir.

Nathan, allongé sur sa couchette, demanda :

— Quelqu'un a vu Charles ? Il n'est pas rentré des corvées ?

Un silence s'installa. Puis, la voix d'Élias, douce mais inquiète :

— Non. Il n'est pas là.

Théo dit :

— Il s'est fait mal au pied ce matin pendant la course, peut-être est-il à l'infirmerie ?

Antoine répondit :

— Avec un bonbon et un câlin ? Je n'ai pas l'impression que Moreau soit du genre à amener ses soldats à l'infirmerie.

Jules, les bras croisés derrière la tête, murmura :

— Peut-être que son père est arrivé à le sortir d'ici, finalement ?

Un silence lourd s'installa. Puis, Antoine, la voix empreinte de gravité :

— Étrange.

Un long silence suivit, seulement rompu par le grincement des lits et les respirations lourdes.

* * *

Hugo regardait sa couverture. Il essayait de trouver la tache qui l'avait fait condamner au fouet. Difficile de voir où elle est, dans la pénombre.

IX

Le huitième jour (J8)

Chapitre 63 : Le cahier

J8 - 4h30

C'était la huitième fois que les garçons commençaient leur journée dans cette caserne. Huit matins à se réveiller en sursaut.

Hugo n'eut pas le temps de regarder sa couverture en détail, de chercher si la tache de sperme qui l'avait fait condamner.

À 4h35, ils commencèrent leur footing matinal. Moreau alternait les parcours, et ce matin-là, il avait choisi le chemin bordé d'orties et de ronces. Les épines s'accrochaient à leurs peaux nues, déchirant les marques encore fraîches des coups de la veille. Charles n'était pas là.

Après la musculation, la douche glacée, le rasage et l'inspection, Moreau les conduisit à la piscine, comme la veille, pour une séance de nage rapide. L'eau, toujours aussi froide, leur coupa le souffle. Élias nageait avec une précision mécanique, comme s'il pouvait fuir ce monde en fendant les flots.

À 10h00, les onze garçons de l'unité 604 se retrouvèrent sur le terrain devant le bâtiment principal. Une barre horizontale y avait été installée, et les autres unités du bâtiment 6 arrivaient les unes après les autres, conduites par leur sergent respectif.

Tout le monde avait compris : un soldat allait être fouetté.

Et si c'était Charles ? La question hantait chaque regard furtif, chaque souffle retenu. *Ou peut-être un soldat d'une autre unité ?* Peu importait. La peur était la même.

Peu après, Charles fit son apparition, encadré par deux soldats. La mise en scène était identique à celle qui avait été faite pour Hugo quelques jours plus tôt. Son visage était pâle, *Il savait ce qui l'attendait.*

Moreau annonça, d'une voix traînante et gourmande :

— Ce garçon s'est rendu coupable de vol. Il recevra dix coups de fouet.

Il se tourna vers Charles, un sourire carnassier aux lèvres.

— Retire ton short.

Charles obéit, les doigts tremblants. Nu, il se tenait là.

Puis Moreau donna l'ordre aux deux soldats de l'attacher. Les chaînes cliquetèrent, froides et impitoyables, enserrant ses poignets avant de les suspendre à la barre. Charles pendait maintenant, les pieds à peine touchant le sol, son corps offert comme une cible.

Moreau se tourna alors vers les rangs, un flacon à la main. Il les regarda tous, un à un, savourant leur malaise, leur peur, leur impuissance. Puis son regard s'arrêta sur Hugo.

— “Applique ça sur son corps.”

Hugo sentit son estomac se nouer. *Il connaissait cette crème.* Il l'avait sentie brûler sa propre peau quelques jours plus tôt, attendrissant sa chair pour que chaque coup de fouet soit une agonie. *Et maintenant, c'était à son tour de l'infliger à Charles.* Une résignation amère lui tordit les entrailles. Il obéit.

Ses doigts tremblèrent en étalant le produit glacé sur le dos de Charles, descendant le long de ses vertèbres, s'attardant sur les marques des coups de canne. *Charles ne broncha pas.* Pas un mot.

Pas un gémissement. Juste un frisson, presque imperceptible, qui parcourut son échine.

Quinze minutes d'attente.

Ces quinze minutes faisaient partie du spectacle. L'intervention de l'infirmier, le bâton à mordre, le silence tendu – tout cela était calculé. Une torture psychologique, une lenteur sadique destinée à briser Charles avant même que le premier coup ne tombe.

Moreau observait le corps de Charles. Vierge. Offert. Il tenait le fouet dans sa main. Ce moment qu'il avait tant attendu.

Moreau s'avança vers Charles et lui murmura à l'oreille, assez fort pour que les premiers rangs entendent :

— La douleur que tu vas ressentir est au-delà de tout ce que tu as pu ressentir au cours de tes dix-neuf dernières années. Tu n'as pas idée. Tu vas te tordre de douleur.

Charles ne broncha pas. Mais ses doigts blanchirent autour des chaînes, ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Une larme — une seule — glissa le long de sa joue. Il ferma les yeux. Il expira lentement, les côtes douloureuses, le cœur battant à tout rompre.

Et le premier coup de fouet siffla dans l'air.

Un hurlement déchirant s'échappa de la gorge de Charles, inhumain, comme si on lui arrachait l'âme. Le bâton qu'il devait mordre tomba dès le premier impact, ses doigts se crispant dans le vide. Moreau exulta. *Enfin*. La souffrance de Charles était pure, brute, belle, intense, sans filtre – et cela lui procurait un plaisir intense.

Hugo regardait la scène, repensant à son propre calvaire. Pierre tremblait.

Jules regardait ce spectacle avec un goût âcre dans la bouche. Il se souvenait des caisses de livres, de la sueur qui lui collait

au dos pendant que Charles, assis sur sa rampe ricanait en lui ordonnant de monter, descendre, remonter. *Un jeu pour lui. Une corvée de plus pour moi.* À l'époque, Charles l'avait fait par bêtise, par ignorance, peut être aussi par méchanceté. Mais aujourd'hui, voir Charles attaché comme un animal, son dos zébré de marques, ses hurlements déchirants... ça ne lui procurait aucune satisfaction. Au contraire. Ça lui rappelait trop de choses. La fatigue qui vous plie en deux après seize heures de labeur. Les mains en sang après avoir porté des meubles trop lourds. Les regards méprisants de ceux qui vous considèrent comme un outils jetable. *La différence, c'est que moi, je le faisais pour Noé.* Charles, lui, n'avait même pas ça : pas de frère à protéger, pas de fierté à défendre. Juste la honte, et l'effroi de ce qui subissait.

Et Jules détestait ça

Les cris de Charles étaient atroces. Moreau avait raison : il n'avait jamais connu une douleur pareille. Chaque coup de fouet le faisait se cambrer, ses muscles se contractant sous la brûlure, ses veines saillantes comme des cordes prêtes à se rompre. Moreau jubilait.

Théo serrait les poings jusqu'à ce que ses ongles percent la peau de ses paumes, comme s'il pouvait y graver sa honte. Dans sa tête, les mots tournoyaient, obsédants, rythmiques, comme une litanie :

« *Théo a peur. Théo ne fait rien. Théo est un lâche.* »

Il les écrivait en pensée, ligne après ligne, sur les pages invisibles d'un cahier qui n'existait pas. *Un cahier comme celui du rêve.* Un cahier où chaque phrase était un aveu, chaque mot une cicatrice. Tarrou lui avait dit : « *Écris. Assume.* »

Il ferma les yeux, mais les images défilaient malgré lui : les chaînes qui grincent, la crème blanche étalée sur le dos de

Charles, les marques rouges qui zèbrent déjà sa peau. *Et moi, je compte les coups. Je retiens mon souffle. Je me tais.*

« *Écris-le, alors* », lui avait murmuré Tarrou dans son rêve. « *Assume.* »

Il rouvrit les paupières, les cillements rapides, comme s'il pouvait effacer ce qu'il voyait. Charles hurlait. Un son inhumain, brisé, qui lui transperçait les tympanes et lui tordait les entrailles. *Et moi, je reste là. Je regarde. Je compte.*

« *Théo a peur.* »

Oui. Il avait peur. Peur de Moreau. Peur des représailles. Peur de devenir la prochaine cible. Mais plus que tout, il avait peur de lui-même. Peur de reconnaître que, au fond, il n'était pas mieux que les autres. Qu'il laissait faire. Qu'il fermait les yeux.

« *Théo ne fait rien.* »

Ses doigts se crispèrent davantage. *Si je bouge, si je proteste, si j'essaie d'arrêter ça...* Il revit l'infirmier, les sergents, les chaînes. Il revit Hugo, brisé, après son propre supplice. *Et après ? Après, ce sera moi à la place de Charles. Ou pire : ce sera pire que Charles.*

« *Théo est un lâche.* »

Il avalait sa salive, amère comme de la cendre. *Un lâche. Un complice.* Les mots résonnaient dans son crâne, syncopés comme les coups de fouet.

Et soudain, une image lui traversa l'esprit, fulgurante : lui-même, dans quelques années, sortant de cette caserne. Est-ce qu'il se souviendrait de ce moment ? Est-ce qu'il assumerait un jour avoir laissé Charles hurler sans rien faire ?

Ou est-ce qu'il oubliait, comme les autres ? Comme on oublie un mauvais rêve ?

« *Théo a peur.* »

Oui. Il avait peur.

Mais pire que la peur, il y avait le poids de ce qu'il ne faisait

pas.

Chapitre 64 : La première manche

J8 - 11h00

Une fois le dixième coup infligé, Charles fut reconduit au cachot. Les unités se reformèrent en silence, les regards fuyants. Moreau les toisa avec un sourire en lame de couteau, puis annonça d'une voix rauque :

— Combat. Puis repas. Pour ceux qui gagnent.

Une planche permis d'éliminer Nathan, puis les combats furent expédiés, mécaniques, comme si les recrues n'étaient plus que des marionnettes aux muscles endoloris. Cinq d'entre eux mangèrent.

Après le repas, sur le terrain devant le bâtiment 6, Moreau annonça le programme de l'après-midi, qui se ferait avec l'unité de Dubois.. « Dans la forêt. »

Sa voix rauque résonna, claire et froide. « L'unité 604 a deux heures pour rejoindre le hangar à l'est. L'unité 606 patrouille et doit vous capturer. Enfin, capturer... » Il marqua une pause, un sourire en coin. « Ils ont des pistolets à paintball : capturer veut dire vous peindre en rouge. Aucune capture possible à

moins d'un kilomètre d'ici ou de la grange. Si l'un de vous a de la peinture sur le corps, vous perdez. Si vous arrivez tous au hangar sans une seule tache, vous gagnez. Deux manches : une en défense, une en attaque. Tie-break si nécessaire. »

Pour une fois, ce n'était pas une punition. Un jeu. Presque sympathique. Sauf que, normalement, au paintball, on porte des protections. Pas des shorts. Moreau voulait qu'ils aient peur. Qu'ils se battent pour gagner.

Puis Dubois ajouta, d'une voix traînante :

— L'équipe perdante passera la nuit dehors.

Le silence s'abattit. Personne ne rit. Personne ne broncha. Personne ne détourna les yeux.

Moreau sourit, comme s'il lisait dans leurs têtes.

— Vous avez cinq minutes pour vous préparer. Ensuite, vous partez. Et que le meilleur gagne.

Les onze garçons de l'unité 604 s'élancèrent dans la forêt, les baskets écrasant les feuilles mortes. L'air était chargé de l'odeur de terre humide et de champignons pourris.

Alexandre prit la tête, son corps massif fendant les buissons comme une lame. Jules le suivait, les yeux plissés, scannant les alentours. Élias courait à côté de Lucas, leurs épaules se frôlant parfois – un contact qui lui brûlait la peau.

— On se sépare en deux groupes ? Murmura Nathan, essoufflé.

— Non, gronda Alexandre. On reste groupés. Il suffit qu'un seul soit capturé pour qu'on perde

Pierre, en queue de peloton, trébucha sur une racine. Hugo le rattrapa par le bras, sans un mot.

Soudain, un craquement retentit sur leur gauche.

Tout le monde s'arrêta net.

Trois silhouettes émergèrent des fourrés. Trois sourires. Trois

pistolets à paintball pointés sur eux.

— On vous a trouvés, ricana le premier.

Alexandre avança, bouclier humain.

— Trouvés, oui. Capturés, non.

Trois contre onze, certes. Mais il leur suffisait de tirer sur l'un d'entre eux pour que la manche soit perdue.

Alexandre cria :

— “Enzo, gauche. Lucas, droite. Moi, le milieu. Les autres, COUREZ!”

Les balles de paintball sifflèrent, manquant leur cible. Enzo plaqua son adversaire au sol, Lucas en neutralisa un second d'un coup de coude dans la trachée. Alexandre écrasa le troisième contre un chêne, le souffle coupé. Ils leur confisquèrent leurs armes, les jetèrent dans les buissons, et reprirent leur course, le cœur cognant contre leurs côtes.

Pendant ce temps, les autres couraient devant. Élias passa devant la grotte. *Leur* grotte. Un frisson lui parcourut l'échine. Lucas était loin derrière avec Alexandre et Enzo.

PAN! PAN!

— “DISPERSEZ-VOUS!” hurla Antoine.

Hugo courut, aveuglé par la panique, les branches lui déchirant les avant-bras.

Et il se retrouva face à Malo.

Le sourire de Malo était pire que le canon du pistolet braqué sur lui.

— Salut Hugo

Derrière eux, les cris de l'unité 604 s'éloignaient.

Malo dévisagea Hugo, les yeux brillants. Toujours ces yeux bleus, presque transparents, comme les ciels d'hiver avant l'aube. Un bleu qui accrochait la lumière, qui reflétait les ombres de la forêt. Malo retint son souffle, comme s'il voulait graver cette

couleur dans sa mémoire. Hugo avait changé depuis le lycée : les épaules plus larges, les muscles plus développés.

— Ça m'embête de faire ça, mais je ne veux pas passer la nuit dehors. Malo baissa légèrement le pistolet. Désolé, mec.

Hugo recula d'un pas, les mains levées.

— Évite le torse, s'il te plaît. Les coups de fouet... Il serra les dents. Ça fait encore mal.

Malo hocha la tête, son regard plein de compassion.

— OK. Je vise les jambes. Recules un peu Hugo, ça fera moins mal.

PAN.

La douleur explosa sur la cuisse de Hugo, une tache de peinture rouge s'étalant sur sa peau. Il grimaça, mais ne cria pas.

Malo tendit la main.

— Mets ton bras autour de mon cou. Je t'aide à rentrer.

Hugo obéit, boitant légèrement.

— C'est étrange de se retrouver ici, tous les deux, tu trouves pas? Murmura Malo.

— Oui. Hugo expira, les doigts serrés sur l'épaule de Malo. Très étrange.

— Ça change des cours, des exposés, de Scarabée, le prof d'histoire...

— Ah oui, lui... Hugo esquissa un sourire. Il était drôle, celui-là.

Un silence. Puis Malo baissa la voix :

— Comment il est, Moreau?

Hugo sentit ses muscles se raidir.

— Très dur. On dirait qu'il kiffe nous voir souffrir.

Malo opina, les lèvres pincées.

— Dubois aussi est très dur. Il nous en fait vraiment baver.

Il marqua une pause, les doigts effleurant distraitemment une marque rouge, souvenir d'un coup de ceinture. Au lycée, on savait tous que le service militaire serait une épreuve, que ce serait dur. Mais c'est bien au-delà de tout ce que j'avais pu imaginer.

Hugo ajouta :

— On savait que les punitions physiques étaient autorisées mais, souviens-toi, on pensait tous que c'était pour les fortes têtes, ceux pour qui il n'y avait pas d'autres solutions. Il serra les poings, les jointures blanchies. En fait c'est pour tout le monde... regarde moi.

Malo baissa les yeux,

— Oui, moi aussi, j'ai été surpris.

Hugo expira, les doigts serrés sur son short, là où la peinture du paintball séchait.

— Je me suis même demandé si j'allais tenir le coup. Puis il reprit. Il y a un gars sympa dans notre unité, Antoine. Il nous remonte toujours le moral en disant qu'on tiendra ensemble. Il marqua une pause, les yeux brillants. J'espère qu'il a raison.

— T'as de la chance, toi, dit Malo en haussant les épaules. Les mecs de ton unité, ils ont l'air cool.

Hugo leva les yeux, surpris par la remarque.

— Ouais? Pourquoi tu dis ça?

Malo esquissa un sourire, mais c'était un sourire un peu fatigué, un peu vide.

— Parce que dans la mienne, c'est pas le cas.

Hugo le regarda un instant

— C'est chaud, ça...

Malo continuait de soutenir Hugo, qui peinait à avancer à cause de la douleur dans sa cuisse.

— Ouais, dit Malo, ce service militaire, c'est un putain de

calvaire.

Malo ajouta, hésitant

— Et puis, la visite médicale... et la contre-visite... Ses yeux rencontrèrent ceux de Hugo, chargés d'une question qu'il n'osait pas poser. «À ce sujet...» mais il n'acheva pas sa phrase.

C'était une perche, une question. Mais Hugo resta silencieux.

Ils marchèrent en silence jusqu'au hangar. La sirène retentit, annonçant la fin de la manche.

Les deux unités se retrouvèrent face à face. Hugo se tenait en retrait, la main sur sa cuisse avec une tache de peinture rouge. Il avait fait perdre la première manche à son unité.

Chapitre 65 : La deuxième manche

J8 - 15h00

Le sifflet strident de Moreau retentit, marquant le début de la deuxième manche. L'unité 604 a les pistolets de paintball. L'unité 606 devra traverser la forêt pour retourner au terrain devant le bâtiment 6, sans se faire toucher. Alexandre observe les garçons de son unité, leurs visages tendus.

— Écoutez-moi bien, les gars, commence-t-il, la voix grave. Cette manche, c'est notre dernière chance. Soit on gagne et on force un tie-break, soit on dort dehors ce soir.

Un silence pesant s'installe. Personne ne veut finir la nuit sur le sol.

— La forêt est vaste, reprend Alexandre en désignant les arbres immenses. Ils éviteront les chemins. On se disperse, on prend de l'avance. Règle absolue : pas de tir avant un kilomètre. Ensuite, on grimpe. Dès qu'un type de la 606 apparaît, on tire. Précis, rapide. Pas de prise de risque inutile.

Les garçons hochèrent la tête, certains vérifiant déjà leur équipement. Alexandre consulta sa montre.

— Ils partent dans cinq minutes. À nous de nous positionner

avant.

L'unité 604 s'enfonça dans le sous-bois, avalant la distance réglementaire. Les troncs étaient des postes d'observation potentiels. Pierre resta en arrière, les yeux rivés sur un chêne centenaire. L'écorce rugueuse lui semblait une montagne infranchissable.

— Je n'y arriverai pas, murmure-t-il, les mains tremblantes. Et puis, deux ans comme ça... Je ne sais même pas si je vais tenir.

Alexandre se place devant lui, le regard ferme mais bienveillant.

— Arrête de te focaliser sur cette question : est-ce que je vais tenir ? Le service militaire, c'est l'occasion de vaincre ses peurs, de se surpasser. Concentre-toi plutôt sur ce que tu vas en retirer. En sortant, tu seras plus fort.

Il baisse légèrement la voix :

— Moi, je suis très favorable au service militaire. J'en bave comme vous. Mais ça nous rend plus forts. Être privé de nourriture pendant plusieurs jours, c'était dur, mais maintenant je sais que je peux le faire. Si plus tard, je ne peux pas manger à midi un jour, je me dirai : ce n'est pas très grave, j'ai vu pire.

Alexandre croise les bras, son regard se perd un instant avant de répondre, convaincu :

— Ici qu'on apprend à se dépasser, à découvrir ce qu'on est capable de faire quand on n'a pas le choix. Dans la vie civile, on peut toujours reculer, éviter les difficultés. Ici, non. Et c'est ça qui est précieux.

Il fixe Pierre, intense.

— Oui, c'est dur. Mais c'est justement parce que c'est dur que ça nous forge. On en sortira meilleurs, plus forts, plus préparés à affronter n'importe quoi. Alors, essaie d'en profiter au lieu de

te demander si tu vas tenir. Tu vas t'endurcir, et tu seras bien plus fort après qu'avant.

Pierre le regarde, les doigts toujours crispés sur l'écorce, mais quelque chose dans les mots d'Alexandre semble le toucher.

— Maintenant, arrête de chialer et monte à cet arbre, ajouta Alexandre en désignant une prise. Mets le pied ici, hisse-toi avec les bras, et monte comme ça. Je suis juste derrière toi.

Pierre respira un bon coup, serra les dents. Centimètre par centimètre, il commença à grimper, le cœur battant à tout rompre. Puis, ils s'installa enfin sur une branche solide, le pistolet serré contre son épaule. Il observa les alentours, le souffle court. Les bruits de la forêt lui semblaient amplifiés : le craquement d'une branche, le chant d'un oiseau, le vent dans les feuilles. Il attendait, les muscles tendus, les yeux scrutant l'horizon.

Les autres garçons de l'unité 604 se postèrent sur leurs arbres respectifs, le cœur battant, les sens en alerte. Certains ressentent l'adrénaline monter, d'autres tentent de maîtriser leur nervosité. Tous savaient que chaque seconde comptait.

Les minutes s'étirent. Pierre sentit la transpiration perler dans son dos. Il entendit des murmures étouffés, des pas feutrés au loin. L'unité 606 approchait, mais où ? Il retint son souffle, guettant le moindre mouvement.

Soudain, une silhouette émergea entre les arbres : l'éclaireur de la 606. Il avançait avec prudence, les yeux rivés sur le sol, sans jamais lever la tête. Derrière lui, le reste du groupe progressait en silence.

Pierre ajusta son arme, le doigt sur la détente. Il attendit encore, voulant être sûr de son coup. Un, deux, trois pas... L'éclaireur était maintenant à portée.

PAN.

La balle de paintball fusa, atteignant Julien, un garçon de l'unité 606, en pleine épaule. Un cri étouffé, puis des jurons s'élevèrent dans le lointain.

— Un partout, murmure Pierre, un sourire satisfait aux lèvres.

Autour de lui, d'autres tirs retentirent. La forêt s'anima, les cris et les rires se mêlant au bruissement des feuilles. Le jeu était relancé.

Les deux unités retournent à l'esplanade du bâtiment 6 d'où ils étaient partis.

Chapitre 66 : La dernière manche

J8 - 17h00

Le soleil couchant filtrait à travers les branches, projetant des ombres longues sur le sol humide. L'heure était venue : la troisième et dernière manche qui allait décider du sort des deux unités. Soit la 604 l'emporterait et dormirait sous un toit, soit ce serait la 606 qui triompherait, condamnant la 604 à une nuit à la belle étoile. Pierre serrait les poings, le cœur encore battant de sa victoire sur sa propre peur. Il se tourna vers Alexandre, les yeux brillants.

— Merci, dit-il simplement. Sans toi, je serais encore en bas à me demander si j'en suis capable.

Alexandre lui lança un regard complice.

L'unité 606 s'élança en premier, comme convenu. Alexandre discuta avec autres conscrits de la 604 pour discuter la nouvelle stratégie.

— On ne reste pas en groupe compact. Trois équipes, même chemin, mais espacées. Comme ça, ils ne pourront pas nous repérer tous en une fois.

Les garçons hochèrent la tête, prêts à en découdre. Les équipes

se formèrent :

- Alexandre, Pierre, Antoine et Hugo
- Lucas, Marc et Élias
- Nathan, Enzo, Jules et Théo

Un à un, les groupes s'engagèrent sur le sentier, silencieux et déterminés.

Le premier groupe, mené par Alexandre, passa sans encombre, échappant à la vigilance d'une recrue de la 606. Puis vient le tour de Lucas, Hugo et Élias. Ils avancèrent en file indienne, les sens en alerte.

Soudain, un craquement. Erwan, un conscrit de la 606 émergea des fourrés, pistolet levé. Il visa Élias, prêt à tirer.

Lucas vit tout en une seconde. Le canon pointé. Le visage concentré de l'ennemi. Élias, inconscient du danger, qui avançait encore, confiant. Il est trop loin pour le pousser hors de la trajectoire et c'est trop tard pour le prévenir.

Son sang ne fait qu'un tour. Il n'eut pas le temps de crier. Pas le temps de réfléchir. Juste ce réflexe, plus fort que tout : *le protéger*. Alors il bondit. Son corps s'élança, traversant l'espace qui les séparait, et s'interposa juste à temps.

PAN.

La balle frappa Lucas.

L'impact était violent, brutal. La balle de peinture explosa contre sa poitrine, lui volant le souffle, lui brûlant la peau. Une douleur fulgurante irradiait dans ses côtes, comme si on lui avait enfoncé un couteau dans le sternum. Mais il ne recula pas. Il ne cria pas. Il resta là, courbé en deux, les dents serrées à s'en briser les mâchoires, les poings tremblants.

— LUCAS!

La voix d'Élias est déchirante, paniquée. Il se précipita vers lui, les mains tendues, les yeux emplis d'une terreur que Lucas n'avait jamais vue chez lui.

Lucas se redresse lentement, la respiration saccadée, la tache écarlate s'étalant sur son torse comme une preuve. Une preuve d'amour. *Plutôt mille fois la douleur que de te voir touché.*

Leurs yeux se rencontrèrent, et le monde autour d'eux disparut.

Un regard qui dit *merci* sans un mot. Un regard qui hurlait *je t'aime* dans le silence. Un regard qui brûlait de *je veux t'embrasser, ici, maintenant, peu importe les conséquences.*

Mais c'est aussi un regard qui se voila de peur. Un regard qui se figea, qui se rappela : *ici, nous n'avons pas le droit.* Ici, s'aimer est un crime.

Pourtant, dans cet échange muet, tout était dit. Leurs doigts frôlèrent leurs genoux respectifs, presque par accident. Leurs souffles s'accéléchèrent, synchrones. Leurs cœurs battent à l'unisson, malgré la distance imposée.

On ne peut pas se toucher. On ne peut pas s'avouer. On ne peut même pas se sourire trop longtemps.

Mais leurs âmes, elles, étaient déjà enlacées. Et rien - ni les règles, ni les regards, ni cette forêt - ne pourrait jamais les séparer.

* * *

Marc, une centaine de mètres plus loin, observait la scène en pensant à Thomas.

Chapitre 67 : À même le sol

J8 - 19h00

Les garçons de l'unité 604 avaient perdu. Ils passeraient la nuit dehors.

Comme tous les soirs, il s'affrontèrent pour le droit de manger. Puis cinq d'entre eux dînèrent. Puis ce fut le moment de la douche, glacée comme toujours. En revanche, au lieu de se diriger vers leur chambrée, Moreau les conduisit sur le terrain d'entraînement, devant le bâtiment 6.

En slips, pieds nus sur le béton glacé, une couverture pliée devant leurs pieds, ils étaient au garde-à-vous, à attendre l'autorisation de se coucher. Le vent d'octobre leur mordait les épaules, s'engouffrait entre leurs côtes. Moreau les observait, les bras croisés, savourant chaque frisson, chaque contraction de leurs muscles déjà meurtris.

Dubois arriva avec son unité, les garçons alignés derrière lui, certains les yeux brillants d'une curiosité malsaine. Ils allaient dormir dans leur chambrée, eux. Dans des lits. Et les sergents voulaient qu'ils voient. Qu'ils voient ce qui arrivait à ceux qui perdaient. Qu'ils voient les conséquences de la faiblesse.

Un silence. Personne ne rit. Personne ne détourna les yeux. Les garçons de la 606 dévisageaient leurs camarades, certains avec pitié, d'autres avec mépris, quelques-uns avec une lueur de peur : et si demain, c'était eux ? Quelques uns aussi avec une certaine satisfaction, un plaisir. Le sadisme n'était pas réservé aux seuls sergents.

— Couchés, ordonna enfin Moreau, d'un ton qui ne souffrait aucune réplique.

Ils obéirent. À même le sol. Pas de matelas. Pas de tapis. Juste le béton froid, dur, qui leur mordait les omoplates, les hanches, les talons.

— Putain, on va geler, murmura Nathan entre ses dents, les bras croisés sur sa poitrine pour tenter de retenir un peu de chaleur.

Personne ne répondit. Personne n'osait. Leurs souffles formaient des nuages blancs, éphémères, qui s'évanouissaient dans l'air glacé. Leurs dents commençaient à claquer, malgré eux. Leurs muscles, déjà endoloris par les combats, les corvées, les exercices, se raidissaient sous l'assaut du froid.

Alexandre se redressa légèrement sur un coude, balayant du regard les silhouettes recroquevillées autour de lui.

— Serrons-nous, dit-il à voix basse, assez fort pour que tous l'entendent. Collés les uns aux autres. On garde la chaleur comme ça.

Un à un, ils se serrèrent. Les corps se rapprochèrent, les épaules se frôlèrent, les cuisses se touchèrent. La chaleur humaine, était un soulagement. Pierre se blottit contre Antoine. Jules se colla contre Enzo, leurs respirations s'accordant dans un rythme saccadé. Théo et Marc se serrèrent l'un contre l'autre, leurs couvertures s'entremêlant comme une barrière fragile contre le vent.

Élias et Lucas se regardèrent d'abord, presque hésitants. Se coller l'un contre l'autre, c'était ce qu'ils désiraient le plus au monde. Leurs corps, déjà tendus par le froid et la fatigue, aspiraient à cette chaleur partagée, à cette proximité qui leur rappelait la grotte, leur refuge secret. Mais ils savaient. Ils savaient que ce contact, aussi innocent soit-il, serait une tentation insupportable. Ici, sous le ciel étoilé, entourés des autres garçons, ils ne pourraient pas céder. Pas un geste de trop. Pas un soupir trahissant leur désir.

Pourtant, leurs épaules se frôlèrent d'abord, comme par accident. Puis leurs hanches se touchèrent, presque malgré eux. Leurs cuisses se moulèrent l'une contre l'autre, et Élias sentit un frisson le parcourir. Ce n'était pas le froid. C'était Lucas. C'était cette chaleur familière, ce contact qui lui rappelait tout ce qu'ils avaient partagé dans l'obscurité de la grotte.

Il retint son souffle, les doigts crispés sur le bord de sa couverture. Lucas ne bougea pas. Il ne recula pas. Il resta là, immobile, comme s'il attendait la même chose. Comme s'il voulait, lui aussi, que ce moment dure, que ce contact se prolonge, malgré tout.

Leurs genoux se frôlèrent à nouveau. Un simple effleurement, presque imperceptible. Mais pour Élias, c'était comme une décharge électrique. Il ferma les yeux, revivant chaque seconde passée dans la grotte : l'obscurité enveloppante, la chaleur de Lucas contre lui, leurs souffles mêlés, leurs peaux nues, leurs corps enlacés. Ici, sous le regard invisible des autres, c'était impossible. Ils ne pouvaient pas. Pas avec dix paires d'yeux autour d'eux. Pas avec Moreau qui pouvait surgir à tout moment.

Lucas expira lentement, et son souffle chaud effleura la nuque d'Élias. Un nouveau frisson parcourut ce dernier, aussi doux

qu'une caresse interdite. Il osa tourner légèrement la tête, juste assez pour apercevoir le profil de Lucas dans la pénombre. Ses yeux brillaient. Une lueur qu'Élias reconnaissait immédiatement. Le désir. Le même désir qui lui brûlait les entrailles, qui lui serrait la gorge, qui lui murmurait de s'abandonner, de se laisser aller.

— Je t'aime, murmura-t-il à son oreille, si bas que seul Lucas pouvait l'entendre.

Un silence. Puis, Lucas tourna légèrement la tête vers lui. Leurs fronts se frôlèrent, leurs souffles se mêlèrent.

— Moi aussi, répondit Lucas.

Élias s'apprêta à parler lorsque Lucas posa un doigt sur ses lèvres.

— Élias... Sa voix n'était qu'un souffle, si bas que le vent aurait pu l'emporter. Je n'ai jamais su ce que c'était, aimer. Il marqua une pause, les doigts tremblants effleurant la joue d'Élias, comme s'il craignait que ce contact ne soit qu'un rêve. Avant toi, je croyais que la force, c'était ne rien sentir. Ne rien attendre. Ne rien espérer. Ses doigts glissèrent jusqu'à la nuque d'Élias. Mais avec toi... c'est comme si mon cœur avait appris à battre différemment. Comme si, pour la première fois, il osait.

Élias sentit les larmes lui monter aux yeux, brûlantes et silencieuses. Lucas continua, les mots jaillissant de lui comme une confession longtemps retenue :

— Je t'aime comme on aime un feu dans la nuit. Pas un feu qui réchauffe, non. Ses doigts se crispèrent sur la tête d'Élias, comme s'il pouvait l'ancrer à lui. Un feu qui brûle si fort qu'on oublie le froid. Qui éclaire si fort qu'on oublie l'obscurité. Même si je sais que demain, on devra faire semblant de ne pas se connaître... Il ferma les yeux, le front contre celui d'Élias, leurs respirations synchrones. Même si je sais qu'ici, t'aimer, c'est

comme tenir un couteau par la lame... Je préféré saigner que lâcher prise.

Leurs bouches se frôlèrent enfin, un contact si léger qu'il en était insupportable. Élias sentit le corps de Lucas se tendre contre le sien, chaque muscle durci par le désir refoulé. Leurs érections, dures et douloureuses, se pressaient l'une contre l'autre à travers le tissu rêche de leurs slips, une pression à la fois torturante et enivrante. Ils auraient voulu revivre la grotte, s'abandonner sans retenue. Mais ici, sous ce ciel indifférent, entourés de leurs camarades endormis, ils ne pouvaient que voler des instants – un frôlement de lèvres, un souffle partagé, des doigts enlacés sous les couvertures.

Élias murmura contre sa bouche, les mots à peine audibles :

— On est fous...

— Oui, répondit Lucas, les lèvres effleurant les siennes. Fous de croire qu'on peut s'aimer ici. Fous de ne pas pouvoir s'en empêcher.

Un silence. Leurs corps, collés l'un à l'autre, étaient à la fois un refuge et un supplice – la chaleur de Lucas contre la peau d'Élias était une caresse, mais aussi une torture, car ils savaient qu'ils ne pourraient pas aller plus loin. Pas ce soir. Peut-être jamais.

Pourtant, dans cet instant volé, ils étaient libres. Libres de se dire, sans mots, tout ce que la caserne leur interdisait. Libres de se toucher, de se désirer, de s'aimer en secret. Et même si demain les forcerait à se détourner, à faire semblant, cette nuit, sous les étoiles froides, ils étaient l'un à l'autre. Complètement. Irrévocablement.

Chapitre 68 : La victoire des vivants

J8 - Pendant la nuit.

La pluie s'invita dans la nuit des conscrits comme une trahison.

D'abord, ce ne furent que quelques gouttes, discrètes, presque imperceptibles. Puis le ciel se déchira. Une pluie fine, tenace, s'insinua sous les couvertures, glissant le long de leurs nuques, s'infiltra dans le creux de leurs épaules, comme des doigts glacés qui les réveillaient un à un. La couverture devint lourde, humide, collant à leurs peaux comme une seconde épiderme. Chaque mouvement faisait frissonner leurs corps meurtris – la toile rêche, alourdie par l'eau, frottait contre leurs cicatrices, leurs ecchymoses, leurs muscles endoloris. Élias sentit le froid lui mordre les omoplates, là où la couverture, autrefois sèche, s'était transformée en une éponge glacée. Lucas, à côté de lui, se raidit : l'humidité lui collait aux côtes, lui rappelant chaque marque de la canne, comme si la pluie voulait raviver ses blessures.

Leurs doigts, engourdis par le froid, se crispèrent sur les bords trempés des couvertures, cherchant désespérément un coin sec qui n'existait plus. Pierre, recroquevillé contre Antoine, grelottait – ses genoux, déjà douloureux après la course forcée,

semblaient maintenant transpercés par des aiguilles de glace chaque fois que la pluie les effleurait. Pierre serra les dents pour étouffer un gémissement : l'eau glacée qui dévalait son dos lui rappelait les douches. Il n'y avait aucun échappatoire. Même leurs souffles, autrefois chauds sous les couvertures, se transformaient en une buée froide, comme si l'air lui-même les trahissait.

Le sol, déjà dur et inégal, devint un marécage. Leurs hanches, leurs épaules, leurs talons s'enfonçaient dans la boue naissante, chaque mouvement arrachant un frisson ou une grimace étouffée. Hugo, toujours marqué par les coups de fouet, sentit la pluie s'infiltrer dans les stries de sa peau, comme si le ciel voulait lui rappeler sa souffrance. Théo, les mâchoires contractées, maudit silencieusement cette nuit – chaque goutte qui glissait le long de sa colonne vertébrale était une nouvelle preuve de leur impuissance.

Personne ne se plaignit. Personne n'osa bouger pour chercher un abri. Moreau leur avait dit de dormir là. Ils n'avaient pas de droit d'aller ailleurs. Ils étaient là parce qu'ils étaient punis. La souffrance faisait partie de la punition, elle en était l'essence. Les garçons restèrent immobiles, les corps tendus, les couvertures alourdies les écrasant un peu plus, comme si la pluie elle-même était une punition de Moreau. Leur seule échappatoire était de se serrer davantage les uns contre les autres, cherchant une chaleur humaine dans ce monde qui semblait décidé à les briser. Élias se blottit contre Lucas, sentant malgré tout la chaleur de son corps à travers le tissu humide – un réconfort minuscule, presque illusoire. Leurs peaux, collées par l'eau et le froid, semblaient ne faire plus qu'une, comme si la pluie, ironiquement, les unissait dans leur misère.

Et puis, il y avait les odeurs. Celle de la terre mouillée, âcre et

lourde. Nathan, les lèvres serrées, sentit son estomac se nouer : cette pluie lui rappelait les latrines qu'il avait dû recurer, l'eau croupie qui lui éclaboussait les mains. Il ferma les yeux, les doigts enfoncés dans ses paumes, comme pour chasser ces souvenirs.

La pluie ne cessa pas. Elle continua, lente, implacable, comme si le ciel avait décidé de les achever. Leurs paupières, alourdies par la fatigue, clignaient pour chasser les gouttes qui leur piquaient les cils. Leurs lèvres bleutaient, leurs respirations devenaient plus courtes, plus saccadées. Même leurs os semblaient grelotter.

Et pourtant, personne ne bougea. Personne ne se plaignit. Ils restèrent là, allongés alignés, comme des soldats de plomb sous la pluie, les corps tremblants, les cœurs battant malgré tout. Parce que là, sous cette averse, ils étaient encore vivants. Et dans cette caserne, c'était déjà une victoire.

X

Le neuvième jour (J9)

Chapitre 69 : La délivrance

J9 - 4h30

À 4h30, Moreau apparut devant les onze garçons blottis les uns contre les autres sous des couvertures humides, alourdies par la pluie fine qui tombait depuis des heures. Il siffla et hurla :

— Debout ! En rang, garde-à-vous !

Leurs corps, encore endoloris par la dureté du sol, se levèrent et se mirent au garde-à-vous.

Onze conscrits vêtus seulement de slips collés à la peau. Leurs pieds nus s'enfonçaient dans la boue, leurs épaules tremblaient sous la pluie fine qui ne cessait pas. Leurs visages, creusés par la fatigue, portaient les stigmates de la nuit passée à l'extérieur. Ce réveil était dur mais il était aussi une délivrance.

Moreau les dévisagea un à un, prenant plaisir à voir qu'ils avaient souffert d'avoir passé la nuit dehors. Il savourait chaque signe de faiblesse : les doigts crispés, les cernes creusés, les lèvres bleutées. Un sourire cruel étira ses lèvres.

— Vous avez l'air en forme, ce matin. Sa voix suintait l'ironie. C'est bon signe.

Personne n'osa répondre. Personne n'osa même respirer trop

fort.

— Allez chercher un short et des chaussures dans la chambrée. Vous avez deux minutes.

Ils obéirent en silence, leurs pas résonnant sur le béton glacé. Quand ils revinrent, alignés devant lui, Moreau les toisa avec dédain.

— Footing. Dix kilomètres. Huit cents mètres de dénivelé.

Lors de leur footing matinal les précédents matins, les garçons avaient remarqué une bifurcation et un chemin qui montait raid. Interminable. Jusqu'à présent, ils en avait été épargné. Aujourd'hui, ce parcours leur serait donc infligée. Un gémissement involontaire s'échappa des rangs. Moreau se figea, son regard se braquant sur Pierre, dont les poings s'étaient serrés.

— Un problème, soldat ?

— Non, sergent.

— J'ai entendu un gémissement, soldat.

Pierre releva le menton, les yeux brillants de fatigue.

— Je suis désolé, sergent.

— Tu devrais. Moreau ricana. À cause de toi, ce sera quinze kilomètres pour tout le monde.

Les regards se tournèrent vers Pierre, lourds de reproche, mais personne n'osa protester. Inutile d'aggraver la situation.

— Et après ça, musculation. Douche. Rasage. Inspection. Combat. Il marqua une pause, savourant l'effet de ses mots. Petit-déjeuner pour les vainqueurs. C'est le rituel du matin, les gars. Vous devriez commencer à l'aimer.

Sans un mot de plus, il donna le signal du départ.

Les conscrits s'élancèrent, leurs pas lourds s'enfonçant dans la boue, leurs souffles courts se perdant dans la pluie fine qui ne cessait de tomber.

* * *

Une fois le rituel matinal terminé, vers 6 h 45, Moreau annonça une heure de corvée collective consacrée au nettoyage des chaussures, suivie d'une heure de corvées individuelles.

Les onze garçons furent poussés vers une salle. Au centre, des paires de chaussures militaires, crottées, alignées. La porte claqua derrière Moreau, les laissant seuls. L'odeur de cuir humide et de boue séchée emplissait l'air. Personne ne bougea tout de suite. Le silence pesait, chargé de tension et de ressentiment.

Puis, d'une voix rauque, Pierre rompit le silence :

— Je suis désolé. À cause de moi, on a fait quinze kilomètres au lieu de dix.

Enzo se retourna d'un bloc, les yeux étincelants de colère.

— Oui, à cause de toi. On a tous morflé. La prochaine fois, ferme-la !

Alexandre posa une main sur l'épaule d'Enzo, d'un geste à la fois calme et sans réplique. Puis, sans élever la voix, il prit la parole, comme s'il partageait une évidence :

— Pierre progresse. Tous les jours un peu plus. Hier, il n'aurait jamais cru pouvoir tenir une nuit dehors. Il l'a fait. Hier, il avait peur de grimper aux arbres. Maintenant, il les escalade. Il prit une paire de rangers, observa la boue séchée.

— C'est ça, le service : prendre la peur, et la transformer en force.

Pierre leva les yeux, surpris, et croisa le regard d'Alexandre. Ses traits étaient tirés, mais ses yeux brillaient.

— Merci.

Théo, accroupi, frottait des chaussures avec un chiffon. Il releva la tête.

— Attends... tu crois vraiment que ce bordel nous rend plus

forts?

Alexandre haussa à peine les épaules, sans ciller. Il replongea ses mains dans l'eau sale.

— Ouais. Je le crois. C'est pas facile, ça fait mal, mais c'est comme ça qu'on grandit. Tu deviens pas un homme en restant planqué au chaud.

Théo lâcha son chiffon. Ses mains tremblaient de fatigue et de nerfs.

— Grandir? Regarde-nous. On est crevés, couverts de bleus. On a plus rien, même pas le droit de respirer tranquille. On a plus aucune dignité. Tu appelles ça de la force?

Un silence. Les autres ralentirent leurs gestes, écoutant malgré eux. Alexandre essuya lentement ses mains sur son short trempé, puis répondit, chaque mot posé comme une pierre :

— Oui, la dignité. Pas celle qu'on croit perdre parce que l'on est alignés nus, mains derrière la tête, mais celle qu'on gagne en se relevant après chaque épreuve. Moreau nous en fait baver, c'est vrai. Mais chaque fois qu'on se relève, c'est nous qui gagnons. Il fixa Théo, puis balaya le groupe du regard. La vie, c'est pareil. Personne ne nous demande notre avis quand ça devient dur. La différence, c'est ce qu'on en fait.

Il se tourna vers Pierre, qui serrait les dents, une paire de chaussures à la main.

— Alors, Pierre? Tu préfères rester celui qui gémit, ou être celui qui a tenu quinze kilomètres?

Pierre baissa les yeux, puis se mit à frotter, les mâchoires contractées. Autour d'eux, les autres échangèrent des regards. Certains hochèrent la tête, lentement. D'autres, comme Théo, restèrent silencieux, mais reprirent leur tâche, un à un.

* * *

Soixante minute après être parti, Moreau revint. Il inspecta les chaussures. Puis il annonça les corvées individuelles.

Chapitre 70 : Sous les semelles

J9 - 9h00

Une fois les corvées individuelles terminées, Moreau annonça un match de rugby avec l'unité 606. Onze contre douze puisque Charles était toujours au cachot.

La pluie fine continuait de tomber.

Les garçons des deux unités furent tous mis torse nu. Leurs peaux, luisaient sous la lumière grise. Le torse de Lucas portait encore la marque de la balle de paintball qui l'avait frappé en plein torse. Une tache rouge s'étalait sur ses pectoraux, souvenir de son geste pour protéger Élias.

— Deux heures quarante de match, rappela Moreau, sa voix rauque portant par-dessus le crépitement de la pluie. Les règles, vous les connaissez : il n'y en a pas.

Certains garçons de l'unité 606 toisèrent les garçons de l'unité 604 :

Un silence pesant s'installa. Les garçons de l'unité 604 échangèrent des regards. Ils avaient déjà joué à ces match de rugby améliorés. Ils savaient ce que cela signifiait : pas de limites, pas de pitié. Juste la loi du plus fort, la brutalité pure, la souffrance

comme unique arbitre.

C'est alors qu'Arthur de l'unité 606, s'avança d'un pas. Grand, les épaules larges, il avait un sourire en coin qui n'avait rien de chaleureux. Ses yeux balayèrent les rangs de l'unité 604. Il y avait quelque chose dans son regard, une lueur moqueuse, presque cruelle :

— Alors, la nuit dehors, c'était comment ? lança-t-il, la voix traînante, presque amusée.

Un rire étouffé parcourut les rangs de l'unité 606. Pas tous les garçons de l'unité 606, non, juste quelques un. Pas Hugo, qui ne trouva pas cela très drôle.

Théo sentit ses doigts se crispier le long de ses cuisses. Il releva lentement la tête, croisant le regard d'Arthur. Ce n'était pas une question. C'était une provocation. Une façon de leur rappeler qu'ils avaient perdu la veille contre eux, qu'ils étaient faibles, qu'ils méritaient ce qui leur arrivait.

Pourquoi faire ça ? se demanda Théo, les mâchoires serrées. *Pourquoi ajouter cette piqûre, ce rappel ?* Ils avaient déjà souffert, ils avaient passé la nuit dehors. *Ce n'était pas grave en soi, mais pourquoi ? Pourquoi ce besoin de les écraser encore un peu plus ?*

Il observa Arthur, cherchant une réponse dans ses traits. Peut-être qu'il avait peur. Peut-être que, pour se sentir fort, pour se sentir vivant, il devait rabaisser les autres. Peut-être que c'était sa façon à lui de survivre. Mais Théo ne pouvait s'empêcher de penser que c'était bien plus que ça. Arthur n'était pas seulement un garçon qui avait peur. Il était un garçon qui avait choisi de devenir un bourreau. Pas comme Moreau, pas comme les sergents, non. Mais un bourreau quand même. Un bourreau qui se nourrissait de la souffrance des autres pour se sentir exister.

Théo sentit une colère sourde monter en lui. Ce n'était pas seulement de la colère contre Arthur. C'était de la colère contre

ce système, contre cette caserne, contre cette machine qui les broyait tous, qui les transformait en monstres ou en victimes. Il serra les poings, les ongles s'enfonçant dans ses paumes jusqu'à ce qu'il sente une douleur aiguë lui traverser les doigts. Non, se dit-il. Non, je ne laisserai pas ce système me transformer en monstre. Je ne laisserai pas cette caserne me voler ce qui me reste d'humanité.

Il inspira profondément, les yeux toujours rivés sur Arthur. Il aurait pu répondre. Il aurait pu lui cracher sa haine au visage, lui dire tout ce qu'il pensait de lui, de sa lâcheté, de sa cruauté. Mais il ne le fit pas. Alors, au lieu de répondre, il se contenta de soutenir le regard d'Arthur, sans ciller, sans détourner les yeux. Comme pour lui dire : Je te vois. Je sais ce que tu es. Et je ne te crains pas.

Arthur, déstabilisé par ce silence, par cette absence de réaction, hésita une seconde. Puis, son sourire se figea, comme s'il venait de réaliser que Théo ne lui donnerait pas la satisfaction de le voir plier. Il recula d'un pas, les lèvres retroussées en une grimace, et rejoignit les rangs de son unité.

Théo expira lentement, sentant la tension quitter ses épaules. Il avait gagné cette petite bataille contre la colère. Contre cette partie de lui qui aurait pu céder.

Autour de lui, les garçons de l'unité 604 se préparaient pour le match. Leurs visages étaient fermés, leurs regards déterminés. Ils savaient ce qui les attendait. Ils savaient que ce ne serait pas un jeu. Ce serait une bataille.

Le match commença.

* * *

Après 2h40 de match, la victoire revient à l'unité 606.

Moreau aboie ses ordres :

— Allez, 604! À terre! On va faire des pompes jusqu'à ce que je décide que c'est assez. Et que ça saute!

Théo serre les dents, les mains enfoncées dans la boue glacée. À chaque pompe, il sentait le poids du regard d'Arthur sur sa nuque.

Puis, soudain, une ombre se plaça juste devant lui. Arthur avança tranquillement, campa ses baskets boueuses à quelques centimètres de son visage.

— Regarde-toi... fit Arthur, la voix basse. T'es fait pour ça, non? Ramper dans la boue.

Théo leva la tête, haletant, les yeux brûlants de rage.

— T'es qu'un lâche, Arthur. T'as besoin de me voir comme ça pour te sentir fort?

Arthur eut un sourire froid, inclina la tête comme s'il observait un insecte.

— Non. Mais ça me rappelle pourquoi on écrase toujours des types comme toi.

Bras tendus, poitrine levée, Théo atteignait le sommet de sa pompe. Arthur glissa ses pieds juste sous lui, calculant l'instant où, en redescendant, son visage viendrait heurter ses chaussures crottées.

Théo resta la poitrine levée quelques instants. Moreau rugit derrière :

— Théo! Plus vite! Tu veux des coups de ceinture te motiver? Parce que je peux m'en occuper.

Théo descendit... et son visage heurta la chaussure crottée d'Arthur. La boue s'écrasa sur son front, puis glissa sur sa joue.

Il sentit l'odeur âcre de la chaussure mouillée, le goût de la terre qui s'infiltrait jusque sur ses lèvres. Son souffle court se mélangeait à l'odeur rance de la boue. Son front, son nez,

ses lèvres venaient frotter contre les baskets humides qui lui griffaient la peau. Arthur le regardait, debout, satisfait. Chaque contact envoyait une décharge d'humiliation dans la poitrine de Théo. Sa colère grondait, sauvage, mais il était piégé : forcé de coller son visage aux chaussures d'Arthur encore et encore, comme un chien qu'on dresse à obéir.

Son esprit bouillonnait. Il voulait hurler, mordre, se relever. Mais son corps obéissait, prisonnier. Plus il descendait, plus il avait l'impression qu'Arthur écrasait non seulement son visage, mais tout ce qu'il lui restait de dignité.

Chapitre 71 : Regards croisés

J9 - 12h00

La loi des combats décida, comme chaque jour, qui déjeunerait. Une fois les repas avalés, Moreau annonça le programme de l'après-midi : deux heures de nage rapide, pour le plus grand plaisir d'Élias ; deux heures de combat rapproché, pour le plus grand plaisir d'Enzo ; enfin, deux heures de musculation sur rameur, pour le plus grand plaisir d'Alexandre. Un après-midi plaisant, donc, entrecoupé de déplacements en courant d'un bout à l'autre de la caserne derrière la Jeep de Moreau, sous une pluie fine qui ne semblait pas vouloir cesser.

Pierre, essoufflé, remarqua néanmoins que cette bruine persistante n'était rien comparée à la fois où ils avaient dû rester au garde-à-vous sous l'averse, l'orage et la grêle. Peut-être Alexandre n'avait-il pas tout à fait tort, après tout.

Le soir venu, les combats déterminèrent à nouveau qui aurait droit à son repas. Compte tenu de l'absence de Charles, un exercice de planche éliminatoire précéda l'affrontement. Les corps, désormais plus fermes, cédaient après trois ou quatre minutes de gainage. Il y a peu, certains s'effondraient avant

même les deux minutes.

Après le repas, les garçons regagnèrent le bâtiment 6 pour la douche. Glacée, comme toujours. Ils s'y étaient habitués. Ce qui leur avait semblé insurmontable au début était devenu une routine, presque un rituel. Alexandre avait raison sur un point : ils étaient en train de s'endurcir, se muscler, se transformer.

Sous le jet d'eau glacé, Élias fixait la marque rouge sur le torse de Lucas, déjà virant au violet. La trace de la balle de paintball. Celle qu'il avait prise en plein torse pour protéger Lucas, sans réfléchir, par pur réflexe, par amour. Son regard glissa des pectoraux puissants de Lucas vers ses abdominaux, parfaitement dessinés, chaque muscle ciselé avec une élégance naturelle, ni trop, ni trop peu. L'eau ruisselait sur sa peau, soulignant chaque relief. Puis, presque malgré lui, son regard descendit plus bas. La verge de Lucas, magnifique, cette partie de lui qui l'avait pénétré dans la grotte. Comment pourrait-il l'oublier ? Il remonta enfin vers le visage de Lucas, ce visage parfait, parfois mystérieux, mais d'une beauté éclatante.

Élias, subjugué, ne remarqua même pas que Marc l'observait. Il détourna brusquement les yeux. Personne ne devait rien deviner.

En quittant la salle de douche, les garçons de l'unité 604 se retrouvèrent face à ceux de l'unité 606, qui s'avançaient pour prendre leur place sous les jets glacés. Tous étaient nus.

Le regard de Malo croisa celui de Hugo. Un sourire fugace.

Le regard d'Arthur croisa celui de Théo. Leurs yeux se rencontrèrent. Un regard dur. Théo ne cilla pas, mais ses mâchoires se contractèrent légèrement. Arthur, lui, soutint le regard sans sourciller.

Les deux unités se frôlèrent, se croisèrent, comme deux vagues qui se rencontrent avant de s'éloigner. Les garçons de

l'unité 604 regagnèrent leur chambrée, laissant derrière eux l'unité 606.

De retour dans la chambrée, les onze garçons de l'unité 604 enfilèrent leur tenue de nuit – un simple slip – et se placèrent au garde-à-vous devant leurs lits, attendant la permission de se coucher. Cette nuit-là, ils dormiraient à l'intérieur. Le confort, enfin.

Chapitre 72 : Sous la même lune

J9 - 21h00

Les lumière étaient éteintes mais la lumière de la pleine lune entrait dans la chambre.

Sur les couchettes du bas, aucun des quatre garçons ne dormait.

Hugo, les doigts crispés sur le tissu, scrutait sa couverture. Rien. Pas la moindre trace, pas la moindre ombre suspecte. Pourtant, il avait pris quinze coups de fouet pour une tache qu'il ne voyait pas. Une tache fantôme ? Un prétexte ? Une punition arbitraire. Difficile de voir cette couverture en plein jour : seulement 5 minutes le matin. Et le soir, ils devaient se mettre au garde à vous et quand ils allaient au lit, Moreau éteignait les lumières. Cette affaire de couverture était quand même étrange.

Marc, sur la couchette voisine, fixait le matelas du dessus. Il imaginait Thomas, quelque part là-bas, dans un autre lit, sous un autre plafond, peut-être en train de penser à lui aussi. Que pouvait-il bien faire à ce moment précis ? Peut-être pensait-il à lui ? Si seulement, il pouvait lui parler, lui écrire. Mais même envoyer ou recevoir des lettres était interdit ici. Coupés du

monde pendant deux ans. Deux ans à se demander si l'on vous oubliait, ou si l'on vous attendait encore.

Théo serrait les poings sous sa couverture. Ce service militaire, cette farce cruelle, cette machine à broyer les volontés. Moreau, bien sûr, avec son sourire en lame de couteau. Mais pas seulement. Arthur, avec son air de supériorité. Alexandre, qui jouait les durs. Et les autres, ceux qui se pliaient, qui obéissaient, qui finissaient par croire que c'était normal. Comme si la soumission était une vertu. Comme si l'injustice était une fatalité.

Lucas, retenait son souffle. Élias dormait deux matelas au-dessus de lui. Si proche que Lucas sentait presque la chaleur de son corps, si loin qu'il aurait pu être sur une autre planète. Leur secret était une bombe à retardement, un fil tendu au-dessus d'un précipice. Deux ans à jouer la comédie, à mentir, à se toucher du regard sans jamais se frôler. Deux ans à se demander : et si on nous découvrait ? Mais quelle alternative avaient-ils ? Dans ce monde-là, l'amour était un crime. Et la survie, une question de silence.

Sur les couchettes du milieu, quatre silhouettes immobiles.

Nathan fixait le matelas au dessus de lui, les mâchoires contractées. Il se sentait comme un animal en cage. Lui, Nathan, le roi des soirées, celui pour qui les filles se retournaient, celui à qui on murmurait : *« Une nuit avec toi, ça vaut une vie avec tous les autres. »* Ces mots lui revenaient en boucle, comme une moquerie. Ici, il n'y avait rien. Aucune courbe, aucun rire féminin, aucun parfum sucré. Rien que des murs, des ordres, des mecs. Le sexe, pour lui, était un besoin, une faim. Il revivait ses nuits d'avant, les corps chauds sous ses doigts, les gémissements, la sueur, l'ivresse de la possession. Maintenant, il n'avait plus que ses souvenirs et ses poings. La dernière fois qu'il avait

tenté de se soulager, c'était pendant la tempête, caché sous sa couverture, les dents enfoncées dans son avant-bras pour étouffer ses halètements. Et Hugo avait pris le fouet à sa place. Et sans le savoir.

Enzo était endormi. **Alexandre** à coté de lui aussi.

Assis à l'extrémité du quatrième matelas, **Pierre était plongé dans ses pensées**. Les mots d'Alexandre résonnaient dans son esprit : peut-être était-il en train de se forger, de devenir plus fort, malgré lui.

Son esprit revenait sans cesse à la soirée qui avait précédé sa convocation : sa mère et sa grande sœur, avec qui il vivait, l'avaient regardé partir avec une inquiétude qu'elles ne parvenaient pas à dissimuler. Mais il n'avait pas eu le choix. Il pensait à elles, bien sûr. Et il pensait aussi à Mathilde, une amie... ou un peu plus qu'une amie. Pourtant, la timidité les retenait tous les deux, comme une barrière invisible. Pierre n'avait jamais connu l'amour charnel, mais quand il se laissait aller à ses fantasmes, c'était toujours le visage de Mathilde qui s'imposait à lui. Un amour pur, presque idéalisé, comme suspendu dans le temps.

Il revoyait sa sœur, sa mère, Mathilde. Il ne voulait pas être là, dans ce lieu qui lui était étranger, même s'il savait que cette épreuve le transformerait. Il aurait préféré être chez lui, entouré des siens. Mais le service militaire était obligatoire. Avec un soupir, il ferma les yeux, comme pour s'échapper, ne serait-ce qu'un instant, de cette réalité qui lui pesait tant.

Sur les couchettes du haut, il n'y avait que trois corps.

La couchette de **Charles** était vide. Était-il en train de dormir au cachot ? Quand reviendrait-il ? Personne ne le savait.

Sur la couchette d'à côté, **Jules fixait le plafond**. Il pensait à son frère. *Ne fais pas de conneries petit.*

À côté, **Antoine** dormait.

Sur la dernière couchette du haut, Élias fixait l'obscurité, le cœur battant à l'idée de Lucas. Une île déserte. Juste eux deux. Abandonnés du monde, mais enfin libres. Lucas le matin, Lucas le midi, Lucas le soir, Lucas la nuit. Leurs corps enlacés sur le sable chaud, leurs peaux nues sous le soleil, leurs souffles mêlés comme une seule respiration. Personne pour les juger. Personne pour les séparer. Juste l'océan, le vent, et cette certitude : *Là-bas, enfin, ils pourraient s'aimer sans honte.*

Un grincement de ressort. Lucas bougea dans l'obscurité, deux couchettes plus pas.

* * *

Pendant ce temps, tapi dans l'ombre d'un cachot, un jeune homme se blottissait contre le mur, secoué par des sanglots déchirants.

XI

Le dixième Jour (J10)

Chapitre 73 : Complices malgré l'enfer

J10 - 4h30

Dixième jour. Dixième aube. Dixième réveil dans cette caserne. Les garçons avaient presque oublié ce que c'était, se réveiller dans le confort de son vrai lit.

Hugo voulait en avoir le cœur net. Il devait voir cette tache, celle qui l'avait condamné au fouet. Ce moment, il ne l'oublierait jamais. Sous la lumière des néons, il scruta sa couverture, centimètre par centimètre, encore et encore. Rien. Aucune trace, pas la moindre marque. Le mystère ne faisait que s'épaissir : Moreau avait-il menti ? Ou bien y avait-il autre chose ?

Absorbé par son examen, et malgré les alertes de ses camarades, il ne vit pas le temps passer. Il arriva en retard à l'appel. Trop tard. La sanction tomba, implacable : courir pieds nus, les chaussures lacées autour du cou comme un collier de honte. Tout le monde connaissait désormais le tarif, et ce matin-là, Hugo le paierait sous les regards compatissants de ses camarades.

Les dix kilomètres du matin étaient une certitude. Mais le parcours, lui, était une roulette russe. Le classique, bordé

de graviers et de poussière. Celui des ronces, où les orties fouettaient les jambes et les torses nus comme des lames. Ou le chemin montant, celui qui vous arrachait les poumons. Moreau aimait varier les plaisirs. Aujourd'hui, ce serait le classique. *Une bonne nouvelle ?* Non. Juste une moindre souffrance.

Alexandre prit la tête, Pierre et Théo le suivaient, les épaules voûtées sous le poids de la fatigue. Moreau courait devant, son treillis impeccable, son souffle régulier comme un métronome de l'enfer.

En queue de peloton, Élias, Marc et Lucas, groupés comme par instinct. Marc se rapprocha, la voix basse, assez pour eux seuls :

— *Élias... Lucas...* Il y a quelque chose que je dois vous dire. Quelque chose qui pourrait me coûter cher si on l'apprenait. Mais je vous fais confiance. Je peux ?

Lucas et Élias échangèrent un regard surpris, intrigués.

— *Oui, Marc. Tu peux nous faire confiance,* murmura Élias, le cœur battant.

Marc inspira profondément, comme s'il plongeait :

— J'ai un petit ami. Thomas. À l'extérieur. Je pense à lui tout le temps.

Élias sursauta. Cette révélation n'était pas anodine. Marc savait-il ? Avait-il deviné, pour Lucas et lui ?

Marc enchaîna, les yeux brillants :

— Lucas... Avant-hier, je t'ai vu prendre cette balle de paintball pour Élias. C'est ce que j'aurais fait pour Thomas. Si je devais donner ma vie pour lui, je le ferais sans hésiter. Lucas pâlit. Le secret n'était plus un secret.

Marc baissa encore la voix, presque un chuchotement :

— Je voulais juste vous dire... Faites gaffe. Quand on est arrivés, un gars a été envoyé à Haybrouck. Ils avaient compris

pour lui. Alors... prenez garde. Un silence lourd s'installa entre eux, plus éloquent que des mots.

Élias sentit son estomac se nouer. Marc savait.

— Qui a compris ? Demanda Élias.

— Personne, répondit Marc en secourant légèrement la tête. Mais ici, les murs ont des oreilles. Et les sergents ont des yeux partout. Il marqua une pause, le regard lourd.

— Pourquoi tu nous dis ça maintenant ? Demanda Lucas, la voix rauque. Pourquoi prendre ce risque ?

Marc ralentit légèrement, forçant les deux autres à faire de même. Le groupe s'étira, créant un espace entre eux et les autres recrues.

— Parce que je vous ai vus, avoua-t-il. Pas juste la balle de paintball. Les regards. Les silences. La façon dont vous vous évitez... comme si vous aviez peur de vous brûler. Il serra les poings. Je connais cette peur. Et je sais à quel point ça ronge.

Élias sentit ses joues s'embraser. Ils n'étaient pas aussi discrets qu'ils le croyaient.

— Et si on se fait prendre ? Murmura-t-il, les yeux rivés sur le sol qui défilait sous ses pieds.

Marc le fixa, intense.

— Alors vous finirez comme le garçons de la 607, Timéo. Sa voix se brisa presque. Trois mois à Haybrouck. Ils vont le briser. Ils vont lui voler quelque chose qu'on ne récupère pas. Et il n'est même pas sûr qu'il survive. Ici c'est dur. Mais Haybrouck...

Un silence. Le vent sifflait entre les arbres, portant avec lui l'écho des cris des autres sergents.

— On fait déjà attention, gronda Lucas, les mâchoires contractées. On ne se touche même pas. On ne se parle presque pas.

— Ça ne suffit pas, rétorqua Marc. Ici, même les silences sont suspects. Même les regards. Il jeta un coup d'œil vers Moreau,

toujours en tête, puis vers Alexandre, qui courait quelques mètres devant eux, droit comme un piquet.

— Tu crois que Moreau sait ? Demanda Élias, la gorge serrée.

— Je ne crois pas. Si Moreau flaire quelque chose, il ne vous enverra pas à Haybrouck tout de suite. Il marqua une pause, et quand il reprit, sa voix était glaciale. Il s'amusera avec vous d'abord.

Lucas sentit une boule se former dans sa gorge. Il revit les doigts de l'infirmier, le rire de Moreau, la canne qui s'abattait sur les corps nus.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? Murmura-t-il.

Marc les regarda tour à tour, son expression passée de la peur à une détermination sombre.

— Vous survivez. Vous jouez leur jeu. Et vous attendez. Il serra les dents. Deux ans, c'est long. Mais c'est pas une éternité.

Élias voulut protester, dire que deux ans, c'était une vie, mais les mots moururent sur ses lèvres. Marc avait raison. Ils n'avaient pas le choix.

— Et toi ? Demanda Lucas, brisant le silence. Comment tu fais, pour tenir ?

Marc sourit faiblement, un sourire triste, presque brisé.

— Je me dis que Thomas m'attend. Que chaque jour qui passe est un jour de moins. Il regarda droit devant lui, vers l'horizon que la forêt leur cachait. Et je me répète que un jour, tout ça sera derrière nous. Et pour nous, ce n'est pas deux ans mais trois car Thomas sera appelé dans un an. Lorsque je sortirai il sera encore au service militaire.

Élias sentit une chaleur lui monter aux yeux. Pour la première fois depuis des jours, il ne se sentait pas seul.

— Merci, murmura-t-il.

Marc hocha la tête, puis accéléra légèrement pour rejoindre

le groupe.

— Faites gaffe, répéta-t-il, juste assez fort pour qu'eux seuls l'entendent. Surtout... ne vous faites pas prendre.

Et alors que le peloton se reformait, Élias et Lucas échangèrent un regard. Un regard chargé de peur, de gratitude, et d'une promesse silencieuse : *On tiendra.*

Chapitre 74 : Une matinée de plus

J10 - 5h30

De retour de leur footing, les garçons enchaînèrent directement avec la musculation. Vint ensuite le rituel immuable : douche, rasage, inspection. Puis, place aux combats qui désigneront qui mangerait et le petit-déjeuner.

Un peu avant 6h30, les douze unités furent rassemblées pour des manœuvres militaires sous un ciel bas. La pluie fine, qui s'était momentanément calmée, reprenait par intermittence, glissant sur les visages tendus. L'air, légèrement moins mordant que les jours précédents, devait cette douceur trompeuse à l'humidité et aux nuages épais qui pesaient sur le camp.

Arthur et Malo de l'unité 606 étaient là. Le regard d'Arthur croisa celui de Théo.

Au lycée, Arthur ne supportait pas les têtes d'intello, et il se faisait un plaisir de leur pourrir la vie. Les gars comme Pierre, un peu trop maniérés à son goût, étaient aussi des cibles de choix. Chaque année, il se choisissait une ou deux victimes.

Tout commençait par des remarques, des surnoms qui colaient à la peau comme une marque au fer rouge. « *Pierre*

la tapette», par exemple, aurait été parfait pour Pierre. Puis venaient les «*accidents*» : un cartable renversé dans une flaque, des feuilles de cours déchirées, un sandwich écrasé sous une semelle. Arthur et ses copains agissaient en meute, se passant les affaires de leur souffre-douleur comme un trophée – un stylo volé, lancé d’une main à l’autre, un pull tiré jusqu’à ce que le tissu craque. Les victimes, impuissantes, voyaient leurs affaires disparaître, leurs poches retournées, leurs sacs vidés sur le sol, sous les éclats de rire et les «*T’as qu’à pleurer, ça ira plus vite!*»

Les couloirs devenaient un parcours du combattant. Un coup d’épaule en passant, une jambe tendue pour faire trébucher, un «*Désolé, j’ai pas fait exprès*» murmuré avec un sourire en coin. Les profs fermaient les yeux, ou alors ils haussaient les épaules : «*Bon, arrêtez de vous chamailler.*» Personne n’intervenait vraiment. Certains en venaient à éviter les toilettes, à sauter des repas, à redouter chaque sonnerie. Et quand une victime osait se plaindre, Arthur niait tout, jouant les offensés : «*C’est bon, c’est pour rigoler! T’as pas d’humour ou quoi?*» Mais tout le monde savait. Tout le monde voyait. Et personne ne faisait rien.

En passant près de Théo, Arthur ricana, la voix chargée de sarcasme :

— Tiens, t’es debout, toi? T’es pas en train de faire des pompes sur mes godasses en rampant, aujourd’hui?

Théo ne broncha pas, comme s’il n’avait rien entendu.

Les manœuvres commencèrent, implacables, pour les douze unités alignées.

Pendant les exercices, Malo ne regardait Hugo en se demandant quelles étaient ses préférences? Il avait été convoqué, comme lui à la contre visite... Malo avait lui avait tendu une perche, deux jours plus tôt. Hugo l’avait ignorée. Par indifférence? Par prudence? Impossible à dire.

* * *

À 9 h 30, les manœuvres militaires prirent fin. Les douze unités se dispersèrent, chacune rejoignant son sergent. C'est alors que deux soldats firent irruption, encadrant Charles, à peine reconnaissable. Son dos zébré de marques rouges, ses traits creusés par les heures passées au cachot. Malgré tout, il se tenait droit, les mâchoires serrées, en rejoignant les rangs de son unité. Moreau le dévisagea longuement, un sourire en coin. Un sourire qui valait toutes les menaces : *Mon gars, tu es loin d'en avoir fini.*

Les autres garçons portaient tous un t-shirt. Charles, lui, avait été « livré » torse nu. Sans doute pour que les traces du fouet soient bien visibles de tous. Les onze autres regardèrent Charles avec empathie.

Moreau les mena jusqu'à une route poussiéreuse, bordée d'un imposant tas de pierres et caisses de bois, abandonnées dans l'herbe sèche. D'un geste négligent, il traça une ligne à la botte, à trois cents mètres de là, sur le bas-côté.

— Vous allez déplacer ces pierres, une à une, jusqu'à cette marque, annonça-t-il d'une voix traînante. Et vous avez intérêt à y mettre du cœur.

Les douze garçons s'exécutèrent. Ils replissèrent les caisses jusqu'à ras bord, les soulevaient en grimaçant, puis avançaient en chancelant sous le poids, les bras déjà lourds. Moreau, les mains croisées dans le dos, observait le spectacle avec une jouissance évidente. Chaque pas arrachait un gémissement étouffé, chaque pierre déposée semblait peser deux fois son poids. Au bout de quarante-cinq minutes d'efforts, le tas initial avait disparu, remplacé par un nouveau monticule, plus loin.

Moreau contempla leur ouvrage, puis leurs visages ruisselants. Un sourire fendit son visage.

— Très bien. Maintenant, vous allez tout remettre à sa place.

Un silence incrédule accueillit l'ordre. Puis, résignés, ils se remirent à la tâche. Les caisses, à présent, leur semblaient remplies de plomb. Les épaules brûlaient, les doigts saignaient par endroits, et le seul répit venait du retour à vide, quand la caisse oscillait, légère, entre leurs mains tremblantes.

Le regard de Charles s'arrêta sur Jules. Il reconnu ces bras et ces épaules. Les caisses non pas chargées de pierres mais chargées de livres. Puis il regarda sa propre caisse, ses propres bras et il vit Moreau amusé de les voir restituer les pierres à leur tas d'origine. Moreau, comme un miroir déformant de son passé, savourait chaque seconde de leur épuisement, chaque pierre, chaque goutte de sueur qui coulait sur leurs visages fermés.

* * *

Peu après 11 heures, Moreau ordonna aux garçons de se mettre par deux, torses nus et pieds nus. Les vainqueurs auraient le droit de déjeuner. Lucas redoutait d'affronter Élias. Après l'alerte de Marc, il n'aurait eu aucun choix : il aurait dû se battre pour de vrai. Mais le sort l'épargna, le plaçant face à Jules. Alexandre héritait d'Enzo, Pierre de Marc, Charles d'Antoine, et Théo de Nathan, tandis qu'Élias devait affronter Hugo.

Antoine dévisagea Charles. Il se souvenait du match truqué contre Pierre, qui n'avait pas mangé pendant des jours. Son regard glissa sur les zébrures qui striaient le corps de Charles, sur ses épaules affaiblies par le cachot. Leurs yeux se croisèrent. Antoine prit sa décision : aujourd'hui, il lui offrirait son repas.

Les combats commencèrent. Charles avança, déterminé ; Pierre, après une résistance symbolique, s'effondra. Lucas

triompha de Jules. Pierre arriva difficilement à vaincre Marc, mais y parvint. Théo domina Nathan, et Élias vainquit Hugo. Le duel entre Alexandre et Enzo fut âprement disputé. Cette fois, ce fut Alexandre qui l'emporta.

Au réfectoire, Charles, Pierre, Lucas, Théo, Élias et Alexandre prirent place d'un côté de la table tandis qu'Antoine, Marc, Jules, Nathan, Hugo et Enzo se tenaient debout de l'autre côté pour les voir manger.

Soudain, Moreau fit disposer une bassine d'eau salée devant chaque perdant. Un silence stupéfait accueillit l'ordre. Les jours précédents, on les avait laissés à leur faim, simplement. Mais aujourd'hui, il y avait cette eau saumâtre, qui puait la punition. Personne ne posa de question. On obéissait. Toujours.

— Buvez. Jusqu'à la dernière goutte.

La première gorgée brûla leur gorge, salée, amère, presque visqueuse. Antoine sentit son estomac se rebeller, Jules ferma les yeux pour ne pas vomir, Nathan tremblait en portant la bassine à ses lèvres. Il fallait boire, vite, avant que les autres n'aient fini leur repas. Les larmes montaient, la nausée les gagnait, mais ils avalaient, encore et encore, sous le regard impassible de Moreau. Était-ce une punition pour les combats trop peu disputés ? Pour la clémence d'Antoine envers Charles ? Ou simplement une nouvelle lubie sadique, une façon de leur rappeler qu'ici, la souffrance n'avait pas de limites ?

La peur les glaçait : et si cela devenait la règle ? Et si, demain, la défaite ne signifiait plus seulement le jeûne, mais cette torture liquide, cette humiliation infligée goutte après goutte, sous les yeux de ceux qui mangeaient ?

Chapitre 75 : Entre les rangées de chaussures

J10 - 12h00

Après le repas, Moreau annonça d'une voix traînante :

— Une heure de corvée collective pour astiquer les chaussures, puis une heure de corvées individuelles.

Les garçons furent poussés dans la salle aux centaines de paires de chaussures alignées. Moreau leur lança un dernier regard avant de claquer la porte derrière lui, les laissant enfermés dans le silence lourd de la pièce.

Hugo croisa le regard de Charles. Entre eux, un lien tacite, une expérience que les autres ne pouvaient comprendre. Puis Hugo murmura, juste pour lui : *« Je sais, Charles. »*

Charles hocha lentement la tête. Il balaya l'assemblée du regard, les yeux brillants.

— Vous n' imaginez pas. Vous ne pouvez même pas imaginer. Sa voix tremblait, mais chaque mot portait. Je vous souhaite de ne jamais savoir ce que c'est que le fouet. Je vous souhaite d'être épargnés pendant votre séjour ici.

Il se tourna vers Antoine, la gorge serrée.

— Merci... Merci de m'avoir laissé manger. Une larme traça un sillon sur sa joue.

Puis il fit face à Alexandre.

— Merci... de m'avoir rattrapé pendant le parcours du combattant. De ne pas m'avoir laissé tomber.

Son regard se posa sur Pierre.

— Merci de m'avoir soutenu pendant la course d'observation.

Enfin, il fixa Jules, et sa voix se brisa :

— Merci... Et pardon.

Il essuya ses joues mouillées, mais les larmes continuaient de couler. Il fit un pas vers les autres, les mains ouvertes, comme pour implorer leur compréhension.

— Le fouet... c'est terrible. Mais ce corps, il désigna ses cicatrices d'un geste las, ce corps a mérité chaque coup. J'ai mérité ces quatre ans. Charles de Montfort était une personne abjecte. Un salopard. Et je serais resté lui si je n'étais pas venu ici.

Un sanglot l'étouffa. Il prit une inspiration tremblante avant de continuer.

— Charles de Montfort était quelqu'un de malheureux, mais il ne le savait pas. Ses amis n'étaient pas des amis. Ses relations n'étaient que mensonges, que superficialité. Avant de vous connaître, je ne savais pas ce qu'était une vraie relation. Je ne savais pas qu'on pouvait se priver de repas pour en offrir un à quelqu'un. Je ne savais pas qu'on pouvait aider sans rien attendre en retour. Je ne savais pas qu'on pouvait choisir de ne pas se venger. Il ferma les yeux un instant, comme submergé. Je ne savais rien.

Il rouvrit les yeux, et son regard embrassa chacun d'eux.

— Quand je vous ai vus dans le camion militaire, je vous ai méprisés avant même de vous connaître. Vous étiez des

moins que rien à mes yeux. Sa voix n'était plus qu'un souffle. Il poursuivit. Je vous demande pardon. À tous.

Les larmes coulaient maintenant sans qu'il cherche à les retenir. Dans cette salle close, entre les rangées de chaussures luisantes, quelque chose se brisait — et renaissait.

Un silence de plomb s'abattit sur la salle. Personne ne bougea, comme si le temps s'était suspendu. Les mots de Charles résonnaient encore, lourds, entre les murs nus.

Pierre fut le premier à réagir. Il avança d'un pas, hésitant, puis posa une main sur l'épaule de Charles. « Arrête... » murmura-t-il, la voix rauque. « T'as assez payé. » Ses doigts se crispèrent légèrement, comme s'il voulait le secouer ou le serrer contre lui, mais il se retint.

Jules, les yeux brillants, détourna la tête un instant avant de hocher lentement la tête. « On sait, Charles, » dit-il enfin, d'une voix à peine audible. « Je sais ce que t'as été. Mais je vois aussi ce que t'es en train de devenir. » Il ne mentionna pas les caisses livres, les humiliations — mais tout était là, dans ce regard.

Hugo ne dit rien. Il s'approcha simplement et se plaça à côté de Charles, comme un rempart silencieux. Les autres comprirent : il partageait ce fardeau, cette histoire qu'ils ne connaissaient pas.

Théo et Enzo échangèrent un regard. « Quatre ans... » souffla Théo. « Personne mérite ça. » Enzo hocha la tête, les lèvres pincées, mais ses yeux trahissaient une compassion qu'il n'aurait jamais avouée à voix haute.

Marc et Nathan semblaient perdus. « On... on savait pas, » balbutia Marc, mal à l'aise. « Pour le camion, pour avant... » Nathan se contenta de hocher la tête, les yeux rivés sur ses chaussures.

Et puis, il y eut un geste. D'abord timide : Pierre serra l'épaule

de Charles. Puis Jules s'approcha, suivis de Lucas et Théo, formant un cercle autour de lui. Personne ne parla. Personne ne chercha à le toucher davantage. Mais dans cette salle, entre les rangées de chaussures à cirer, Charles n'était plus seul.

Seul Moreau, s'il avait été là, aurait pu briser ce moment. Mais la porte restait close. Et pour la première fois depuis longtemps, Charles respira.

Chapitre 76 : La Menace en suspens

J10 - 13h00

Moreau revint une heure après avoir claqué la porte. Il inspecta les chaussures. Il passa plusieurs secondes sur l'une d'entre elles. La peur parcourait les garçons. Ils sentaient déjà la peau de leurs jambes se tendre sous la menace des coups de canne. Mais Moreau continua et sembla satisfait de leur travail.

Il annonça les corvées individuelles. Son regard se posa sur Charles, un sourire carnassier aux lèvres.

— Toi, tu t'occuperas des latrines. Et surtout... Il marqua une pause théâtrale, puis : J'espère que tu ne voleras rien. Dit-il en riant.

Les conscrits se mirent au travail. Une heure plus tard, Moreau revint, inspecta les latrines au peigne fin. La moindre trace, la plus infime imperfection, et ce serait dix coups de canne sur Charles. Il le savait. Il s'était appliqué, avait frotté jusqu'à ce que ses doigts saignent presque, mais avec Moreau, on n'était jamais sûr de rien. Cette fois, il ne trouva rien.

Puis vint l'épreuve physique. Moreau les rassembla pour une séance d'abdominaux, des séries interminables entrecoupées de

tours de terrain sous un ciel enfin dégagé. Leurs torsos, luisants de sueur, laissaient deviner chaque muscle, chaque effort. La pluie avait cessé, mais l'air restait lourd, chargé de cette tension qui ne les quittait plus.

L'après-midi s'acheva par une séance théorique sur les armes à feu. Dix jours qu'ils étaient là, et pas une seule fois ils n'avaient tenu une arme. Comme si le service militaire n'était qu'un prétexte, une façon de les arracher à leur vie pour les endurcir et les forger.

Le soir tomba, apportant avec lui le rituel immuable : les combats pour décider qui dînerait, le repas avalé en silence, la douche, puis la garde-à-vous en slips devant les lits. Moreau leur accorda enfin la permission de se coucher. D'un geste, il éteignit les lumières, plongeant le dortoir dans l'obscurité.

Ainsi s'acheva leur dixième journée, loin de tout ce qu'ils avaient connu.

Chapitre 77 : La nuit tombée

J10 - 21h00

Les garçons étaient dans leurs lits, épuisés par la journée. Les lits grincèrent sous le poids des corps endoloris. Nathan, les yeux grands ouverts dans le noir, sentait la tension monter en lui depuis des jours — depuis cette nuit de tempête où il avait pu, enfin, se soulager en secret. Depuis, rien. Et maintenant, c'était insupportable.

Enzo avait posé les règles. Des règles de bon sens. On se masturberait sans avoir à se cacher sous les couvertures. Trop dangereux.

Nathan attendit que les respirations autour de lui deviennent lourdes, régulières.

La main de Nathan tremblait légèrement lorsqu'il descendit la couverture au pied du lit et qu'il descendit son slip. Sa verge, dure et tendue, se dressa immédiatement. Les doigts effleurèrent d'abord la peau brûlante de son bas-ventre, puis il enroula ses doigts autour de sa verge, serrant juste assez pour sentir la chaleur de sa propre peau, I sentit palpiter sous ses doigts, la veine saillante battant au rythme de son poulx.

Il sentit la texture soyeuse et ferme à la fois. Le gland, lisse et sensible, était déjà humide, une perle translucide à son extrémité. Nathan passa son pouce dessus, étalant doucement cette humidité, un frisson lui parcourant le dos. Il imagina la bouche d'une fille, des lèvres qui s'y poseraient, une langue qui tracerait des cercles là où ses doigts appuyaient maintenant. Ou un vagin. Il en avait pénétré tellement.

Ses mouvements devinrent plus amples, la paume glissant le long de son pénis, de la base jusqu'au bout, en une lente caresse qui faisait monter en lui une vague de chaleur. Chaque fois que sa main remontait, il sentait le gland gonfler un peu plus, comme s'il cherchait à échapper à son étreinte. Il accéléra, les doigts serrés, le poignet tournant légèrement pour varier la pression, le souffle court, les cuisses tendues.

Autour de lui, le dortoir respirait. Les lits grinçaient sous le poids des corps endormis, les couvertures froissées exhalant une odeur de sueur et de virilité.

Son autre main se crispa, les jointures blanchies par la tension. La chaleur lui embrasa les reins, remonta le long de sa colonne vertébrale en une vague brûlante et électrique. Entre ses doigts, était dressé, fier et tendu, la peau lisse et satinée étirée sur une rigidité de marbre. Le gland, gonflé à l'extrême, luisait sous la pâle clarté de la lune, humide et rougeoyant, une perle de désir accrochée à son extrémité, prête à déborder. Il effleura cette surface ultra-sensible du bout du pouce, et un frisson délicieux lui parcourut tout le corps, des orteils jusqu'à la nuque.

La base de sa verge, épaisse et lourde, pulsait au rythme de son cœur affolé, tandis que le long de sa verge, chaque veine saillante semblait vivre d'une vie propre, gonflée de sang et de désir. Il fit glisser sa paume le long de sa longueur, savourant la chaleur soyeuse de sa peau, la fermeté de son érection. Il imagina des

lèvres à la place de ses doigts, une langue chaude traçant des cercles autour de son gland, une bouche avide l'engloutissant tout entier, et cette pensée le fit gémir en silence, ses hanches se soulevant du matelas comme pour s'offrir à ce fantasme.

Il serra un peu plus fort, le pouce appuyant sur la fente humide de son gland, tandis que ses autres doigts enserraient la base de sa verge, mesurant son épaisseur, son poids, sa puissance. La peau, douce comme de la soie, glissait sous ses caresses, et il sentit son sexe tressaillir, prêt à éclater. Il se surprit à cambrer le dos, à tendre son bassin vers le haut, comme s'il recherchait un contact plus profond, plus intime, comme s'il suppliait une bouche invisible de le prendre tout entier.

L'orgasme le traversa comme une décharge, le corps cambré, les hanches soulevées vers cette bouche imaginaire, les doigts enroulés autour de sa verge tendue. Son sperme jaillit en jets chauds et épais, éclaboussant son torse, ses pectoraux, glissant entre ses doigts comme une caresse interdite. Il dû presque se retenir. Son sperme serait allé sur son visage, sur le mur ; mais impossible, il fallait que le sperme reste sur son torse. Pas de traces. Trop dangereux. Il étouffa un gémissement, les cuisses tremblantes, et ralentit ses mouvements, prolongeant chaque spasme, chaque frisson qui lui parcourait le dos. Son sexe, encore dur, retomba enfin contre sa cuisse, palpitant, comme s'il cherchait encore un contact.

Un soulagement profond, l'envahit comme une vague après la tempête. Ses muscles, tendus à l'extrême, se détendirent enfin, un à un, libérant la tension accumulée. Une chaleur apaisante irradiait depuis son bas-ventre, se diffusant dans tout son corps, détendant ses épaules, adoucissant ses traits. C'était comme si chaque fibre de son être exhalait enfin, libérée du poids qui l'écrasait. Son sexe, apaisé mais encore légèrement palpitant,

reposait contre sa cuisse, satiété et détente se mêlant dans une douceur post-orgasmique. Même sa respiration, autrefois saccadée, s'était ralentie, devenue plus profonde, plus régulière. Pour la première fois depuis des jours, il se sentait léger, comme si un fardeau invisible venait de quitter ses épaules.

Il sentit la semence refroidir sur sa peau, collante, et l'odeur musquée se mêler à celle, plus âcre, de la sueur et des corps entassés. *Il fallait faire disparaître ces preuves.* Pas question de prendre risquer le fouet.

Ses doigts effleurèrent les traces, ramassant le liquide visqueux avec une lenteur presque sensuelle. Il les porta à ses lèvres, les yeux rivés sur l'ombre du lit voisin – celui d'Enzo, dont il devinait la silhouette endormie. Le goût amer et salé lui remplit la bouche, et il frissonna, dégoûté et surpris à la fois. C'était la première fois qu'il avalait du sperme. *C'est le mien*, se répéta-t-il, comme pour se convaincre. Ce n'était pas comme si c'était celui d'un autre garçon. Mais c'était toujours un homme qui avalait du sperme, et cette pensée lui brûla les joues.

Il lécha ses doigts, un à un, la langue traçant des cercles sur sa peau, comme s'il suçait un autre garçon. Lui, l'homme qui aimait les filles. Lui, qui adorait leurs corps, leurs bouches, leurs vagins. Lui, qui n'avait jamais eu la moindre attirance pour un autre garçon. Lui, qui avait une relation sexuelle avec une fille, presque tous les jours et souvent plusieurs fois par jour. Lui, qui avalait du sperme. Mais c'était le prix à payer pour se soulager ici. La nausée montait, mais quelque part, au creux de son ventre, une chaleur persistait.

XII

Le onzième jour (J11)

Chapitre 78 : La marche

J11 - 4h30

Le onzième jour commença comme les dix précédents : réveil brutal, footing, musculation jusqu'à l'épuisement, douche glacée, rasage puis inspection. Mais ce matin-là, quelque chose clochait. Une lueur dans les yeux du sergent, un sourire en coin qui ne présageait rien de bon.

Après l'inspection, Moreau les rassembla sur le terrain qui jouxtait le bâtiment 6. Il les observa un long moment, savourant leur appréhension.

— OK, les filles, vous allez faire une marche.

Un silence. Les garçons échangèrent des regards en coin. Moreau marqua une pause, laissant le poids de ses mots s'installer.

— Cent vingt kilomètres. Trente-six heures.

Un frisson parcourut le groupe. Pierre serra les dents pour étouffer un gémissement. La dernière fois qu'il avait laissé échapper un son, tout le monde avait payé.

— Vous partirez à sept heures. Vous reviendrez demain à dix-neuf heures. Moreau égreña les consignes d'une voix traînante,

comme s'il annonçait une promenade. Vous aurez de l'eau. Des rations de glucides et de protéines. Voyez, on est généreux avec vous. C'est exceptionnel, de ne pas avoir à se battre pour manger. Profitez-en.

Personne n'osa rire.

Les garçons remplirent leurs sacs à dos sous la surveillance du sergent. L'eau, en grande quantité, alourdissait chaque mouvement. *C'est fait exprès, bien sûr*, songea Charles en sentant les sangles s'enfoncer dans ses épaules. Aucune couverture. Aucune tente. *Il n'est pas prévu qu'on dorme*.

Moreau fit le tour des rangs, son souffle chaud sur les nuques des conscrits.

— Tous les sacs sont équipés d'une balise. Vous devez rester groupés. Si l'un de vous ne tient pas, les autres le porteront. Il s'arrêta devant Pierre, dont les mains tremblaient. Les sacs ne doivent jamais être à plus de cent mètres l'un de l'autre. Sinon, vous perdez. Un temps. Les balises nous diront tout. Si vous essayez de gruger, vous le regretterez. Il y a une borne tous les 10 kilomètres, comme ça vous saurez où vous en êtes.

Il plongea son regard dans le leur, un à un.

— Est-ce clair ?

— Oui, sergent ! Répondirent-ils en chœur.

Moreau sourit.

— *Alors, départ.*

Pierre ajusta son sac, sentant le poids de l'eau lui scier les épaules. Il jeta un coup d'œil à Charles, dont le visage était devenu livide. « Cent vingt kilomètres, » murmura-t-il, juste assez fort pour que son voisin l'entende. « On va tous crever. »

Charles ne répondit pas. Il fixait l'horizon, là où le ciel commençait à blanchir. « Non, » pensa-t-il. « On va juste souhaiter crever. »

Moreau siffla entre ses dents.

— Bougez !

Les garçons s'ébranlèrent, lourds, maladroits, comme un seul corps condamné à avancer.

Les premiers kilomètres furent les plus silencieux. Le groupe avança en file indienne, les pas lourds, les souffles courts. Le soleil se leva, pâle et sans chaleur, comme s'il refusait de les réchauffer. Les sacs, alourdis par l'eau, tiraient sur les épaules, creusaient des sillons dans la peau. Personne ne parlait. Personne n'osait rompre le rythme imposé par Moreau avant même leur départ : « Vous marchez, ou vous crevez. »

Pierre fixait le dos de Charles devant lui, comptant ses pas pour ne pas penser à la douleur qui montait déjà dans ses mollets. *Un, deux, un, deux...* Le bitume du chemin balisé semblait s'étirer à l'infini, une ligne grise qui avalait leurs forces. *Cent vingt kilomètres*, répétait-il dans sa tête. *Cent vingt putains de kilomètres.*

Au bout de deux heures, les premiers gémissements sourirent. Ce fut Pierre, qui trébucha en murmurant : « *Je peux pas...* » Aussitôt, Enzo se raidit. « *Ferme-la, tu veux qu'on s'en prenne plein la tronche ?* » Pierre se releva en silence, les lèvres serrées, les yeux brillants.

À midi, Moreau n'était plus là, mais sa voix résonnait encore dans leurs têtes. « Si l'un de vous ne tient pas, les autres le porteront. » Ils s'arrêtèrent cinq minutes pour avaler une ration de glucides – une barre énergétique sèche, difficile à mastiquer – et boire une gorgée d'eau. Personne ne s'assit. « On perd du temps, » grogna Alexandre, le plus costaud du groupe. « Il nous reste trente-quatre heures. »

L'après-midi s'étira comme une torture. « Putain, » jura Pierre « On va tous finir avec les pieds en charpie. » Charles, devant lui, boitait légèrement. « Ça va ? » murmura Pierre. « T'as mal ? »

Charles répondit

— « Ça va maintenant. Mon pied a pu se rétablir pendant que j'étais au cachot. »

Il serra les dents et continua d'avancer, les mains crispées sur les sangles de son sac.

La lune éclairait à peine le chemin devant eux. *On doit tenir jusqu'à demain soir*, se répéta Pierre. *Juste tenir*. Mais dans l'obscurité, les ombres semblaient bouger, les bruits de la forêt devenaient menaçants. « Vous entendez ? » chuchota Pierre, la voix tremblante. « Entendre quoi ? » « Rien. Juste... des bruits. » Personne ne répondit. Personne ne voulait avouer qu'ils les entendaient, eux aussi.

Vers minuit, Marc s'effondra. Un grognement sourd, une main en étau sur son genou. « J'ai quelque chose qui a lâché, » gronda-t-il, les traits déformés par la douleur. « Je peux plus. » Le groupe s'immobilisa, les épaules voûtées, les regards fuyant. « On fait quoi ? » « On le porte, » lâcha Charles, la voix vide.

Alexandre s'accroupit près de Marc, les traits tirés par la fatigue.

— On vient de passer la borne des cinquante kilomètres. Il nous reste encore soixante-dix et dix-neuf heures. Il marqua une pause, essuyant la sueur qui coulait dans ses yeux. Si on s'arrête une heure ou deux, on peut essayer de récupérer. Qu'en pensez-vous ?

Enzo ricana, amer.

— Et le temps, on le rattrape comment ? Tu veux qu'on se fasse tous niquer parce que t'as pas tenu le coup ?

Jules s'interposa, les mains levées.

— Écoutez. Si on continue comme ça, on va tous tomber un par un. Et là, ce sera pire : il faudra les porter, et on perdra encore plus de temps. Il se tourna vers Marc, dont le visage

était devenu cireux. Marc, si on s'arrête une heure, tu penses pouvoir repartir ?

Marc hésita, les lèvres tremblantes.

— J'en sais rien...

Enzo explosa, la voix brisée par la colère et l'épuisement.

— T'as pas le choix. Tu vas repartir, point. J'ai pas envie de te trimballer comme un sac, et encore moins de me faire défoncer à cause de toi. Il pointa Pierre du doigt. Lui, il tient debout. Lui, il avance. Alors toi aussi, tu encaisses. Tu serres les dents, et tu la fermes.

Un silence lourd s'installa. Puis, un à un, les autres hochèrent la tête. « Une heure, » murmura Alexandre. « Pas une minute de plus. »

La pause fut un moment de vulnérabilité partagée. Les garçons s'effondrèrent au bord du chemin, les corps collés les uns aux autres pour se réchauffer. Marc s'allongea sur le côté, le visage déformé par la douleur, une main crispée sur son genou. « Putain... » Sa voix était brisée, presque un gémissement. « J'ai senti un truc lâcher. Comme si mon genou... comme si ça partait pas où il faut. »

Théo s'agenouilla, les doigts déjà posés sur le genou déformé de Marc. La peau était tendue, presque translucide sous la pression, le genou gonflé comme un fruit trop mûr.

— « J'ai déjà vu ça », murmura Théo, la voix rauque. « Mon frère... La rotule. Elle a déconné. »

Marc serra les dents, un filet de sueur coulant le long de sa tempe.

— Et on fait quoi ? Demanda Jules, les sourcils froncés.

— On la remet en place.

Un silence. La forêt semblait retenir son souffle.

— Ça va faire mal ? Demanda Marc, la voix tremblante.

— Comme si on t'arrachait la jambe.

Marc ferma les yeux, les poings serrés.

— Fais-le.

Les autres se rapprochèrent, leurs corps formant un cercle étouffant. Alexandre se plaça derrière Marc, ses mains sur ses épaules.

— Tiens-le bien droit, ordonna Théo à Alexandre. Enzo, bloque ses épaules. Il va se débattre.

— T'es sûr de toi? Demanda Enzo, les muscles tendus.

— Non. Mais si on ne le fait pas, il ne remarchera pas.

Marc inspira profondément, les lèvres tremblantes.

— Vas-y.

Théo ajusta ses mains, les pouces enfoncés de chaque côté de la rotule.

— À trois. Un... Marc se raidit.

— Deux...

Ses doigts s'enfoncèrent dans la chair.

— Trois!

D'un mouvement sec, Théo poussa la rotule vers l'extérieur avant de la ramener d'un coup vif.

Marc hurla, son corps se cambrant entre les bras d'Alexandre et d'Enzo.

— PUTAIN!

— C'est bon, souffla Théo. C'est rentré.

Marc resta pantelant, le front contre l'épaule d'Enzo.

— T'es sûr?

— Ouais.

— Putain...

Enzo le maintint encore un instant, ses avant-bras verrouillés autour des bras de Marc.

— Ça va?

— Non, murmura Marc, mais... je peux marcher.

Il tenta de se lever, ses jambes tremblantes.

— Attends, dit Alexandre, on a dit une heure de pause, il faut récupérer un peu, surtout toi.

Après la pause, Marc se redressa, s'appuyant sur Enzo.

— T'es solide, murmura Enzo. Plus que je le pensais.

— Ouais, répondit Marc. Mais pour combien de temps ?

Ils reprirent la marche, plus lents, plus silencieux. Marc boitait, chaque pas arrachait une grimace.

— T'as bien fait, Théo, dit Pierre.

— Ouais, répondit Théo. Mais c'est pas fini.

— Non, murmura Marc. C'est jamais fini.

XIII

Le douzième jour (J12)

Chapitre 79 : La question

J12 - 2h00

Les kilomètres s'étiraient, interminables et la forêt semblait se refermer sur eux comme une prison vivante. Marc boitait toujours, mais sa respiration s'était faite plus régulière, presque mécanique. Chaque pas était une victoire minuscule, chaque mètre une preuve qu'il tenait encore debout.

— Tu devrais t'appuyer sur moi, murmura Enzo après une heure de silence. T'es en train de te tuer.

Marc leva les yeux, surpris. La lune éclairait à peine le sentier, mais il distingua le profil d'Enzo, ses mâchoires serrées, son regard droit devant.

Au bout d'une heure, Enzo, les traits tirés par la fatigue, céda sa place à Alexandre pour soutenir Marc. Leurs corps n'étaient plus que des masses de douleurs ambulantes, leurs esprits engourdis par vingt-quatre heures sans sommeil. Ils venaient de passer la borne des 70 km, ils avançaient comme des ombres, ni en avance, ni vraiment en retard – juste suspendus dans un temps qui semblait s'étirer à l'infini.

À 5 heures, ce fut au tour d'Hugo de prendre le relais. Ses

yeux bleus, d'un bleu presque électrique dans la pénombre, auraient pu faire battre le cœur de n'importe qui. Même celui de Marc, s'il n'avait pas été aussi profondément attaché à Thomas. *Impossible*. Même ici, même épuisé, même avec ce corps contre le sien qui dégageait une chaleur rassurante, Marc ne trahirait pas Thomas. Il ne trahirait pas ce qu'ils avaient construit, ce qu'ils étaient l'un pour l'autre.

Il repensa à la contre-visite médicale. Lui, Hugo, Malo de l'unité 606 et Timéo de l'unité 607. Convoqués parce qu'on les soupçonnait de préférer les garçons. Timéo avait craqué sous la pression, avoué. On l'avait envoyé au régiment disciplinaire. Marc, lui, avait menti. Mais Hugo ? Et Malo ? Avaient-ils, eux aussi, menti ? Avaient-ils senti, comme lui, ce goût amer de la trahison envers eux-mêmes ?

Vingt minutes plus tard, Marc rompit le silence, sa voix brisée par la fatigue et l'émotion :

— Merci, Hugo... Pour ton aide.

Hugo ajusta son étreinte autour de l'épaule de Marc, leurs corps se frôlant à chaque pas, comme s'ils ne faisaient plus qu'un.

— Pas de problème, murmura Hugo. On est tous dans la même galère.

Marc hésita, puis se lança, comme s'il ne pouvait plus garder ces mots pour lui :

— Tu sais, Hugo... Quand on est allés à cette contre-visite...

Hugo se figea, comme si Marc venait de lui porter un coup invisible. Un silence s'installa entre eux, lourd, électrique, chargé de tout ce qu'ils ne pouvaient pas se dire. Les bruits de la forêt semblaient s'éloigner, comme si le monde entier retenait son souffle.

— On nous a posé une question, murmura Marc, les yeux

rivés sur le sentier devant eux, les doigts crispés sur les sangles de son sac.

Hugo serra un peu plus fort l'épaule de Marc, comme pour l'ancrer à la réalité, comme pour le soutenir contre ce qu'il allait dire. Ou peut-être pour l'empêcher de parler.

— *Ouais*, répondit-il enfin, d'une voix si basse que Marc crut presque l'avoir imaginée. On y a répondu, ajouta-t-il.

Marc sentit une boule se former dans sa gorge. Il n'insista pas tout de suite. Il ralentit légèrement le pas, forçant Hugo à se rapprocher encore, jusqu'à ce que leurs hanches se frôlent à chaque mouvement. Puis, d'une voix à peine audible :

— Tu as dit la vérité ?

Hugo s'arrêta net. Marc fit de même, se retournant pour lui faire face. Dans la pénombre, leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Hugo respirait un peu plus vite, ses yeux brillants dans l'obscurité.

Il ne répondit pas tout de suite. Juste un léger raidissement, comme s'il se préparait à un coup. Puis, d'une voix tendue, presque un défi :

— Oui. J'ai dit la vérité. Il fixa Marc droit dans les yeux. Et toi ?

Marc sentit son estomac se nouer. Il aurait pu mentir encore, comme il l'avait fait devant l'officier. Mais quelque chose dans le regard d'Hugo l'en empêchait. Pourtant, les mots sortirent, automatiques, comme une défense :

— Oui. Moi aussi. Il détourna les yeux. Bien sûr.

Hugo le fixa un long moment, comme s'il pouvait voir à travers lui, comme s'il savait. Puis il hocha lentement la tête, un sourire amer aux lèvres.

— « *Bien sûr*, » répéta-t-il, avant de reprendre la marche, un peu plus vite cette fois.

Marc resta un instant immobile, le cœur battant, avant de le suivre.

Chapitre 80 : La marche continue

J12 - 6h00

Le ciel commençait à rosir, mais la fatigue pesait sur eux comme une chape de plomb. Chaque pas était une épreuve, chaque kilomètre une victoire arrachée à la douleur. Les muscles brûlaient, les yeux piquaient.

Lucas, grand et solide, vint remplacer Hugo pour soutenir Marc.

C'est alors qu'Antoine, se retourna avec un grand sourire

— Vous vous rendez compte, les gars? lança-t-il, les mains sur les hanches. Aujourd'hui, on n'a pas à faire de footing torse nu, pas de douche glacée à 5h30 du mat', et Moreau ne nous a pas encore alignés pour inspecter nos bijoux de famille pour voir si on s'est bien lavés. Il marqua une pause théâtrale. Putain, c'est presque des vacances, non?

Un silence. Puis des rires épuisés éclatèrent, résonnant comme une délivrance dans l'air froid.

— T'es vraiment un malade, Antoine, grogna Hugo, mais un sourire fendit son visage creusé par la fatigue.

— Non, non, réfléchissez! insista Antoine, les yeux brillants de

malice. Pas de pompes dans la boue, pas de cris dans les oreilles, et surtout... il fit un geste vers l'horizon, ...pas de Moreau qui nous hurle dessus. Enfin, pas encore.

— T'as oublié qu'on est en train de crever de fatigue après 24 heures de marche forcée? Rétorqua Marc, un sourire en coin malgré la douleur qui lui déchirait le genou.

— Détails, détails, répondit Antoine en agitant la main. L'important, c'est qu'on est encore debout. Enfin, à peu près.

Enzo, en tête du groupe, se retourna et les fusilla du regard. Si vous avez fini de délirer, on pourrait peut-être avancer?

— Oh, Enzo, détends-toi, répliquait Antoine en riant. Profite un peu de ce moment de bonheur. C'est pas tous les jours qu'on a le droit à un réveil sans humiliation collective.

Lucas sourit, serrant un peu plus l'épaule de Marc.

Plus loin, derrière eux, Pierre et Charles, à bout de forces, levèrent la voix, la voix brisée par l'épuisement :

— Attendez-nous...! Pierre haletait, les mains sur les genoux. On n'y arrive plus, là. On ne doit pas être à plus de cent mètres du premier!

Enzo se retourna d'un bloc, les sourcils froncés.

— Et bien MAGNEZ-VOUS! aboya-t-il, excédé. On est pas en balade!

— Je... peux... pas, gronda Pierre, les jambes flageolantes. Je suis à sec. Je vais m'écrouler si je force encore.

Charles, le visage décomposé, hocha la tête.

— Moi aussi. J'ai plus rien dans le réservoir.

Enzo serra les poings, prêt à exploser, mais Alexandre s'interposa, calme mais ferme :

— Écoute, on fait une pause de vingt minutes. Ils reprennent leur souffle, on boit un coup, et on repart. Comme ça, on évite de devoir les porter plus tard.

Un silence. Enzo les fusilla du regard, calculant mentalement.

— On n'a pas encore passé les 80 km. Il nous en reste plus de 40, et on a douze heures. Si on s'arrête maintenant, on devra tout mettre les bouchées doubles sur la fin. Vingt minutes. Pas une de plus. Il pointa un doigt vers Pierre et Charles. Et vous, vous vous bougez après. Compris?

— *Compris*, murmura Pierre, soulagé, avant de s'affaler contre un arbre.

Charles le suivit, les épaules voûtées.

— Merci,...

Marc, toujours soutenu par Lucas, s'assit péniblement à côté d'eux, son genou enflé et douloureux tendu devant lui. Il sortit une ration de protéines de son sac et la partagea en quatre, distribuant les morceaux aux autres.

— Tenez, mangez un peu. Ça va vous redonner un coup de fouet, dit-il en tendant un morceau à Pierre.

Pierre le prit avec un sourire fatigué. Merci, Marc.

Charles, les yeux fermés, mâchait lentement, comme si chaque mouvement lui demandait un effort surhumain.

— Putain, j'ai l'impression que mes jambes sont en plomb.

Antoine, qui avait profité de la pause pour s'allonger sur le dos, les bras en croix, lança :

— Vous savez quoi, les gars? On est comme dans ces films de guerre où les mecs sont au bout du rouleau mais où ils trouvent toujours la force de continuer. Sauf que nous, on a pas de musique épique en fond.

Un rire fatigué parcourut le groupe.

Alexandre se leva le premier, tendant la main à Pierre pour l'aider à se relever.

— Allez, on y va. On a encore du chemin.

Pierre grogna en se remettant debout, mais il serra la main

d'Alexandre avec reconnaissance.

— Merci, mec.

Charles se releva à son tour, chancelant légèrement.

— Putain, j'ai l'impression d'avoir 90 ans.

— T'as encore 70 ans devant toi pour te plaindre, alors bouge toi. Plaisanta Jules en lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

Marc se releva avec difficulté, grimaçant quand son genou protestait.

— Bon, on y va. Mais cette fois, on reste groupés, OK? Personne ne se fait distancer.

Enzo hocha la tête, satisfait de voir tout le monde debout.

— Bien. On repart. Et cette fois, on ne s'arrête plus.

Ils reprirent la marche, plus déterminés que jamais. La fatigue était toujours là.

Chapitre 81 : La dispute

J12 - 8h00

Antoine avait remplacé Lucas pour soutenir Marc et la borne des 80 km avait été dépassée. Il restait un peu moins de 40 km à parcourir et 11 heures pour y arriver. C'était faisable, mais les derniers kilomètres seraient les plus durs et ils le savaient tous. Les douleurs aux jambes, au dos, les ampoules aux pieds qui avaient éclaté et la chair à vif qui frottait sur les chaussures, rendant chaque pas douloureux.

Un peu avant 9 heures, Pierre s'arrêta.

— Désolé les gars, je ne peux vraiment plus avancer.

Enzo s'avança vers lui et hurla :

— Je commence à en avoir marre de tes gémissements, Pierre. On est tous au bout, OK, mais on a encore 35 bornes à tirer. OK. Alors tu te relèves et tu marches.

— Je suis désolé, je ne peux pas, dit Pierre d'une voix faible.

Enzo s'avança encore plus près de Pierre :

— À cause de toi, on a marché quinze kilomètres au lieu de dix, avant-hier parce que tu as gémi. À cause de toi et de quelques autres, on a été privés de nourriture pendant deux jours parce

que l'eau froide de la douche a heurté vos corps de pucelles délicates. Tu sais quoi, j'en ai marre de toi. On savait tous qu'on allait devoir faire notre service militaire à 19 ans. Il fallait te préparer, putain. Faire de la muscu, courir, t'endurcir! Mais non, t'es resté une larve, un faible, un gamin qui pleurniche dès que ça pique un peu!

Pierre recula, comme frappé. Une larme coula, puis une autre.

— Je suis désolé. Vraiment, je suis à bout de force.

Enzo était était à deux doigts de frapper Pierre :

— T'es désolé? Écoute, mec, on n'a pas le choix, OK, alors tu la fermes et tu avances. Je n'ai rien à faire que tu sois fatigué. On l'est tous. Moi, je veux qu'on finisse cette putain de marche forcée, qu'on arrive avant 19h. Qu'on puisse prendre une douche et que Moreau nous laisse aller nous coucher. J'ai mal partout, je veux aller m'allonger sur un matelas et me reposer pour la nuit. Si on arrive en retard ou si « on perd » comme a dit Moreau, on va tous morfler. Je ne sais même pas ce qu'il va nous infliger, il ne l'a pas dit. Mais après 120 km, je ne veux pas avoir à trimbaler des sacs de sable sur mon dos en faisant des tours de terrain, j'ai pas envie d'être privé de nourriture pendant des jours, j'ai pas envie de recevoir des coups de canne et j'ai pas envie de dormir dehors. J'en peux plus, tu comprends?. J'ai juste envie d'aller me coucher et de récupérer. Alors, Pierre, tes réactions de gonzesse, j'en ai marre. Tu te relèves et tu marches.

Il se tut, haletant, les muscles tendus, prêt à exploser. Pierre, recroquevillé, osait à peine respirer.

Alexandre posa une main sur l'épaule d'Enzo, ferme.

— Je m'en occupe. Va aider Antoine à soutenir Marc.

Enzo le fusilla du regard, les narines frémissantes, puis se retourna brusquement et alla rejoindre Marc.

Alexandre s'approcha de Pierre. Sans un mot, il se baissa, lui fit signe de grimper sur son dos. Pierre hésita, puis s'accrocha, les bras tremblants.

— On repart.

Et le groupe se remit en marche, lourd, silencieux, chaque pas un peu plus lourd que le précédent.

* * *

Une heure plus tard, Charles s'effondra. Ses genoux heurtèrent le sol dans un craquement sourd. Alexandre, toujours courbé sous le poids de Pierre, releva la tête et croisa le regard de Jules. Un seul échange de regards. Pas besoin de mots.

Jules s'accroupit près de Charles, glissa ses bras sous ses épaules et le hissa sur son dos d'un mouvement sec. La marche reprit. Personne ne dit rien. Personne n'avait plus la force de parler.

Chapitre 82 : La dernière ligne droite

J12 - 12h00

Vers midi, la borne des 100 km apparut enfin. *Plus que vingt.* Vingt putains de kilomètres. Le chiffre s'afficha dans leurs têtes comme une promesse et une menace à la fois. Faisable en sept heures. Mais leurs corps, eux, refusaient d'y croire. Leurs jambes tremblaient, leurs épaules brûlaient sous les sacs, et chaque pas était une bataille.

Alexandre et Jules portaient toujours leurs camarades en plus de leurs propres charges. Alexandre serrait les dents. La douleur lui déchirait les muscles, mais il se répétait en boucle, comme un mantra : *La douleur, c'est la volonté qui quitte le corps.* Il ne lâcherait rien. Il tiendrait. Et il en ressortirait plus fort. *Plus dur.* Comme forgé dans cette épreuve.

— Pause.

La décision tomba, unanime. Trente minutes. Pas une de plus. Leurs corps réclamaient ce répit, même si leurs esprits savaient que chaque seconde comptait.

Quand l'heure sonna, Pierre et Charles se redressèrent, le visage marqué mais déterminé.

— On a récupéré un peu... On va essayer de tenir les dix prochains kilomètres.

Leurs voix tremblaient, mais leurs yeux brillaient d'une gratitude sincère. Ils étaient reconnaissants. Vraiment. Profondément. Vers Alexandre et Jules, qui les avaient portés sans un mot, sans une plainte.

Marc, lui, boitait toujours. Les autres se relayaient pour le soutenir, mais c'était surtout Lucas qui le portait maintenant, son bras solide enroulé autour des épaules de Marc. Élias ne pouvait détacher son regard de lui. De cette force tranquille, de cette manière d'encaisser chaque coup du sort sans jamais gémir. Sa force était hypnotique. Et sa beauté, presque insoutenable. *Incroyable*. Comme si la souffrance ne pouvait pas l'atteindre. Comme s'il était fait pour ça.

Et la marche reprit.

* * *

Un peu après 15 heures, la borne des 110 km se dressa devant eux, comme un mirage après un désert de douleur. Ils ne marchaient plus, ils se traînaient. Leurs pieds saignaient dans leurs chaussures, leurs épaules étaient striées de marques rouges sous les sangles des sacs, et chaque inspiration brûlait comme du feu dans leurs poumons. *Dix kilomètres*. Dix putains de kilomètres. Quatre heures pour les avaler. Ils y arriveraient. Même si leurs corps hurlaient à l'abandon, même si leurs esprits vacillaient entre lucidité et hallucination. Ils s'effondrèrent une dernière fois, juste assez pour avaler une gorgée d'eau tiède et une poignée de biscuits secs. Puis, comme des automates, ils se relevèrent et repartirent, les dents serrées, les regards vides.

À 18 heures 30, ils émergèrent de la forêt, brisés, les visages

creusés par la fatigue, les vêtements collés à la peau par la sueur et la boue. Épuisés. Exténués. Comme s'ils avaient traversé l'enfer et que l'enfer, justement les avait recrachés. Ils n'avaient pas dormi depuis la veille. Leurs paupières pesaient des tonnes, leurs muscles tremblaient au moindre mouvement, et certains titubaient, au bord de l'évanouissement.

Devant eux, le sergent Moreau les attendait, les bras croisés, un sourire aux lèvres. Il les détailla un à un, savourant chaque instant. Leurs corps sentait la souffrance. Et lui, il s'en délectait.

Son regard brillait d'une jouissance malsaine. Il adorait ça. Les voir ainsi, à bout, brisés, réduits à l'état de loques humaines. C'était sa victoire. Sa raison d'être. Chaque gémissement étouffé, chaque grimace de douleur, chaque regard vide était une preuve de son pouvoir. Il respirait leur épuisement comme un parfum, se repaissait de leur misère. Il était dur, excité, presque ivre de cette domination absolue. Leurs souffrances étaient son plaisir, leur épuisement, son triomphe.

— Garde-à-vous, hurla-t-il, la voix vibrante d'une joie sadique.

Ils obéirent, mécaniquement, alignant leurs corps tremblants devant lui. Et Moreau sourit. Ils étaient à lui.

Chapitre 83 : Après la marche

J12 - 18h45

Moreau annonça les paires pour les combats — ceux qui décideraient qui aurait le droit de dîner. Même après trente-six heures de marche, la règle restait la règle.

Pierre devrait combattre Enzo. Pierre n'avait aucune chance. Il le savait. Enzo le savait. Et quand leurs yeux se croisèrent, il lut dans ceux d'Enzo une colère sourde, Enzo lui en voulait encore. Et Enzo ne perdit pas une seconde. Il avança d'un pas lourd, les poings serrés. Pierre recula instinctivement, mais il n'y avait nulle part où fuir. Le premier coup partit comme un éclair, un direct dans le ventre qui lui coupa le souffle. Pierre se plia en deux, les larmes aux yeux, les genoux tremblants. Enzo ne lui laissa pas le temps de reprendre son souffle. Un uppercut en plein visage. Pierre sentit ses dents s'entrechoquer, un goût de sang lui emplir la bouche. Puis plus rien. Juste le noir.

Lucas espérait ne pas avoir à affronter Élias. N'importe qui, mais pas lui. Il serrait les dents, les poings, l'espoir. Et comme si le destin s'acharnait, c'est bien le nom d'Élias que Moreau annonça. Marc les avait avertis : « *Personne ne doit rien deviner.* »

Lucas préférait souffrir que voir Élias souffrir. Il avait déjà pris la balle de paintball à sa place. Il le referait sans hésiter. Mais aujourd'hui, il fallait se battre. Contre Élias. Pour de vrai. Élias se tenait devant lui, les épaules tendues, les poings levés. Ses yeux trahissaient une détermination forcée, une douleur déjà présente. Il n'avait pas le choix. S'il retenait ses coups, s'il montrait la moindre hésitation, Moreau le saurait. Et les conséquences seraient bien pires qu'un combat. Alors il frappa. Dès le premier échange, ses coups étaient réels, précis, mais chaque mouvement lui arrachait quelque chose. Lucas sentit la violence de ses propres gestes, la brûlure dans ses muscles, le goût du sang dans sa bouche. Élias ne recula pas. Il encaisse, riposta, les traits tirés, les lèvres serrées.

— Plus vite ! Hurla Moreau.

Leurs corps se heurtèrent, leurs souffles se mêlèrent, hale-tants. Lucas vit la sueur perler sur le front d'Élias, ses mains tremblantes, ses yeux qui évitaient les siens. Chaque coup donné, chaque coup reçu était une déchirure. Élias ne faisait pas semblant. Il se battait. Vraiment. Et ça, c'était pire que tout.

Lucas sentit la fatigue l'envahir, mais il ne pouvait pas s'arrêter. Il avança, attrapa Élias par l'épaule, le plaqua contre lui. Leurs cœurs battaient à l'unisson, trop forts, trop rapides. Élias ne résista pas. Il resta immobile, les yeux fermés, comme s'il acceptait l'inévitable. *Pardonne-moi*. Lucas le retourna, le maintint au sol, une main sur sa nuque. Élias ne dit rien. Il ne bougea plus. La défaite était là, cruelle, nécessaire.

— « Gagnant : Lucas ! » aboya Moreau.

Lucas se releva, les jambes tremblantes. Il n'osa pas regarder Élias. Il n'osa pas voir la honte ou la gratitude dans ses yeux.

Marc, malgré son genou blessé, terrassa Charles ; Hugo domina Nathan d'un coup sec ; Jules envoya Théo au tapis ; Alexandre,

impitoyable, eut raison d'Antoine. En quelques minutes, les gagnants étaient désignés — et les perdants, condamnés.

Pierre gisait au sol, inconscient, une traînée de sang coulant de sa lèvre fendue. Mais les perdants devaient se tenir debout devant la table, à regarder les autres manger. Moreau ordonna à deux soldats d'aller chercher un seau d'eau. L'eau glacée s'abattit sur le visage de Pierre, le réveillant en sursaut. Il toussa, cracha, les yeux écarquillés, désorienté. On le traîna devant la table, on le força à se tenir droit, les genoux flageolants, les doigts agrippés à son short. Pas d'exception. Pas de pitié.

Le repas se déroula comme prévu. Six garçons exténués, assis d'un côté de la table, dévorant leur ration de pain dur et de ragoût tiède. Six garçons exténués, debout de l'autre côté, les yeux rivés sur les assiettes, les estomacs noués, les lèvres sèches. Pas de bassine d'eau salée ce soir. Pourquoi? Personne ne posait jamais de question. On ne questionnait pas Moreau. On ne questionnait pas la caserne. On obéissait. On encaissait.

Lucas avalait chaque bouchée comme un châtiment, la nourriture lui laissant un goût amer dans la bouche. Il sentait le regard d'Élias posé sur lui, lourd et brûlant, comme une caresse interdite. Il n'osa pas lever les yeux. Il aurait tout donné pour glisser son assiette de l'autre côté de la table, pour voir Élias manger à sa place, pour effacer cette faim dans ses yeux, cette ombre de fatigue sur ses traits. Il aurait préféré endurer mille privations plutôt qu'Élias ne soit privé une fois. Il aurait enduré n'importe quelle douleur à sa place, n'importe quel sacrifice, pourvu qu'Élias en soit épargné. Il rêvait de l'envelopper, de le protéger, de lui offrir le monde entier sur un plateau. Mais il ne pouvait même pas lui tendre cette assiette. Alors il garda les yeux rivés sur son repas, et chaque bouchée lui traversa la gorge comme une lame.

* * *

En sortant du réfectoire, le froid les frappa comme une gifle. Après quelques jours de douceur relative due aux nuages bas, la température avait brutalement chuté. Le vent sifflait entre les bâtiments, glacé, mordant. Les garçons frissonnèrent, leurs muscles endoloris par les trente-six heures de marche forcée.

La douche fut un soulagement. L'eau glacée ne les dérangeait plus. Elle lavait la boue séchée, la sueur salée, les traces de sang. Leurs corps, meurtri par les kilomètres, les combats, s'abandonnèrent sous le jet. La douleur dans leurs jambes, leurs épaules, leurs reins, semblait s'atténuer un instant, comme si le froid engourdissait tout, même la souffrance.

Élias ferma les yeux, laissant l'eau ruisseler sur son visage. Il revit le combat. Les mains de Lucas sur lui. Son souffle contre sa nuque. Cette seconde où il avait cru que Lucas allait l'embrasser. Une folie. Il serra les poings. Il ne devait pas penser à ça. Pas ici. Pas maintenant.

Lucas, sous le jet voisin, fixait le mur. Il revivait chaque instant. Le poids d'Élias contre lui. Sa chaleur. Sa soumission. Il sentit une boule lui nouer la gorge. Il aurait préféré perdre. Il aurait préféré souffrir à sa place. Mais Moreau s'en serait rendu compte et rien ne devait mettre Moreau sur la voie de leur vérité.

Ils regagnèrent la chambrée en silence, les pieds nus sur le béton glacé, les épaules voûtées. Ils se mirent au garde-à-vous, en slip comme il se devait, et attendirent. Moreau prit son temps. Il les scruta un à un, savourant leur épuisement, leur besoin désespéré de s'allonger, de fermer les yeux, de s'abandonner au sommeil. Il sortit, rentra, ressortit. Les garçons restèrent immobiles, les muscles tremblants, les paupières lourdes.

Enfin, Moreau lâcha la phrase qu'ils attendaient depuis la veille :

— Au lit.

La lumière s'éteignit.

Quelques instants plus tard, douze respirations lourdes emplirent l'obscurité. Douze corps brisés, douze cœurs battant à l'unisson dans la nuit. Douze garçons qui dormaient profondément.

XIV

Le treizième jour (J13)

Chapitre 84 : L'Aube glacée

J13 - 4h30

Le sommeil avait été lourd, profond, comme un corps noyé sous des couches de fatigue. Le réveil à 4h30 les arracha à leurs draps avec la brutalité d'un coup de sifflet. Les muscles endoloris, les pieds en feu, les garçons se redressèrent en silence. Dix kilomètres les attendaient ce matin. Ils se levèrent.

Quand Moreau entra dans la chambrée, son ordre claqua comme un fouet :

— Pas de lits faits. Pliez le linge et posez-le sur les matelas.

Les garçons échangèrent des regards en coin. Une faveur ? Un piège ? Impossible à deviner.

Dehors, le froid les frappa comme une lame. Mi-octobre, et l'hiver avait décidé de s'abattre sans prévenir. Vêtus seulement de leurs shorts, torsos nus, leur peau se couvrit instantanément de chair de poule. L'air glacé leur piquait les poumons à chaque inspiration, leur soufflant des milliers d'aiguilles invisibles dans le sang.

Moreau ne leur laissa pas le temps de frissonner.

— Footing. Maintenant. Sa voix fendit le silence givré.

Personne ne protesta. Personne n'osa. Ils se mirent en route, leurs pas martelant le sol gelé, leurs souffles formant des nuages éphémères dans l'air cru. Dix kilomètres. Dix kilomètres sous la morsure du vent.

Marc avait toujours mal au genou. La douleur pulsait sous sa rotule, sourde et tenace, une morsure qui remontait jusqu'à la hanche à chaque foulée. L'infirmierie ? Il n'avait pas très envie. Il n'en avait pas gardé un bon souvenir. Et même s'il avait voulu y aller, pas sur que Moreau accepte. Alors il serra les dents. Et il courut. Dix kilomètres, le genou en feu, les dents si serrées que sa mâchoire en tremblait. La sueur lui piquait les yeux, le froid lui glaçait les poumons, mais il ne ralentit pas. Parce que c'était ça, le but, du service militaire non ? Apprendre à serrer les dents. Apprendre à encaisser.

Chapitre 85 : Nager ou couler

J13 - 5h30

Le footing avait laissé leurs muscles en feu, surtout après les 36 heures de marche de la veille. La musculation avait creusé leurs épaules de crampes, la douche glacée avait figé leurs articulations, le rasage avait irrité leur peau déjà à vif. Puis étaient venus l'inspection – ces doigts qui palpaient, ces regards qui jugeaient –, les combats du matin, et enfin le petit-déjeuner, ou plutôt son absence pour les perdants. Ceux qui avaient gagné mangeaient en silence, les mâchoires serrées, sous le regard affamé des autres. Ceux qui avaient perdu fixaient leurs assiettes vides, les doigts crispés sur le bord de la table, l'estomac noué par la faim et l'humiliation. Un début de journée classique, rien de très original.

Après le petit-déjeuner, Moreau sauta dans la Jeep, le moteur rugissant comme un ordre. Les garçons se mirent en mouvement derrière le véhicule, leurs baskets écrasant les graviers, leurs respirations encore saccadées par l'effort. Courir. Toujours courir. Comme si leurs jambes n'étaient plus à eux, comme si chaque foulée était un aveu de soumission. La Jeep

soulevait des nuages de poussière qui leur piquaient les yeux, collaient à leur peau moite. Personne ne toussait. Personne ne ralentissait. On ne toussait pas. On ne faiblissait pas. Pas devant Moreau.

Quinze minutes plus tard, la piscine apparut. D'autres garçons en sortaient, les épaules voûtées, leurs corps tremblants de froid. Ils n'étaient pas du bâtiment 6. Leurs visages étaient creusés, leurs yeux cernés, mais ils avaient cette carrure un peu plus large, ces épaules un peu plus marquées par les semaines de caserne. Arrivés un ou deux mois plus tôt, peut-être. Assez pour savoir ce qui les attendait. Assez pour ne plus rien attendre.

Le vent glacé s'engouffra, fouettant leurs peaux encore humides, leur arrachant des frissons qu'ils étouffaient aussitôt. Personne ne grelottait. Personne ne se plaignait. Le froid, la faim, la fatigue – tout cela faisait partie du jeu. Un jeu dont les règles étaient simples : survivre, ou se briser.

Les garçons qui sortaient de l'eau se dirigèrent s'alignèrent le long du mur. Leurs doigts, engourdis, tirèrent sur l'élastique de leurs maillots de bain. Le tissu, détrem pé, collait à leur peau, moulait leurs hanches, leurs cuisses, leur sexe. Ils les enlevèrent d'un geste mécanique, sans pudeur, sans honte. Juste un mouvement de plus dans la routine. Les maillots atterrirent dans un tas informe, luisants, dégoulinants.

Un soldat de l'unité 604 s'avança, ramassa les maillots un à un, les distribua aux garçons de son unité. Personne ne recula. Personne ne détourna les yeux. Ici, la pudeur était un luxe. Ici, les maillots n'appartenaient à personne. Ils appartenaient à la caserne. Comme leurs corps. Comme leur dignité.

Élias sentit le tissu humide lui coller à la peau, froid, lourd, chargé de l'odeur de sueur et de chlore des autres. Il le glissa sur ses hanches, les doigts tremblants, le ventre noué. Ce maillot

avait été porté par un inconnu, serré contre son sexe, mouillé de sa transpiration. Maintenant, il était à lui. Ou plutôt, il était à la caserne. Comme tout le reste.

Lucas, à côté de lui, enroula le sien autour de ses doigts. Le tissu était glacé, visqueux, marqué par le corps d'un autre. Il le passa quand même, les mâchoires serrées. Il n'avait pas le choix. Personne n'avait le choix.

Moreau les observait, adossé contre la Jeep, les bras croisés, un sourire en coin. Il aimait ça. Cette résignation. Cette soumission silencieuse. Ces garçons qui acceptaient, sans un mot, de porter sur eux les traces des autres. Comme s'ils n'étaient plus que des enveloppes interchangeables, des numéros, des chairs à modeler.

— À l'eau ! L'ordre claqua, sec, sans appel.

Ils plongèrent.

L'eau était glaciale, une lame qui leur transperçait la peau, leur coupait le souffle. Leurs corps, déjà meurtris par le froid, la faim, les coups, se contractèrent sous le choc. Nager. Deux heures. Sans s'arrêter. Sans faiblir. Parce que Moreau les regardait. Parce que l'eau, ici, n'était pas un refuge. C'était une autre épreuve. Une autre façon de les briser.

Élias aimait nager mais l'eau lui glaçait les os, lui tirait des frissons qu'il ne pouvait réprimer. Lucas n'osait pas regarder Élias, de peur de trahir ce qu'il ressentait. Mais il le sentait, à quelques mètres de lui, son corps fendant l'eau avec une grâce presque insultante, ses muscles roulant sous la peau comme s'il défiait la caserne elle-même.

Autour d'eux, les autres nageaient en silence, les lèvres bleues, les doigts crispés. Certains, comme Pierre, avaient du mal à suivre le rythme, leurs bras tremblant à chaque brasse, leurs respirations devenues des râles.

Moreau arpentait le bord du bassin, les mains derrière le dos, observant chaque mouvement, chaque faille. Il savait qu'ils avaient faim. Qu'ils avaient froid. Qu'ils étaient épuisés. Et c'était exactement comme ça qu'il les voulait.

Chapitre 86 : Les pages qui se remplissent

J13 - 10h00

Après la piscine, Moreau reprit sa Jeep. Les garçons courant derrière. Il se dirigea vers la cour d'honneur du bâtiment principal. Les garçons, haletants, s'y regroupèrent en silence. Autour d'eux, les autres unités du bâtiment 6 convergeaient, conduits par leurs sergents. Au centre de la cour, un portique se dressait, sinistre et familier. Personne n'avait besoin d'explications. Ils connaissaient la raison de leur présence. Ils l'avaient déjà vécue. Deux fois.

Les douze unités se mirent en rang, alignées comme des soldats de plomb. Les sergents, impassibles, se tenaient devant leurs hommes. Mais un seul dominait la scène : le sergent Ortok. Sa silhouette massive, ses yeux froids, son silence même semblaient aspirer toute lumière. L'air vibrait d'une attente lourdement chargée.

Soudain, un remous agita les rangs. Deux soldats apparurent, encadrant un garçon qui se débattait avec la frénésie du désespoir. Il pleurait, hurlait, suppliait, tentait de se libérer de

l'étreinte implacable des deux hommes. Sa voix se brisa dans un sanglot :

— Je n'ai pas désobéi ! Je n'en pouvais plus, c'est tout ! Je n'ai pas désobéi !

Ortok leva une main. D'un geste sec, il ordonna aux soldats d'attacher le garçon au portique. Comme Hugo avant lui. Comme Charles. De larges bracelets de cuir lui enserrèrent les poignets, puis les chaînes du portique le soulevèrent, ne laissant que la pointe de ses pieds effleurer le sol. Il se tordit, se cambra, tenta désespérément de se libérer, mais les soldats, méthodiques, achevèrent leur tâche sans un mot.

Ortok s'avança. Sa voix, grave et sans émotion, résonna dans le silence soudain :

— Ce soldat a fait preuve d'insubordination. Il recevra dix coups de fouet.

Le garçon, le visage baigné de larmes, se mit à trembler.

— Non... S'il vous plaît... Je n'ai pas désobéi ! Je ne pouvais plus porter les sacs de sable. Je n'en avais plus la force. S'il vous plaît...

Ortok ne broncha pas. Il poursuivit, implacable :

— Pour s'être débattu et pour avoir parlé sans autorisation : cinq coups supplémentaires.

Il marqua une pause, comme pour savourer l'effet de ses mots.

— Total : quinze coups de fouet.

Les supplications du garçon se muèrent en pleurs déchirants, en appels à l'aide. Mais autour de lui, personne ne broncha. Personne ne détourna les yeux. Personne n'osa.

Théo se tenait là, parmi les autres, les poings serrés, le souffle court. Dans sa tête, le cahier de son rêve s'ouvrit à nouveau, les pages se remplissaient. L'encre noire et implacable. Tarrou et Rieux étaient là, immobiles, leurs regards pesant sur lui comme

une sentence. Et les mots s'inscrivirent d'eux-mêmes, traçant des lettres tremblantes, accusatrices : « *Théo a peur. Théo ne fait rien. Théo est un lâche.* »

Ortok désigna un garçon de l'unité 602 d'un geste sec.

— Toi. La crème.

Le jeune conscrit s'exécuta, les mains tremblantes, étalant la substance épaisse sur le dos déjà tendu du supplicié. Le garçon attaché se débattait, hurlait, pleurait, mais les doigts glacés de la crème glissaient sur sa peau, préparant chaque centimètre à la douleur. Théo sentit son estomac se nouer. Les mots, dans le cahier, s'allongeaient, se répétaient, s'enfonçaient en lui comme des clous.

Quinze minutes. Quinze minutes à attendre, à écouter les sanglots, les gémissements, les dernières prières inutiles.

Le garçon appelait à l'aide. Il hurlait. Et Théo, figé devant lui, ne bougeait pas. Ses jambes étaient de pierre, son souffle coupé. Les pages du cahier se noircissaient, envahies par une écriture précipitée, acharnée : « *Théo regarde. Théo écoute. Théo tremble. Théo se tait. Théo laisse faire. Théo est un lâche.* »

Derrière son bureau, le docteur Rieux regardait fixement Théo. Son regard pesait sur lui comme une sentence. La lampe vibra une dernière fois, jetant sur les murs nus une clarté blafarde, avant que Rieux ne l'éteigne et l'obscurité s'abattit, aussi lourde qu'un verdict.

Chapitre 87 : Nettoyer, Saigner, Répéter

J13 - 11h00

Le garçon puni du fouet n'était plus qu'une silhouette tremblante lorsqu'il fut traîné par deux soldats, sans doute vers un cachot. Ses pieds nus glissaient sur le sol. Les marques du fouet, encore fraîches, zébraient son dos. Les soldats ne le portaient pas. Ils le tiraient, comme on traîne un cadavre.

Les unités se reformèrent devant leurs sergents, les épaules raides. Les garçons de l'unité 604 échangèrent des regards. *Treize jours. Trois fois le fouet. Deux fois dans leur unité.*

— En position de combat! aboya Moreau en désignant six paires de combattants d'un geste sec.

Six duels. Les corps se percutèrent, les poings s'écrasèrent sur les côtes, les prises de lutte finirent dans la poussière. Les vainqueurs avalèrent une bouillie tiède et du pain dur sous le regard des perdants qui les enviaient.

Puis Moreau annonça la suite, en riant

— Trois heures de corvées. Et celles là, vous vous en souviendrez

Les noms tombèrent un à un.

Charles écarquilla les yeux. *Encore*. Les latrines de plusieurs bâtiments. La puanteur âcre qui collait à la peau. Frotter jusqu'à ce que ses jointures saignent, les seaux d'eau glacée qui lui glaçaient les os. Pierre serra les poings. Les douches. Et si un cheveu traînait, si une trace de savon persistait... La canne.

Marc et Nathan échangèrent un regard. Le linge de lit. L'eau froide, si froide qu'elle brûlait, qui gerçait leurs doigts jusqu'à les fendre.

Jules et Alexandre, désignés pour les sols, savaient ce qui les attendait : des heures à quatre pattes, la brosse à récurer en main, les genoux à vif sur le carrelage. « *Jusqu'à ce que je puisse manger par terre* », avait coutume de dire Moreau.

Lucas, lui, aurait le toit. Le vent qui sifflait entre les tuiles, la pente glissante sous ses pieds. Élias héritait des vitres. Des dizaines de carreaux à astiquer avec un chiffon. « *Si j'y vois une trace, tu les refais. À la langue.* » dit Moreau.

Hugo blêmit. La vidange des poubelles. Sans compter la désinfection : frotter les bacs à l'eau de Javel jusqu'à s'arracher les ongles. Théo aurait à enlever les mauvaises herbes à main nu au bord des terrains d'entraînement. Y compris les orties. Les arracher à mains nues, sentir leur venin lui brûler la peau, les cloques qui gonfleraient dans l'heure. « *Pour te durcir* », dirait Moreau en riant. Comme si la douleur était une leçon.

Antoine et Enzo, enfin, auraient l'eau. Les allers-retours interminables entre le puits et les réservoirs, les seaux qui leur sciaient les épaules, l'eau qui clapotait et éclaboussait. « *Un seau renversé, un seau en plus.* »

Moreau referma son carnet d'un claquement sec.

* * *

Dans le bâtiment 6, Marc et Nathan allaient de chambrée en chambrée, avançant entre les lits alignés comme des cages, ramassant draps et couvertures avec des gestes mécaniques. L'air avait l'odeur de garçons de dix-neuf ans. Quand Nathan attrapa sa couverture – et celle de Hugo – ses doigts tremblèrent à peine. Un soulagement le traversa. *Enfin*. Ces couvertures seraient lavées aujourd'hui. L'eau froide de la lessive emporterait toutes les preuves. La preuve de sa lâcheté s'effacerait dans les bassines, parmi les autres saletés, comme si rien ne s'était passé. *Tu ne sauras jamais* pensa Nathan. Et la pensée, bien qu'apaisante, lui brûla la gorge.

* * *

Moreau inspecta les travaux et n'eut rien à redire. L'après-midi pouvait se poursuivre.

Chapitre 88 : Un match de plus

J13 - 16h00

Moreau conduit ses conscrits vers le terrain de rugby.

— Double match de Rugby. Contre l'unité 606. Pas de pause. Pas de règle.

Ici, le rugby ça je jouait torse nu. Le vent, coupant, sifflait entre les arbres dénudés, mordant les peaux exposées. Les deux équipes se faisaient face, alignées en rang serré, les épaules carrées, les poings déjà fermés.

Arthur se tenait en première ligne, les yeux rivés sur Théo et Pierre.

Pourquoi eux ?

Théo savait pourquoi Arthur lui en voulait. Leur brève altercation, après cette nuit passée dehors. Mais Pierre ? Pourquoi Pierre ? Pierre n'avait rien fait. Alors pourquoi Arthur le fixait-il avec cette haine pure, comme s'il incarnait tout ce qu'il détestait ?

Le ballon fut lancé. Arthur se rua en avant, non pas vers le ballon, mais vers Pierre. Leurs corps entrèrent en collision avec un *crac* sourd. Pierre vola en arrière, atterrissant dans la boue, le

souffle coupé. Arthur ne s'arrêta pas. Il se jeta sur lui, les genoux en avant, écrasant ses côtes. Pierre hurla, une main se portant à son flanc, l'autre tentant désespérément de se protéger.

— Pas de règles ! Hurla Dubois, ricanant.

Arthur frappa. Un coup de poing dans l'estomac, puis un autre au visage. Le sang gicla de la lèvre de Pierre, éclaboussant la boue. Théo, à quelques mètres, sentit quelque chose se briser en lui.

— ARRÊTE ! rugit-il en se précipitant vers eux.

Arthur se retourna, un rictus aux lèvres. Théo le percuta de plein fouet, leurs épaules se cognant avec une violence qui les fit vaciller. Arthur riposta immédiatement, un coup de coude dans les côtes de Théo, puis un autre au menton. Théo encaissa, les dents serrées, et rendit la monnaie. Poing contre poing, genou contre genou, ils roulèrent dans la boue, leurs corps enlacés dans une lutte sans merci.

Autour d'eux, le match continuait. Lucas plaquait un adversaire avec une brutalité calculée, ses muscles bandés sous l'effort. Alexandre, impassible, écrasait tout sur son passage, ses yeux fixes, comme s'il ne voyait que l'objectif : gagner. Élias, plus léger, esquivait les charges, passant le ballon à Marc avec une précision chirurgicale. Marc, lui, courait comme si sa vie en dépendait, ses jambes fines mais rapides fendant la défense adverse.

Mais au centre, il n'y avait plus que Théo et Arthur.

Leurs poings s'écrasaient sur les visages, leurs ongles lacéraient les peaux. Arthur grogna quand Théo lui enfonça les doigts dans une plaie ouverte sur la cuisse, là où la canne de Dubois l'avait marqué la veille. Arthur lui balança un coup de tête en plein nez. Théo vacilla, le goût du sang lui emplissant la bouche. Il cracha, rouge, sur le sol, et chargea à nouveau,

les épaules en avant. Leurs corps se percutèrent, glissèrent, roulèrent. Arthur atterrit sur le dos, Théo à califourchon sur lui, les mains autour de sa gorge.

— Tu veux jouer, hein? Gronda Théo, les doigts serrés, écrasant la trachée d'Arthur. Tu veux faire mal? Alors prends ça.

Arthur se débattit, ses ongles s'enfonçant dans les avant-bras de Théo, lui arrachant des lambeaux de peau. Mais Théo ne lâcha pas. Il sentit le pouls d'Arthur battre sous ses doigts, rapide, affolé. Une partie de lui voulait serrer jusqu'à ce que ce rythme s'arrête. Jusqu'à ce qu'Arthur ne soit plus qu'un corps inerte sous lui. *Fais-le. Brise-le.*

Mais quelque chose le retint. Théo relâcha sa prise.

Arthur haleta, les yeux écarquillés, une main se portant à sa gorge meurtrie. Théo se releva, le souffle court et regarda Arthur droit dans les yeux. Arthur baissa le regard, s'en alla en toussant et reprit le match.

Le match continua, jusqu'au coup de sifflet final.

Moreau leva le bras, signalant la fin du match.

— C'est fini!

L'unité 604 avait gagné.

Les garçons de l'unité 606 regagnèrent leur partie du terrain, les corps lourds et tremblants, s'effondrant dans la boue comme des ombres défaite. Dubois s'approcha d'eux, son sourire cruel traînant sur ses lèvres.

— Pompes. Jusqu'à ce que je sois satisfait.

Les corps se mirent en position et commencèrent les pompes.

Théo, de l'autre côté du terrain, à 100 mètres d'Arthur, le fixait du regard. Il n'avait pas oublié la façon dont Arthur avait posé ses chaussures sous son visage, quelques jours plus tôt, lorsque l'unité 604 avait perdu et qu'ils avaient dû enchaîner

les pompes punitives. *C'était le moment de lui rendre la monnaie de sa pièce.* Le désir de vengeance, ce poison doux et enivrant, prit le contrôle de Théo. Sans réfléchir, il se leva d'un coup, les poings serrés. Il se dirigea vers Arthur.

Mais après avoir parcouru 25 mètres, il s'arrêta. Il resta immobile un moment. Puis, il retourna avec les garçons de son unité.

Chapitre 89 : L'hiver

J13 - 19h00

Le thermomètre chutait sans pitié. Une bise acérée s'engouffrait entre les bâtiments. Quelques flocons commençaient à tomber. Les garçons, sentaient la sueur séchée coller à leur peau, transformée en une fine croûte glacée. Leurs souffles formaient des nuages blancs, éphémères, qui s'évanouissaient dans l'air avant même d'avoir pris forme.

Après les combats et les repas — pour les vainqueurs — les garçons retournèrent dans le bâtiment 6. Dehors, le paysage changeait. Les premiers flocons, timides et légers, s'étaient transformés en une chute dense et silencieuse. La neige tombait à présent en épaisses volutes, recouvrant le sol d'un manteau blanc, étouffant les bruits, comme si le monde entier retenait son souffle. Comme s'il savait ce qui les attendait.

Mi-octobre. Trop tôt.

L'hiver ne frappait pas à la porte. Il enfonçait les portes, s'imposait, brutal et sans avertissement. Les garçons le savaient : demain, à 4h30, ils devraient enfiler leurs baskets et sortir torse nu pour leur footing quotidien. Leurs peaux, déjà marquées

par les coups, les grêlons, les ronces, allaient devoir affronter la neige. Leurs poumons brûleraient à chaque inspiration, chaque exhalaison serait un combat. Et ce n'était que le début.

Il y aurait de longs mois d'hiver avant le printemps.

Des mois de neige, de vent cinglant, de nuits passées à grelotter sous des couvertures trop fines, de réveils dans le noir, de courses éreintantes sur des sentiers gelés. Des mois où la faim, le froid et la fatigue rongeraient leurs corps. Des mois où Moreau et les autres sergents trouveraient toujours un prétexte pour les humilier, les frapper, les briser un peu plus.

Et puis, il y aurait même un deuxième hiver.

La pensée leur traversa l'esprit à tous, comme une décharge électrique. Un deuxième hiver. Deux ans de ce régime. Deux ans de cette caserne, de ces murs gris, de ces ordres hurlés, de cette peur. Personne n'osa le dire à voix haute. Ici, avouer sa peur, c'était montrer sa faiblesse. Et la faiblesse, Moreau la traquait comme un prédateur traque sa proie.

La douche glacée les attendaient, comme chaque soir. L'eau, toujours aussi froide, s'abattit sur eux.. Élias se savonna mécaniquement, tandis que Moreau arpentait la salle des douches comme un fauve en cage, son regard glissant sur leurs corps nus, cherchant la moindre imperfection, la moindre excuse pour frapper.

Puis ils se dirigèrent vers leurs chambrée. Ils enfilèrent rapidement un slip avant de se tourner vers les draps et couvertures empilés au pied de chaque couchette par Marc et Nathan. Maintenant, il fallait faire les lits au carré. Un coin de drap qui dépasse, un pli mal tendu, et ce serait la canne. Personne ne voulait risquer ça. Les doigts tremblaient légèrement, moins à cause du froid que de la pression. Un silence tendu régnait, rompu seulement par le froissement du

tissu et le grincement des ressorts. Chacun vérifiait deux fois son travail, lissait les plis superflus, ajustait les bords avec une obsession presque malade.

Enfin, ils se figèrent au garde-à-vous devant leurs lits, le dos droit, les yeux fixés droit devant eux. Moreau entra sans un bruit, comme s'il avait surgi de l'ombre. Son regard balaya la rangée de lits, s'attardant sur chaque détail, cherchant la moindre imperfection. Les garçons retenaient leur souffle.

— Acceptable.

Le mot tomba comme un verdict, sec et sans appel. Un soulagement discret parcourut les rangs, mais personne n'osa bouger. Moreau marqua une pause, comme s'il hésitait à revenir sur sa décision, puis hocha imperceptiblement la tête.

— Couchez-vous.

L'ordre était à peine sorti de sa bouche que la lumière s'éteignit d'un coup, plongeant la chambrée dans l'obscurité. Seul le grincement des lits trahit le mouvement des corps s'allongeant enfin, tendus, prêts à affronter une nuit trop courte avant l'épreuve du lendemain.

XV

Le quatorzième jour (J14)

Chapitre 90 : La neige

J14 - 4h30

Un linceul blanc avait étouffé la caserne pendant la nuit. La neige, épaisse et silencieuse, recouvrait les toits, les cours, les barbelés, transformant le camp en un paysage fantôme. Les fenêtres des dortoirs laissaient filtrer une lueur blafarde, comme si l'aube elle-même hésitait à se lever sur ce monde gelé.

Le réveil hurla à 4h30, arrachant les garçons à un sommeil lourd de fatigue. En ouvrant les yeux, ils ne virent d'abord que le blanc—un mur de givre collé aux vitres, une lumière laiteuse qui filtrait à travers les flocons encore tombants. Personne ne parla. Personne n'eut besoin de le faire. Ils s'habillèrent en silence, le tissu des shorts raide de froid, les baskets glissant sur le carrelage gelé.

Dehors, il y avait 40 cm de neige au sol. L'air était une lame. La neige tombait toujours, lente, implacable, enveloppant leurs épaules nues de millions d'aiguilles froides. Torse nu, peau offerte au ciel hostile, ils se tinrent en rang. Dix kilomètres. Toujours dix kilomètres. La neige changeait quoi, au fond? Rien. Moreau les attendait, immobile, son souffle formant un

nuage autour de son visage dur.

— Footing. Maintenant.

Le premier pas fut une brûlure. Leurs jambes s'enfonçaient dans la neige jusqu'au genoux. Le froid brûlant leurs jambes. La neige crissait sous leurs baskets. Leurs souffles s'échappaient en rafales blanches, leurs muscles se tendaient sous l'assaut du froid, leurs corps se couvraient de chair de poule. Mais ils coururent.

Parce qu'ici, même l'hiver devait plier.

* * *

La neige collait à la peau de Lucas, fondant en perles glacées sur ses épaules, ses bras, son torse tendu. Chaque mouvement faisait glisser les flocons le long de ses muscles, comme des doigts timides traçant des chemins interdits. Élias le regardait, le ventre serré : ses clavicules saillantes, ses pectoraux durcis par le froid, ses abdos striés où la sueur gelait en cristaux. Le short mouillé moulait ses hanches, ses cuisses puissantes qui fendaient la neige à chaque foulée.

Ses lèvres, gercées par l'air glacé, étaient entrouvertes, laissant échapper un souffle blanc, chaud malgré tout. Élias savait le goût de cette bouche, la façon dont elle s'écrasait contre la sienne, avide, brûlante. Même maintenant, alors que le corps de Lucas était une statue de glace et d'effort, Élias y voyait la chaleur cachée.

Et ces yeux. qui croisèrent les siens une seconde—juste assez pour que Élias sente le désir lui brûler les veines. Lucas encaisse tout : le froid, la course, ce regard qui le dévore. Et il sourit.

* * *

Après le footing, la musculation. Les pompes. Dans la neige.

Leurs corps, trempés de sueur glacée, se couvraient de givre. Les doigts engourdis s'enfonçaient maladroitement dans la neige, les articulations raides comme du métal rouillé. Leurs épaules tremblaient sous l'effort, leurs muscles tétanisés par le froid répondant à peine aux ordres. Leurs lèvres bleutées laissaient échapper des souffles courts, saccadés, chaque inspiration brûlant comme de la glace dans les poumons.

Les frissons les secouaient par vagues, incontrôlables, violents, comme si leurs corps tentaient désespérément de se souvenir de la chaleur. La peau marbrée de rouge et de blanc trahissait la lutte silencieuse — le sang fuyant vers le cœur, abandonnant les extrémités à l'engelure. Certains serraient les dents jusqu'à en avoir mal à la mâchoire, d'autres ne sentaient plus leurs pieds, leurs mains, comme si leurs membres ne leur appartenaient déjà plus.

Chaque pompe était un combat. Chaque mouvement, une victoire arrachée au gel. Et pourtant, ils continuaient.

* * *

Et le rituel du matin continua

D'abord, la douche — un jet glacé qui fouettait leurs peaux déjà meurtries. Ensuite, le rasage — la lame grattant les joues gelées, chaque passage laissant une traînée de feu sur leur chair engourdie. Et enfin, l'inspection.

Debout, entièrement nus, alignés comme du bétail dans leur chambrée. Les bras raides, les poings serrés, les yeux fixes. Moreau avançait, lent, méthodique, son regard froid et précis parcourant chaque corps, chaque cicatrice, chaque tremblement. Ses doigts s'attardaient — sur les clavicules,

les aisselles, leurs parties les plus intimes — tirant, palpant, vérifiant. Pas pour soigner. Pour humilier. Pour rappeler qu'ils n'étaient que des corps, des objets à contrôler, à juger, à briser.

Ce matin-là, il avait ouvert la fenêtre. Le vent s'engouffra, glacé, cruel, s'insinuant entre leurs jambes, leur mordant la peau encore humide, leur volant les dernières parcelles de chaleur. L'humiliation ne suffisait plus. Il fallait la douleur en plus. Il fallait qu'ils grelottent, qu'ils tremblent, qu'ils sentent le froid leur ronger les entrailles pendant qu'il décalottait leurs pénis pour vérifier qu'ils étaient propres, qu'il les examinait, qu'il les réduisait à leur plus simple état : des chairs offertes, sans défense, sans dignité.

Ils restaient droits. Ils serraient les dents jusqu'à en saigner. Ils encaissaient.

Parce qu'ici, la souffrance était une arme.

Et Moreau, un maître dans l'art de s'en servir.

Chapitre 91 : Le froid

J14 - 6h30

La neige continuait de tomber.

Moreau avait déjà imposé la pluie, l'orage, la grêle. Aujourd'hui, ce serait la neige.

Après le petit déjeuner de six d'entre eux, les garçons furent alignés au garde-à-vous sur le terrain d'entraînement, torse nu, les épaules raidies par le froid. La neige leur tombait sur les épaules, fondait en traînées glacées le long de leurs colonnes vertébrales, s'accrochait à leurs cils, à leurs sourcils. Leurs peaux, déjà marquées se couvraient d'une pellicule blanche. Leurs lèvres bleutées tremblaient imperceptiblement.

Moreau, lui, arpentait les rangs dans son treillis épais, les mains croisées dans le dos, le visage impassible. Il observait chaque détail : les épaules qui se soulevaient trop vite, les doigts qui se crispaient le long des cuisses, les mâchoires serrées jusqu'à en saigner. Il savait qu'ils avaient froid. Il savait qu'ils souffraient. Et c'était exactement ce qu'il voulait.

— Garde-à-vous ! Aboya-t-il soudain, sa voix fendant l'air glacé comme une lame.

De longues minutes passèrent. Ils restaient immobiles.

Élias serrait les dents, les muscles de ses cuisses tremblant sous l'effort de rester immobile. Le froid lui transperçait les os, lui glaçait la moelle.

Un frisson le parcourut, violent, incontrôlable.

Son épaule gauche tressaillit. Juste un mouvement. Juste un spasme. Mais Moreau l'avait vu.

Le sergent s'arrêta net, se tourna vers Élias, un sourire tordu aux lèvres. Il détacha lentement sa ceinture de son pantalon, le cuir sifflant dans le silence. Les garçons retinrent leur souffle. Personne ne bougea. Personne n'osa regarder Élias. *Ne réagis pas. Ne lui donne pas cette satisfaction.*

— Quatre coups, annonça Moreau, la voix aussi douce que le tranchant d'un couteau. Pour t'apprendre à tenir droit.

Élias ferma les yeux, les mâchoires contractées. Il n'allait pas crier. Il n'allait pas pleurer. Il allait encaisser.

La ceinture s'abattit sur ses cuisses quatre fois.

Le dernier coup fut le plus violent. La douleur irradiia dans tout son corps, remonta le long de sa colonne vertébrale, lui arrachant un souffle strangulé. Moreau recula d'un pas, satisfait. Il rangea sa ceinture, les yeux brillants d'une cruauté glacée.

Lucas se tenait droit, les mâchoires serrées, le regard fixe. Il avait *sentit* chaque coup infligé à Élias, comme si la ceinture avait frappé sa propre chair. Il revoyait la grotte, la chaleur de leurs corps enlacés, la douceur des lèvres d'Élias contre les siennes. *Je ne peux pas le protéger.* Pas ici. Pas maintenant.

— Vous voyez ça ? Lança-t-il, désignant Élias d'un geste sec. C'est ce qui arrive quand on faiblit. Quand on montre sa peur.

Un silence.

— Maintenant, vous allez rester là. Jusqu'à ce que je sois satisfait.

La neige continuait de tomber, indifférente. Chaque seconde était interminable. Moreau, chaudement emmitouflé dans son treillis épais regardait ses garçons trembler.

Pierre se demandait combien de temps encore son corps tiendrait avant de céder. L'image du garçon de l'unité 602 revenait sans cesse : celui qui s'était effondré trop tôt et que le fouet avait déchiré pour insubordination. Serait-il le prochain ? Une sueur glaciale lui coula le long de la nuque. Alors il croisa le regard d'Alexandre. Ce regard tranchant lui soufflait sans un mot : *cesse de douter. Inspire cette épreuve à pleins poumons. Laisse-la t'endurcir plutôt que te briser.*

Nathan avait les mâchoires serrées jusqu'à la douleur. Dans sa mémoire défilaient des filles qui riaient, des nuits chaudes, des corps légers. Tout cela semblait appartenir à une autre vie, comme un rêve trop lointain. *Je ne suis plus rien... juste un corps nu et tremblant, offert au froid et au silence.* Ses poings fermés battaient à la place de son cœur, comme si la colère était la seule chose qui le maintenait debout. Marc, lui, fermait les yeux pour revoir Thomas. Son sourire, ses yeux, sa voix. La promesse chuchotée avant le départ : *Je t'attends.* Là où Nathan se sentait arraché à lui-même, Marc se savait encore relié. Ce fil ténu qui l'unissait à Thomas devenait chaleur, abri, résistance. Dans le chaos de la caserne, cet amour silencieux était son dernier refuge — et sa force.

Hugo sentait la rage monter en lui, noire, sourde, comme une marée qui l'envahissait. L'infirmier, d'abord : ses doigts froids, ses questions intrusives. Puis Malo, puis Marc, avec leurs allusions, leurs curiosités maladroites. *Qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire ? En quoi cela les regardait-il ?* Et maintenant ce supplice, la neige qui s'infiltrait dans chaque pore de sa peau, jusqu'à lui mordre les os. Tout cela pour quoi ? Parce qu'il était

un garçon de dix-neuf ans ? Hugo ne savait plus ce qui l'avilissait le plus : la morsure glacée du dehors, ou l'inquisition muette des autres.

Théo fixait le sergent, les yeux brûlants de colère. Moreau. Le service militaire obligatoire. Ce système. Mais aussi tous ceux qui l'acceptaient. Y compris lui. Il se croyait fort — l'était-il encore ? La veille, il avait été à deux doigts de s'approcher d'Arthur, de lui plaquer ses chaussures sous le visage comme Arthur l'avait fait avec lui. Il avait failli. Vingt-cinq mètres parcourus, sur les cent qui le séparaient d'Arthur. Un quart du chemin en seulement quatorze jours de service. Combien de temps avant qu'il ne franchisse la moitié ? Les trois quarts ? Jusqu'au bout ? La neige s'accumulait sur ses épaules, froide et muette, comme pour compter ses pas vers cette ligne invisible. Et Théo savait qu'une fois la distance achevée, il ne serait plus jamais capable de revenir en arrière.

Jules, lui, s'accrochait à une pensée plus lointaine : Noé, son petit frère. Deux ans. Juste deux ans à tenir. La neige qui mordait ses épaules n'était rien. Ce qui pesait, c'était d'être enfermé ici, à voir les jours filer sans lui. Deux ans volés, deux ans arrachés à son rôle d'ainé. Voilà ce qui faisait mal.

Charles serrait les dents. Pour lui, ce ne serait pas deux ans, mais quatre. Quatre hivers à endurer. Quatre années de neige, de faim, de coups, de silence. Chaque seconde lui paraissait une éternité, et pourtant il se disait que son corps avait mérité chacune d'elles. Comme si ce supplice n'était pas une punition, mais une dette qu'il devait payer.

Lucas se tenait droit, les épaules verrouillées, le regard durci jusqu'au vide. Son corps hurlait de douleur, mais il n'en reconnaissait pas l'existence : ce n'était qu'une illusion, un signal qu'il refusait d'entendre. Il la dominerait, comme toujours. Mais

la souffrance d'Élias, elle, n'avait rien d'illusoire. Elle traversait Lucas plus violemment que les coups. Il aurait voulu le protéger, l'embrasser, fuir avec lui loin de cette caserne.

Enzo s'était toujours cru rebelle. Avant d'arriver ici, il refusait tout, contestait tout, comme si le monde entier n'était qu'une provocation. Mais maintenant, sous la neige glaciale qui s'écrasait sur ses épaules nues, il ne bougeait plus. Il découvrait qu'il n'était pas fort, seulement docile. Pas un rebelle, juste une grande gueule qu'on avait tolérée jusque-là. Et cette vérité, plus froide encore que la neige, lui déchirait la poitrine.

Et le supplice se continua, sous le regard avide de Moreau, qui buvait leur souffrance comme d'autres boiraient du vin.

Chapitre 92 : La glace

J14 - 8h00

Après être restés immobiles au garde-à-vous, Moreau leur imposa de ramper dans la neige. Leurs corps étaient maintenant rouges, striés de brûlures glacées. La morsure du froid s'incrustait dans leur chair, comme des lames invisibles qui s'enfonçaient toujours plus profondément.

Le silence était rompu seulement par le crissement des coudes et des genoux sur la neige, par les halètements saccadés, par quelques gémissements étouffés. Lucas serrait les dents, Élias avait les lèvres bleuies, Jules saignait déjà des paumes. Charles sentait chaque flocon comme un clou qui lui traversait la peau.

— Plus vite ! beugla Moreau. Plus vite, ou je recommence !

La peur, la fatigue, le froid : tout se mélangeait. Certains avaient l'impression de ramper dans une mer glaciale, d'autres de s'arracher la peau sur un sol de verre brisé.

Et pourtant, personne ne s'arrêta. Chacun avançait, poussé par une force obscure — la peur de Moreau, la honte d'abandonner, ou simplement l'orgueil de ne pas tomber avant les autres.

Quand Moreau finit par donner l'ordre de s'arrêter, ils s'écroulèrent dans la neige, les corps engourdis, pantelants. Leurs respirations formaient de petits nuages qui se mêlaient à la brume de la nuit.

— Debout, ordonna Moreau. Debout, bande de chiens.

Alors, titubant, les garçons se redressèrent, leurs jambes tremblantes refusant presque de les porter. Le supplice n'était pas terminé. Moreau ne les avait pas encore brisés.

Moreau les laissa debout un instant, le temps que leurs souffles saccadés s'apaisent à peine. Puis, d'un geste sec, il désigna la clairière où un grand bac d'acier avait été rempli d'eau glacée. La surface gelée tremblait sous le vent nocturne, une buée froide s'en échappait comme d'un gouffre.

— Un soldat ne craint pas le froid. Un soldat ne sent rien. Vous allez plonger les bras, jusqu'aux épaules, et les y laisser tant que je ne dis pas d'arrêter.

Un murmure d'effroi parcourut le groupe. Le froid de la neige leur avait déjà dévoré la peau, mais l'eau... L'eau pénétrerait plus loin. Jusqu'aux os.

Le premier à s'approcher fut Alexandre. Sans un mot, il enfonça ses bras dans l'eau noire. Sa respiration se bloqua aussitôt, ses lèvres devinrent violettes. Derrière lui, les autres durent suivre, chacun attendant son tour, chacun luttant pour ne pas retirer ses bras avant l'ordre.

Les secondes s'allongèrent comme des heures. Les visages se crispaient, les corps tremblaient de convulsions. L'eau ne brûlait pas : elle glaçait, elle arrachait toute sensation, jusqu'à donner l'illusion qu'ils disparaissaient avec elle.

Pierre faillit s'effondrer, rattrapé de justesse par Théo qui le soutint d'un bras. Marc fermait les yeux, revoyant Thomas, répétant son prénom comme un mantra. Lucas fixait Élias,

comme pour lui donner de la force en silence.

Enfin, Moreau claqua dans ses mains.

— Assez ! Retirez !

Les garçons extirpèrent leurs bras engourdis, certains incapables de les mouvoir, d'autres pris de tremblements incontrôlables. Leurs membres pendaient le long de leurs corps comme morts, parcourus de fourmillements atroces.

Moreau les observa longuement, son regard dur brillant d'une étrange satisfaction. Puis il dit, froidement :

— Allongez-vous dans la neige. Maintenant.

Un silence. Puis, un à un, les garçons s'exécutèrent, étendant leurs corps épuisés sur la couche blanche. Le ciel, au-dessus d'eux, paraissait infini, glacé, sans pitié.

Et le supplice continua.

À neuf heures, ils rentrèrent enfin à l'intérieur, grelottant, les lèvres bleuies. Leurs mains tremblantes. Certains claquaient des dents, La neige n'était plus dehors : elle vivait désormais dans leurs veines. Moreau décida qu'il resteraient en short toute la journée. Pas de t-shirt.

Chapitre 93 : La douleur et l'amour

J14 - 9h00

Les garçons enchaînèrent avec la formation au combat rapproché. Les coups, les prises, les chutes dans la neige leur réchauffaient les muscles un instant, mais la morsure du froid revenait dès qu'ils cessaient de bouger. À 11h30, vint la mise en application : des duels dehors, dans la neige, qui décideraient incidemment de qui aurait droit au repas.

Les six vainqueurs mangèrent. Les autres regardaient.

Puis, corvée collective : déneiger les routes et les chemins, torse nu, la pelle en mains.

— Si vous avez froid, c'est que vous ne déneigez pas assez vite, lança Moreau.

Pierre titubait, les bras mous, les lèvres violettes. Théo s'approcha, l'attrapa par l'épaule : il était brûlant de fièvre. Pierre leva vers lui un regard suppliant.

— Ne dis rien. Je tiendrai.

Alors ils continuèrent, chacun le dos brisé par le labeur, chacun priant en silence de ne pas être le premier à tomber.

À 15 h 30, Moreau annonça trois heures de corvées. Mais

comme elles se faisaient à l'intérieur, les garçons accueillirent presque ça comme un répit.

Lucas et Élias furent envoyés nettoyer le hangar, Charles hérita — sans surprise — des latrines, Pierre et Marc les sols du bâtiment principal, Antoine et Hugo les vitres, Nathan et Hugo les annexes près de la piscine, Alexandre et Jules les garages, et Enzo les cuisines.

* * *

Le hangar était vaste et désert à cette heure. Chaque pas résonnait dans le vide métallique. Lucas et Élias s'activaient, balai et serpillière à la main, feignant de travailler. Ils savaient qu'ils devaient rester prudents — Marc les avait prévenus. Mais là, personne ne les voyait.

Leurs regards se croisèrent. Lucas sentit une chaleur brûlante lui traverser la poitrine. Il se rapprocha, la voix basse, fébrile :

— Je t'aime, Élias. Je t'aime de tout mon être. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé. Tous les jours, chaque fibre de moi crie de t'enlacer, de te toucher, de t'embrasser. Et je dois faire semblant de ne pas te connaître.

Élias le regarda, les yeux brillants. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire fragile, bouleversé. Puis il répondit doucement, presque dans un souffle :

— Moi aussi, Lucas. De tout mon cœur. Je n'ai jamais aimé comme ça. Tu es tout ce que j'ai, tout ce qui me fait tenir. Quand je ferme les yeux, je sens encore ton corps contre le mien, dans la grotte... C'était le plus beau moment de ma vie. Et depuis, chaque jour sans toi me manque comme l'air.

Lucas sentit sa gorge se serrer.

— Moi aussi, j'y pense sans arrêt. La grotte... j'ai encore ton

goût sur mes lèvres. Si je pouvais, je recommencerais mille fois. Ici, je me retiens, mais c'est une torture.

Élias baissa un instant les yeux, puis murmura :

— Tu sais ce qui me fait peur ? Ce n'est pas la faim, ni les corvées, ni les coups. C'est qu'on nous prenne ça. Toi et moi. C'est la seule chose qui compte.

Lucas se pencha un peu plus, ses yeux plantés dans ceux d'Élias.

— Personne ne pourra nous l'enlever. Personne. Même s'ils nous brisent, même si on nous sépare, je t'aurai toujours ici.

Il posa sa main contre sa poitrine, à l'endroit du cœur. Élias eut un sourire tremblant, les larmes aux yeux.

— Et moi, là, souffla-t-il en posant sa main sur la poitrine de Lucas. Tant que tu bats, je bats. Tant que tu vis, je vis.

Lucas attrapa le bras d'Élias, l'attira derrière un empilement de caisses, à l'abri des regards. Là, leurs respirations s'emballèrent. Lucas avança ses lèvres, Élias les siennes. Le baiser éclata. Ils s'enlacèrent, leurs corps pressés l'un contre l'autre avec une force désespérée.

Leurs torses collaient, leurs muscles tendus se contractaient dans l'étreinte. Leurs souffles haletaient, chauds et courts. Et dans ce contact trop étroit, chacun sentit sans détour la raideur de l'autre, la pression brûlante de cette envie qu'ils n'avaient pas le droit d'assouvir. Le souvenir de la grotte les transperça comme une flamme : ce moment de liberté où leurs corps s'étaient enfin unis. Ici, maintenant, ils auraient voulu recommencer, se donner encore.

Mais le danger les encerclait. Le moindre bruit, la moindre porte qui s'ouvrait, et ce serait la fin. Ce serait le régiment disciplinaire de Haybrouck. Et ça, Lucas ne le supporterait pas. Pas pour lui, il se disait qu'il pourrait encaisser. Mais pour Élias.

L'idée de voir Élias là-bas lui était insupportable.

Alors ils restèrent figés dans ce baiser fiévreux, leurs verges tendues prisonnières contre le tissu de leurs shorts, comme un secret hurlant qu'ils ne pouvaient pas libérer. Leurs corps collaient, tremblaient, réclamaient plus, mais ils savaient qu'ils devaient s'arrêter là.

Tout leur désir passa par leurs lèvres, par la force de leurs bras serrés, par la brûlure de ce manque. Et dans leurs yeux brillait cette évidence : même si deux ans d'enfer les attendaient, tant qu'ils avaient ça, ils survivraient.

* * *

Moreau inspecta le travail des conscrits. La canne resta immobile : il n'eut pas besoin de la faire siffler sur leurs jambes.

À 18h30, retour sur le terrain gelé. Nouveaux combats, dans la neige. Nouveaux vainqueurs, nouveaux repas pour seulement six d'entre eux. Les autres rumaient la faim, les mâchoires serrées. Puis la douche glacée, jet brutal sur des corps meurtris, qui lavait la sueur mais jamais la douleur.

La journée s'achevait comme elle avait commencé : dans la souffrance.

Chapitre 94 : La nuit des hommes debout

J14 - 19h30

La douche glacée n'avait fait rien fait pour apaiser la fièvre de Pierre, au contraire, il sentait presque des convulsions. Ses jambes flageolaient sous lui, son corps entier tremblait entre frissons et sueurs brûlantes. Comme les autres, il dut se mettre au garde-à-vous, en slip, peau nue et glacée, à attendre l'ordre de se coucher. Il tenta de se raidir, mais ses forces le trahissaient. Ses doigts agrippèrent maladroitement le rebord du lit superposé — trois matelas empilés, une tour précaire. Un faux mouvement. Un déséquilibre. Le lit s'effondra dans un *clang* métallique, net, cinglant.

— POSITION DISCIPLINAIRE! Hurla Moreau en fixant Pierre.

Pierre, les joues zébrées de larmes silencieuses, commença à retirer son slip d'une main tremblante. Ses doigts glissèrent sur le tissu. Quand il tenta de l'ôter, il trébucha et s'effondra. Ses rotules heurtèrent le sol avec un craquement sec, une douleur fulgurante lui traversant les articulations comme une décharge

électrique. L'odeur du béton et de la transpiration montait autour de lui.

Moreau s'avança, ses bottes écrasant le sol avec la lenteur d'un prédateur. Sans un mot, il abattit son pied dans les côtes de Pierre. Un craquement sinistre retentit. Pierre étouffa un hurlement, ses mains se refermant désespérément sur son ventre, comme pour retenir les morceaux de sa dignité qui s'effritaient. Moreau enchaîna : un deuxième coup, un troisième, un quatrième. À chaque impact, un goût de sang emplissait la bouche de Pierre.

Pierre gisait sur le sol, recroquevillé, les sanglots secouant son corps brisé. La chaleur de ses larmes coulait sur ses joues, brûlantes comme du sel sur une plaie ouverte.

— Un homme, ça ne pleure pas, gronda Moreau, sa voix raclant l'air comme une lime sur de l'os.

C'est alors que Théo bougea. D'un pas lent et délibéré, il s'interposa entre Moreau et Pierre. Son ombre s'étira sur le corps tremblant, comme un rempart. Il releva la tête, et dans ses yeux brillait une colère glacée, aussi tranchante que la lame d'un couteau.

— Et un homme, ça ne frappe pas les faibles. Ça ne frappe pas ceux qui sont à terre.

Les mots résonnèrent dans la chambrée. Un silence de plomb s'abattit et le temps se figea.

Dans le livre invisible qu'il portait en lui – ce cahier de honte et de silence, où s'alignaient des pages et des pages de « Théo a peur. Théo ne fait rien. Théo est un lâche. » – une nouvelle ligne s'écria : « Théo a peur... » Il sentit le regard de Moreau lui transpercer la peau. Mais il ne recula pas. Il ne baissa pas les yeux. Il sentit la peur lui serrer la gorge et il parla quand même. « Mais Théo a choisi. »

Et soudain, la lampe.

Cette lumière blafarde, presque malade, qui éclairait à peine la pièce, lui rappela le bureau de Rieux dans son rêve. Il revit les murs nus. Il revit Tarrou, penché sur lui, lui tendant un stylo. Il revit la page blanche, attendant ses mots comme un jugement. Et la page se remplissait désormais à toute allure : « Théo a peur. Mais Théo a choisi. » Cette fois, il n'avait plus besoin d'écrire. Son corps était devenu le stylo. Et Rieux, assis à son bureau ralluma la lampe, non pour chasser l'ombre, mais pour rappeler qu'on peut refuser de s'y soumettre. Et le cahier s'emplissait, ligne après ligne, dans une vitesse furieuse : « Théo a peur. Mais Théo a choisi. »

Moreau le fixa, un sourcil arqué. Sa voix était un scalpel, dépeçant l'air entre eux.

— Quoi ?

Pierre, à terre, haletant, n'avait plus la force de se relever. Chaque inspiration lui déchirait les côtes, chaque larme brûlait ses joues.

Théo avait peur. Mais la peur n'était pas une faiblesse. La lâcheté, si. Et Théo venait de choisir son camp.

Il soutint le regard de Moreau, sans ciller. Puis, d'une voix claire et ferme, il déclara :

— Prenez mon corps à la place.

Sans attendre, il arracha son slip, le laissant choir sur le sol. Puis, il se mit en position disciplinaire : mains derrière la tête, genoux écartés, corps offert, vulnérable. Il fixa Moreau droit dans les yeux, comme un défi muet : *Frappez. Mais pas lui.*

Moreau hésita, décontenancé pour la première fois. Son regard alla de Théo à Pierre, puis balaya la chambrée. Un frisson parcourut l'assistance.

Lucas fut le premier à réagir. D'un geste sec, il retira son slip

à son tour, le jetant par terre avec un mépris visible.

— Et le mien... dit-il simplement. Et il vint se placer à côté de Théo, le menton levé, les muscles tendus.

Alexandre les observa, serra les poings, puis arracha son slip d'un mouvement brusque. Il se plaça à côté de Lucas, droit, immobile, comme s'il déchirait bien plus que du tissu.

Un silence. Un souffle. Un cœur qui bat plus fort.

Puis ce fut le tour de Jules. Il se mit en rang, ses muscles roulant sous sa peau tandis qu'il jetait son slip, comme s'il se débarrassait d'un fardeau. Il vint se placer à côté d'Alexandre, sans un mot.

Charles retira son slip d'un geste résolu et se plaça en position disciplinaire à côté de Jules, le torse bombé, les yeux brillants. Pour la première fois de sa vie, il se sentait léger. Une vague de bien-être et de fierté l'envahit, si intense qu'elle lui coupa presque le souffle. Il n'avait pas su qu'il attendait ce moment. Il n'avait pas su que c'était *ça*, la liberté, l'honneur et la puissance : se tenir debout, vulnérable et invincible à la fois, aux côtés de ceux qui, ce soir, étaient devenus ses frères. Une chaleur lui emplit la poitrine, brûlante. Charles était heureux. Pas d'un bonheur paisible, mais d'un bonheur sauvage, arraché à l'ombre, enfin *vrai*. Enfin.

Élias, Antoine, Marc, Hugo : un à un, ils se déshabillèrent, avancèrent, se mirent en position. Certains fermèrent les yeux avant de se décider, d'autres serrèrent les dents, mais aucun ne recula.

Nathan serra les poings. Ses doigts – ces doigts qui avaient lavé une couverture en cachette, qui avaient menti, qui avaient tremblé – se crispèrent. Il regarda Enzo. Enzo ne bougea pas. Nathan ferma les yeux, inspira profondément, puis retira son slip. Il avança. Il se plaça à côté d'Hugo.

Enzo fut le dernier. Il hésita. Il regarda Moreau, puis il regarda les autres, alignés, nus et vulnérables, mais droits, unis. Il sentit la chaleur de leurs corps, la détermination qui émanait d'eux. Lentement, il retira son slip. Lentement il avança. Et il se mit en rang.

Onze garçons. Onze corps nus. Onze paires d'yeux fixant Moreau sans ciller. Onze hommes qui venaient de choisir.

Pierre, toujours à terre, leva les yeux. Il vit leurs silhouettes se découper dans la lumière.

Moreau recula d'un pas. Ce n'était pas une révolte. C'était bien pire. C'était de la fraternité. Pour la première fois depuis leur arrivée, Moreau était désarçonné. Il regarda les onze garçons, alignés devant lui, puis son regard glissa vers Pierre, toujours recroquevillé par terre.

Une pensée le frappa alors comme un coup de massue : *Si les soldats du bataillon de mon frère avaient réagi comme ça... il serait encore en vie.*

Moreau, lui qui n'avait jamais hésité, lui qui écrasait sans remords, resta silencieux. Une longue minute s'écoula, lourde comme une pierre tombale. Ses mains, d'ordinaire si sûres, tremblèrent imperceptiblement.

Enfin, d'une voix rauque et brisée, il murmura :

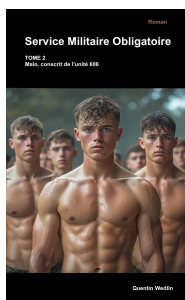
— La punition est levée. Réveil demain, 4h30. Allez vous coucher.

Et pour la première fois, il tourna les talons sans un mot de plus. Comme s'il fuyait. Comme s'il avait peur.

Dans la chambrée, personne ne bougea tout de suite. Puis, lentement, Théo s'agenouilla près de Pierre et lui tendit une main. Les autres les entourèrent, formant un cercle silencieux. Personne ne parla. Personne n'eut besoin de le faire.

FIN DU TOME 1

Also by Quentin Wedlin

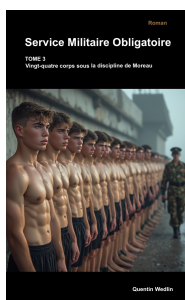


Service Militaire Obligatoire - Tome 2

<https://tr.ee/J2kLwO>

Malo, conscrit de l'unité 606

À paraître le 26 novembre 2025



Service Militaire Obligatoire - Tome 3

<https://tr.ee/rIWSdX>

Vingt-quatre corps sous la discipline de Moreau

À paraître le 5 janvier 2026

